This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

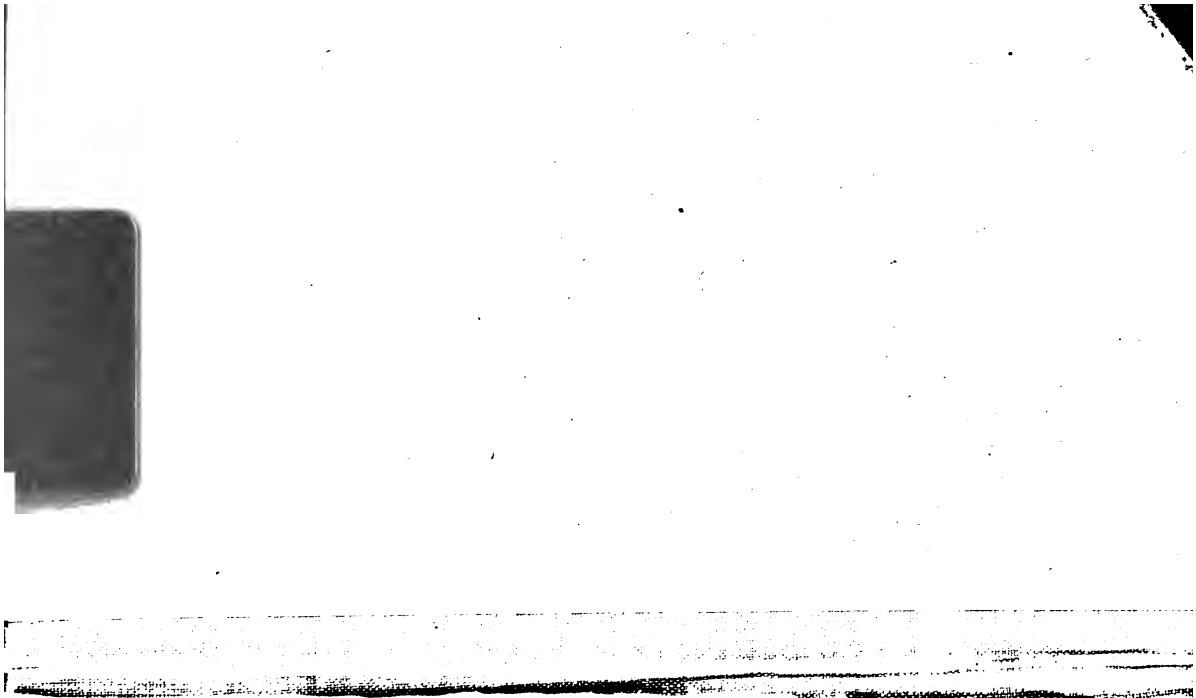
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Le Lorrain inv. *Gallimard Sc. 1757.*

GRATIUS NOMEN EST PIETATIS QUAM POTESTATIS. Tertul:

LETTRES

DE MONSIEUR L'ABBÉ

LE BLANC,

HISTORIOGRAPHE DES BATIMENTS

DU ROI,

Cinquieme Édition de celles qui ont paru sous le titre de LETTRES D'UN FRANÇOIS.

Quid verum atque decens curo & rogo, & omnis in hoc sum.

TOME PREMIER.

A LYON.

Chez AIMÉ DELAROCHE, Imprimeur-Libraire, à l'enseigne de la Couronne & de la Rose d'or, *rue Merciere, maison de la Boule du Monde & aux halles de la Grenette.*

M. DCC. LVIII.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

CEs Lettres ont paru imprimées pour la premiere fois en 1745 : il s'en eſt fait depuis différentes Editions en Hollande & en Angleterre, où je n'ai eu aucune part. Je ſuis redevable à la négligence de quelques Libraires de Paris, qui, pendant le voyage que j'ai fait en Italie, s'étoient chargés de celle qu'ils ont publiée en 1751. Les fautes d'impreſſion que l'on y trouve à chaque page, m'ont mis dans la néceſſité de relire cette Edition avec le plus grand ſoin. J'ai par-là d'autant mieux ſenti les miennes, que j'avois perdu l'Ouvrage de vue depuis pluſieurs années. Un Imprimeur exact, autant qu'intelligent, le fait

reparoître aujourd'hui ſous les yeux du Public avec moins de déſavantage. Je voudrois avoir réuſſi auſſi heureuſement dans le nombre de changemens & même d'augmentations aſſez conſidérables que j'ai cru devoir y faire. L'attention d'un Auteur à corriger ſes fautes, eſt le témoignage le moins équivoque de ſes égards pour le Lecteur.

La Religion, le Gouvernement, les Mœurs, tout ce qui doit être ſacré pour un honnête homme, eſt traité dans ces Lettres avec un reſpect dont aucun Ecrivain ne peut s'écarter, ſans pécher contre la Société : auſſi ont-elles eu l'approbation de ce qu'il y a en France de plus reſpectable par les lumieres & par la piété, ſoit dans l'Egliſe ſoit dans la Magiſtrature.

Elles ne laiſſerent pas d'éprouver d'abord des contradictions que l'Auteur ne pouvoit prévoir. Le reſpect

dû à l'autorité, ne lui permit point alors de ſe plaindre de ces abus qui ſouvent en ſont une ſuite preſque néceſſaire. Quand on eſt ſenſible au bien général, on eſt moins bleſſé des légers inconvénients qui peuvent en réſulter : en ce cas, il en coûte peu pour étouffer la voix de l'intêret particulier, qui voudroit ſe faire entendre. Dans le monde moral, comme dans le monde phyſique, quelques événements qui ne paroiſſent pas dans l'ordre, n'empêchent pas qu'on ne doive admirer la belle harmonie du tout. Il eſt des diſgraces, des injuſtices même, qu'un Citoyen doit ſavoir ſupporter, & à cet égard l'Auteur croit pouvoir dire qu'il a fait ſes preuves. Il a ſu ſouffrir & ſe taire. Quant à ces libelles que la méchanceté & la calomnie ont enfantés de tout temps, l'unique parti qu'un Ecrivain, qui ſe reſpecte, ait à prendre, c'eſt de les

mépriſer. Pourquoi prendre la peine d'y répondre ? ils tombent d'eux-mêmes.

Comme l'eſprit eſt ennemi de la contrainte, rien n'eſt ſi difficile que de le contenir dans de juſtes bornes. Si on le ſoumet à des entraves trop gênantes, on le décourage ou on le révolte : dans le premier cas, il ſuccombe ſous le poids ; dans le ſecond, il riſque tout pour s'en débarraſſer. Et de quoi ne ſont pas capables ceux qui oſent s'écarter de l'ordre, & franchir la barriere des Loix ? C'eſt en tout que le relâchement & la ſévérité outrée produiſent également la licence. Depuis que, pour l'honneur des Lettres en France, cette partie, ſi eſſentielle à la Police d'un grand Etat, eſt confiée à un Magiſtrat auſſi ſagē qu'éclairé, quel digne uſage ne font pas ceux qui les cultivent, de l'honnête liberté qu'il leur laiſſe ; c'eſt-à-dire, du

plus grand encouragement qu'on puiſſe leur donner ? Chacun ſelon ſon talent s'empreſſe à remplir les vues d'une adminiſtration ſi reſpectable. Le goût de l'utilité publique a prévalu dans les Sciences ; les Auteurs qui jouiſſent aujourd'hui de la plus haute conſidération, ſont ceux qui n'écrivent que ſur des matieres dignes d'exercer les eſprits raiſonnables. La mode des Ouvrages ſuperficiels ſe paſſe : les Livres de ce genre qui étoient, il y a vingt ans, entre les mains de tout le monde, ne ſont plus recherchés que par des oiſifs de profeſſion, aſſez malheureux pour ne pouvoir mieux employer un loiſir qui leur eſt à charge. Au lieu de ces futilités ingénieuſes que l'on eſt enfin parvenu à n'eſtimer que ce qu'elles valent, combien, dans ces dernieres années, n'a-t-on pas vu paroître d'Ouvrages excellents ſur les Arts utiles ou

agréables ; ſur ceux de la Paix & de la Guerre ; ſur l'Agriculture, le plus eſſentiel & par conſéquent le premier de tous ; ſur le Commerce, les Finances, les Manufactures, la Marine, les Colonies ; ſur tous les objets enfin qui peuvent contribuer à rendre les Peuples plus heureux, & les Etats plus floriſſants ? Que ne devons-nous pas eſpérer de la fécondité de cette nouvelle branche que nous avons ajoutée à notre Littérature ! Si elle ne produit pas autant de fleurs que les autres, elle rapportera des fruits ſûrement plus ſolides.

L'Auteur, en Angleterre même, ne s'étoit occupé que du bien de ſon Pays : frappé continuellement des avantages que les Anglois ſe ſont procurés, en s'appliquant avec tant de ſoin à ces différentes parties de l'Economie politique, il avoit vu avec regret qu'on n'y donnât

pas en France la même attention. Il a du moins indiqué les ſources où nous avons puiſé de nouvelles lumieres ſur tous les objets du Commerce. Les Anglois joignent depuis tant de temps la théorie à la pratique, qu'il y avoit de la ſageſſe alors à les conſulter comme nos Maîtres. Nous avons profité de leurs leçons, de maniere qu'ils ne ſont déjà plus que nos rivaux. Si nous n'avons pas été chez nos ennemis chercher des armes pour les combattre, nous avons du moins appris d'eux celles que nous devons leur oppoſer en tout temps, & que par cette raiſon ils redoutent le plus. Une Marine Françoiſe eſt une Hydre qui les fera toujours trembler. Après l'avoir vue pendant pluſieurs années enchaînée par le malheur des temps, ils ont pris un état de langueur pour un épuiſement total. Les efforts qu'elle devoit natu-

rellement faire pour ſe relever dans des jours plus heureux, ne les ont pas moins allarmés que ſurpris : ils n'en ont pris tant d'ombrage que parce qu'ils méditoient de nouveaux projets contre notre Commerce : c'eſt le tréſor dont la ſûreté eſt confiée à la garde de notre Marine, & qu'elle pouvoit ſeule mettre à couvert de leurs entrepriſes. Bornée aux ſoins de la vigilance, cette Hydre, tranquille autant que courageuſe, n'eſt devenue menaçante qu'au moment où ils ont eux-mêmes eſſayé de l'intimider. Ils ſe ſont cru aſſez adroits pour la ſurprendre, & aſſez forts pour l'abattre ; ils ſe ſont flattés que le moment étoit venu, où ils pouvoient entreprendre, ſans riſque, de l'anéantir entiérement. La réſolution en a été priſe dans les deux Chambres du Parlement. Delenda eſt Carthago. *Cependant, après le Décret fatal & ces terribles*

Armements faits en conſéquence, les nouveaux coups qu'ils ont voulu lui porter, n'ont fait que ranimer ſa vigueur : ils l'ont retrouvée, devant Port-Mahon, plus formidable que jamais. * *Nous avons retiré cet heureux fruit de leur imprudence : elle nous a forcés, pour protéger notre Commerce, de rétablir*

* Dans une des Feuilles de l'Evening-Poſt, du mois d'Août 1757, un Politique, qui prend le nom de *Britannicus*, après avoir, à l'occaſion de ce Combat naval, déploré les malheurs de ſa Patrie, qu'il dit être arrivée à ſon *Nec plus ultrà*, ne s'eſt point apperçu que les conſeils qu'il lui donne, ſont d'un ton qui, pour ne rien dire de plus, s'accorde mal avec celui de ſes lamentations. *Quand même*, dit-il, *les François offriroient de nous rendre Minorque, d'abandonner leurs Poſſeſſions dans le Nord de l'Amérique, de démolir entiérement Dunkerque, à moins qu'ils ne détruiſent auſſi leur Marine, n'écoutons aucune propoſition de Paix*, &c.

Tout ridicule qu'eſt le fanatiſme de ces Ecrivains paſſionnés, il ne laiſſe pas d'échauffer les cervelles Angloiſes : on prend enſuite pour la voix du Peuple, les cris qu'ils excitent parmi une populace inſenſée, qui ſe laiſſera toujours aveugler par ſes préventions & par ſa haine pour les François.

cette Marine dont ils ſont ſi jaloux. Ils nous ont fait ſentir eux-mêmes la néceſſité de la tenir déſormais ſur un pied qui la faſſe reſpecter de ces fiers Inſulaires. Ils la verront toujours avec regret, mais ils ne s'expoſeront plus ſi légérement à inſulter le Pavillon d'une Puiſſance qui ſur Mer comme ſur Terre leur donne aujourd'hui & peut en tout temps leur donner la loi.

Rien n'a plus excité la jalouſie d'un Peuple qui voudroit être le ſeul riche, & qui ſe croit le ſeul raiſonnable, que l'ardeur avec laquelle nous nous ſommes appliqués, depuis la derniere paix, à connoître & mettre en valeur les avantages naturels de l'heureux climat que nous habitons. Les Politiques de Londres n'ont pas aſſez réfléchi que malgré cette légéreté tant reprochée au François, il eſt capable de tout, & que dans une Nation auſſi induſ-

rieuſe que brave il étoit impoſſible d'empêcher que le Commerce ne ſuivît le progrès des lumieres. Leurs Auteurs les plus inſtruits ſur une matiere ſi importante, traduits aujourd'hui dans notre Langue, nous ont appris la diſproportion de leurs forces véritables avec le grand projet de l'Empire des Mers qu'ils ont oſé tenter. Un emploi plus réfléchi & mieux combiné de la ſupériorité des nôtres, nous a mis en peu de temps à portée de convaincre leur ambition d'impuiſſance auſſi bien que d'injuſtice. L'orgueil de leurs prétentions n'en impoſera plus aux Nations commerçantes.

Cette Balance des Puiſſances de l'Europe, qu'ils ont ſi artificieuſement imaginée, a moins pour objet de maintenir entre elles un juſte équilibre, que de les réduire toutes, par un Commerce excluſif, à une dépendance entiere de l'An-

gleterre. Nos Voiſins n'ont garde d'en convenir, mais leur conduite le prouve ; la France les alarme plus aujourd'hui ſur Mer que ſur Terre. Ils pourroient lui reprocher un crime peut-être encore plus grave à leurs yeux ; c'eſt d'avoir démaſqué leur Politique : elle ne peut plus ſe couvrir du voile de la modération ; on ſait à préſent à quel prix il faut acheter leur amitié, par l'état où leur adroite cupidité a réduit le Royaume qui poſſede les Mines du Breſil. Les Anglois l'ont totalement ruiné par un Commerce dévorant, & auſſi deſtructif que la Guerre même. La ſageſſe des Potentats du Nord eſt trop éclairée pour contracter déſormais des Alliances à des conditions ſi onéreuſes ; ou, pour parler plus juſte, ſi diamétralement oppoſées au bien de leurs Sujets.

La Poſtérité mettra, ſans doute,

au rang des événements les plus remarquables de ce Siecle, cette heureuſe révolution que les Lettres ont produite dans la Politique, & qui nous rend nous-mêmes en tout plus attentifs à nos véritables intérêts. Elle en recueillera les fruits; elle s'inſtruira dans les Ecrits de ces ſages Citoyens qui conſacrent leurs veilles à l'utilité de la Patrie, & qui tous dépoſeront de la gloire & du bonheur de la France, ſous un Prince digne de ſervir de modele aux autres; ſous ce Roi Bien-aimé, la premiere ſource des avantages dont nous jouiſſons; & ajoutons avec reconnoiſſance, ce que probablement nos Neveux ne prononceront qu'avec admiration: Rarâ temporum felicitate, ubi ſentire quæ velis, & quæ ſentias dicere licet.

Nous devons à cet amour du bien public l'Eſprit des Loix *de M. le*

Préſident DE MONTESQUIEU, & l'Hiſtoire naturelle *de M.* DE BUFFON. *Ces deux Ouvrages, chacun dans leur genre, feront toujours honneur à notre Nation.* L'Eſprit des Loix *eſt un des meilleurs Livres de raiſonnement qui aient paru en quelque temps que ce ſoit : il n'eſt pas étonnant que quelques Ecrivains frivoles en aient parlé légérement ; ils n'étoient pas faits pour l'apprécier. Un Auteur qui traite des matieres d'une ſi haute importance, a droit au privilege des Anglois, il ne peut être jugé que par ſes Pairs.*

Le Livre de ce Siecle qui contribuera peut-être le plus à l'avancement des connoiſſances humaines, eſt l'Hiſtoire naturelle. *Les Anglois cultivent depuis ſi longtemps toutes les branches de cette Science, que c'étoit d'eux peut-être que l'on devoit attendre un pareil Ouvrage.*

En effet ils nous ont donné pluſieurs Traités excellents ſur différentes parties de la Phyſique ; mais leur rapport entre elles, ou plutôt la Science elle-même, étoit encore dans un cahos qu'il falloit débrouiller : l'Auteur l'a fait ſi heureuſement, qu'il met l'Univers entier ſous nos yeux. Quoique les Mémoires de l'Académie des Sciences & ceux de la Société Royale de Londres ſoient remplis de matériaux précieux, il falloit un Architecte pour élever cet Edifice, dont perſonne n'avoit oſé former le projet avant M. de Buffon ; & que ſans la force & la profondeur de ſon génie, l'étendue & la variété de ſes connoiſſances, il étoit impoſſible d'exécuter. Il regne d'ailleurs dans cet Ouvrage cette Métaphyſique ſublime qui porte la lumiere dans toutes les autres Sciences. S'il n'eſt pas donné à l'Homme de remonter juſqu'aux

premieres Cauſes, peu de Philoſophes de nos jours ont auſſi bien réuſſi que cet illuſtre Académicien à développer les ſecondes.

Le temps où les Sciences & les Arts utiles ont fait parmi nous de ſi heureux progrès, eſt auſſi l'époque de celui où, même dans les Arts libéraux, le bon ſens a rappellé le bon goût, que l'amour de la nouveauté en avoit écarté ſi ſenſiblement. Les lumieres d'un genre ſe communiquent à l'autre. La ſageſſe d'un Siecle, occupé à perfectionner ces connoiſſances, que j'appellerois volontiers de premiere utilité, devoit opérer la même réforme dans les Arts dont la Société retire tant d'autres avantages. Comment a-t-on pu préférer ſi longtemps à l'élégante ſimplicité des formes, cette vaine recherche d'ornements bizarres, dont les abus s'étoient introduits juſques dans l'Architecture ? Cet Art, qui influe

influe néceſſairement ſur tous les autres, eſt fondé principalement ſur le raiſonnement. Il ne peut ſe prêter aux caprices de la mode, ſans s'écarter de ſon objet, & déchoir de ſa grandeur. L'eſprit de ſolidité & de raiſon, qui commence à rentrer dans ſes droits, n'eſt autre qu'un eſprit de convenance, qui, par une combinaiſon exacte des moyens avec la fin qu'on ſe propoſe, peut diſcerner en tout ce qui eſt véritablement utile ou agréable. On n'approche de la perfection dans les Arts que par une juſte eſtimation de tous ces rapports : mais il en eſt de tels, ſpécialement dans les objets du goût, qu'on ne peut les meſurer ni les calculer. Il faut que le ſentiment ſupplée à ce qu'on ne doit pas attendre du raiſonnement ; & la nature n'a pas donné à tous les hommes cette délicateſſe d'organes, ſans laquelle on n'eſt point affecté

du Beau, en quelque genre que ce ſoit. Les Regles, en indiquant les chemins qui y conduiſent, ne fourniſſent pas les moyens d'y arriver. Les Principes guident une heureuſe imagination, mais ils n'en tiennent pas lieu.

Le Roi ne pouvoit donner aux Arts un témoignage plus ſûr de ſa protection, qu'en nommant, pour les diriger, un Chef qu'ils auroient choiſi eux-mêmes, & qui, par une attention continuelle à les encourager, pût entretenir parmi les Artiſtes cette noble émulation, le premier mobile de toutes les belles choſes qui ont été faites. De ce moment, la Peinture, la Sculpture & l'Architecture ont fait de nouveaux efforts pour regagner le degré de gloire, & reprendre le ton de dignité & de grandeur où elles avoient été dans le Siecle de Louis XIV. Que ne devons-nous

point à l'activité de ce zele éclairé pour tout ce qui peut contribuer à leur perfection! Cet Edifice ſuperbe, que l'Antiquité auroit compté au rang de ſes merveilles, le Louvre commencé dans les beaux jours d'un Regne célebre à tant de titres, s'acheve enfin dans des temps peut-être encore plus mémorables, dans ces circonſtances heureuſes où la France recueille elle-même le fruit des vertus de ſon Souverain; où la magnanimité du Roi lui donne pour Alliés les Rivaux juſqu'ici les plus allarmés de ſa puiſſance, & ne lui laiſſe d'ennemis que ceux qui le ſont de la tranquillité publique, & qui ne peuvent fonder leur élévation que ſur le bouleverſement de l'Europe.

Après de ſi grands intérêts, qui ont dû d'abord fixer mon attention, je prie le Lecteur de me permettre d'en venir à ce qui regarde ces

Lettres en particulier. Les Anglois leur ont fait l'honneur de les traduire ; (*) & un plus grand encore, celui de les critiquer. Ce que j'ai écrit ſur leur maniere de penſer & de vivre, ſur leurs Mœurs & leur Gouvernement, n'eſt pas ce qui les a le plus indiſpoſés : à la honte de l'humanité, il n'eſt que trop vrai que la jalouſie d'eſprit & de talent eſt auſſi violente de nation à nation, que de particulier à particulier. Avec quelque éloge que j'aie parlé de Shakeſpear, c'eſt l'Idole des Anglois, je ne lui ai

(*) Il en a paru auſſi une Traduction Italienne, imprimée à Veniſe en 1753, qui, au rapport d'un Journaliſte, a eu beaucoup de ſuccès, quoiqu'altérée & tronquée en pluſieurs endroits par les Cenſeurs; & comme il en fait la remarque, *per riguardi frivoli, provenienti da uno ſpirito d'Italianiſmo, che non può non eſſere abborrito dalle perſone di buon ſenſo.*

Cette Traduction eſt de M. GRISELINI, de l'Académie des Arcades de Rome, & de l'Inſtitut de Bologne, Auteur eſtimé de différents Ouvrages de Poéſie & de Phyſique.

pas rendu le même culte qu'eux, je ne ſuis pas ſurpris qu'ils me trouvent ſi coupable. J'avoue que je ne m'attendois pas que ce que j'ai dit de leurs Peintres, dût ſi fort échauffer la bile de quelques-uns de leurs Ecrivains : car ils diront & ils écriront tout ce qu'ils voudront, il n'en eſt pas moins vrai que la Peinture eſt un Art où, malgré tous leurs efforts, nos voiſins n'ont fait que de foibles progrès. (*) *C'eſt pour avoir eu le courage de*

(*) Un Auteur qui a prouvé qu'il n'étoit pas moins éclairé ſur les objets du Goût que ſur les ſujets de Philoſophie & de Politique, le judicieux M. HUME, a depuis tenu le même langage. Perſonne ne reſpecte plus que moi ſon jugement ſur toutes ſortes de matieres. Cependant ſi la raiſon qu'il donne du fait dont il convient, n'eſt pas ſans vraiſemblance, il faut avouer qu'elle n'eſt entiérement ſatisfaiſante que pour la Nation dont il a ſu ménager l'amour-propre, ſans bleſſer la vérité. " Il n'eſt peut-être pas, dit-„ il, avantageux, pour quelque Nation que „ ce ſoit, que les Arts lui ſoient apportés „ dans une trop grande perfection; alors ils „ étouffent l'émulation, & éteignent l'ardeur

dire cette vérité, que je me ſuis fait pluſieurs ennemis à la Société Royale de Londres, où les Peintres ſont admis. J'ai même, ſans le vouloir, rendu furieux un de ſes Membres, Médecin de profeſſion,

„ d'une Jeuneſſe généreuſe. Tant de parfaits
„ modeles de Peinture, apportés d'Italie en
„ Angleterre, au lieu d'exciter nos Artiſtes,
„ ſont cauſe de leur peu de progrès dans un
„ Art ſi noble. " *Eſſai XVII. De la Naiſſance & du Progrès des Arts & des Sciences.* Mais pourquoi la même cauſe a-t-elle eu parmi nous des effets ſi différents ? pourquoi les Tableaux de Raphaël ont-ils tellement échauffé l'imagination de le Sueur, que dans ſon Cloître des Chartreux on le prendroit pour un Eleve de ce grand Maître, dont il ſembloit devoir un jour devenir le Rival ? M. le Moine fait le voyage de Rome, il voit au Palais Barberin le Plafond de Pietre de Cortone, il revient & peint celui du Sallon d'Hercule, la plus riche & la plus grande compoſition qui ait été exécutée depuis le renouvellement des Arts. Loin que les chef-d'œuvres d'Italie, que l'on voit dans les Cabinets de Paris, découragent nos Artiſtes, M. Vanloo, M. Boucher, M. Pierre, M. Vernet & quelques autres Peintres viennent d'expoſer au Louvre, en cette année 1757, des Tableaux dignes d'entrer dans les Collections les plus précieuſes de l'Europe.

que je veux bien ne pas nommer par ménagement pour lui. Celui-ci à la tête d'un Ouvrage Anatomique a placé une Préface d'une eſpece aſſez ſinguliere, & dont l'unique objet eſt d'évaporer une bile qui l'incommodoit apparemment. S'il s'entend en Médecine comme dans les Beaux-Arts, il eſt malheureux pour l'Angleterre qu'il ait la liberté d'y exercer ſa profeſſion. On ſait que dans les diſputes, lorſque les raiſons manquent, l'ordinaire eſt de recourir aux injures; c'eſt ce qu'a fait mon adverſaire: il m'en a dit d'auſſi groſſieres que s'il les avoit écrites en Latin. Ce n'eſt aſſurément pas pour répondre à ſa Critique que j'en fais mention: le combat ſeroit trop inégal entre nous; les armes dont il ſe ſert ne ſont pas à mon uſage. Je n'ai voulu que faire voir à quel degré la raiſon humaine s'égare, quand elle ſe

laiſſe emporter par le préjugé & par la paſſion. Si l'on en croit ce Docteur auſſi poli dans ſes expreſſions que conſéquent dans ſes raiſonnements, tous les François ſont des Hottentots, *parce que j'ai écrit qu'il n'y a pas encore eu de Peintres en Angleterre.*

Laiſſons cet Ecrivain de mauvaiſe humeur, & examinons de bonne foi ſi j'ai eu tort d'avancer cette propoſition. L'Auteur de quelques Ecrits ſur la Peinture veut bien avouer que ſes Compatriotes n'ont pas brillé dans le premier genre, que l'on appelle l'Hiſtoire. „ *Mais pour les Portraits, dit-il,* „ *il eſt indubitable que nous ne* „ *l'emportions ſur les autres Na-* „ *tions.*„ *Voici comme il le prouve:* „ *Il y a environ cent ans qu'on* „ *a vu d'excellents Peintres en* „ *Flandre, mais depuis que Van-* „ *dick paſſa ici, il y apporta la*

„ *Peinture en portrait ; & depuis*
„ *ce temps-là, c'eſt-à-dire, depuis*
„ *plus de quatre-vingts ans, l'An-*
„ *gleterre l'a emporté ſur tout le*
„ *reſte du monde dans cette partie*
„ *conſidérable de l'Art. Comme*
„ *on y voit les Ouvrages des plus*
„ *habiles Maîtres, ſoit en Pein-*
„ *ture ou en Deſſein, & qu'on y*
„ *trouve vivants les patrons les*
„ *plus excellents de la Nature,*
„ *ſans parler des autres avantages*
„ *qu'y ont les Artiſtes, on peut*
„ *dire avec juſtice que cette Iſle*
„ *eſt à préſent l'école du monde la*
„ *plus parfaite & la plus achevée*
„ *en fait de Peintures en portrait.**

Monſieur Richardſon, Auteur de ces Ecrits, pouvoit avoir ſes raiſons pour que l'on penſât ainſi. Il étoit lui-même alors un des Peintres de Londres les plus employés ; & l'on voit que ſur le fait en

* Eſſai ſur la Théorie de la Peinture.

queſtion il voulait en être cru ſur ſa parole ; autrement il nous eût donné une liſte de ces Anglois illuſtres, Eleves de Vandick, & les premiers Peintres du monde pour le portrait. *En effet, le parti le plus ſage, étoit celui qu'il a pris, de s'en tenir à l'aſſertion.*

L'Auteur François qui a écrit les Vies des Peintres en deux volumes in-quarto, n'a pas été ſi prudent. A la ſuite de l'Ecole Flamande, il s'eſt cru en droit de créer une Ecole Angloiſe, *de ſa propre autorité : il l'a compoſée de quatre ou cinq Peintres de portrait peu connus, ſi l'on en excepte le Chevalier Godefroi Kneller, qui étoit Allemand.*

*L'Auteur de l'*Abecedario Pittorico, *qui a imprimé fidélement les articles des Peintres Anglois, tels qu'ils lui ont été envoyés de Londres, n'en admet pas davantage ;*

enfin, M. Richardſon lui-même, dans ſa Liſte Chronologique des Peintres, ne compte que Guillaume Dobſon, Samuel Cooper, *Peintres en Mignature, tous deux Eleves de Vandick, le Chevalier* Pierre Lély *&* Jean Riley. *Voilà donc l'Ecole Angloiſe, voilà les Peintres, les premiers du monde pour le portrait. Je demanderois pourtant volontiers à M. Richardſon, ſi après ce qu'il rapporte lui-même de ce* Pierre Lély, *il devoit l'admettre ſur ſa liſte. C'eſt au Lecteur à en juger. Un des Courtiſans de Charles II. lui dit un jour:* De grace, Chevalier, d'où vous vient la grande réputation que vous avez? car vous n'ignorez pas que je ſais que vous n'êtes pas Peintre. Mylord, *répondit-il*, je ſais que je ne le ſuis pas, mais je ſuis le meilleur que vous ayez. (*) *Pour* Jean

(*) Eſſai ſur la Théorie de la Peinture.

Riley, *tout ce que l'on en ſait, c'eſt qu'il a ſuccédé au Chevalier* Pierre Lély, *dans la place de premier Peintre du Roi, & que M.* Richardſon, *dont nous parlons, eſt ſon Eleve. C'eſt apparemment ſur les progrès que ces quatre Peintres ont fait dans le portrait, que M. Richardſon, ne pouvant pas dans les autres genres de Peinture adjuger la palme à ſes Compatriotes, ſe contente de la leur promettre. Voici ſa prédiction: " Je ne ſuis „ Prophete ni fils de Prophete; „ mais à conſidérer l'enchaînement „ néceſſaire des cauſes & de leurs „ événements, & à en juger par „ quelques anneaux de cette chaîne „ du deſtin, j'oſe aſſurer par la „ grande probabilité que j'y vois, „ que ſi jamais le goût de grandeur & de beauté des Anciens, „ en fait de Peinture, commence „ à revivre, ce ſera en Angle-*

„ *terre.* * ..... *Je l'ai dit ci-*
„ *devant, & j'oſe le répéter, ſi*
„ *jamais cet Art noble, utile &*
„ *agréable doit revivre dans le*
„ *monde, il y a toute apparence*
„ *que ce ſera en Angleterre,*
„ *malgré notre fauſſe modeſtie &*
„ *notre prévention pour les étran-*
„ *gers à cet égard; quoique par*
„ *d'autres circonſtances nous ayons*
„ *tant de preuves de notre ſupé-*
„ *riorité, que nous avons appris*
„ *à en être convaincus.* ** .....
M. Richardſon ne ſe doute pas que jamais reproche ne fut moins fondé que celui-ci. Il eſt vrai que dans les éloges les plus outrés qu'il fait de ſa Nation, il ſe croit encore trop modeſte. Les Romains auxquels les Anglois ſe comparent volontiers, mais qu'ils n'imitent pas toujours; les Romains, dis-je,

* Eſſai ſur la Théorie de la Peinture.
** Diſcours ſur la Science d'un Connoiſſeur.

étoient beaucoup plus ſages. Ils ne tiroient leur grandeur que des choſes qui leur étoient propres ; les Grecs avoient ſur eux la prééminence dans les Arts, ils ne s'aviſoient pas de la leur diſputer.

Tu regere imperio populos, Romane, memento:
Hæ tibi erunt Artes; . . . . . .

Mais les Anglois veulent être univerſels. Quant à M. Richardſon en particulier, s'il eſt de bonne foi dans tout ce qu'il dit, il n'eſt guere poſſible de pouſſer les préventions plus loin : il n'y a point d'exagération dont il ne ſoit capable, il n'y a point de paradoxe qu'il ne ſoutienne, dès qu'il eſt queſtion de faire honneur à ſon Pays.

Par exemple, il prétend que l'Angleterre n'a rien à envier à la France, pas même à l'Italie, pour les Ouvrages de Raphaël. Les Cartons des Actes des Apôtres, qui ſont à Hamptoncourt, ſont, à ſon

avis, les morceaux les plus précieux de ce grand Maître, & par conſéquent les meilleures pieces de Peinture qu'il y ait au monde, préférables & au Tableau célebre de la Transfiguration, & à la ſainte Famille du Roi. Que ſont cependant des Cartons, que des deſſeins coloriés? D'ailleurs, eſt-il bien prouvé que Raphaël lui-même ait peint ceux d'Hamptoncourt? N'y a-t-il pas grande apparence au contraire qu'il s'eſt ſervi de la main de ſes Eleves, ſur-tout pour l'Architecture, le Payſage & les Animaux, peut-être même pour les Figures? ce qu'on ne peut s'empêcher de ſoupçonner à des inégalités qui s'y trouvent. J'ai vu ces Cartons, & j'en ai ſenti toute la beauté: mais, de l'aveu même de M. Richardſon, les Tapiſſiers à qui ils ont ſervi de patrons, les ont coupés par morceaux; en pluſieurs endroits, les

contours ont été piqués à deſſein de les poncer ; il y en a d'autres qui ont changé de couleur & perdu toute leur force ; d'autres, plus endommagés encore, ont été réparés au crayon. Quelle peut donc être la raiſon pour préférer des Cartons en cet état, aux deux Tableaux les plus parfaits que nous ayons de Raphaël ? Quoi qu'en diſe M. Richardſon, la véritable eſt que ces Cartons ſont en Angleterre. Mais, pour me ſervir des termes de M. Veugels, dans la Préface de la nouvelle édition des Dialogues ſur la Peinture de Ludovico Dolce, nous ne commencerons à en croire cet Anglois ſi prévenu pour tout ce qui eſt en ſon Pays, que lorſque nous verrons les Etrangers quitter l'Italie pour aller étudier la Peinture à Londres, & apprendre des Peintres modernes qui fleuriſſent dans le Pays, la bonne maniere

maniere de faire le portrait, *ſelon la Prophétie qu'il en a faite, & que je viens de rapporter. Indépendamment de la prévention aveugle qui regne dans l'Ouvrage de M. Richardſon, il eſt rempli de fautes, ſouvent même groſſieres. M. Veugels en a relevé quelques-unes, & a très-bien prouvé que le pere ne s'entend pas plus que le fils à la matiere qu'ils ont entrepris de traiter en commun. Il faut avoir eu la patience de lire l'Ouvrage de ces Meſſieurs, pour n'être pas étonné de la maniere dont l'Auteur de la Préface les traite l'un & l'autre.*

Les Lettres d'un François ont donné lieu à un autre Ecrit, qui a pour titre, Eſſai ſur la Tragédie Angloiſe, &c. (*) *Je ne parlerois pas de cette Brochure, s'il n'y étoit*

(*) An Eſſay upon English Tragedy, With Remarcks upon the Abbé le Blanc's obſervations on the English ſtage, by William Guttrie, Eſqu. &c.

queſtion que de moi ; il y a trop de vanité à occuper le Public de ſes intérêts particuliers : mais c'eſt la gloire du Théatre François qui y eſt attaquée, c'eſt la cauſe de Corneille & de Racine, ou plutôt c'eſt une querelle nationale que j'ai à ſoutenir. M. Guttrie, Auteur de cet Eſſai, eſt connu par des Ouvrages eſtimés à juſte titre ; il travaille à préſent à une Hiſtoire générale de l'Angleterre : c'eſt un homme d'eſprit, mais à qui les préventions & le fanatiſme ne laiſſent pas la liberté de juger.

Le début de ſon Ouvrage ſuffit pour en faire connoître l'eſprit & l'objet que l'Auteur s'y eſt propoſé.

„ *Il n'y a guere plus d'un ſiecle,*
„ *dit M. Guttrie, que l'on a fait*
„ *des Réflexions critiques ſur la*
„ *Tragédie. Les Aſſemblées for-*
„ *mées ſous la protection du Car-*
„ *dinal de Richelieu, qui bientôt*

„ *après devinrent une Académie,*
„ *furent d'un grand ſecours à*
„ *Corneille : ſes Pieces furent les*
„ *premieres Pieces régulieres que*
„ *la France, l'Eſpagne ou l'Italie*
„ *peut-être euſſent vues depuis les*
„ *jours des Anciens. Racine lui*
„ *ſuccéda. Les François ont donné*
„ *l'épithete de* ſublime *au premier*
„ *de ces Poëtes ; au ſecond, celle*
„ *de* naturel. *La vérité eſt que*
„ *rien ne peut être mieux imaginé*
„ *que l'intrigue du Cid, & Racine*
„ *a écrit pluſieurs Tragédies dont*
„ *nos Poëtes Anglois du ſecond*
„ *ordre n'auroient point à rougir.* „
A ce ton il eſt aiſé de reconnoître une tête échauffée par la prévention : le reſte de l'Ouvrage n'eſt pas plus ſage.

Pour avoir droit de décrier nos meilleurs Auteurs, M. Guttrie bâtit le ſyſtême du monde le plus ridicule : il regarde l'Académie

Françoiſe, non comme une Société établie pour perfectionner la Langue & le Goût, & contribuer au progrès des Beaux-Arts, mais comme une Compagnie d'Ecrivains penſionnés pour en impoſer au reſte de l'Europe ſur le mérite de nos Ouvrages. Il ſuppoſe que la France étoit alors occupée à s'établir un Empire univerſel dans les Lettres comme dans les Armes, & que le Gouvernement faiſoit faire tous ces Ecrits, pour aſſurer à nos Poëtes Dramatiques une prééminence qui ne leur étoit pas due. Telle étoit, à ce qu'il dit, la politique du Cardinal de Richelieu. M. Guitrie ſe trompe ; cet habile Miniſtre en avoit encore une meilleure. Pour que la Nation pût paroître grande, il a cherché toutes les voies de la rendre telle en effet, ſoit dans les Armes, ſoit dans les Arts ; & rien ne prouve mieux combien il y a réuſſi, que l'extrême

jalouſie de nos voiſins. Loin de vouloir tromper l'Europe ſur le mérite de nos Auteurs, c'eſt par ſes ordres que l'Académie fit cette Critique ſi judicieuſe, qu'elle peut ſervir de modele en ce genre, ſur un Ouvrage dont les beautés étoient tellement éblouiſſantes, qu'elles empêchoient d'en diſtinguer les défauts. Il eſt vrai que telle a été la réputation du Cid, que pour faire l'éloge d'une choſe, on a dit pendant long-temps: Cela eſt beau comme le Cid. *Mais il s'en faut beaucoup que cette Piece ſoit le chef-d'œuvre de ſon Auteur & de notre Théatre: c'étoit celui du temps où elle a paru. Polyeucte, Héraclius, Rodogune, Cinna donnent bien une autre idée de la grandeur du génie de Corneille. Si M. Guttrie a lu ces Tragédies, comment a-t-il pu leur préférer le Cid? s'il ne les a pas lues, comment a-t-il pu ſe*

hazarder à parler du Théatre François ? Il eſt vrai que rien ne doit étonner, & que tout eſt ſans conſéquence de la part d'un homme qui oſe rabaiſſer Racine au niveau des Poëtes Anglois du ſecond ordre. Qu'il ſeroit aiſé en effet de convaincre un pareil Juge de mauvaiſe foi ou de mauvais goût, peut-être même, ſans être trop ſévere, de l'une & de l'autre ? Mais il eſt des choſes d'un ridicule ſi frappant qu'il n'eſt pas permis d'y répondre ſérieuſement. Lorſqu'au ſujet de l'Hamlet de Shakeſpear, j'ai parlé de l'Electre de M. de Crébillon, avec qui ai-je comparé le Poëte Anglois ? avec un des plus grands Tragiques qui aient exiſté parmi les Anciens ou parmi les Modernes. Après ce que j'ai dit de ce Poëte, aujourd'hui encore la gloire du Théatre François, n'eſt-il pas bien étonnant que M. Guttrie n'ait pas

eu la curioſité de le lire ? Il reproche à notre Nation de n'en avoir pas encore produit un ſeul qui eût une étincelle de ce feu réel qui anime un génie vraiment Dramatique : il ne peut oppoſer un ſentiment ſi bizarre à celui de toute l'Europe, que parce qu'il étoit apparemment réſolu de parler de notre Théatre ſans le connoître. On voit qu'il ne s'eſt pas ſoucié, qu'il a craint même d'être détrompé : l'Electre de M. de Crébillon ſuffiſoit pour le tirer d'erreur. Lorſque j'ai dit que parmi les Ecrivains Anglois, pluſieurs penſoient comme le Peuple, avois-je tant de tort ? M. Guttrie avec de l'eſprit tient ſi fort à ſes préjugés, qu'en effet il n'eſt pas en état de ſentir, ni ce qu'il peut y avoir de blâmable dans un Poëte de ſa Nation, ni ce qui peut ſe trouver de louable dans un Auteur de la nôtre. Je ſuis auſſi frappé que ce

Critique de ce qu'il y a de beau dans Hamlet ; je conviens avec lui que quand Shakeſpear parle au Spectre, les voûtes de Weſtminſter répetent leur dialogue effrayant : *mais en adoptant ce langage, je pourrois de même aſſurer que M. de Crébillon a vu aſſaſſiner Agamemnon, & qu'il fait frémir le Spectateur lorſqu'il lui montre la place*

Où plus cruelle encor, pleine des Euménides,
Son épouſe en ſon ſein porta ſes mains perfides.

Quant aux artifices auxquels Corneille & Racine ont dû cette réputation qui bleſſe ſi fort notre Auteur Anglois, qu'il lui plaît de l'appeller extravagante, *ce ne ſont pas des manœuvres bien ſecrettes : on ne connoiſſoit point alors celles qui ſe pratiquent à notre Théatre ; des Auteurs d'un ordre ſi ſupérieur auroient dédaigné d'y avoir recours,*

ils n'en avoient pas beſoin; leurs ſuccès ont fait ſeuls leur réputation; & ils ont reconnu eux-mêmes ne devoir ces ſuccès qu'à l'étude & à la pratique des regles, à l'imitation de la Nature & des Anciens. Shakeſpear a été un grand Maître ſans connoître ces regles, je n'en diſconviens pas; mais ſi comme eux il les eût connues & pratiquées, il eût été encore plus grand. Dryden a mieux aimé s'en moquer que de les ſuivre; qu'en eſt-il arrivé? qu'étant né avec beaucoup de talent, & ayant travaillé long-temps pour le Théatre, il ne s'y eſt fait aucune réputation. Enfin, ſi depuis, la Tragédie n'a pas brillé en Angleterre, ce n'eſt pas parce que les Auteurs du Théatre moderne en ont ſuivi les regles, ceux de ces derniers temps n'ont pas toujours mérité que M. Guttrie leur en fît le reproche; la raiſon de leur peu de ſuccès eſt

toute ſimple, c'eſt que dans le genre dramatique, il n'a point paru depuis de génie en Angleterre: (*) *les regles ne le donnent pas, elles le guident; & comme elles le dirigent ſûrement, elles font qu'il s'éleve plus haut. Quelles obligations n'avons-nous pas nous autres François à ceux qui ont écrit ces Traités, ces Eſſais & toutes ces Diſſertations dont l'Auteur Anglois paroît déplorer ſi fort les triſtes conſéquences! Je puis l'aſſurer, en vérité, que ces Ecrivains judicieux ne penſoient pas à éblouir l'Europe, mais à éclairer leur Nation: ils ne prévoyoient*

(*) M. John HUME, parent & ami de l'Auteur des *Diſcours politiques*, qui a rendu ce nom ſi célebre, vient de l'illuſtrer lui-même par une Tragédie intitulée DOUGLAS, imprimée en 1756: c'eſt l'Eſſai le plus heureux d'un homme né pour chauſſer le Cothurne. L'Auteur ne laiſſe ſoupçonner ſa jeuneſſe que par le feu de ſon imagination. D'ailleurs, la grandeur de l'action eſt relevée par cette heureuſe ſimplicité qui ſe trouve ſi rarement dans les Tragédies Angloiſes.

pas qu'il pût ſe trouver quelqu'un d'aſſez bizarre pour ſe plaindre des peines qu'ils prenoient pour nous faire connoître le beau de chaque Art, & les voies pour y arriver. Loin de ſe livrer à une prévention aveugle en faveur de leur Patrie, lorſqu'ils ont eu à parler des Auteurs étrangers, ils ſe ſont fait gloire de leur rendre juſtice. Aux premieres éditions du Cid, Corneille imprima au bas de chaque page les endroits qu'il avoit imités du Poëte Eſpagnol : il a depuis, par la Critique de ſes Pieces, éclairé le Public ſur leurs défauts, & a prouvé par là que ſa propre gloire le touchoit moins que la perfection de ſon Art.

Quels étranges raiſonnements ne font pas faire à M. Guttrie la jalouſie & la prevention nationales ! A la chaleur qu'il met dans ſes plaintes, il ſemble que les François aient fait un crime, qu'ils aient

attenté à la liberté de l'Angleterre & de toute l'Europe, pour avoir étudié & ſuivi les regles de la Poéſie. Avons-nous empêché nos voiſins de faire de même? au contraire, n'avons-nous pas pris ſoin de les avertir que c'étoit le ſeul moyen de réuſſir? Il eſt démontré par l'expérience que les principes & les regles d'un Art ne ſont qu'en accélerer les progrès, M. Guttrie ſoutient au contraire que c'eſt ce qui les arrête; & lorſque, au hazard d'être en contradiction avec lui-même, il veut bien convenir que les regles peuvent être de quelque utilité, alors il nous objecte que ce ne ſont pas des découvertes que nous ayions faites. Non ſans doute, & nous ne prétendons pas les avoir inventées; il a tort de nous en accuſer: au contraire, nous faiſons gloire de les tenir des Anciens, qui les devoient eux-mêmes à la Nature. Les Poëtes

en effet ont donné des exemples, & de ces exemples les Critiques ont formé des regles. Cela étant, pourquoi tant les décrier? Seroit-ce uniquement parce que les François les ont ſuivies? Car nos meilleurs Auteurs qui en ont écrit, M. Deſpréaux, M. Dacier, le P. le Boſſu, le P. Rapin, M. l'Abbé du Bos, tous ne ſe vantent que de les avoir priſes des Anciens. Si nous y en avons ajouté quelques-unes, c'eſt encore la Nature qui les a fournies. Sans prétendre valoir mieux que les Anciens, nous ſommes venus depuis, & nous avons ajouté notre expérience à la leur.

Pour rabaiſſer le mérite des Critiques que je viens de citer, M. Guitrie dit que Ben-Johnſon a pratiqué les regles des Anciens dans un plus grand degré de perfection qu'aucun Académicien François n'en a jamais écrit: mais il

ne dit pas que ſes Tragédies ſont froides, parce qu'elles ſont ſans action; que ce ne ſont que des Dialogues compilés des Auteurs anciens, ſans goût, ſans choix, & qui deſcendent ſouvent dans des détails qui dégradent la majeſté du Cothurne; en un mot, que ce ne ſont des Tragédies que pour ceux de nos Voiſins qui ſe font une loi d'approuver toutes les productions de leur pays. La Tragédie de Catilina que M. de la Place a traduite, ſuffit pour juſtifier ce que j'avance ici. Il eſt vrai qu'il y a des Pieces de Ben-Johnſon où il a ſi bien obſervé l'Unité de temps, que les événements réels n'en prendroient pas plus qu'il n'en faut pour la repréſentation; mais pluſieurs Auteurs François ont fait la même choſe. Je n'en citerai qu'un exemple connu dans tout le monde; c'eſt la Tragédie de Bérénice de M.

Racine. Ce Ben-Johnſon étoit ſavant & n'étoit pas autre choſe : il s'en falloit beaucoup que, comme le dit M. Guttrie, il fût dans la Poéſie ce que le Pouſſin a été dans la Peinture. Le Poëte a beaucoup plus de ſéchereſſe que l'on n'en peut reprocher au Peintre ; mais il n'a pas ſa correction & ſon bon goût, bien moins encore la richeſſe de ſon invention & la beauté de ſa compoſition. Le Pouſſin copie le bel Antique, mais il ſe le rend propre par la maniere de l'employer ; Ben-Johnſon au contraire, dans la plupart de ſes Pieces, n'eſt qu'un véritable plagiaire.

Le Critique Anglois conſent que l'on juge de la plupart des autres Auteurs ſelon les principes d'Ariſtote & d'Horace ; mais il ſoutient que Shakeſpear eſt dans un cas particulier, & c'eſt le ſeul Poëte qu'il ne veut pas que l'on cite à

leur tribunal : il eſt pourtant aiſé de lui démontrer que ce tribunal eſt celui de la raiſon & du ſens commun. Quoi donc? eſt-ce la faute des regles ſi elles ſe trouvent en contradiction avec les Pieces de Shakeſpear ? Les partiſans les plus outrés du divin Homere ne lui ont jamais attribué un pareil privilege. Auſſi M. Guttrie préfere-t-il le Poëte Anglois au Poëte Grec, & à tout ce qui a jamais exiſté de génies, de quelque Nation que ce ſoit : je ſuis ſurpris qu'il n'ait pas été juſqu'à aſſurer qu'il n'en naîtra jamais qui puiſſe l'égaler, ſi ce n'eſt en Angleterre. On lui accordera que Shakeſpear eſt un grand génie ; & s'il le veut même, ou plutôt, puiſqu'il le veut, que c'eſt le plus grand génie qui ait jamais exiſté, en eſt-il moins vrai que ſes Ouvrages ſont un mélange de beautés & de défauts qui étonnent preſque également ? Si

d'un

d'un côté ce ſeroit être injuſte que de ne le pas reconnoître pour un grand Poëte, de l'autre, ce ſeroit manquer de goût que de ne pas s'appercevoir combien ſes Pieces ſont monſtrueuſes. Nous avons l'obligation à M. de la Place de les avoir fait connoître en notre Langue, & cette Traduction lui a fait beaucoup d'honneur : mais, quoiqu'il n'ait donné que par extrait ce grand nombre de ſcenes, qui ne ſont pas moins contraires à la décence & à la raiſon qu'à nos mœurs & à nos uſages ; quoique, dans celles même qu'il a traduites, il ait eu l'attention d'adoucir beaucoup de choſes, combien de François n'ont pu ſupporter la lecture de ces Pieces ? J'oſe aſſurer du moins que, comme je l'avois prévu, les perſonnes les plus judicieuſes les ont trouvées infiniment au deſſous de leur réputation.

Vainement, pour nous convaincre de prévention & d'injuſtice, voudroit-on m'objecter que les Anglois les goûtent encore aujourd'hui plus que jamais. Elles ſont, dit-on, les délices de tout un peuple, & l'on ne peut pas dire que tout un peuple ait tort de s'amuſer d'une choſe qui lui plaît. Il n'y a perſonne de raiſonnable qui ne convienne qu'il y a tel cas où on fait fort bien de le dire. Les Anglois ſous Henri VIII. ne s'amuſoient que de Joûtes & de Tournois, M. Guttrie tout le premier les en blâme. Les Combats d'Animaux & de Gladiateurs charmoient les Romains; toute la Nation s'y plaiſoit, & toute la Nation avoit tort. Il ſe trouvoit toujours des gens de bon ſens qui condamnoient des Spectacles ſi contraires à l'humanité, comme il ſe trouve à préſent à Londres des gens de bon

goût qui reconnoiſſent combien les Pieces de Shakeſpear bleſſent toutes ſortes de bienſéances.

La mauvaiſe cauſe dont M. Gutrie a voulu ſe charger, l'a tellement embarraſſé, que, pour la défendre, il lui eſt arrivé de ſoutenir les choſes du monde les plus abſurdes. Lorſqu'il dit que ce n'eſt pas Shakeſpear qui parle le langage de la Nature, mais que c'eſt plutôt la Nature qui parle le langage de Shakeſpear, *je lui demande ce qu'il a voulu dire, & c'eſt de bien bonne foi, puiſqu'en effet je ne l'entends pas, & que je doute qu'il ſe ſoit entendu lui-même. L'imagination, dit-il, du Poëte Anglois rend naturels des ſujets qui n'ont jamais exiſté. Il eſt vrai que la Nature n'a jamais fait de Caliban; mais elle n'a jamais fait non plus d'Ogres, & ceux de nos Contes de Fées ſont*

peur aux petits enfants & quelquefois même à leurs nourrices. Il eſt bien vrai encore qu'il n'étoit point naturel qu'une jeune perſonne, que Deſdemona, la plus aimable de ſon ſexe, devînt amoureuſe d'un vieux Maure hideux, auſſi eſt-ce un grand défaut dans cette Piece : malgré cela elle touche ; mais ſans ce défaut elle toucheroit bien davantage. Zayre & Oroſmane, qui ſont préciſément dans les mêmes poſitions, ſont beaucoup plus intéreſſants.

Comme M. Guttrie ne peut nier que nos Ouvrages de Théatre ne ſoient lus par toute l'Europe, il prétend que c'eſt l'univerſalité de notre Langue qui a mis nos Poëtes à la mode ; mais il ne prend pas garde qu'il en avoue plus qu'il n'en devroit avouer pour la theſe qu'il entreprend de ſoutenir : en effet, ne ſont-ce pas les excellents Ouvra-

ges de toute eſpece, qui ont été compoſés dans cette Langue, qui l'ont rendue univerſelle?

Je croyois avoir rendu aſſez de juſtice à la beauté & à l'étendue du génie de Shakeſpear, pour que les Anglois n'euſſent rien à me reprocher; j'avois parlé moi-même de la difficulté qu'il y a à le traduire, parce que la Langue qu'il parle lui eſt particuliere, & qu'il eſt preſque impoſſible d'atteindre à la force de ſes expreſſions: mais enfin, en avouant ce qu'il peut perdre, je ne croyois pas être repréhenſible pour m'être exprimé ainſi: Quelques Paſſages traduits dans notre Langue ne peuvent que donner la plus haute idée de ſon mérite. *Et quoique M. Guttrie ne ſoit pas de cet avis, je penſe qu'en effet ſi ces Paſſages paroiſſent ne le point céder en beauté aux endroits les plus*

frappants des meilleures Tragédies Françoiſes, les Anglois doivent être contents.

Les Poëtes perdent toujours à être traduits, les uns plus, les autres moins, ſelon qu'ils ont plus ou moins d'avantage du côté du ſtyle. Ceux qui ont traduit Homere & Virgile, n'ont pu égaler la force & la beauté de leurs Originaux ; mais enfin pluſieurs en ont fait connoître l'eſprit. Une Traduction n'eſt, dit-on, que le ſquelette d'une figure animée, à la bonne heure ; du moins, ſi elle n'en exprime pas les graces, elle en rend les proportions. En effet, tout ſe traduit ; & ceux qui s'exercent à ce travail, éprouvent que les plus beaux endroits d'un Poëte ſont communément les plus aiſés à traduire, parce que ce ſont ceux qui tirent moins leur mérite de la richeſſe des expreſſions que de celle des penſées.

Le Critique Anglois me reproche d'avoir choiſi la ſcene des deux Talbot, parce que contre l'uſage de leur Théatre elle eſt rimée; j'avois moi-même eu grand ſoin d'en prévenir le Lecteur : mais que fait ici la rime, ſi la ſcene eſt effectivement belle ? J'en appelle au Lecteur judicieux; le Théatre Anglois à préſent eſt aſſez connu : je demande ſi dans tout ce que nous avons de traduit par M. de la Place, il s'en trouve une qui tienne plus de cette maniere de Corneille, ſi ſimple & ſi grande tout à la fois; j'irois juſqu'à défier M. Guurie de m'en montrer une dans tout Shakeſpear, qui ſoit plus du ton de la vraie Tragédie.

Une nouvelle preuve de ma bonne foi, & de l'envie que j'ai eue de rendre juſtice à ce grand Poëte, eſt la ſcene du Cardinal de Beaufort

que j'ai auſſi traduite. Les meilleurs Juges en Poéſie, au nombre deſquels je crois que je puis compter M. Pope, la regardent comme un chef-d'œuvre dans le genre pathétique. Il eſt certain qu'en la choiſiſſant, j'ai cherché à montrer Shakeſpear par un de ſes plus beaux côtés. Il eſt vrai que dans tous les ſujets qu'il a traités, il eſt extrêmement fidele aux caracteres hiſtoriques; c'eſt une juſtice que je lui ai rendue plus d'une fois. Henri VI. & Richard III. etoient exactement tels qu'il les a peints. Mais ſi celui qui critique ſi ſévérement notre Théatre, le connoiſſoit mieux, il conviendroit auſſi que pluſieurs de nos Auteurs François ont mérité cet éloge. Je puis citer hardiment les Horaces, Cinna, Nicomede de Corneille, & Britannicus de Racine. Si nos Poëtes ſont moins fideles à

rendre exactement tous les traits des perſonnages qu'ils introduiſent ſur le Théatre, s'il ne deſcendent pas comme Shakeſpear dans tous les détails qui peuvent les caractériſer, ce n'eſt pas en eux faute de génie, c'eſt l'effet de leur jugement : ils ſe ſont cru obligés d'éviter tout ce qui pouvoit dégrader la majeſté du Théatre, & j'oſe ajouter que leurs Pieces n'y ont rien perdu. Si nous ne voulons pas que Brutus & Caſſius ſe diſent des injures ſur la Scene, ce n'eſt pas que nous ignorions qu'en effet ils s'en ſont dit ; c'eſt qu'ils ne peuvent s'en dire ſans ſe dégrader, & par conſéquent ſans ceſſer d'être des Perſonnages Tragiques : ils rentrent alors dans la claſſe des hommes ordinaires, & ne peuvent plus exciter notre admiration. Mais M. Guttrie n'a aucune idée de la dignité de la Scene Tragique ; il

regarde ce point comme un préjugé François. Ce ne ſont pourtant pas nos Auteurs, c'eſt Ariſtote qui a défini la Tragédie, un Poëme pour les Rois. *J'ai tort, je l'avoue, de citer encore Ariſtote ; principes, regles, bienſéances, raiſon même, tout ce qui ſe trouve contraire à Shakeſpear eſt compté pour rien par les Anglois. Delà il n'eſt pas étonnant qu'ils défendent avec tant de chaleur ces Scenes bouffonnes & baſſes de la lie du peuple, dont il a bigarré la plûpart de ſes Pieces ; tout ce qui eſt ſorti de ſa plume eſt ſacré pour eux. Par la maniere dont M. Guttrie entreprend de juſtifier ces ſcenes, il eſt aiſé de s'appercevoir qu'elles lui plaiſent plus qu'il n'oſe l'avouer. Il me fait dire des choſes que je n'ai point dites : en effet, je n'ai point prétendu faire un crime à Shakeſpear d'être tombé dans ce*

défaut, je ſais bien que c'eſt moins le ſien que celui du temps où il a vécu; je me ſuis contenté de dire que les François peu faits à cette bigarrure ne pourroient qu'en être extrêmement choqués, qu'en elles-mêmes ces ſcenes ſont mauvaiſes, & que par conſéquent elles feroient tort à Shakeſpear dans l'eſprit de bien des Lecteurs. Je conviens que ces ſortes de ſcènes pourroient être utiles, en expoſant ſur le Théatre les excès où le peuple ſe livre, ſi ces excès y étoient repréſentés avec des couleurs qui les rendiſſent odieux; mais il n'y a qu'à parcourir les Pieces de Shakeſpear, pour être perſuadé que le Poëte Anglois a plus ſongé à faire rire qu'à corriger la plus vile populace. Dans le morceau que j'ai traduit, & que je n'ai pas donné pour du véritable Comique, mais pour du Comique de Shakeſpear, Ca de c'eſt

plus ridicule qu'il n'eſt odieux. Si tout mépriſable, tout déteſtable qu'eſt Falſtaff, il n'y a perſonne, au ſentiment de M. Guttrie, qui ne ſoit tenté de boire avec lui, & qui ne ſoit prêt à lui pardonner, & même à aimer ſes fautes, il s'enſuit delà que l'on n'écoute point Cade & ſes pareils, ſans avoir envie de les imiter. En effet, à de ſemblables farces, le Peuple rit de ce qu'il devroit déteſter; elles lui inſpirent l'eſprit de ſédition, le mépris des Loix & des Magiſtrats, & elles l'accoutument à traiter de plaiſanterie la révolte contre l'Autorité. Je ne ſais s'il eſt de la politique de certains Pays d'encourager tout ce qui tend à inſpirer ces ſentimens; mais il me ſemble que par-tout ailleurs de tels Spectacles doivent paroître autant oppoſés aux bonnes mœurs qu'au bon goût.

Je m'étois bien attendu que l'idée que l'on donne dans ces Lettres du Théatre Anglois, déplairoit en Angleterre, & qu'elle étonneroit en France ceux qui ne le connoiſſent que par des éloges outrés que quelques-uns de nos Auteurs en avoient faits; mais je ne me ſerois pas figuré qu'à Londres l'on dût avoir tant de peine à deviner le véritable Auteur de la Piece intitulée le Supplément du Génie. *Elle y a paſſé pour un Ouvrage poſthume du Docteur Swift; & c'étoit aſſurément faire beaucoup d'honneur à cette plaiſanterie que de l'attribuer à cet illuſtre Ecrivain. Il eſt encore plus étonnant que M. Guttrie s'y ſoit trompé: un Critique doit être plus clairvoyant. Enfin, le Traducteur de ces Lettres a lui-même la bonne foi d'avertir qu'il n'a traduit cette Piece que parce qu'il*

n'a pu en trouver l'ancien Original. C'eſt une preuve que celui qui s'eſt amuſé à ce badinage, connoît mieux le Théatre Anglois que M. Guitrie ne le prétend, & qu'il a aſſez bien réuſſi à contrefaire ceux dont il vouloit prendre le ton, puiſqu'ils ne l'ont pas reconnu.

Dès les premiers temps que ces Lettres parurent imprimées, l'Auteur eut la ſatisfaction de voir les révolutions du Miniſtere, & les autres événements publics, concourir à juſtifier les idées qu'il avoit oſé hazarder ſur ces matieres politiques; dans celles de moindre importance il a eu le même bonheur. Peut-être avoit-il beſoin, auprès de bien des Lecteurs, de la Traduction du Théatre Anglois : quelques reproches qui lui aient été faits à cet égard particulier, il croit pouvoir ſe flatter d'y trouver ſon Apologie.

Il n'eſt pas étonnant qu'en France comme en Angleterre un zele courageux & impartial pour la vérité ait déplu à ceux qui ne jugent que d'après leurs préventions : il étoit naturel qu'il révoltât ces eſprits enthouſiaſtes, incapables de garder en rien un juſte milieu. Tel eſt le caractere de l'Auteur anonyme du Préſervatif contre l'Anglomanie. *Si cè Critique a cru devoir s'élever contre quelques Fanatiques, qui ont pris plaiſir à répandre parmi nous cette eſpece de contagion, quelles raiſons peut-il avoir eues pour placer à leur tête celui des Auteurs François qui le premier a frondé ce ridicule, & qui l'a le moins épargné ?* (*)

(*) Dans une Comédie jouée à Sceaux, il y a quelques années, intitulée *l'Anglomanie*, on a rendu cette juſtice à l'Auteur des *Lettres d'un François* : elles y ſont citées comme l'Ouvrage le plus propre ſoit à déciller les yeux de ceux qui de bonne foi donnent dans ce travers,

Ces Lettres depuis pluſieurs années ſont entre les mains de tout le monde, ſans que perſonne y ait apperçu le poiſon contre lequel il a cru devoir compoſer ſon nouvel Antidote. J'oſe même aſſurer qu'elles lui ont fourni

ſoit à démaſquer le Charlataniſme de ceux qui l'affectent. La Piece eſt de M. le Comte de S***. à qui le Ciel devoit ces heureux talents, qui lui permettent de n'enviſager que comme des délaſſements d'eſprit ce qui coûte à tant d'autres un travail ſi pénible.

L'Anglois qui, ſous le nom controuvé du P. Angeloni, Jéſuite Italien, a prétendu, l'an paſſé, nous donner de nouvelles Lettres ſur l'Angleterre, rend encore en ma faveur un témoignage qui ne peut être ſuſpect. Les Auteurs d'un nouveau Journal, qui ſe fait à Londres, (THE MONTHLY REVIEW) lui ont reproché de n'avoir fait que défigurer celles d'un François; ils ont même la bonne foi de convenir que cette eſpece de brigandage eſt très-commun parmi les Gens de Lettres de leur Nation. C'étoit à ceux qui parmi nous ſe chargent de nous mettre au fait de la Littérature étrangere, à dénoncer cet Ecrivain plagiaire. S'ils faiſoient un peu plus d'attention à la nôtre, ils pourroient ſouvent s'épargner la peine de faire des Extraits de ces Livres prétendus originaux, qui ſouvent ne ſont que des traductions.

ce

ce qu'il a fait entrer de ſalutaire dans ce ſpécifique prétendu, & qu'il n'y a mis du ſien qu'une teinture noire & cauſtique qui peut le rendre dangereux. Ses intentions ſont bonnes, & ſon zele pour la Patrie eſt louable, quoiqu'il l'ait plus d'une fois égaré. C'eſt ainſi que l'Apologiſte du Théatre Anglois a cru appercevoir dans les réflexions qu'il a cenſurées, des abſurdités qui ne ſont que dans ſes préventions. Les malades attaqués de la jauniſſe, voient les objets teints d'une couleur qui n'eſt que dans leurs yeux. L'un & l'autre Critique ont encore ceci de commun ; c'eſt d'avoir trempé chacun leur plume dans le fiel le plus amer que puiſſent diſtiller les haines nationales. C'eſt au Lecteur qui ſait les deux Langues, à prononcer entre eux & moi ſur des accuſations ſi contradictoires. Les

plaintes de l'un font tomber les reproches de l'autre ; ils ſe réfutent mutuellement : c'eſt un ſervice que tous les deux m'ont rendu ſans y penſer. L'oppoſition eſt telle entre les imputations qu'ils m'ont faites, que vis-à vis du Public elle opere néceſſairement ma juſtification.

Je ne penſe pas non plus devoir me repentir d'avoir remarqué à l'avantage des Lettres qu'elles adouciſſent les mœurs. De combien celles de l'Angleterre ne ſont-elles pas changées, depuis qu'on y cultive les Sciences ? au contraire, quelle barbarie & quelle férocité ne regnent pas dans la plûpart des Pays de l'Europe où elles ſont encore négligées ? Les Anglois dans la derniere Guerre s'étoient montrés tels que je les ai peints, auſſi humains que braves : en pluſieurs occaſions, on a vu de leur part & de la nôtre des

combats de généroſité & des exemples d'humanité qui ont fait un égal honneur à l'une & à l'autre Nation. Qu'il eût été à ſouhaiter, pour le repos de l'Europe, qu'une eſtime & une confiance réciproques en euſſent été les fruits! La modération du Roi dans ſes victoires avoit forcé ſes Ennemis à lui pardonner le bonheur de ſes Armes: un Traité de Paix, dicté par la juſtice, en déſarmant les deux Peuples, devoit en quelque ſorte les rendre amis. La réconciliation étoit ſincere de notre part; les ſuites nous ont forcés de reconnoître que de la leur ils n'y avoient pas apporté la même bonne foi. Autant de notre côté nous avons pris de précaution pour éteindre les reſtes des anciennes animoſités, autant au contraire les Anglois, qui n'attendoient que des temps plus favorables pour les faire revivre,

ont employé d'artifice à couvrir les étincelles qu'ils deſtinoient à en rallumer le feu.

On ne manquera pas de m'objecter qu'ils ne s'en ſont pas tenus là, & que dans la Guerre préſente ils n'ont reſpecté ni le droit des gens ni les principes les plus ſacrés de l'humanité. Ils ont en effet à ſe reprocher d'avoir révolté les Peuples même les plus ſauvages par de pareils actes de barbarie. Mais qui ne ſait qu'il en eſt des Etats comme des particuliers? Les maladies du Corps humain operent, du moins pour un temps, des changements ſenſibles dans le caractere de celui qui en eſt attaqué; celles où le Corps politique eſt ſujet, peuvent occaſionner ſur les mœurs d'un Peuple des altérations auſſi ſubites. L'Angleterre, par ſa conſtitution particuliere, eſt expoſée à des criſes continuelles: il

ſeroit difficile que la Nation parût la même lorſqu'elle eſt gouvernée par des principes différents. Quoique les agitations dont elle ſouffre à préſent, ſoient l'effet de ſes inquiétudes naturelles, elles ont été ſi violentes qu'il en eſt réſulté des excès que je veux croire involontaires. C'eſt principalement aux Miniſtres qui l'ont mal dirigée, qu'on doit les reprocher. Ces Médecins politiques, *(comme les Anglois les appellent ſouvent) n'ont fait qu'aigrir les humeurs qu'une conduite différente auroit pu calmer : au lieu de ménager adroitement l'infirmité habituelle de la Nation, qui conſiſte à ne ſavoir jamais quand elle eſt bien, après lui avoir inſpiré des terreurs paniques ſur ſon état, ils ont enſuite trop préſumé de la force de ſon tempérament, & l'ont expoſée à des épreuves qui ne pouvoient que lui*

être funeſtes. Quelque injuſte que nous paroiſſe la guerre que les Anglois n'ont pas craint de nous déclarer, elle ne doit pas étonner ceux qui connoiſſent leur jalouſie ſur le Commerce; mais, je l'avoue, je ne puis reconnoître le caractere national à ces actes de cruauté, commis dans un délire populaire, & qui, j'oſerois en répondre, ſont déſavoués par tout ce qu'il y a d'honnêtes gens en Angleterre.

Je me flatte que le Lecteur ne me ſaura pas mauvais gré de rendre cette juſtice à une Nation ennemie. Il n'a pu qu'être ſcandaliſé de voir ceux de nos Ecrivains qui étoient, il y a vingt ans, les Panégyriſtes les plus outrés des Anglois, donner aujourd'hui dans l'excès oppoſé, & ſe permettre les traits les plus injurieux contre la Nation qu'ils avoient ſi follement

encenſée. Ils n'ont fait qu'ajouter un tort à un autre : elle a moins changé qu'eux-mêmes. Un Philoſophe peut être Citoyen ſans ſe livrer à d'aveugles préjugés. Cet aiguillon des haines nationales eſt plus ou moins néceſſaire ſelon le génie des différents Peuples. Les Carthaginois s'en ſont ſervis dans toutes leurs guerres contre les Romains : ceux-ci en employoient un plus noble, c'eſt l'amour de la Patrie, auſſi puiſſant parmi eux ſur le ſimple Soldat que ſur le Chef qui le commandoit. Le François n'eſt pas moins généreux : il lui ſuffit de connoître ſon devoir. Profitons de l'exemple d'une Nation ſi magnanime & ſi ſage : ſans être commerçante, elle ſut de bonne heure réprimer l'orgueilleuſe Puiſſance qui la premiere a oſé prétendre à l'Empire des Mers. Voici ce que dans

d'autres circonſtances & après des actes d'hoſtilité pareils à ceux que nous ſommes en droit de reprocher aux Anglois, Ciceron adreſſoit aux Romains de ſon temps : Majores veſtri ſæpe Mercatoribus ac Naviculatoribus injurioſiùs tractatis, bellum geſſerunt... Quare videte num dubitandum vobis ſit omni ſtudio ad id bellum incumbere, in quo gloria nominis veſtri, ſalus Sociorum, vectigalia maxima, fortunæ plurimorum Civium cum Republica defenduntur.

De Paris le 15 Août 1757.

LETTRES D'UN FRANÇOIS.

LETTRE I.

A M. le Marquis DE GOUVERNET.

Contenant quelques obſervations ſur la Conſtitution politique de l'Angleterre, le tempérament & les inclinations de ſes Habitants.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

L'ÉTUDE la plus digne de l'Homme, eſt celle de l'Homme même; c'eſt la premiere que tout Voyageur ſenſé devroit avoir pour objet: l'examen des Mœurs & du Gouvernement d'une Nation étrangere nous

met en garde contre nos préjugés ; & c'eſt une voie ſûre pour rectifier nos idées & perfectionner nos connoiſſances. Telle étoit la pratique des anciens Philoſophes. Les Grecs alloient chercher dans l'Egypte les tréſors de la ſageſſe : ils y apprirent de nouvelles Sciences, ils en rapporterent de nouveaux Arts. Les Romains alloient étudier chez les Grecs, & cette politique néceſſaire pour le Gouvernement des Etats, & cette Philoſophie qui fait ſentir à tous les hommes la liaiſon de la vertu & du bonheur.

Paris eſt, à quelques égards, en poſſeſſion de la gloire dont Athènes & Rome ont joui ſucceſſivement : les Etrangers y abondent de toutes parts ; il ſeroit à ſouhaiter, & pour eux & pour nous, que la ſageſſe de nos mœurs les y attirât autant que la politeſſe de nos manieres. La Capitale de la France voit dans Londres une Rivale digne d'elle, & dont la jalouſie fait des efforts continuels pour lui diſputer la préſéance. Les Anglois paſſent pour la Nation la

plus raiſonnable de l'Europe. Tout ce que j'ai lû, tout ce que vous m'avez dit de l'Angleterre a excité ma curioſité ; j'ai ſuivi vos conſeils, j'ai voulu connoître par moi-même ce Peuple qui a une ſi grande réputation de ſageſſe, & qui ſe regarde comme ſupérieur à tous les autres.

En effet, quelle idée avantageuſe ne doit-on pas ſe former d'une Nation qui paroît tout à la fois Guerriere, Commerçante & Philoſophe ! C'eſt Rome, c'eſt Carthage, c'eſt Athenes même. Si l'on en croit les Anglois, l'Empire de la Mer & le droit de tenir la balance de l'Europe leur appartiennent également, leurs prétentions ſont du moins en quelque ſorte une preuve de leur puiſſance. La Reine Eliſabeth jetta les premiers fondements de leur grandeur. Cromwel acheva l'édifice ; mais ce n'eſt qu'en aſſervilſant les particuliers, qu'il a ſu rendre la Nation ſi puiſſante. Les Anglois, en différents temps, ont été la terreur de leurs voiſins ; aujourd'hui dans les connoiſſances

les plus utiles à la Société, ils en ſont les maîtres. Chez ce Peuple induſtrieux les Lettres fleuriſſent, les Arts ſont cultivés, le Commerce entretient l'abondance dans les différents ordres de l'Etat.

Qui peut procurer ces avantages à un Pays qui, ſans être plus fertile que ceux qui l'environnent, eſt habité par des hommes plus riches; un Pays qui manque de bois, & qui couvre la Mer de ſes Vaiſſeaux; qui produit peu de choſes dont ſes voiſins ne puiſſent ſe paſſer, & qui fait un Commerce ſi floriſſant par toute la terre?

Quoi qu'en diſent les Anglois, il eſt ſûr que la ſituation de leur Iſle y contribue du moins autant que la nature de leur Gouvernement. La Mer qui les environne, en mettant une barriere à leurs conquêtes, les force à ſe tourner du côté du Commerce; il eſt la ſource de leur puiſſance, comme elle eſt celle de leur liberté.

Cependant ne nous en laiſſons pas impoſer par les éloges qu'ils font

de leurs Loix & de leur politique, jugeons-en par l'influence qu'elles ont ſur leurs mœurs ; examinons ſi ce Peuple eſt en effet plus heureux que ſes voiſins. C'eſt la ſeule voie de découvrir s'il eſt réellement plus raiſonnable, & ſi ſes Légiſlateurs ont atteint leur but, qui ne peut être autre que le bonheur des Citoyens. (*) La forme du Gouvernement Anglois paroît dictée par la Sageſſe même ; mais peut-être ne faut-il que lire leur Hiſtoire, ou ſe trouver parmi eux, pour être convaincu que ce Gouvernement ſi vanté, de même que la République de Platon, n'eſt qu'un projet idéal qu'on ne peut réduire en pratique. Suppoſons que l'Angleterre ſoit dans le cas de la Chine, dont on dit qu'il n'y auroit pas de Pays au monde mieux gouverné, ſi l'intégrité des Officiers répondoit à la ſageſſe des Loix ; accordons aux Anglois que le plan de leur conſtitution politique eſt, de tous ceux qui

(*) *Ut Gubernatori curſus ſecundus.... ſic huic moderatori Reip. beata Civium vita propoſita eſt.* Cic. Fragm. de Repub. Lib. 5.

nous ſont connus, le plus ſage en apparence : peuvent-ils prétendre qu'il le ſoit en effet, lorſqu'il eſt impoſſible dans l'exécution ? Il a, peut-être, le plus grand de tous les défauts, c'eſt de ſuppoſer dans les hommes une perfection que l'humanité ne comporte pas. Un défaut ſi eſſentiel n'a pû échapper à ceux de nos Auteurs qui ont parlé des Loix d'Angleterre avec tant d'éloge ; cependant il ſemble qu'ils ayent craint d'en parler, & par-là ils ſe ſont rendus ſuſpects de trop de prévention ou d'un peu de mauvaiſe foi.

Ce que l'on appelle proprement le Peuple, eſt ce qui diſtingue le plus les Anglois de leurs voiſins ; la part que lui donne dans le Gouvernement le droit qu'il a de choiſir ceux qui le repréſentent, lui inſpire une ſorte de courage qu'on ne trouve pas ailleurs dans ceux du même état. Mais ce qui, dans un rang ſupérieur, donne aux ſentiments de la nobleſſe & de l'élévation, ne produit dans le bas peuple que de la hauteur & de l'inſolence. Le

courage de ceux de cette classe leur sert plus à troubler l'ordre de la société, qu'à manifester leur amour pour les Loix, auxquelles ils doivent leurs privileges ; ainsi une supériorité de droits civils ne communique pas toujours une supériorité de vertu pour les défendre : il se trouve aujourd'hui en Europe des Nations plus libres qu'elles ne sont braves.

Ce n'est pas seulement dans le Gouvernement, c'est aussi dans la nature du Pays que les Anglois habitent, c'est dans le Physique, dont l'influence sur le Moral est si remarquable, qu'il faut chercher les raisons des différences essentielles qui se trouvent entre eux & leurs voisins : la même cause qui change le goût des fruits, selon le terrein où ils croissent, produit cette variété d'humeurs & d'affections dans les hommes, selon la qualité de l'air qu'ils respirent. Ainsi que les plantes, nous participons à la nature du climat où nous vivons. Prenons-en l'exemple chez nous-mêmes, & voyons les effets qu'opere le Soleil

dans nos différentes Provinces. Les Habitants de celles où les Orangers fructifient, & ceux de ce riche Pays qui eſt peuplé de Pommiers, tiennent beaucoup du caractere de leurs voiſins. On trouve dans les Normands le bon ſens des Anglois; l'eſprit du Provençal eſt, à peu près, de la même trempe que celui des Italiens.

C'eſt aux brouillards dont leur Iſle eſt preſque toujours couverte, que les Anglois doivent & la richeſſe de leurs pâturages, & l'affection mélancolique de leur tempérament. Cette diſpoſition triſte de leur ame eſt peut-être la cauſe qui les rend ſi violents dans leurs paſſions; ils pourſuivent avec ardeur l'objet qui les en diſtrait; c'eſt par-là qu'ils s'épuiſent & qu'ils deviennent de ſi bonne heure inſenſibles aux plaiſirs de la vie; c'eſt-là ce qui fait qu'ils ne peuvent en ſupporter les peines pour peu qu'elles durent. Leur ame abbatue ne ſe trouve plus aſſez forte pour ſouffrir. S'il faut du courage pour ſe donner la mort, il en faut encore plus pour ſoutenir la douleur.

Cette même habitude à la mélancolie les empêche d'être jamais contents de leur ſort, & les rend auſſi ennemis de la tranquillité, qu'amis de la liberté. Ainſi l'on trouve dans la qualité même de l'air qu'ils reſpirent, la premiere ſource de leur inconſtance, & par conſéquent l'obſtacle le plus puiſſant à l'établiſſement parfait de leur Gouvernement, dont leur inquiétude troublera toujours l'harmonie.

Voilà, Monſieur, les différentes matieres ſur leſquelles j'entretiendrai quelquefois ceux qui ont aſſez de confiance en moi pour me croire en état de leur rendre compte de ce qui ſe paſſera ſous mes yeux. Les lectures comme les événements, la littérature comme les mœurs, tout ſervira de matiere à mes Obſervations. Lorſqu'il m'arrivera de me tromper, qui peut mieux que vous rectifier mes idées ? Vous avez cultivé heureuſement le don le plus précieux de la Nature; je veux parler de cet eſprit philoſophique qui donne à chaque choſe ſa véritable valeur :

vous connoiſſez & les Hommes en général, & les Anglois en particulier, & les différentes Politiques des Gouvernements, & les cauſes phyſiques & morales qui y ont donné lieu. Si je n'ai pas tous ces avantages, j'oſe vous aſſurer au moins que rien ne pourra me faire altérer la vérité, que le malheur de ne la pas bien appercevoir.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE II.

Au même.

Sur les préjugés de la plûpart des hommes en faveur de leur Pays, & sur l'excès où les Anglois portent les leurs, avec quelques Critiques sur les François.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

CET amour de la Patrie que la Nature a gravé dans tous les cœurs, eſt une des vertus les plus utiles au maintien des Sociétés; mais il en eſt de celle-ci comme de beaucoup d'autres; notre vanité peut y mêler une teinture vicieuſe qui en altere la pureté. Il n'eſt rien que notre amour-propre ne corrompe. Les préjugés rendent quelquefois ridicule dans le particulier cet attachement pour ſon Pays que l'on ne peut trop louer dans le général. Il eſt plus difficile qu'on ne ſe l'imagine

de ſe défaire entiérement de toutes ces préventions nationales qui font tort à notre raiſon, & qui nous empêchent de nous mettre dans le véritable point de vue pour bien juger des objets auxquels nous ne ſommes pas accoutumés : quelque précaution que l'on prenne d'ailleurs on ne les voit qu'à travers un verre qui les groſſit ou qui les diminue, & qui leur prête aſſez ſouvent des couleurs étrangeres. La force de l'habitude nous entraîne, & nous fait condamner des mœurs qui n'ont d'autre défaut, que de n'être pas les nôtres. Accoutumés au Chapeau, le Turban nous révolte ; la ſimplicité paſſe pour groſſiéreté auprès de ceux qui ne ſongent pas aſſez combien il entre d'arbitraire dans ce qu'on appelle *Politeſſe* ; nous nous mocquons de celle des Chinois, & nous ne penſons pas qu'ils ont le même droit ſur la nôtre. En effet, quand on aime ſon Pays, &, ce qui eſt encore plus condamnable, quelquefois même ſans l'aimer, on eſt injuſte à l'égard des autres. Quelques

reproches que nous puiſſions mériter à cet égard, nous avons, vous le ſavez, une obligation aux Anglois, c'eſt de n'avoir pas voulu nous laiſſer le ridicule d'être la Nation la plus prévenue en faveur d'elle-même. Peu d'hommes ſont véritablement Philoſophes, c'eſt-à-dire, raiſonnables; peu d'hommes ont, comme vous, cet entendement ſain, qui corrige les erreurs de l'éducation, qui ne s'en laiſſe pas impoſer par l'autorité du grand nombre, & qui ſait diſtinguer, en tout, le point où la vertu finit & où le vice commence.

Quelque bien que l'on penſe des Anglois, on eſt toujours ſurpris de l'excès de leurs préventions: ils ne les bornent pas aux choſes qui leur ſont propres, ils les étendent à toutes ſortes d'égards; ils veulent exceller en tout & l'emporter ſur tous. Leurs Ecrivains les plus célébres ſe ſont en vain piqués d'impartialité; ils penſent la plûpart ſur leur Pays, comme le Peuple même, qui n'en connoît point d'autre. Selon eux, les plus belles contrées de l'Aſie ſont des Pays

diſgraciés de la Nature, en comparaiſon de celui qu'ils occupent. Il eſt vrai que leur Iſle eſt agréable & fertile; les choſes que, chez eux, la terre leur refuſe, ils ſe les procurent par leur induſtrie; ce qui fait plus d'honneur aux Anglois que s'ils les devoient à l'excellence de leur climat: on n'auroit rien à leur dire; ſans les éloges outrés qu'ils en font à tout propos. M. Pryor a trouvé le moyen de faire chanter les louanges de l'Angleterre à Salomon même. (*) Toute la différence qui ſe trouve entre le langage de leurs Auteurs & celui du Peuple, c'eſt que les premiers ſont plus modeſtes dans leurs expreſſions: à de certains égards, ils ne nous mépriſent pas autant que la populace groſſiere; mais ils font ſentir qu'en tout il y a d'eux à nous une diſtance infinie. Il eſt bien plus

(*) . . . . . *An Isle, the Seat*
Of Pow'r and Plenty; her Imperial Throne
For juſtice and Mercy ſought and Known;
Virtues ſublime, great attributes of Heaven,
From thence to this diſtinguish'd Nation given, &c.

SOLOMON, on the vanity of the word. Knowledge, the firſt Book.

aisé d'entretenir le Parlement d'Angleterre de *cette ancienne supériorité sur les autres Nations*, que M. Pulteney attribue à la sienne, que de dire en quoi elle consiste, ou de la faire reconnoître à l'Europe. Quel est celui des Peuples du continent, qui, sans tenir le même langage que ces fiers Insulaires, n'auroit pas du moins autant de quoi justifier l'orgueil d'une pareille prétention ? Cependant si on en croit les Anglois, ils sont en effet la Nation la plus industrieuse, la plus brave, & la plus vertueuse de la terre. Tout l'effort de l'esprit humain ne peut imaginer un Gouvernement plus sage que le leur : c'est le seul qui ait su mettre le trésor de la liberté au-dessus des atteintes du sort, & pour l'honneur de l'humanité en général, autant que pour celui de nos voisins en particulier, que n'est-il vrai que cet éloge leur soit dû ! Autant ils sont idolâtres des ouvrages & des découvertes de leurs Compatriotes, autant ils affectent de mépriser ce que les Auteurs modernes des autres

Nations peuvent avoir produit de meilleur. Ils ne ſuppoſent pas qu'on puiſſe comparer le Taſſe à Milton ; ils penſent que c'eſt faire trop d'honneur au Génie de Corneille, que de le mettre en parallele avec celui de Shakeſpeare ; ils ne reconnoitront jamais Leibnitz & Deſcartes pour des Rivaux dignes du grand Newton.

Il eſt vrai que le zele de cette Nation pour la liberté, doit la rendre reſpectable aux yeux de tout homme qui a quelque ſentiment de la dignité de notre nature ; que ſon amour pour les ſciences la doit faire eſtimer de ceux qui connoiſſent & le mérite qu'elles ſuppoſent, & l'utilité qui en réſulte ; que, généralement parlant, les Anglois ſont humains, braves, adroits, laborieux, &c. Ils ne pechent qu'en croyant poſſéder ſeuls ces vertus : avec toutes celles qu'ils ont, quelques-unes de plus les rendroient, en effet, ce qu'ils penſent être, le premier peuple de la terre. Nous devons avouer à leur gloire, qu'autant un Anglois parle avantageuſement

gouſement de ſa Nation, autant pour l'ordinaire il parle modeſtement de lui-même. J'ai regret qu'on ne puiſſe dire la même choſe de nous. Un François ne ſemble eſtimer ſa Nation que par rapport à lui-même ; un Anglois ne paroît s'eſtimer que par rapport à ſa Nation ; ce qui donne à l'un l'air de vanité, à l'autre celui de hauteur.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE III.

A M. de BUFFON, Intendant du Jardin du Roi, l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe, de l'Académie Royale des Sciences, de celles de Londres, de Berlin, &c.

Sur le même ſujet, & ſur la folie de quelques François qui affectent les Mœurs étrangeres au mépris de celles de leur Nation.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

CEUX qui ne connoiſſent les Anglois que d'après les portraits qu'ils font eux-mêmes de leurs mœurs & de leur caractere, ſe trompent s'ils penſent avoir de cette Nation une idée bien exacte. Parmi nous au contraire il eſt plus d'un Auteur à qui l'on peut s'en rapporter ſur ce qui nous regarde, & qui cenſurent auſſi ſévérement nos défauts & nos ridicules que le feroient les Etrangers

qui en ſeroient le plus bleſſés. Addiſon a ſuivi la maniere des Peintres, il a flatté ſa Nation dans les Portraits qu'il en a faits. La Bruyere, ſi je ne me trompe, eſt plus fidelle dans les ſiens; il a peint la nôtre telle qu'elle eſt. Pluſieurs de nos Ecrivains ont imité ſa ſincérité. En général l'aveu des défauts que nos voiſins nous reprochent, nous coûte aſſez peu; n'en concluons cependant rien en notre faveur, je crains que ce ne ſoit l'effet de notre prévention: ce n'eſt peut-être que faute de les bien apprécier, que nous en convenons ſi facilement; & combien en eſt-il dont nous avons le ridicule de faire gloire!

En France on penſe & trop de bien & trop de mal des Anglois; ils ne ſont ni tels qu'ils ſe diſent, ni tels que nous les ſuppoſons: ce ſont des hommes comme les autres, qui connoiſſent la raiſon & ne la ſuivent pas toujours. Il ont dans leur extérieur je ne ſais quoi de dur, que les eſprits prévénus prennent pour férocité; mais ſi l'enveloppe

qui couvre leurs vertus eſt vicieuſe ; elle n'en change pas la nature. Avec cette dureté apparente, aucun Peuple n'a plus d'humanité ; ils en donnent l'exemple à leurs ennemis même. Rien n'eſt ſi aiſé que de ſe concilier leur bienveillance ; tout Anglois eſt l'ami de celui qui reconnoît la ſupériorité de ſa Nation. Si dans leurs Ecrits ils ſe contentoient d'en faire l'éloge, ils ne feroient que ce qui ſe fait par-tout ailleurs. Nos Bas-Bretons croyent que leur langue a pris naiſſance à la Tour de Babel. C'eſt à la Suéde, à ce que prétend un Ecrivain Suédois, & non pas à l'Egypte, que l'on doit les premieres découvertes dans les Sciences & les premieres inventions dans les Arts. Chacun vante ſon Pays ; l'amour de la Patrie eſt un effet de l'amour-propre. C'eſt ſoi-même que l'on vante ſans y prendre garde.

Les Anglois ne s'en tiennent pas à la préférence qu'ils ſe donnent ſur leurs voiſins : ils ne prennent pas même la peine de déguiſer leur

mépris pour les uns & leur haine pour les autres. Ils ne ménagent pas plus leurs amis les Hollandois, que les François, qu'ils regardent comme leurs ennemis. Leurs Ouvrages de toute eſpece annoncent autant le peu de cas qu'ils font des autres Nations que la bonne opinion qu'ils ont de la leur. Ceux d'entre eux qui ont le plus ſéjourné parmi nous & à qui nos Auteurs ſont le plus familiers, ſont ſouvent ceux qui nous rendent le moins de juſtice.

Parmi nous où l'on trouve des exemples de toutes les ſortes de ridicules, on donne également dans cet excès, & dans celui qui lui eſt oppoſé. Pluſieurs d'entre nous, François à Londres, Anglois à Paris, Etrangers par-tout, après avoir ſcandaliſé nos voiſins par les airs extravagants de nos Petits-Maîtres, font rire enſuite leurs Compatriotes, par l'affectation de ce que les mœurs étrangeres ont de plus oppoſé aux nôtres. Combien en eſt-il qui ſemblent ne rapporter d'autre fruit de leur voyage, que le

mépris de leur Patrie ? Selon eux il n'y a d'hommes raiſonnables, il n'y a de Loix ſages, il n'y a d'encouragement pour les Arts que dans les Pays d'où ils viennent, ils ne ſe contentent pas d'attribuer aux Etrangers des qualités qu'ils n'ont pas, ils refuſent même à leurs Compatriotes celles que les Etrangers leur accordent. A les entendre parler, il ſemble que la juſtice & l'humanité ſoient des vertus abſolument inconnues en France.

Un tel excès eſt encore plus condamnable que celui des Anglois; s'il y a de la petiteſſe d'eſprit à tirer vanité d'être d'une telle ou d'une telle nation; rougir d'être né en Angleterre ou en France, en Italie ou en Eſpagne, ce ne peut être que l'effet de quelque vice caché dans le cœur. L'amour de notre Pays ne doit pas nous empêcher d'en avouer les défauts, mais on eſt moins blamable de trop eſtimer ſa Nation que de la trop mépriſer. Il en eſt de l'amour de la Patrie comme de l'amour paternel. La tendreſſe aveugle d'un

Pere pour ſes Enfants peut le rendre ridicule, ſa dureté à leur égard excite à coup sûr notre indignation. Le mépris pour ſa Patrie montre plus de vanité que de raiſon, & provient plus d'une humeur chagrine que d'un eſprit philoſophique. La vertu fait le Citoyen du monde; le vice ſeul peut faire qu'un homme ſe trouve étranger dans ſa propre Patrie.

A l'égard des Anglois dont je compte ſouvent vous entretenir, parmi nous quelques-uns les louent ſans les aimer, & la plûpart les aiment ou les haïſſent ſans les connoître; les uns pour ſuivre la mode, les autres pour n'écouter que leurs préjugés. Il eſt vrai que puiſque l'on veut aujourd'hui que nous les regardions comme nos modeles, il ſeroit à ſouhaiter qu'on nous eût expoſé avec moins de partialité ce qu'ils ont de louable ou de repréhenſible. Et dans quelle Nation ne trouve-t-on pas à louer & à blâmer? Par-là leur exemple nous ſeroit plus utile. Heureux ſi nous montrions

autant d'ardeur à imiter les vertus qui leur ſont propres, que nous laiſſons voir de penchant à adopter les vices qui leur ſont particuliers. Quant à moi je ne prétends pas les juger, mais ſeulement les répréſenter tels qu'ils me paroiſſent. Ces jugements que l'on porte de toute une Nation, ſont rarement juſtes, & preſque toujours téméraires. D'ailleurs il n'eſt peut-être point de Peuple dans l'Europe dont il ſoit plus difficile de donner une idée générale que de celui dont il s'agit; les Anglois ſont auſſi différents entre eux, que leur Nation eſt elle-même différente des autres.

Vous me trouverez ſans doute en contradiction avec moi-même pour m'être déja ſervi de ce ton général que je condamne, & vraiſemblablement je l'aurai toujours plus que je ne le voudrai; mais je vous prie de ne le point prendre à la lettre. Je ne me le permets, que parce qu'on a beau ſe tenir en garde contre cette façon de s'exprimer, comme c'eſt la plus facile, on y retombe

toujours. Le retour des mêmes circonlocutions ennuye à la longue. On veut être précis ; il arrive que ſans s'en appercevoir on dit plus qu'on ne veut dire, & qu'on donne un air de déciſion à ce qui n'eſt que l'expoſition de ſon avis. Ainſi, Monſieur, quelque déciſifs que ſoient les termes que j'emploie, ſouvenez-vous toujours de grace que je ne prétends jamais rien décider. Et comment un homme, quel qu'il ſoit, oſeroit-il citer toute une Nation à ſon tribunal ?

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE IV.

A M. le Chevalier DE BLANE.

Sur l'uſage ridicule des Anglois qui s'habillent comme leurs Domeſtiques. Avec une deſcription du Petit-Maître de Paris & de celui de Londres.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

IL eſt heureux, quand on vit dans le monde où vous vivez, & où vous ne pouvez que plaire, d'y porter cet Eſprit qui n'adopte rien que par choix, qui en contracte la politeſſe ſans en prendre les ridicules, & que la contagion des exemples les plus accrédités ne ſauroit corrompre. Ce n'eſt communément que faute d'autres talents pour s'y faire remarquer, que la plûpart donnent dans ces airs & ces affectations que vous condamnez, & qui choquent ſi fort le bon ſens. Ne croyez pas cependant les Anglois plus ſages que

nous ; leurs ridicules ſont différents des nôtres, mais les hommes ſont par-tout les mêmes.

Vous ſavez combien les petites choſes ont de rapport avec les grandes. Celui qui veut connoître une Nation, doit faire attention à tout. La maniere de s'habiller des différents Peuples, tient peut-être plus qu'on ne le croit à leur façon de penſer. Les Orientaux qui depuis ſi long-temps ont les mêmes mœurs, portent auſſi depuis pluſieurs ſiecles à peu près le même Turban. Nous autres François qui changeons ſi ſouvent de modes, ne ſommes-nous pas accuſés & preſque convaincus d'être le peuple le plus léger & le plus inconſtant de l'Europe ?

Après ce début, vous ne me ſoupçonnerez pas de partialité en faveur de ma Nation ; mais auſſi j'aurai la hardieſſe de vous dire, qu'à l'égard de l'inconſtance des modes, ceux de nos voiſins parmi leſquels je vis aujourd'hui, mériteroient bien quelques reproches, & les Anglois ne les ont peut-être évités

juſqu'ici, que parce qu'ils ſont moins connus. Il y a pluſieurs ſiecles que les Etrangers viennent à Paris étudier nos mœurs, & il n'y a pas long-temps que la curioſité les appelle à Londres : encore qu'y viennent-ils voir ? la Ville, & non pas les Habitants ; on y arrive ſans ſavoir leur langue, & l'on n'y reſte pas aſſez pour l'apprendre. Auſſi quoiqu'on connoiſſe aſſez bien la Capitale de l'Angleterre, on eſt dans la plus grande ignorance ſur les mœurs du Peuple qui l'habite.

Par exemple, n'eſt-il pas étonnant que dans une Nation qui ſe pique d'être ſenſée, la mode ait pû introduire un uſage auſſi déraiſonnable que celui qui regne aujourd'hui par-mi les perſonnes du plus haut rang ? A Paris, les Valets & les Femmes de chambre ſont ſouvent dans leurs habits les Singes de leurs Maîtres. A Londres, c'eſt tout le contraire ; ce ſont les Maîtres qui s'habillent comme leurs Valets, & les Ducheſſes qui copient leurs Femmes de chambre. Que le Marchand affecte d'être

vêtu comme l'Homme de Robe ; & le Financier comme l'Homme de Cour ; ce n'eſt à Paris que la ſuite preſque néceſſaire du luxe qui y regne & de la ſotte vanité ſi naturelle à tous les hommes : mais que les Gens de condition ſe faſſent gloire de s'habiller comme leurs domeſtiques, c'eſt une bizarrerie que l'on a peine à concevoir. (*)

(*) Il y a près de vingt ans que cette Lettre eſt écrite ; l'Auteur ne s'attendoit pas alors que le reproche qu'il faiſoit à nos Voiſins dût retomber ſitôt ſur ſes Compatriotes : il ne pouvoit prévoir le renverſement étrange arrivé depuis dans les cervelles de nos Petits-Maîtres ; c'eſt peu de s'être rapprochés de ceux de Londres qui étoient ſi éloignés d'eux, ils les prennent aujourd'hui pour modeles ; il eſt vrai qu'en ce genre même de ridicule, ils ont l'avantage d'avoir ſurpaſſé de beaucoup les originaux qu'ils copient. On apperçoit ſi peu la ſeule marque qui les diſtingue de leurs valets, les plus bas, leur Couteau de chaſſe, que les Suiſſes des Thuilleries ne ſeroient que trop bien fondés à leur en refuſer l'entrée. Au lieu de s'en tenir à ces habits ſimples & commodes, que les perſonnes ſenſées, de quelque état que ce ſoit, ne craignent plus de porter le matin, ſoit pour vaquer à leurs affaires, ſoit pour faire un exercice avantageux à la ſanté, nos jeunes gens du bel air, qui ne veulent en rien paroître raiſonnables, ont imaginé des vêtements les plus bizarres, & tous tellément indécents, qu'on n'a pu encore leur trouver un nom qui ne le fût pas.

Au ſurplus on ne peut donner que des éloges à la part que l'autre Sexe a priſe à cette grande

ſont ni moins remarquables, ni moins ridicules. Le véritable Petit-Maître Anglois n'eſt pas celui qui copie les nôtres, c'eſt au contraire celui qui fait parade de mœurs diamétralement oppoſées à celles des François. Des habits recherchés, un équipage ſingulier, des bijoux de toute eſpece, de l'ambre, des mouches, un ton précieux, peu d'eſprit, beaucoup de jargon & une tête vuide de tout ſens; voilà ce en quoi conſiſte, à peu près, le mérite d'un Petit-Maître François. (*) Une perruque courte

(*) L'Auteur Anonyme d'un Poëme qui a paru depuis la premiere édition de ces Lettres, fait à peu près le même portrait d'un perſonnage ſi ridicule:

Les grimaces, les airs, les tons d'un Petit-Maître
Ne m'en impoſent pas. Qu'eſt-ce qu'un pareil Etre?
C'eſt une eſpece à part qui n'a que du caquet,
Qui penſe, qui raiſonne autant qu'un perroquet.
Mélange monſtrueux de l'un & l'autre ſexe,
On doute auquel des deux la Nature l'annexe;
Si nous ſommes contraints de le déſavouer,
Les Femmes rarement ont lieu de s'en louer.
Les habits, les bijoux, les pompons, les ſentelles,
Tout ce qu'on doit placer au rang des bagatelles,
Aux yeux d'un Petit-Maître eſt bien d'un autre prix;
Ce ſont les ſeuls objets dont ſon cœur ſoit épris.
Sottement occupé du ſoin de ſa parure,
Il n'aime en effet rien que ſa propre figure:
Le matin chez Paſſau, le ſoir chez Gallichon,

&

& ſans poudre, un mouchoir autour du cou au lieu de cravate, une veſte de Matelot, un bâton fort & noueux, un ton & des diſcours groſſiers, l'affectation des airs & l'imitation des mœurs de la plus vile populace, voilà ce qui caractériſe le Petit-Maître Anglois. Ces abus mêmes tiennent encore à la façon de penſer générale d'une Nation. A la Chine où les Sciences ſont en honneur, les jeunes gens du bel air portent toujours des Livres ſous leurs bras, & une écritoire pendue à leur cou. En un mot, rien ne reſſemble ſi fort à nos Pédants que les Petits-Maîtres Chinois. On remarque que la converſation des nôtres n'eſt qu'un tiſſu de jolies bagatelles, & que ſi l'on ne parle de Modes & de Tabatieres, de Comédies & d'Opéra, ils n'ont rien à dire. Celle des Petits-Maîtres Anglois n'eſt pas plus étendue, mais elle eſt à la vérité

Il geſticule, rit, danſe & fait l'entrechat;
Mais le ſimple Pantin, ſa véritable image,
Dans tous ſes mouvements me plairoit davantage:
Celui-ci geſticule au moins ſans dire mot,
Et l'Automate même eſt préférable au ſot.

tout autre. La Chaſſe & les différents exercices du corps, le Cabaret & les débauches les plus extravagantes en ſont la matiere. Un Petit-Maître parmi nous, eſt ſans ceſſe occupé de colifichets ; il plaiſante de tout ce qui eſt ſérieux, il traite ſérieuſement tout ce qui n'eſt que bagatelle. Il ſe pique de préſider aux modes ; tantôt il donne de nouvelles idées à des faiſeurs de rubans, tantôt il ajoute quelque agrément à la garniture d'une robe de femme : en un mot, la Duchapt le conſulte, & il eſt l'Oracle de toutes les Marchandes du Palais. Les gouts du Petit-Maître Anglois ſont bien différents ; il ſe pique plus de groſſiereté que de gentilleſſe : les Spectacles, qui ne ſont faits que pour la lie du peuple, ſont les ſeuls qui l'amuſent ; il aime à ſe confondre avec les Porteurs de Chaiſe, il excelle à ſe battre avec eux à coups de poing, & il a la plus haute idée de ce noble exercice.

Après vous avoir expoſé les ridicules des uns & des autres, je vous demande, Monſieur, ſi la

poudre à la Maréchale des Petits-Maîtres de Paris n'eſt pas préférable à la perruque & aux cheveux craſſeux de ceux de Londres ? Un François, tel que je viens de le peindre, pour les Anglois, n'eſt qu'un *Singe* (*): Seroit-il donc étonnant que l'Être que je lui ai oppoſé paſſât parmi nous pour un *Ours* ? Du moins eſt-il ſur que l'humanité eſt également dégradée dans l'un & dans l'autre. Qu'un Homme veuille reſſembler à un Singe ou à un Ours, que nous importe ? Dès qu'il rougit d'être Homme, ne balançons pas à notre tour à le déſavouer (**). Anglois ou François, n'ayions aucune indulgence pour les vices de notre Nation, & ne reconnoiſſons pour Compatriotes & pour Hommes que les gens raiſonnables.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

(*) C'eſt le nom que les Anglois donnent le plus volontiers aux Petits-Maîtres François.

(**) *Negligere quid de ſe quiſque ſentiat, non ſolùm arroganteis eſt, ſed etiam omninò diſſoluti.* Cicer. de Offic. Lib. 1.

LETTRE V.

A Monſieur DE BUFFON.

Sur les égards qu'on doit aux Etrangers, & ſur les haines Nationales. Eloge de l'humanité.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

NOUS regardons la politeſſe à l'égard des Etrangers comme une des vertus de notre Nation ; cependant c'eſt une de celles que les Anglois nous diſputent le plus : vous le ſavez par ceux avec qui vous avez vécu ; autant ils ſe ſont loués de l'empreſſement que vous leur avez témoigné à Dijon, & des plaiſirs que vous leur avez procurés à Mont-Bard, autant ils ſe ſont plaints de la froide réception qu'on leur a faite ailleurs : ils vous ont dit ſouvent qu'un François eſt beaucoup plus accueilli à Londres, qu'un Anglois ne l'eſt à Paris, & je crois qu'ils

vous ont dit vrai. Mais, ſi je ne me trompe, ce n'eſt pas dans les qualités plus ou moins eſtimables des deux Nations, qu'il faut chercher la cauſe de ce fait; c'eſt dans celles des Pays même qui n'ont pas réciproquement le même attrait pour leurs voiſins. Ceux qui ne ſortent de chez eux que pour s'amuſer, ne viennent guéres en Angleterre. Le préjugé eſt contre le climat, & Londres ne leur promet pas aſſez de plaiſir pour les tenter. Les Pays où l'on voyage le moins, ſont communément ceux où l'hoſpitalité eſt le mieux obſervée. Ne ſeroit-ce pas là la raiſon de l'empreſſement que l'on marque à Londres pour les Etrangers? Il eſt rare d'y en voir. Si parmi nous ils ſont bien venus, ici on les recherche. Comme on ne ſuppoſe pas que ce ſoit le plaiſir qui les y attire, on s'en fait un de tromper agréablement leur attente. On regarde leur curioſité comme l'effet de leur eſtime pour la Nation: on tache de la juſtifier. Pluſieurs ſont attentifs à imaginer des amuſements

qui faſſent oublier ceux que le climat refuſe. On ſait qu'on ne vient ici que pour y voir des hommes, & chacun en particulier s'efforce à donner l'idée la plus avantageuſe du général. En France, cette émulation ſi louable n'eſt pas ſi commune. S'il eſt à Paris quelques Maiſons ouvertes aux Etrangers, combien en eſt-il où l'on craint leur préſence ? Notre conduite à leur égard ne répond pas toujours aux diſcours avantageux qui nous ſont ſi familiers. Peu de gens ſe chargent de leur faire les honneurs de la Nation : chacun ne cherche qu'à leur inſpirer une bonne idée de ſoi, & tous n'y réuſſiſſent pas.

Cependant, au ſujet des Anglois, vous vous doutez bien qu'il n'eſt ici queſtion que de ce nombre d'hommes choiſis, qui dans toutes les Nations ſont faits pour les repréſenter, parce qu'ils en ont les vertus ſans en avoir les défauts ; car vous n'ignorez pas combien le Peuple de Londres eſt dur, groſſier, & ſur-tout ennemi des François. Dans l'accueil que nous font les

honnêtes gens, il entre peut-être auſſi une compenſation des inſultes que la populace eſt toujours prête à nous faire, & que notre habillement ſeul peut quelquefois nous attirer. Le Peuple de Paris, à ne le pas ſuppoſer plus poli, eſt du moins plus doux; les reproches même qu'on lui fait, annoncent la bonté du caractere qui lui eſt particulier.

De plus, ici comme ailleurs, il eſt du Peuple dans tous les Etats (*). Ce qui diſtingue les hommes aux yeux de la raiſon, c'eſt leur façon de penſer & non leur condition. Un Grand a ſouvent les préjugés du plus vil Artiſan. Il en eſt ici qui ne ſupportent pas tranquillement la vue d'un François. Les Anglois ſont violents dans leurs affections de toute eſpéce. L'antipathie pour nos mœurs eſt ſi forte dans quelques-uns, qu'un pere a déshérité ſon fils pour avoir porté une perruque à bourſe. De quelles foibleſſes, de quelles

(*) *Vulgus autem tam chlamydatos quàm coronatos voco; non enim colorem veſtium, quibus pretexta corpora ſunt, aſpicio; oculis de homine non credo.* Senec.

manies les hommes ne ſont-ils pas capables !

Le gros de la Nation Angloiſe a pour les François une haine invétérée, que l'on ne prend pas toujours la peine de nous déguiſer : j'ai regret, pour l'honneur de la nôtre, d'être forcé de convenir que nos ſentiments à l'égard des Anglois, ne ſont guéres plus modérés : nous ſommes à la vérité plus retenus dans nos diſcours; & peut-être en y regardant de près trouveroit-on que cette haine eſt parmi eux & plus générale & plus violente ; mais convenons-en de bonne foi, la nôtre eſt toujours trop forte pour n'être pas déraiſonnable.

Que des Particuliers ſe haïſſent, je n'en ſuis point ſurpris ; les uns ſont méchants, ils ſont faits pour haïr les bons ; les autres ont été offenſés, & le reſſentiment prouve la foibleſſe & non la méchanceté de l'ame. Mais que des Nations entieres ſe haïſſent, quoique l'exemple des Romains & des Carthaginois, quoique l'expérience de tous les temps nous ait appris qu'elles ſont toutes

plus ou moins ſujettes à ces antipathies & ces averſions, c'eſt, ce me ſemble, ce qui fait le plus honte à l'humanité. Ce que les haines nationales ont de plus fâcheux, c'eſt que tout injuſtes qu'elles peuvent être, les honnêtes gens même y participent; ils ſe laiſſent aveugler comme les autres par leurs préventions. Milord ***. un des hommes de la probité la plus intégre, étant à Paris, n'a pû ſe vaincre au point de manger avec un François. M***. ne ſauroit parler des Anglois avec tranquillité. M. Addiſon, qui a tort de mettre Gui Patin au rang de nos meilleurs Ecrivains, a juſte raiſon de ſe plaindre de la maniere indigne dont ce prétendu Philoſophe a parlé des Anglois dans ſes Lettres : il ne ſe contente pas d'y avouer, *que c'eſt un Peuple qu'il abhorre :* il dit qu'*il les regarde parmi les autres Peuples de l'Europe, comme les Loups parmi les différentes eſpéces d'animaux* (*). Je ferois

(*) Aujourd'hui même que les Anglois ne juſtifient que trop le portrait affreux que Gui Patin fait ici de leurs mœurs, je ne veux point encore les y reconnoître. J'aime mieux attribuer toutes

volontiers amende honorable au nom de ma Nation d'une pareille injure, & ne craindrois pas d'en être désavoué, ſi de ſemblables Auteurs, quelque part que ce ſoit, méritoient la moindre conſidération. Gui Patin eſt tombé parmi nous dans le juſte mépris que ſes préventions de toute eſpéce devoient lui attirer.

Les guerres fréquentes entre les deux Nations ont allumé cette haine réciproque qui ſubſiſte depuis ſi long-temps; la rivalité & la jalouſie du Commerce l'empêchent de s'éteindre en temps de paix. Si nos voiſins portent plus loin que nous cette haine héréditaire, c'eſt en partie l'effet de leur politique, ſans ceſſe occupée à l'entretenir. Ils penſent qu'il eſt de leur intérêt de rendre odieuſe une Puiſſance qui les allarme: tels étoient les principes du Roi

ces emautés à un eſprit de vertige qui s'eſt emparé de la Nation. Les agitations qui la troublent ſont trop violentes pour pouvoir durer. Lorſque l'accès de cette frénéſie ſera paſſé, elle rougira de l'excès de barbarie où elle eſt tombée. Je la plains d'autant plus, qu'il eſt auſſi difficile pour les Nations que pour les Particuliers, de recouvrer l'eſtime de leurs Voiſins, quand elle eſt une fois perdue.

Guillaume. Des Ecrivains qui lui étoient vendus, en ont imbu la Nation, & les Anglois ſe ſont trop bien trouvés de les avoir ſuivis pour en changer déſormais. Par leurs inquiétudes continuelles, ils ſemblent témoigner que nous ſommes à leur égard, ce qu'étoient les Perſes à l'égard des Athéniens : il paroît que le Roi de France eſt pour eux le Grand Roi : de là cette antipathie invincible pour le Peuple qui lui obéit, & qu'ils ſuppoſent qu'eux ſeuls empêchent de donner des Loix au reſte de l'Europe. Comment accorder cette crainte avec le mépris qu'ils affectent pour nous ? M. Steele a-t-il raiſon de peindre les François ſi redoutables, s'il eſt vrai, comme il l'aſſure, *qu'ils trembleront toujours de rencontrer les Anglois les armes à la main ?* Ceux-ci tombent à notre ſujet dans beaucoup de contradictions. Ils nous craignent & nous mépriſent ; nous ſommes la Nation qu'ils accueillent le plus & qu'ils aiment le moins : ils nous condamnent & nous imitent ; ils adoptent

nos mœurs par goût, & les blâment par politique.

Laiſſons au Peuple tout le ridicule de ces haines nationales, & n'épouſons pas les paſſions qu'on cherche à lui inſpirer : il en a beſoin, puiſque la raiſon ne ſuffit pas pour le conduire. Ces ſentiments tiennent lieu au grand nombre du zele du bien public : ils ſont par haine pour leurs Voiſins, ce qu'ils ne feroient pas par amour pour leur Patrie. Tels ſont les hommes, & la politique conſiſte à tirer parti de leurs vices comme de leurs vertus. Raiſon, préjugés, zele, paſſion, elle emploie tout pour arriver aux fins qu'elle ſe propoſe ; mais en profitant des vices particuliers pour l'utilité générale, elle ne les juſtifie pas. Les Peuples ſont autant de Sociétés qui ſont partie d'une plus grande ; & comme ils ont chacun leurs intérêts, ils en ont auſſi un commun, c'eſt celui de l'humanité ; c'eſt le premier de tous. Elle n'eſt pas moins reſpectable dans l'Etranger que dans le Compatriote. Comme Anglois, comme

François, de part & d'autre ſervons notre Patrie. Comme Hommes, traitons-nous en freres. N'ayions de haine que pour ceux qui, de quelque pays qu'ils ſoient, oſent rompre les nœuds ſacrés qui lient les Hommes les uns aux autres.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE VI.

A M. l'Abbé DU BOS, Secrétaire Perpétuel de l'Académie Françoiſe.

Sur les Quakers.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

QUELQUES graces & quelqu'enjouement qu'ait répandu l'illuſtre Auteur des Lettres Philoſophiques, dans celles qu'il a écrites ſur les Trembleurs d'Angleterre, ne penſez pas qu'il ait en rien altéré la vérité; ſes Portraits ſont auſſi fidelles qu'agréables, & je ne conſeillerois à perſonne de retoucher des Tableaux qui ont été peints de ſa main. Cependant, puiſque vous voulez un détail ſérieux de tout ce qui regarde ces prétendus Reſtaurateurs de l'Evangile, je crois ne pouvoir vous rien envoyer de plus inſtructif ſur cette matiere que l'Apologie de la

Doctrine & de la Morale de cette Secte, (*) qui a été traduite dans toutes les Langues polies de l'Europe.

Vous trouverez que cet Ouvrage eſt écrit en Anglois, d'un ſtile pur, ſimple & élégant: quant au fonds, on prétend que les Théologiens Anglois des différentes Sectes, qui y ſont vivement attaquées, n'y ont fait encore aucune bonne réponſe. Les Quakers ont la plus haute idée de ce Livre. J'ai oui dire à Milord Walde-Grave, qu'ils en avoient envoyé la Traduction Françaiſe à M. le Cardinal de Fleury, avec une Lettre, où ils témoignent à ce Miniſtre la plus grande eſtime pour ſa probité: hommage d'autant plus remarquable de la part de ces Étrangers, qu'ils ſe piquent de ne flatter perſonne, pas même les Souverains.

Les Trembleurs ſont en effet une des Sectes les plus ſingulieres qui ayent encore paru. Le Cordonnier qui me chauſſe eſt un des grands Théologiens de la Congrégation &

(*) Par Robert Barclai, Ecoſſois.

un de ceux qui parlent le plus ſouvent & le mieux à leurs aſſemblées (*) : parmi ſes Apprentifs, il y en a un qui pourra faire un jour un excellent Controverſiſte. Le Livre que je vous envoie eſt un préſent de mon Marchand de bas ; il s'eſt flatté qu'il pourroit faire effet ſur moi ; c'eſt un homme illuminé, & qui n'eſt pas moins attentif à répandre ſon enthouſiaſme, qu'à ſoutenir ſon Commerce.

Depuis peu une Femme de Condition, veuve & fort riche, ſéduite par cet Ouvrage de Barclai, a embraſſé ſa Doctrine. L'Eſprit, pour me ſervir de leur façon de parler, s'eſt auſſi-tôt emparé d'elle, & ne l'a pas quittée depuis. Elle paſſe à préſent ſa vie à parcourir l'Angleterre & l'Ecoſſe, répandant ſes richeſſes dans tous les lieux où elle prêche ſon Evangile. Auſſi fanatique que charitable, elle ſéduit les foibles & ſoulage les malheureux.

L'Apologie des Quakers ne peut

(*) Le célebre George Fox, que les Quakers peuvent regarder comme leur Fondateur, étoit un Cordonnier de Mancheſter, qui prêcha à Derby en 1650.

que

que vous donner une haute idée de leur Morale, quoique de certains articles marquent plus de petiteſſe d'eſprit, que de ſévérité dans les mœurs. Vous y verrez qu'il ne leur eſt pas permis :

I. De donner à des hommes les Titres de *Votre Sainteté*, *Votre Majeſté*, *Votre Eminence*, *Votre Excellence*, *Votre Grandeur*, &c. ni de faire, en un mot, aucun compliment qui ſente la flatterie.

II. De s'agenouiller ou de ſe proſterner devant aucun homme, ou de lui ôter ſon chapeau.

III. D'uſer d'aucunes ſuperfluités dans les habillements, & de tout ce qui ne ſert que pour l'ornement ou la vanité.

IV. De jouer, de chaſſer, d'aſſiſter à des Comédies, à des récréations, &c. ce qui, ſelon eux, ne convient pas au ſilence, à la gravité & à la ſageſſe des Chrétiens.

V. De jurer ſur l'Evangile, non-ſeulement en vain & dans les diſcours ordinaires, mais même devant le Magiſtrat.

IV. De réſiſter à ceux qui les attaquent, de faire la guerre ou de ſe battre pour quelque cauſe que ce ſoit. (*)

(*) L'Angleterre eſt peut-être à la veille de perdre la Penſilvanie, par la preuve éclatante que cette Secte vient de donner de ſon attachement à ſes principes Religieux. Quarante mille Quakers, qui en ſont les Maîtres, n'ont rien voulu faire pour s'oppoſer aux armes du Roi. C'eſt après la défaite du Général Bradhock & dans le temps même que les Sauvages répandoient la terreur de tous côtés, que le plus célèbre Prédicateur de Philadelphie pour empêcher les Trembleurs de ſe défendre leur diſoit : *Si de foibles fragmens d'argile s'entrechoquent enſemble, qu'eſt-ce que cela vous fait ?*

L'Auteur des *Lettres au Peuple de la Grande Bretagne* fait à ce ſujet les reproches les plus amers à cette Secte. Il en fait encore de plus juſtes à certain Quaker de Londres, dont, ſelon lui, la cupidité inſatiable eſt la premiere cauſe de la guerre que nous avons avec les Anglois. Le Gouverneur de la Virginie avoit accordé à celui-ci certaines terres ſur la riviere de l'Ohio : le Miniſtere Anglois, gagné par les richeſſes du Quaker, a ratifié la conceſſion. *Ainſi*, dit cet Ecrivain, *tandis que les remontrances de deux millions de ſujets Amériquains & fidelles avoient été inutiles, l'intérêt particulier d'un ſimple Marchand de tabac a prévalu ; ainſi la folie & l'avarice de nos Miniſtres, dont il a dirigé les conſeils, au lieu d'enlever à la France, comme ils s'en étoient flattés, ſes Colonies dans l'Amérique Septentrionale, expoſent aujourd'hui l'Angleterre à perdre pour jamais les ſiennes.*

Voici encore ſur cette inaction des Quakers en Amérique les reflexions de l'Auteur Anglois qui leur a rendu le plus de juſtice à tous égards :

Conſéquemment à ces principes, ils ſont tous honnêtes gens. Ce ſont aujourd'hui les ſeuls Fanatiques qui ne cherchent point à troubler la Société, & qui ne reſpirent que la paix & la tranquillité. Le fait eſt d'autant plus étonnant qu'ils ont pris naiſſance parmi les fureurs des guerres civiles, & que leurs premiers Apôtres ont été les ennemis les plus implacables de la Royauté.

Quoiqu'en effet la façon de s'habiller parmi les hommes ſoit toujours ſimple & éloignée de tout faſte, le relâchement ſur ce point de diſcipline

" Si l'on conſidere, dit-il, les Trembleurs
„ comme de ſimples Citoyens, ils méritent l'eſtime
„ qu'ils ſe ſont acquiſe par leur extérieur modeſte,
„ par la modération de leur conduite avec tous
„ ceux qui ont affaire à eux, & par cette honnête
„ ſimplicité qui accompagne toutes leurs actions:
„ mais ſi on les conſidere comme Legiſlateurs, ils
„ ne paroîtront plus avec le même avantage. Les
„ maximes qui doivent regler les actions des
„ hommes d'Etat, ne ſont point les mêmes que
„ celles ſur leſquelles un particulier doit ſe conduire.
„ L'eſprit de cette Secte eſt trop inflexible pour ſe
„ prêter aux circonſtances des temps & à ces
„ revolutions ſubites auxquelles toutes les Sociétés
„ ſont expoſées, & ſous leſquelles tout ſyſtême
„ doit plier. „

Etat de la Penſilvanie, Ouvrage traduit de l'Anglois, 1756.

s'eſt extrêmement répandu depuis peu parmi les femmes. Elles portent aujourd'hui la ſoie, les rubans & la dentelle, & ne ſe diſtinguent plus des autres perſonnes de leur ſexe, que parce qu'elles ne reçoivent aucune des Modes qui peuvent bleſſer la modeſtie. Et que ne gagnent-elles pas à les rejetter! Les Femmes ne peuvent imaginer de parures qui les embelliſſent autant que cette vertu.

J'ai regret de n'avoir pas une Copie de la Lettre que les Quakers ont écrite à M. le Cardinal de Fleury; ce doit être un morceau curieux. J'en ai vu quelques-unes d'eux qui ſont très-laconiques, & où l'on trouve cette noble ſimplicité ſi voiſine du ſublime. La prévention où l'on eſt contre eux, empêche de leur rendre juſtice ſur bien des choſes. D'ailleurs, il faut l'avouer, autant nous admirons ce qui eſt ſéparé de nous par la diſtance des temps & des lieux, autant nous ſommes peu frappés de ce qui ſe paſſe de nos jours & ſous nos yeux. S'il nous

reſtoit de quelque peuple de la Grece une Lettre ſemblable à celle que les Trembleurs d'Angleterre écrivirent au Roi Jacques II. à ſon Avénement à la Couronne, quelle haute idée ne nous en formerions-nous pas ! Quelle vertu, dirions-nous, ne devoient pas avoir des hommes qui oſoient prendre un pareil ton avec leurs Souverains ! Si ceux dont ce Prince infortuné a ſuivi les conſeils, lui avoient parlé avec autant de ſageſſe, de courage & de ſincérité, il n'eût peut-être jamais été obligé d'abandonner ſon Royaume, & ſa Famille ſeroit encore ſur le Trône. Vous en jugerez, Monſieur, par la Lettre même ; elle eſt courte & mérite d'être conſervée :

Celles-ci ſont pour te témoigner notre chagrin pour notre Ami Charles, que nous eſpérons que tu imiteras dans toute choſe qui eſt honnête.

Nous apprenons que tu n'es pas de la Religion du Pays, non plus que nous, c'eſt pourquoi nous pouvons raiſonnablement nous attendre que tu

nous accorderas la même liberté que tu prends pour toi-même.

Nous eſpérons qu'en cela, & en toute autre choſe, tu procureras le bien de ton Peuple, ce qui nous obligera à prier que ton regne puiſſe être long & heureux.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE VII.

A M. le Marquis DU TERRAIL.

Sur les différentes manieres de vivre à Londres ou à Paris, ſur l'utilité des Voyages, ſur les Cotteries Angloiſes.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

AUTANT les François ſe plaiſent dans la compagnie des femmes, autant les Anglois la craignent, à moins qu'ils ne ſoient amoureux; ils ne trouvent en elles que de quoi occuper leur cœur, & rarement de quoi amuſer leur eſprit. Ils préférent le plaiſir de boire à la ſanté des belles dans un cabaret, à celui de cauſer avec elles dans un cercle. Ils les traitent comme ſi elles étoient d'une autre eſpece, auſſi-bien que d'un autre ſexe. La plûpart ne les croient bonnes en effet que *pour diſſiper leurs vapeurs, ou adoucir la fatigue des affaires.*

Ceux d'entre eux qui ont vécu à Paris, tâchent de juſtifier leur Nation ſur ce point, en diſant que les femmes en Angleterre ne ſont pas ſi amuſantes qu'en France; mais à le ſuppoſer ainſi, n'eſt-ce pas la faute des hommes? Il eſt dans chaque ſexe de certains défauts, dont le reproche doit moins tomber ſur celui des deux qui y eſt ſujet, que ſur celui qui en eſt la cauſe. Si l'on trouve plus d'agrément dans le commerce des Françoiſes, ce n'eſt pas qu'elles aient plus d'eſprit, c'eſt qu'elles l'ont plus exercé. Il ne faut ici que la préſence d'un homme, pour faire taire un cercle de femmes. A Paris, un Petit-Maître qui n'eſt pas tout-à-fait un homme, ſuffit pour faire parler une douzaine de nos belles & quelque-fois toutes en même temps. Mais on ne doit louer, ni blâmer les Angloiſes de leur taciturnité; elles ne ſe taiſent que par l'embarras où elles ſe trouvent en compagnie, & cet embarras vient de ce qu'elles n'y ſont point accoutumées. C'eſt moins leur faute que celle des hommes qui les négligent

trop, & en qui l'habitude du vin, toujours dangereuſe, détruit la fineſſe du ſentiment, & peut-être juſqu'à l'envie de plaire. Ceux qui ſont adonnés au plaiſir de boire, ſont peu faits pour le commerce des femmes; rarement ſont-ils amoureux, ils ne ſont que libertins.

Les Anglois perdent beaucoup à vivre ſi peu avec ce Sexe, qui a reçu de la Nature les graces en partage, & dont la ſociété a toujours des charmes, & une certaine douceur qu'on ne trouve pas dans celle des hommes. Le commerce des femmes polit & adoucit les mœurs, par l'habitude qu'on prend de chercher à leur plaire, on contracte un ton qui plaît également à l'un & l'autre ſexe.

Les hommes entre eux ſe négligent trop: entre eux toute converſation languit ou tourne en diſpute. Pour ſe faire eſtimer l'un de l'autre, on s'éforce des deux parts à faire valoir ſa ſupériorité, & l'on s'offenſe réciproquement. Perſonne ne veut être effacé, & l'on finit par haïr

celui que l'on n'a pu vaincre. Les gens qui ont le plus d'eſprit, ne ſongent pas aſſez que les autres ne ſont jamais ſi contents de nous, que lorſque nous leur donnons lieu de l'être d'eux-mêmes.

Avec les femmes on prend une route plus ſûre pour gagner leur eſtime ; on ne s'étudie qu'à leur plaire, & l'on y réuſſit. C'eſt le ſentiment de ce qu'un ſexe doit à l'autre, qui inſpire ce ton inſinuant & ces manieres affectueuſes que doit avoir la véritable politeſſe, & dont on ne peut contracter l'uſage que dans la ſociété des femmes. L'habitude de vivre avec ce que l'un & l'autre ſexe ont de plus eſtimable, fait l'agrément & le bonheur de la vie. On reconnoît au ton auſſi ſûrement qu'à l'habillement, les perſonnes que leur état éloigne du commerce des femmes. Ce n'eſt que pour le trop négliger que les Anglois ont je ne ſai quoi de bruſque dans le caractere, qui prévient contre eux. Ceux qui viennent à Paris, même avec l'avantage de parler

aiſément notre Langue, étonnent toujours par un air embarraſſé qui les quitte que rarement. Et la cauſe en eſt bien ſimple; les uns au ſortir des Univerſités ont paſſé leurs premieres années dans Londres, à ne fréquenter que les Caffés, les Cabarets, & ces lieux ſi pernicieux pour la jeuneſſe, où l'on ne s'habitue pas ſans que le cœur & l'eſprit s'y corrompent également. On envoie les autres étudier les mœurs des Pays étrangers, avant qu'ils connoiſſent celles du leur propre, ce qui eſt un autre inconvénient. On ne doit voyager que pour chercher la ſageſſe; ceux qui n'en ont aucune idée, ne ſont pas faits pour la trouver. La plûpart des Gouverneurs à qui l'on confie ces jeunes gens, ne ſont pas eux-mêmes de bons guides; ils ne peuvent donner ce qu'ils n'ont pas: ils apportent des Colléges d'où on les tire, l'habitude de la crapule la plus baſſe; ils paſſent leur temps à fumer & à boire, & ne peuvent former leurs diſciples à une politeſſe qui leur eſt abſolument

étrangere, & au ton du monde, qu'eux-mêmes n'ont jamais vu.

Quelques Auteurs, & entre autres Joſeph Hall, un des plus illuſtres Evêques d'Angleterre, ont fort condamné cet uſage où ſont ceux de ſa Nation, de voyager avant l'âge où l'on peut retirer quelque utilité des voyages. On a de lui un Livre traduit en François, intitulé : *Quo Vadis*, ou *Cenſure des voyages ainſi qu'ils ſont ordinairement entrepris par les Seigneurs & Gentilshommes d'Angleterre, &c.* Il eſt ſûr que les Anglois ſont le peuple de l'Europe qui voyage le plus. Quelques facilités que leur donnent pour cela leurs richeſſes, la Mer qui les enferme chez eux de toutes parts, en eſt peut-être la principale cauſe. Leur Iſle eſt pour eux une eſpece de priſon, & le premier uſage qu'ils font de leur amour pour la liberté, eſt d'en ſortir. On ne hazarderoit rien, je penſe, à dire qu'ils voyageroient moins s'ils n'étoient pas Inſulaires.

L'éducation de nos jeunes gens, quoique différente de celle de ce

Pays-ci, n'eſt pas beaucoup meilleure. On les perd en les mettant trop tôt dans le monde. A cet âge où l'on ne doute de rien, parce qu'on ignore encore tout, il eſt dangereux de n'avoir plus pour Maîtres que des femmes. Un jeune homme aujourd'hui eſt à peine ſorti du College, qu'on l'introduit en toute ſorte de compagnies, où ſon étourderie & ſa pétulance lui tiennent lieu de mérite & d'eſprit. Il n'a garde de ſe corriger des ridicules qui lui réuſſiſſent. Loin de rougir de paſſer pour Petit-Maître, il ſe fait gloire d'un titre qu'on pourroit regarder comme le vrai ſynonyme de Fat, ſi M. l'Abbé Girard n'avoit démontré qu'il n'y en a point dans notre Langue. En France ce ſont les femmes qui achevent l'éducation de la jeuneſſe. Et celles qui ont leurs raiſons pour ſe charger de cet emploi, celles qui n'ont d'autre métier que de former un jeune homme, & de le mettre dans le monde, ſont ordinairement d'un commerce aſſez dangereux ; on en eſt quitte à bon

marché, quand on n'y contracte que des ridicules.

Les défauts auxquels les Anglois ſont ſujets, entraînent peut-être encore moins d'inconvénients dans la Société; des jeunes gens légers, étourdis & inconſidérés, en ſont le fléau. S'il en eſt tant qui conſervent ces vices dans un âge plus avancé, c'eſt en partie de ce que nous ſommes ſi peu dans l'uſage de voyager. Nos Voiſins à cet égard ſont plus ſages que nous. En Allemagne les Fils aînés des grandes Maiſons font ordinairement un voyage par toute l'Europe: ainſi ceux qui ſont deſtinés aux premieres places, trouvent en parcourant d'autres pays, de quoi enrichir leur eſprit, former leurs mœurs, & devenir utiles à leur Patrie. Les François ne ſont ſi remplis de préjugés, que parce que ne ſortant pas de chez eux, ils ne connoiſſent pas tout ce qu'ont d'excellent les Nations qui nous environnent. (*)

(*) Il faut eſpérer que les Etrangers n'auront pas toujours ce reproche à nous faire: les Anglois depuis la derniere guerre ont vu pluſieurs de nos

Nos Voiſins viennent chez nous étudier notre politeſſe ; que n'allons-nous chez eux nous inſtruire dans les vertus qui leur ſont propres ? Peut-être cependant pourroit-on, avec la même équité, reprocher aux Anglois de voyager beaucoup ſans ſe défaire de tant de préventions Nationales, auſſi déraiſonnables du moins que les nôtres, ſans même quitter leurs habitudes vicieuſes.

jeunes gens à Londres ſoutenir l'honneur du nom François. L'exemple d'un de ces hommes faits pour donner le ton à leur ſiécle & à leur Nation, ne peut manquer d'influer ſur notre haute Nobleſſe, dans cette partie ſi eſſentielle à l'éducation de la Jeuneſſe. J'ai entendu en 1754 toutes les Cours d'Allemagne retentir de louanges qui n'étoient pas ſuſpectes : le digne Fils d'un Pere qui s'y eſt acquis tant de gloire, eut étonné bien d'avantage, ſi l'on n'eut ſû de qui il tient ſa naiſſance & ſon éducation. Il lui étoit réſervé de faire autant aimer les François en temps de paix, que ſon Pere les avoit fait craindre en temps de guerre. Ceux qui ont le bonheur d'accompagner M. le Marquis de l'Hopital en ſon Ambaſſade de Ruſſie, n'auront pour arriver au même but, qu'à le prendre en tout pour modele. Peut-on s'empêcher de reconnoître en cette occaſion & la ſageſſe & la bonté du Roi ? Après avoir pourvu ſi glorieuſement à l'éducation des enfants de la pauvre Nobleſſe, il en envoie d'autres, nés ſous une étoile plus heureuſe, dans les principales Cours de l'Europe, étudier les mœurs & la politique des différentes Nations, pour ſe rendre un jour plus utiles à la Patrie.

S'ils imitent les mœurs des étrangers, c'eſt ſouvent par humeur & ſans choix, & ce n'eſt pas toujours en ce qu'elles ont de bon. Le ſéjour de Paris inſpire à quelques-uns le goût du luxe ; mais on n'en voit guere que l'exemple des Italiens ait rendus ſobres.

Le peu de commerce qu'ont les Anglois avec le Sexe, d'un côté ; & de l'autre, le penchant à l'intempérance ; ont donné lieu à toutes ces Sociétés dont les aſſemblées ſe tiennent au Cabaret. *Nos fameuſes Cotteries modernes*, dit M. Addiſon, (*) *ſont fondées ſur le manger & ſur le boire.* De-là eſt venue cette grande Aſſociation des *Francs-Maçons*, qui fait aujourd'hui tant de bruit dans l'Europe, & dont les Orgies ſont les principaux myſteres : de-là vient que les Anglois de tout rang, depuis le Pair du Royaume juſqu'au ſimple Bourgeois, ont tous leur Société particuliere : en vain quelques-uns affectent-ils de décorer ces ſortes d'Aſſociations du titre reſpectable

(*) Spectateur Anglois, N°. VIII.

d'*Académie* ;

d'*Académie* ; l'heure & le lieu où ces Meſſieurs tiennent leurs Conférences, nous apprennent aſſez quels en ſont les ſujets. Toutes ces Sociétés, en un mot, ſous les noms impoſants d'*Eſprits libres*, de *Litterati*, de *Virtuoſi*, &c. ne ſont autre choſe que des Aſſemblées de Buveurs ; & après les plaiſirs de la table, on n'y connoît gueres que ceux du jeu, ou par fois d'autres encore plus dangereux. Leurs principaux exercices Académiques ſont à peu près les mêmes que de certains dont il eſt parlé dans la Vie d'Alexandre. Aux jeux funebres qu'il fit célébrer à la mort de Calanus ; il établit un combat de Buveurs, & des prix pour les victorieux, dont il en mourut ſur le champ près de quarante, & dont le Vainqueur lui-même ne ſurvécut pas trois jours à ſa victoire (*).

(*) *Quæ gloria eſt capere multum? Quum penes te palma fuerit, & propinationes tuas ſtrati ſomno ac vomitantes reçuſaverint, quum ſuperſtes toto convivio fueris, quum omnes viceris virtute magnifica, & nemo tam vini capax fuerit, vinceris a dolio.* Sen. Epiſt. Lib. XII.

On a fait le même reproche au Fils de Ciceron : *Nimirum hanc gloriam auferre Cicero voluit inter-*

On affecte beaucoup ici d'être populaire, & pour le paroître on va juſqu'à ſe proſtituer à la plus vile populace. Un Gentilhomme demande comme une faveur à être reçu dans une Société de Porteurs de Chaiſe, & quelquefois les plus grands de l'Etat ne dédaignent pas d'admettre parmi eux le dernier des Plébéiens. Je vous en citerai un exemple de ma connoiſſance.

Un Marchand de vin aujourd'hui très-riche, a commencé ſa fortune dans un de ces Cabarets de Londres, ſi commodes pour les jeunes gens, & où le vice qui les y attire les empêche de faire les délicats ſur le vin qu'on leur ſert. La complaiſance de ce Marchand pour la jeuneſſe, & ſon habileté à métamorphoſer les vins de Portugal en vins de France, le mirent bien-tôt en état de tenir l'une des plus fameuſes & des plus cheres Auberges de la Ville, celle où grand nombre de Pairs du

fectori Patris ſui Antonio, Is enim ante eum aviditſime apprehenderat hanc palmam: edito etiam volumine de ſuâ ebrietate. Plin. Hiſt. Nat. 14. 22.

Royaume vont encore aujourd'hui, & d'où quelques-uns ne ſortent qu'après avoir bu plus que de raiſon. Là il eſt devenu ſi riche, qu'au bout de quelques années il a quitté les ſoins du détail pour ne vendre plus de vins qu'en gros. Auſſitôt ces mêmes Seigneurs à qui il avoit verſé à boire, l'ont aſſocié à l'une de leurs prétendues Académies. Il ſe peut encore que par ſes richeſſes & par leur protection, il devienne un jour Membre du Parlement pour la ville de Londres, & qu'après, pour faire parler de lui, il déclame & contre eux, & contre le Miniſtere.

Quoique ces différentes Sociétés tendent toutes au même but, chacune a néanmoins ſes loix particulieres. Si autrefois à Rome les Veſtales étoient obligées d'entretenir le feu ſacré, il y a de même ici un Ordre vénérable, qui s'eſt fait une loi de ſacrifier continuellement à Bacchus: le Temple ne doit jamais être ſans Prêtres; chacun a ſes heures de ſervice, les uns pour le jour, les

autres pour la nuit. Ceux dont la ferveur eſt plus grande, ſont maîtres d'y aller ſacrifier auſſi ſouvent & auſſi long-temps que bon leur ſemble. Quiconque y a été une fois admis, eſt ſûr, en quelque-temps que ſa dévotion le prenne, d'y trouver des Confreres occupés au ſervice de la Divinité qu'on y révére, & l'Autel continuellement chargé de nouvelles-offrandes. On fait uſage dans ce Sanctuaire d'un encens qui n'eſt pas ſi doux que celui de l'Arabie, c'eſt celui qu'exhale la plante que nous appellions autrefois l'*Herbe Nicotiane*, & qu'on ne brûle gueres en France que dans les Corps-de-garde. On remarque une choſe à la gloire de ces dignes Aſſociés, c'eſt qu'ils n'ont pas encore éprouvé le rélâchement qui s'introduit ſi vîte dans les Sociétés les mieux établies. Il en coûte pour perſévérer dans l'exercice de la vertu & de la tempérance : les habitudes vicieuſes ſe ſoutiennent d'elles-mêmes.

Un Anglois qui a comparé les mœurs des Hollandois à celles de

ſes Compatriotes, leur a fait ſur pluſieurs des points dont je viens de vous entretenir, les reproches les mieux fondés; la Lettre qui les contient, & que par cette raiſon je joins à celle-ci, eſt un témoignage qui ne peut être ſuſpect. D'ailleurs ſi l'Auteur approuve des maximes de cette République, qui ſont une ſuite de ſa conſtitution, & dont, par cette raiſon, la pratique ſeroit ailleurs dangereuſe, vous conviendrez avec moi que dans les leçons qu'il donne aux Anglois, il en eſt quelques-unes dont nous-mêmes nous ferions bien de profiter,

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR;

Votre très-humble, &c.

*LETTRE de M. G*** F***. à M. S***.*

De Leyde, &c.

DEPUIS que je ſuis en Hollande, mon cher S***, chaque jour m'offre quelque nouvel objet d'une ſurpriſe agréable ; je vois, à mon grand étonnement, que ce que l'on m'a dit de ce Pays-ci eſt très-différent des obſervations que l'on peut faire ſoi-même ſur les lieux. Parmi quelques remarques que je pourrois vous communiquer, & dont la vérité eſt inconteſtable ; il eſt ſûr, par exemple, que rien ne peut égaler l'induſtrie des Hollandois, ſi ce n'eſt le luxe qui regne parmi nous ; qu'on dépenſe dans les Tavernes de Londres à s'attirer des maladies, un argent qui ſuffiroit pour faire vivre abondamment toutes les Provinces-Unies, eu égard à la frugalité des habitants ; que l'armée payée par les Hollandois pour veiller à la ſureté du Pays, ne coute pas tant que les cinquante

mille Juriſconſultes, que nos querelles domeſtiques entretiennent en Angleterre, uniquement pour nous mettre ſans ceſſe aux priſes les uns avec les autres : Peuple qui, ſemblable à celui des Juifs, eſt ſouffert dans tous les Gouvernements pour l'intérêt du Public, tandis que leur principal deſſein eſt de s'enrichir eux-mêmes. Les Avocats ne ſont ici qu'expoſer le cas : la cauſe eſt-elle juſte ? C'eſt leur unique queſtion ; par l'application de la Loi, la cauſe eſt ſur le champ décidée (*). Les nôtres ſont à Weſtminſter un abus ſcandaleux & de la parole, & de la Loi ; ils devroient éclairer & ne ſont qu'aveugler la Juſtice : le principal objet de leur art eſt d'éterniſer les procès.

Une autre choſe digne de remarque en Hollande, à l'égard des Loix, c'eſt que les honnêtes gens ſont les ſeuls qui puiſſent s'enrichir dans cette profeſſion. Un Avocat qui embraſſe ici une mauvaiſe cauſe, ſe

(*) *Judicis eſt ſemper in cauſis verum ſequi ; Patroni nonnunquam veriſimile, etiam ſi minus ſit verum, defendere.* De Offic. 2. 14.

fait mépriſer & s'expoſe à une ſévere réprimande d'ignorance ou de friponnerie dans ſon métier. De-là il arrive que l'injuſtice ne trouvant point de Patron qui veuille prendre ſon parti, eſt forcée de ſe retirer dans un Pays voiſin, où une cauſe injuſte n'a jamais fait rougir celui qui l'a défendue.

En voilà aſſez ſur les Loix; venons à préſent à ce qui regarde la Religion. Je crois, mon cher S***, qu'il n'y a pas de Pays au monde où il s'en trouve d'autant de ſortes qu'en Hollande. C'eſt un ſpectacle agréable que d'y voir les Chrétiens, Romains ou Proteſtants, Arminiens ou Grecs, les Mahométans, les Juifs ſe mouvoir tous enſemble comme un eſſaim de mouches à miel, ſans ſe ſervir de l'aiguillon de la dévotion pour ſe faire du mal les uns aux autres: ils s'accordent tous dans les affaires de cette vie, par l'intérêt commun du commerce qui les raſſemble. A l'égard de la vie future chacun prend une route différente pour y parvenir, & par

conſéquent ils ne ſe heurtent pas en chemin.

La grande raiſon d'une harmonie ſi parfaite eſt que tout s'y regle par les ſéculiers de chacune de ces Religions, & qu'on n'y ſouffriroit pas des Miniſtres dont le zele imprudent pourroit détruire cette heureuſe correſpondance. Ils ont à la vérité des Pupitres, mais qui ne reſſemblent pas aux tambours Eccléſiaſtiques d'Hudibraſs que l'on fait battre continuellement pour enrôler des volontaires, & dont le bruit alarme toute la Nation. En Hollande il n'y a pas de Sectes à ménager, ſous couleur de gagner des Proſélytes à la vérité, ni de parti à former, ſous prétexte de ſauver des ames. Chaque Berger eſt content de ſon troupeau; ceux qui reconnoiſſent le Mufti, le Lévite ou le Pape, les Anglicans, les Presbytériens même, tous ſont Chrétiens en ce qu'ils vivent dans une concorde & une union fraternelle.

C'eſt une choſe étrange que les gens ne puiſſent s'accorder parmi

nous toute la ſemaine, parce que le Dimanche ils vont à des Égliſes différentes. Et à qui devons-nous nous en prendre ſinon à des Prédicateurs furieux, dont le zele fanatique ſouffle les charbons ſur l'Autel pour mettre en feu les maiſons de leurs voiſins ? L'efficacité de nos Pupitres eſt ſuffiſamment démontrée par la conduite des Auditeurs. Aucun Peuple dans le monde n'eſt ſi rempli de principes différents & arbitraires ſur la Foi. Aucune Nation n'eſt ſi cruellement diviſée par les factions Religieuſes.

Revenons aux Hollandois. Je vous ai dit que les rapports qu'on nous fait de ce Peuple ſont très-défectueux & quelquefois exactement oppoſés à la vérité. Je vais vous en citer un ou deux exemples que je me rappelle.

Nous nous imaginons en Angleterre que les Hollandois ſont de grands ivrognes ; ſoit que cette calomnie vienne de ce que quelques-uns les confondent avec les Allemands, ou de ce qu'en effet il

y a je ne ſai quoi dans leur air & leur complexion, qui les fait paroître tels; mais ce que j'oſe aſſurer, c'eſt que ce rapport eſt auſſi faux, que ſi je diſois que le Peuple de Londres eſt le plus ſobre & le plus chaſte de l'Europe. Les Hollandois, à la vérité, boivent volontiers un verre d'eau-de-vie; mais ils en ont beſoin à cauſe de l'humidité & de la froideur de leur conſtitution, encore n'eſt-ce que le peuple qui en uſe ainſi. Comme il vit toujours dans l'eau, ce remede lui eſt néceſſaire pour ſe fortifier contre le froid de ces habitations humides. Car il faut que vous ſachiez que des familles entieres, hommes, femmes & enfants, vivent continuellement dans des batteaux, & n'ont pas plus de réſidences en terre ſeche qu'un Saumon de la Tamiſe. Cependant malgré la néceſſité d'uſer de cette liqueur forte, depuis que je ſuis en ce Pays-ci je n'ai encore vû qu'un Hollandois ivre; & quoiqu'il ne commit que les impertinences ordinaires dans le vin, tous ceux qui étoient dans le

batteau, au nombre de ſoixante perſonnes, témoignerent une averſion extrême de le voir dans un pareil état, excepté deux ou trois Anglois de belle humeur, qui ne firent qu'en badiner avec lui, & ſi, de concert avec quelques François, ils n'euſſent protégé ce pauvre malheureux, ſes Compatriotes l'auroient volontiers jetté dans le canal pour le punir de ſa débauche.

Comme la vie pénible & laborieuſe des petites gens les oblige quelquefois de recourir à un verre d'eau-de-vie, la même néceſſité les empêche d'en faire excès. A l'égard des honnêtes gens, ils ſont très-ſociables dans leurs maiſons; mais ſans les Etrangers, tous les endroits publics, comme les Cabarets, les Caffés, &c. ne pourroient ſubſiſter en Hollande; ce qui eſt la plus grande preuve de la tempérance & de la ſobriété de ce peuple. Au contraire il eſt très-certain que ſi toutes les Tavernes, tous les Caffés de Londres, & une ou deux de nos Cours de Juſtice & autant de nos

Colleges d'Avocats, que nous pourrions aiſément nous épargner, étoient bien rangés ſur le bord d'une riviere, ils pourroient figurer avec quelques-unes des plus célébres Villes de l'Europe. A la vérité c'eſt un témoignage ſûr des richeſſes de l'Angleterre ; mais ſoit que notre luxe vienne de l'abondance, ou que la tempérance des Hollandois ſoit l'effet de la néceſſité, il n'eſt peut-être pas aiſé de décider lequel des deux Etats eſt le plus heureux.

Un autre rapport qu'on nous fait communément des Hollandois, c'eſt qu'il n'y a point de Mendiants parmi eux, & qu'ils ont ſoin de faire travailler leurs pauvres. Il eſt bien vrai que leurs Manufactures emploient un grand nombre d'hommes, mais la démonſtration oculaire eſt une preuve trop forte contre toute leur induſtrie. Pour moi je crois que l'inſtitution de l'ordre des Mendiants eſt chez eux de fraîche date ; autrement nos Voyageurs auroient-ils pu nous débiter une fauſſeté ſi évidente ? Peut-être que les dernieres

guerres, ſi couteuſes à leur Nation; ont ruiné plus de peuple que leurs Manufactures n'en peuvent employer; peut-être auſſi que la pauvreté de quelques-uns de leurs voiſins commence à les gagner : mais il eſt très-certain que tout Chrétien bien intentionné peut trouver ici autant d'objets de charité qu'en aucun lieu de l'Angleterre, ſi on peut juger de leurs beſoins par l'importunité de leurs cris.

Je crois encore que la charité des Hollandois n'eſt pas un grand encouragement pour les Mendiants, & c'eſt à mon avis la raiſon pourquoi les Pauvres peuplent les grands chemins & les endroits où les batteaux débarquent. Ils y trouvent des occaſions fréquentes de recourir aux Etrangers.

Ces remarques & quelques autres ſemblables conduiſent naturellement à chercher comment l'Angleterre, étant ſi voiſine de cette République, peut être ſi mal informée des mœurs & de la conſtitution du Peuple qui la compoſe, & je préſume que cela

vient des raiſons que je vais vous dire.

La plûpart de nos Anglois qui vont en Hollande ſont ou de jeunes Gentilshommes qui ſortent de leur Pays pour voyager, ou des Marchands qui vont y faire un tour pour leurs affaires.

C'eſt la coutume ordinaire des premiers de voir la Hollande en paſſant, ſoit en allant, ſoit en revenant. Comme ils ſont jeunes, ils ſont ſi fous de l'éclat de Paris & de la délicateſſe de Rome, qu'ils n'ont pas le loiſir de s'arrêter en ce Pays-ci, où l'on ne voit rien que de ſolide. La France & l'Italie ſont les Pays où ils vont vivre. La Hollande n'eſt pour eux qu'une hôtellerie ſur la route; ils y couchent une nuit & partent le lendemain.

Ils vous diront peut-être que la maniere de voyager des Hollandois eſt très-commode; que la Haye eſt un joli Village, qu'Amſterdam eſt une belle Ville; mais que ce Peuple n'eſt compoſé que de créatures lourdes & groſſieres. Quels diſcours! Et qu'eſt devenu l'eſprit de nos

Peres ? Rien ne doit nous le faire regretter davantage qu'une pareille façon de penſer. Je voudrois bien ſavoir comment ces beaux Meſſieurs peuvent porter un jugement raiſonnable de l'eſprit & de l'induſtrie d'un Peuple, lorſqu'ils ne ſe ſont pas arrêtés dans le pays pour y faire des connoiſſances, & qu'ils ne ſavent pas articuler une ſeule ſyllabe de la langue qu'on y parle.

La plûpart de nos jeunes gens, ſoit parmi les Seigneurs, ſoit parmi les autres perſonnes riches, voyagent avec des Gouverneurs François, qui, bien qu'honnêtes dans leurs intentions de ſervir leurs Pupilles, ſont néanmoins toujours remplis d'eux-mêmes, & par les préjugés de la naiſſance & de l'éducation, plus portés aux mœurs, au langage, aux modes & aux manieres de leur Pays. Ils ſavent peut-être tout ce qui eſt néceſſaire pour former ce que nous appellons un Galant-homme; mais il eſt probable qu'ils ne pourront pas donner à leurs Eleves les qualités qui ſont néceſſaires à des

Anglois,

Anglois, eu égard à l'intérêt de leur Pays ; & je crois que la connoiſſance de la Langue Hollandoiſe eſt de ce nombre. Non ſeulement notre intérêt, mais celui de toute l'Europe exige que nous vivions bien avec ces peuples : cela poſé, il ne ſeroit pas hors de propos que notre union fut cimentée par des amitiés & des correſpondances particulieres, auſſi-bien que par des ligues & des alliances publiques. N'éprouvons-nous pas, à notre préjudice, l'effet des habitudes & des familiarités que notre jeune nobleſſe contracte à Paris ? Il ne faut pas chercher ailleurs les ſources de l'influence que cette Cour a non-ſeulement ſur nos modes & notre conduite, mais, ce qui eſt d'une plus grande conſéquence, ſur nos Conſeils même, nos Loix & notre Gouvernement.

La ſeconde ſorte de gens qui font un tour en Hollande, ſont nos Marchands, dont les ſpéculations d'ordinaire ſont aſſez bornées. La politique d'un Etat, les caracteres particuliers d'un Peuple ne ſont pas

ce qui les occupe : ils ſe contentent de faire leur négoce, d'entendre le Commerce & les Coûtumes des lieux qui y ont raport, le prix des actions & la valeur du Change. Leur converſation roule entiérement ſur leurs Marchandiſes & les affaires de la Navigation ; & cela tout au plus dans une ou deux Villes, où leurs correſpondants réſident ; de ſorte que toutes les lumieres que nous pouvons attendre d'eux, ne ſe peuvent rapporter qu'à leur commerce en général, ou à quelques branches particulieres, déjà ſuffiſamment connues, & auſſi inutiles à notre police, que peu intéreſſantes pour les curieux.

Tout le monde connoît & admire la maniere dont les Hollandois encouragent le Commerce ; on ſait quelle eſt la ſituation avantageuſe de leur Pays, leur penchant naturel à la Navigation, la médiocrité de leurs impôts, &c. cependant, par une avanture ſinguliere, j'ai appris une politique de leur commerce dont je n'avois jamais entendu parler, & qui peut-être n'eſt écrite nulle

part. Voici le fait dans toutes ſes circonſtances.

Un jour dans la Place du Change à Rotterdam, je rencontrai un Irlandois, ci-devant un des Marchands les plus conſidérables de ſon Pays, & qui depuis trois ou quatre ans, par de grandes pertes qu'il avoit faites à la Mer, avoit été obligé de le quitter, & de ſe ſauver dans une condition très-triſte. Je lui rappellai ſes malheurs, en le faiſant ſouvenir du plaiſir qu'il m'avoit fait autrefois, de m'offrir une bouteille de vin, un jour qu'il lançoit à la Mer un nouveau vaiſſeau qu'il venoit de conſtruire à Dublin. Le vaiſſeau & toute ſa cargaiſon lui appartenoient; il fut perdu à ſon premier voyage. Cet honnête Marchand parut très-ſenſible à ce triſte reſſouvenir : cependant il me dit qu'il avoit encore un verre de vin à me préſenter, ſi je voulois lui faire le plaiſir de l'accompagner chez lui. J'y fus, &, à mon grand étonnement, je trouvai une belle maiſon, bien garnie, & un inſtant après grande

chere & d'auſſi bon vin de Bourgogne que j'en aie goûté de ma vie. Je pris la liberté de lui demander comment une banqueroute pouvoit aboutir à un état ſi aiſé. Voici ſa réponſe :

Les Hollandois, Monſieur, me dit-il, ont une Loi par laquelle tout Marchand, de quelque pays de l'Europe qu'il ſoit, qui a trafiqué avec celui-ci, au cas que ſes premiers comptes annoncent ſa probité, & qu'il puiſſe prouver par des témoignages ſuffiſants que ſes pertes & ſes déſaſtres ne viennent pas de ſon ignorance ou de ſa mauvaiſe conduite, mais uniquement de ces accidents qui ſont au-deſſus de la prudence humaine, par laquelle Loi, dis-je, un tel Marchand peut venir à eux, avec la liberté de choiſir tel Port de l'Etat qu'il lui plaît, & de tirer du Tréſor public tout l'argent dont il a beſoin, ſans autre ſureté que celle de ſon induſtrie & de ſa probité, & tout cela ſur le pied de l'intérêt courant, qui eſt rarement au-deſſus de quatre pour cent. (*)

(*) Ce fait eſt très-conſtant. J'ai été à portée

Conſéquemment donc à cette Loi, continua-t-il, & ayant tous les témoignages ſuffiſants de ma probité & de ma bonne conduite, j'ai pris ici deux mille livres ſterling, & dans deux ans j'ai gagné cinquante pour cent. Ainſi je ne doute pas que dans peu d'années je ne ſois en état de me montrer à mes Créanciers, de retourner en ma Patrie, & d'y vivre dans le même état que vous m'y avez vu.

Il y a ici deux points aſſez remarquables : une action charitable de ſecourir des Etrangers malheureux, & une politique de l'Etat qui pourvoit à l'intérêt de la République, comme il vous ſera aiſé de l'appercevoir en prenant garde aux conditions.

La probité du Marchand doit être prouvée par ſes premiers comptes, & ſa capacité dans les affaires par ſa maniere précédente de ſe conduire. Il faut que ſes infortunes ſoient du nombre de celles que la prudence

de connoître quelques perſonnes qui étoient dans le même cas que ce Marchand Irlandois.

humaine ne ſauroit prévenir, comme les Naufrages, les Pirates, &c. Sur-tout il faut qu'il ait eu quelque trafic conſidérable avec le Pays. Et voilà l'attrait le plus puiſſant pour encourager les Etrangers à trafiquer avec cette Nation, & pour engager les Commerçants les plus habiles, qui ne ſont pas toujours les plus heureux, à venir s'établir parmi eux. Et quelle vie, quelle vigueur ces deux circonſtances ne peuvent-elles pas ajouter au commerce d'une Nation? C'eſt ce dont l'état floriſſant du leur eſt un ſuffiſant témoignage. Il eſt d'autres leçons que ce Peuple, malgré ſa groſſiereté prétendue, pourroit donner à celui qui ſe croit le plus induſtrieux de l'Europe. Quelle inconſéquence à nous, que de préférer les mœurs des François, que nous haïſſons mortellement, à celles de nos voiſins qui, s'ils ne ſont pas nos amis, ſont du moins nos alliés naturels! Le mépris que nous oſons affecter pour eux ne retombe-t-il pas ſur nos Ancêtres, qui étoient à peu près les mêmes?

Nous ſeuls avons changé. La plupart des qualités que nous blamons aujourd'hui dans les Hollandois faiſoient partie des vertus de nos Peres. De quoi nous enorgueilliſſons-nous donc ? D'en avoir dégénéré ?

Je ſuis, &c.

LETTRE VIII.

A Monſieur DE BUFFON.

Sur les progrès conſidérables que les Anglois ont faits, & l'avantage qu'ils ont ſur les autres Nations, dans les Sciences, dans les Arts Méchaniques, & en tout ce qui regarde le Commerce & la Navigation; avec quelques remarques ſur leur manque de goût.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

POURQUOI faut-il qu'on puiſſe reprocher à beaucoup d'Hommes illuſtres d'avoir introduit le Charlataniſme dans les Sciences qui en ſont le moins ſuſceptibles? C'eſt à vous que j'en appelle, à vous, Monſieur, dont l'heureux génie a approfondi tout ce qu'elles ont d'utile, & dont la raiſon ſupérieure peut en déterminer & la valeur & les rapports.

La Métaphyſique exceptée, qui eſt la ſource des connoiſſances élévées, & la mere de l'invention, ne trouvez-vous pas qu'il y a entre les Sciences abſtraites & les Arts ſoumis au compas, une analogie ſenſible? Le travail continu de la main fait dans ceux-ci, ce que fait dans celles-là l'attention aſſidue de l'eſprit: peut-être même que le principal talent pour réuſſir dans l'un & l'autre genre, n'eſt en effet qu'une patience laborieuſe; & cette patience eſt-elle une vertu qui doive tant flatter notre amour-propre, ou ſur laquelle il ſoit aiſé d'en impoſer à d'autres yeux qu'à ceux du vulgaire?

Il y a beaucoup d'Arts & de Sciences où l'on eſt sûr de ſe diſtinguer par une application conſtante; tout dépend du temps où l'on commence, & de celui qu'on y met. On n'eſt plus étonné de voir des Enfants de dix ans danſer ſur des Théatres, ou jouer de quelques inſtruments, on ne doit pas l'être davantage d'en voir d'autres de même âge réſoudre des problêmes;

ce que font ceux-ci, les premiers l'euſſent fait, ſi au lieu des principes de la Muſique, on leur eût appris les Eléments d'Euclide. Un célébre Auteur Italien nous dit qu'il avoit vu un Berger qui ſe divertiſſoit à faire ſauter des œufs en l'air, & à les retenir ſans en caſſer aucun, & qu'il étoit arrivé à un ſi haut dégré de perfection dans cet exercice, qu'il en battoit quatre de cette maniere pluſieurs minutes de ſuite. *Je ne crois pas*, ajoute-t-il, *avoir vu de ma vie un air plus ſérieux que celui de cet homme, qui à force de s'appliquer à ce badinage, étoit devenu auſſi grave qu'un Sénateur; & il y a grande apparence que la même attention tournée du bon côté, l'auroit pu rendre plus habile Mathématicien qu'Archimède.*

Duſſions-nous paroître téméraires à ceux-mêmes que nous voulons éclairer, oſons de près examiner la plûpart de ces hommes qui nous paroiſſent ſi grands: ils ne ſe ſont peut-être tellement élevés au-deſſus des autres, que parce qu'ils ont été plus laborieux. La Nature eſt plus

égale qu'on ne ſe l'imagine dans le partage de ſes dons. Le travail fait ſouvent toute la différence qui ſe trouve entre l'homme d'eſprit & le grand homme. Non que je veuille refuſer aux hommes illuſtres, en quelque genre que ce ſoit, le reſpect & les éloges qui leur ſont dus. Je ne veux qu'encourager les autres à faire eſſai de leurs forces pour en mériter de ſemblables. Je ne veux que faire ſentir les avantages de l'étude & du travail, les deux ſeules voies qui, dans les Sciences & dans les Arts, menent à une réputation éclatante : pour y parvenir, il ne manque à pluſieurs que de bien connoître leurs propres forces. Les uns par trop de méfiance n'entrent pas dans la carriere, les autres ne manquent le prix que pour n'avoir pas fait tous leurs efforts.

Je ne puis donner de ce que j'avance un exemple plus frappant que celui des Anglois : ce Peuple eſt, de ceux qui nous ſont connus, le plus impatient dans tout ce qui le gêne, & en même temps le plus

conſtant dans tout ce qu'il ſe propoſe. C'eſt par cette application continuelle & ce courage infatigable, que dans les Sciences fondées ſur le calcul, de même que dans les Arts qui dépendent de la regle & du compas, les Anglois ſont devenus les Maîtres des autres Nations. La même différence qui eſt entre les Géometres ordinaires & Newton, ſe trouve entre nos Ouvriers François & un Artiſte tel que Graham. Si le Mathématicien par les profondeurs de ſes méditations & les loix de ſon calcul, a déterminé la forme & les mouvements de ce vaſte Univers, l'autre non moins inventif dans ſon Art, a imaginé ce bel inſtrument qui, entre les mains de nos Académiciens, vient de nous révéler la véritable figure de la Terre.

Il faut l'avouer à l'honneur des Anglois, ils ont la gloire d'avoir les premiers cultivé la branche la plus étendue de nos connoiſſances certaines, je veux parler de la Philoſophie expérimentale dont le Chancelier Bacon a donné les préceptes

il y a plus d'un ſiecle, & où Harvey, Boyle, Newton & M. Hales (*) que vous connoiſſez ſi bien, ont fait tant de belles & grandes découvertes. Les hommes depuis deux mille ans, n'avoient fait ſi peu de progrès dans la connoiſſance de la Nature, que parce qu'ils avoient pris de mauvaiſes routes pour y arriver. Bacon s'en apperçut, il prit le parti de ſonner la cloche pour raſſembler ceux de ſon temps, & les remettre dans la véritable voie. C'eſt l'expreſſion ingénieuſe dont il ſe ſert au ſujet de ſon Livre de l'*Avancement des Sciences*, qu'il a écrit en Anglois, & qu'il déſiroit de voir traduit dans une Langue commune à tous les Savants de l'Europe, *afin*, dit-il, *qu'en ſonnant la cloche je puiſſe être entendu d'auſſi loin qu'il eſt poſſible.*

(*) M. De Buffon a traduit *la Statique des Végétaux* de M. Hales. Cet Ouvrage eſt imprimé à Paris chez Jacques Vincent, 1735.

M. De Sauvages, Profeſſeur en Médécine, a depuis traduit *la Statique des Animaux* du même Auteur. C'eſt d'après cette traduction-ci que Mademoiſelle Ardingelli en a donné une du même Ouvrage en Italien, imprimée à Naples en 1750, & dédiée à M. le Marquis de l'Hôpital.

A l'égard des Arts Méchaniques, ils ne peuvent fleurir nulle part ſans les Sciences ; ils en dérivent comme de leur ſource. Quoique l'extenſion des Manufactures dépende beaucoup du travail & de l'induſtrie des Ouvriers, cependant les différents dégrés de perfection où elles ont été portées, ſont dûs communément à des découvertes d'hommes plus éclairés & plus accoutumés à raiſonner. Et peut-on employer la Science ou le Génie plus avantageuſement, pour ſon amour propre même, qu'à des recherches qui tendent immédiatement, ſoit en produiſant de nouvelles branches de commerce, ſoit en rendant les anciennes plus fécondes, à augmenter le fonds des richeſſes nationales & par conſéquent le bien-être de ſes Concitoyens ? C'eſt en cela que les Arts Méchaniques l'emportent ſur les Arts de Goût ; ils ſont d'une utilité sûre & invariable pour le genre humain. Tels ſont en effet les fruits qu'une Nation commerçante retire de la Navigation ; tels ſont

les avantages d'un Canal qui communique à tout un Pays & l'abondance des Provinces voiſines, & les richeſſes des deux extrémités de la Terre. Et en effet quel bien ne procureroit pas à la France un Canal en Bourgogne, qui joindroit la Saône à la Seine ou à la Loire, & par conſéquent l'Océan à la Méditerranée ? Tel eſt enfin dans une partie plus négligée parmi nous, mais dont j'eſpere que votre exemple corrigera les abus, tel eſt, dis-je, le produit d'une forêt bien cultivée. Par une induſtrie auſſi honorable qu'utile, on procure en même temps & ſon avantage, & celui de l'Etat. Un particulier qui par d'heureuſes tentatives vient à bout d'améliorer ſon fonds, ne peut augmenter ſon revenu ſans faire réellement le bien de ſa Patrie ; dans tous ces cas l'intérêt public eſt tellement lié à l'intérêt particulier, qu'ils ſont abſolument inſéparables.

Les Arts de Goût au contraire n'ont pas, pour ainſi dire, une valeur fixe & intrinſeque. Leur prix change

ſuivant les modes, qui changent elles-mêmes ſelon les temps & les caprices des hommes. La Porcelaine de Saxe, qui a fait tomber celle du Japon & de la Chine, aura bien-tôt ſon tour. Les plus beaux Cabinets de Boule ſe donnent aujourd'hui à vil prix. En un mot on peut ſe paſſer de la Peinture & de la Sculpture; mais on ne peut ſe paſſer abſolument ni des Arts qui fertiliſent la Terre, ni de ceux qui nous défendent des injures de l'Air. Tout François raiſonnable conviendra du moins que l'Art par lequel on va échanger à la Chine les ſuperfluités de l'Europe, contre l'or, la richeſſe de tous les temps, eſt préférable à l'art qui nous apprend à détruire ce même or, en l'étalant ſur des habits & ſur des chaiſes de poſte.

Et quel Peuple eſt plus grand dans l'art de la Navigation, & en reſſent mieux les effets par l'abondance de tout, que les Anglois? Ce ſont eux qui ont trouvé la plûpart des inſtruments qui y ſont utiles; car ſans parler de la Bouſſole, dont ils prétendent

prétendent être inventeurs, nous leur devons le Quartier-Anglois & le nouvel inſtrument pour prendre hauteur, que vous-même vous avez fait venir de ce pays-ci, & que le Miniſtre éclairé & vigilant qui eſt à la tête de notre Marine, a nouvellement envoyé dans tous les Ports de France. Ils ſont auſſi les premiers qui aient conſtruit des Vaiſſeaux d'après des plans deſſinés, & qui aient bâti ces ingénieuſes étuves pour courber le bois, dont nous commençons à nous ſervir avec tant de ſuccès.

Ce Peuple, auſſi induſtrieux que laborieux, a un grand avantage ſur ſes voiſins dans toutes les choſes dont on vient à bout avec le temps. L'Angleterre eſt le Pays où l'on trouve le plus de ces Machines ſi utiles à un Etat, qui multiplient réellement les hommes, en épargnant leur travail, & par leſquelles on fait exécuter à un ſeul, ce qui, ſans ce ſecours, en occuperoit trente. C'eſt ainſi qu'en tournant une roue, un enfant de dix ans donne à cent

ouvrages d'acier, tout à la fois; ce beau poli, à la perfection duquel peu de nos Ouvriers François peuvent atteindre. Ainſi dans les mines de charbon de New-Caſtle, par le moyen d'une Machine, auſſi merveilleuſe qu'elle eſt ſimple, un ſeul homme vient à bout d'élever cinq cents tonneaux d'eau à cent quatre-vingts pieds de hauteur. L'épuiſement de ces eaux donne la facilité de tirer le charbon de la mine, qui ſuppléant au défaut de bois avec uſure, eſt du plus grand avantage pour la Nation. Cette même Machine a une autre utilité; elle procure en même temps à un Pays qui en a beſoin, une riviere que l'on peut nommer artificielle.

Nous ne pouvons trop profiter, pour ce ſage emploi des méchaniques, de l'exemple & des lumieres d'un Peuple qui en retire d'auſſi grands avantages que ceux dont je viens de parler. Il n'eſt peut-être ſi riche, que parce qu'il eſt en effet celui de l'Europe qui connoît le mieux ſes intérêts. L'Angleterre eſt commu-

nément mieux cultivée que la France, & nulle part les Manufactures ne ſont plus floriſſantes : ce n'eſt pourtant pas que, proportion gardée, elle ſoit plus peuplée que nos Provinces ; c'eſt qu'on y tire un plus grand parti du travail & de l'induſtrie des hommes. Les Anglois, accoutumés à calculer, connoiſſent le prix de chaque individu : ils ſavent que moins ils emploient d'Ouvriers dans leurs Manufactures, plus ils rendent de cultivateurs à la terre, ou de Matelots au Commerce. C'eſt perfectionner les métiers que de diminuer le nombre de ceux qui y ſont employés ; c'eſt faire plus, c'eſt rendre un ſervice eſſentiel à la Patrie que de faire exécuter par des femmes, ce qui occupe tant d'hommes, dont nous avons beſoin. Il eſt peu de pays où la terre manque aux hommes, & preſque par-tout les hommes manquent à la terre : en cette partie ils trouveront toujours de l'emploi. La plûpart des terres que l'on regarde comme infructueuſes, ne le ſont que faute

d'être cultivées. Il n'y en a preſque point qui ne puiſſe produire quelque choſe.

Sur le fait dont il s'agit croyons-en plutôt l'expérience & les Anglois, qu'un Auteur dont on ne peut trop louer la piété, mais qui n'étoit pas exempt de préjugés, & qui n'avoit pas aſſez approfondi toutes les matieres ſur leſquelles il a écrit. Celles qui regardent la Politique & le Gouvernement ſont d'un ordre où il n'eſt pas donné à tous les hommes d'atteindre: on peut ſur de ſi grands ſujets méditer long-temps inutilement dans le ſilence de la retraite; on y prend des idées de réforme qui ne s'accordent pas avec le Gouvernement des Etats. Quelque bonnes que ſoient les intentions de M. l'Abbé du Guet, ſes lumieres pourroient égarer un Prince qui le prendroit en tout pour guide. Celui qui agiroit conſéquemment à ſes principes, feroit périr non-ſeulement les Arts, qui ſont la gloire d'une Nation, mais les Manufactures même les plus utiles à un Etat.

» Il eſt, dit cet Auteur célebre, » de l'intérêt du bien public que » le Prince ne permette pas des » Manufactures qui ſont tort aux » pauvres & aux petits artiſans, » en leur enlevant la matiere de » leur travail, & faiſant par des » machines où le feu & l'eau ſont » employés, ce qui occupoit le petit » peuple : il doit auſſi s'oppoſer à » toutes les inventions qui font » qu'un ſeul homme tient lieu de » pluſieurs, & qui leur ôtent par » conſéquent les moyens de tra- » vailler & de vivre. Le grand » ſoin du Prince eſt que tout le » monde ſoit employé (*). » La

(*) *Inſtitution d'un Prince, ou Traité des Qualités, &c. par M. l'Abbé* DU GUET. *Vol. II. Chap. XIII. Art. 3. §. 8.*

On ne peut mieux refuter le ſentiment de ce grand Reformateur de mœurs, qu'en lui oppoſant celui d'un Auteur qui a écrit ſur le même ſujet; l'autorité eſt du moins égale à la ſienne; c'eſt celle de M. NICOLE ou de M. PASCHAL, (on ne ſait lequel des deux, pour ſe déguiſer, a pris le nom de CHANTERESNE.) *Qu'y a-t-il de plus commode à la vie des hommes*, dit ce ſage Ecrivain, *que l'art de faire ſervir ces deux grands agents de la Nature, le Vent & l'Eau ? la plûpart des choſes ne ſe font préſentement que par les forces qu'on emprunte de ces deux Corps. La moindre ſcience*

maxime eſt ſage, mais n'a rien de contraire à ce que Mr. l'Abbé du Guet condamne ; ou plutôt ſur toutes ces matieres il s'explique en homme très-charitable, mais en fort mauvais politique. Il n'a pas ſongé que c'eſt réellement multiplier les hommes que de ſimplifier leur travail, & qu'au contraire de ce qu'il avance, il eſt du bien public de ne pas faire faire à pluſieurs ce qu'un ſeul pourroit éxécuter, parce que ce ſeroient des bras employés inutilement pour l'Etat. La néceſſité qui éveille l'induſtrie, forcera ceux à qui l'on ôtera le travail, de s'en choiſir un autre ; &, d'accord avec la Charité, la ſageſſe du Gouvernement doit les aider & les diriger en cela.

Vous me pardonnerez, Monſieur,

des Mathématiques ſemble conduire naturellement à en tirer les uſages que l'on en tire, puiſqu'on ne cherche d'ordinaire que des forces, & que l'application n'en eſt jamais difficile. On peut dire avec aſſurance que les hommes ne ſeront jamais ſi ſimples que de ſe réduire à ne faire qu'à force de bras ce qu'ils font ſi commodement par le moyen de l'Eau & du Vent. De l'Education d'un Prince, III. Partie. A Paris, chez Simon Langogne, 1690.

une digreſſion que l'importance de la matiere m'a fait juger néceſſaire ; c'eſt même pourſuivre ſon objet, loin de le perdre de vue, que de chercher à diſſiper les ombres qui empêchent de l'appercevoir dans ſon véritable jour. Plus un Ecrivain a de réputation, plus il eſt à craindre que ſon autorité n'accrédite les erreurs qui ont pu lui échapper ; & celle-ci eſt de la plus grande conſéquence. On ne peut trop étudier les caracteres de la charité dans M. l'Abbé du Guet ; mais je m'en rapporterai certainement à vous & à M. de Vaucanſon, plutôt qu'à lui ſur l'utilité des Machines.

Ce n'eſt pas ſeulement dans celles dont il eſt queſtion que les Anglois excellent ; les Métiers les plus communs ſemblent emprunter ici de la perfection des Arts. Dans tous les ouvrages de Serrurerie, qui, chez nous, ſont travaillés d'une façon ſi brute, j'admire également & la patience & l'induſtrie de l'Ouvrier Anglois. Ravechet n'acheve pas avec plus de ſoin la charniere d'une

Boete d'or, qu'on ne finit ici celle d'une armoire. Pour tout ce qui regarde la propreté & la ſolidité du travail en quelque genre que ce ſoit, on réuſſit mieux dans les plus petites villes d'Angleterre, qu'on ne fait dans les villes de France les plus conſidérables. J'ai vu ici, à la Campagne, des Ouvriers travailler & aſſembler des ouvrages de menuiſerie avec une juſteſſe & une préciſion dont nos Maîtres de Paris, les plus habiles en cet Art, n'approcheroient qu'avec peine.

L'Artiſan Anglois a une qualité extremement louable, & qui lui eſt propre, c'eſt de ne s'écarter jamais du dégré de perfection où il peut atteindre dans ſon Art: il fait toujours tout ce qu'il fait, auſſi-bien qu'il le peut faire. L'Ouvrier François s'étudie moins à mériter cet éloge. A peine ſa réputation eſt-elle faite, qu'il ſe néglige: ce qu'il y a de défectueux dans ſes Ouvrages, vient plus ſouvent de l'envie qu'il a de vous tromper, que de ſon ignorance. Au contraire, l'attention

qu'a l'Anglois à toujours bien faire, ſemble annoncer en lui un ſentiment du Juſte, qui ne lui permet pas de s'en écarter. A cet égard on peut dire qu'ici l'Ouvrier le plus vil penſe noblement du métier qu'il profeſſe. Mais il ſemble que l'idée du Juſte ſoit la ſeule que les Anglois aient du Beau. Le gracieux leur échappe; il faut pour les frapper, des traits qui ſoient plus décidés. Il n'eſt rien qui ne ſoit ſuſceptible de l'élégance des contours. Pour nous ce n'eſt pas aſſez qu'un fauteuil ſoit commode, nous voulons de plus que la forme en ſoit agréable. Nos Appartements ſont effectivement ornés de ce qui ne ſert qu'à meubler ceux de Londres. Les Ouvriers Anglois ne cherchent pas moins que les nôtres cette grace dans les formes, mais malgré tous leurs efforts, ils n'y peuvent atteindre. Autant j'admire leur invention dans les Arts méchaniques, autant je ſuis bleſſé de toutes leurs productions dans les Arts de goût. La Regle & le Compas, qui les guident dans les uns ne font que les gêner dans les

autres. Une exactitude trop ſcrupuleuſe ne refroidiroit-elle pas le Génie? Le Juſte eſt bien voiſin du Contraint, & ce qui rend l'accès aux Graces ſi difficile, c'eſt peut-être qu'on n'y peut arriver ſans la Juſteſſe, & que ſi on la conſulte ſeule, on riſque de s'en éloigner.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE IX.

A Monſieur FRERET, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres.

Sur la baſſeſſe & l'aviliſſement du Clergé du ſecond Ordre en Angleterre, ſur les flatteurs Paraſites, & les raiſons qui font que les Grands & les gens riches préferent ſouvent la Compagnie d'un ſot à celle d'un homme d'eſprit.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

DANS cette Nation, plus fiere encore peut-être qu'on ne la croit, de tous les états le plus humiliant eſt celui de Chapelain d'un Grand. Le titre dont cet Eccléſiaſtique eſt revêtu, eſt préciſément ce qui le dégrade: il n'obtient l'honneur d'être admis à la Table de ſon Seigneur, j'euſſe auſſi bien fait de dire de ſon Maître, qu'aux conditions

d'y jouer le plus bas de tous les rôles, celui d'un flatteur, ou, ce qui eſt à peu près la même choſe, celui d'un Eſclave. Les Pairs du Royaume, Ducs, Comtes, &c. ont tous un certain nombre de Chapelains, c'eſt-à-dire, d'honnêtes Domeſtiques, qui au lieu de porter leur livrée, portent celle du Clergé, & tiennent plus à leur Patron qu'à leur Egliſe.

Voici comme en parle l'Auteur Anglois qui a le mieux peint les Mœurs de ſa Nation : *Chez les Grands*, dit-il, *la coutume eſt que les Chapelains ſe retirent de table lorſqu'on apporte le deſſert ; & par-là ces ſaints Perſonnages ſont obligés à manger gloutonnement ce qui eſt devant eux, attendu que leur temps eſt court. C'étoit autrefois l'uſage que les Prêtres faiſoient leurs repas devant le Peuple, qui les regardoit manger très-dévotement ; aujourd'hui c'eſt tout le contraire : les Séculiers font le feſtin, tandis que les pauvres Prêtres ſe tiennent-là comme d'humbles ſpectateurs ; & en cela je ne ſais ce que je dois le plus condamner,*

ou l'insolence du pouvoir, ou la bassesse de la sujétion.

Vous m'avouerez, Monsieur, que cette arrogance dont M. Addisson accuse ici les Grands d'Angleterre, & cet avilissement qu'il reproche au Clergé du second ordre s'accordent mal avec les éloges de modestie & de générosité qu'il prodigue si souvent ailleurs à ceux de sa Nation, & spécialement à ce qu'il en dit dans celle de ses Feuilles dont vous me parlez dans votre derniere Lettre. Fils de Ministre lui-même, il a dû s'appercevoir mieux qu'un autre du mépris avec lequel les Anglois traitent les gens d'Eglise; mais peut-être n'en a-t-il pas dit la véritable cause. C'est, si je ne me trompe, dans le mépris que les Grands ont pour la Religion, qu'il faut chercher la source de celui qu'ils osent témoigner à ceux qui en sont les Ministres, & ce malheur est la suite funeste de la licence qui est autorisée ici par le Gouvernement.

On n'a pas en France le scandale de voir des gens revêtus du caractere

le plus reſpectable, jouer par état le plus mépriſable de tous les perſonnages. Peut-être y trouve-t-on encore plus de flatteurs qu'ailleurs, puiſque malheureuſement la flatterie chez nous eſt un vice national ; mais du moins ils ſont pris indifféremment dans tous les ordres de la Société. J'ai regret qu'il ſoit vrai que les progrès du vice aient ſuivi ceux de la politeſſe. Dans les temps où les eſprits étoient plus ſimples & les mœurs moins corrompues, les Grands avoient des Fous pour les faire rire, ils ont aujourd'hui des Sots pour les flatter.

En France, aux Tables des gens riches on trouve communément un Sot de fondation ; je ne prétends pas dire qu'il n'y en ait qu'un : aſſez ſouvent, à commencer par ceux qui les tiennent, il ſeroit difficile d'y trouver quelqu'un qui ne le fût pas. Je veux parler du Sot qui y eſt le plus fêté. C'eſt avec celui-là que le Maître de la maiſon a de l'eſprit ; c'eſt un complaiſant à gages qui l'écoute lorſqu'il parle de choſes

qu'il n'entend pas, & qui l'admire lorſqu'il ne ſait ce qu'il dit, qui lui quête les applaudiſſements des autres & leur donne le ton pour rire de ſes mauvaiſes plaiſanteries ; c'eſt le Coryphée des autres Sots.

Ceux qui ont fait fortune en Angleterre ſont d'ordinaire plus ſages, ils ne ſongent qu'à l'augmenter : ils ne ſe piquent que de l'eſprit de multiplier leurs richeſſes, & c'eſt un effet de leur bon ſens. Ils laiſſent aux Grands tous les ridicules que le faſte & la vanité entraînent à leur ſuite. Ils profitent de leur diſſipation, au lieu de l'imiter. Ils ne s'érigent point en gens de goût quand ils n'en ont pas, ils demeurent de bons Négociants & les enfants continuent le commerce qui a enrichi leur Pere. Combien n'eſt pas avantageuſe, & à eux-mêmes & à l'Etat, une conduite ſi ſenſée !

Il n'eſt que trop vrai que parmi nous les favoris de la Fortune ne ſont pas, à beaucoup près, ſi raiſonnables : ſouvent honteux de l'état auquel ils doivent leurs richeſſes,

ils le quittent dès qu'ils en trouvent l'occaſion. Ils ne ſe bornent pas, ſoit dans leurs maiſons, ſoit dans leurs équipages, à copier le luxe des gens de qualité, ils l'effacent le plus ſouvent, & s'attirent par-là en même temps, & la jalouſie des Grands qu'ils tâchent d'éclipſer, & la haine du Peuple qu'ils inſultent par l'inſolence de leur faſte. Ils ont ſur-tout la manie de vouloir avoir de l'eſprit; & comment ne s'en croiroient-ils pas? Ils ſont ſans ceſſe entourés de flatteurs-paraſites, qui n'étudient leurs ridicules que pour les encenſer. Le célebre Auteur de l'*Enfant Prodigue* ne pouvoit mieux faire connoître la mauvaiſe compagnie où Euphémon a vécu & les Amis qu'il s'étoit choiſis, que par ce qu'il lui fait dire à lui-même: *Ils me louoient moi préſent.* Voilà de ces traits où l'on reconnoît les grands Maîtres.

De part & d'autre, quels mépriſables rôles ne jouent pas & ceux qui laiſſent voir une vanité ſi ridicule, & ceux qui s'habituent à de

ſi baſſes complaiſances. Un Riche orgueilleux à qui les vapeurs du plus vil encens montent à la tête, ne s'apperçoit pas qu'il eſt la dupe de celui qui le loue. Un lâche flatteur qui n'écoute qu'un intérêt mercenaire, eſt obligé de ſe ſoumettre à tout ce qu'il y a de plus humiliant pour l'humanité. *O que vous avez quelque choſe de bien plus excellent*, dit le ſage Epictete à ceux qui ne peuvent deſcendre à ces baſſeſſes, *vous ne louez point celui que vous ne croyez pas digne de vos louanges ; vous n'avez point à ſupporter ſon inſolence, & la façon ſuperbe dont il traite ceux qui ſont à ſa Table ; voilà le gain que vous faites.*

Quel mépris ! Quelle haine ne devroit-on pas avoir dans le monde pour ces viles créatures ! Celui qui eſt aſſez lâche pour vivre de cet infâme métier, ſeroit également capable d'aſſaſſiner celui qu'il flatte, s'il en avoit le courage, & qu'il y trouvât ſon intérêt. Mais tel eſt l'aveuglement des Grands & des Riches, ils penſent que tout leur

eſt dû : on les trompe moins qu'ils ne ſe trompent eux-mêmes. S'il y avoit un Tribunal contre la flatterie, il n'y auroit point d'actions contre les coupables, perſonne ne ſe plaindroit d'avoir été flatté.

Il n'eſt pas étonnant que tant de gens préferent la compagnie d'un ſot à celle d'un homme d'eſprit ; plus les hommes ſont bornés, plus ils ſont vains : le ſot flatte leur amour-propre, par la ſupériorité qu'ils ſe ſentent ſur lui, l'homme d'eſprit ne pourroit que l'humilier par celle qu'ils ſeroient forcés de lui reconnoître. On aime ceux avec leſquels on repréſente, on craint ceux qui pourroient nous juger : auſſi eſt-il des ſots fort recherchés & qui ſont les délices de ceux qui ſe trouvent plus d'eſprit qu'eux.

A l'exemple de ces femmes jalouſes de leur beauté ; qui ont ſoin de ſe choiſir des Compagnes dont la laideur puiſſe faire valoir davantage leurs attraits, ceux qu'on appelle Beaux-Eſprits, ont eux-mêmes cette ſorte de coquetterie : ils ont commu-

nément à leur ſuite un ſot, qu'ils appellent leur Ami, & qui n'eſt que leur complaiſant. Ils connoiſſent l'effet des contraſtes, & c'eſt pour briller davantage qu'ils affectent la compagnie de l'homme le plus dépourvu de lumiere & d'entendement. Le ſot admire volontiers; c'eſt le Gile qui annonce au vulgaire tout le mérite de leurs tours de force. De même que ces oiſeaux à qui l'on apprend à parler, ils le dreſſent eux-mêmes pour répéter le bien qu'ils veulent qu'on diſe d'eux. C'eſt un flatteur enfin, dont l'encens, tout groſſier qu'il eſt, les enivre & les empêche de s'appercevoir de leurs défauts. Cependant la ſottiſe de ces admirateurs leur fait plus de tort que la jalouſie de leurs rivaux. Tacite l'a dit, les louangeurs ſont l'eſpece d'ennemi la plus nuiſible. Il n'eſt point d'état où les hommes les plus grands d'ailleurs, n'aient la petiteſſe de s'attacher des créatures de cette eſpece: mais tous ces prôneurs ſervent mal ceux dont ils publient les louanges. Semblables à

la trompette, qui eſt leur ſymbole; ils ne font qu'un bruit qui bleſſe ou qui étourdit.

Je conviens avec vous, Monſieur, que nous aurions grand beſoin qu'il nous revînt des la Bruyere & des Moliere pour cenſurer les mœurs de notre ſiecle : je trouve autant de vérité que de force dans le portrait que vous en faites : votre Lettre eſt pleine de ces traits qui ſont également honneur & au cœur, & à l'eſprit. Une mâle vertu peut ſeule inſpirer ce zèle pour l'honnêteté publique, dans un temps où l'indécence eſt tellement à la mode, que quiconque oſe ſe donner pour libertin, eſt preſque ſûr de paſſer pour Philoſophe.

Les vices vont aujourd'hui la tête levée. Ils ne ſont peut-être pas plus grands que ceux des ſiecles qui nous ont précédé ; mais ils ſont plus effrontés. Les paſſions tiennent trop aux hommes pour qu'on puiſſe les réprimer : il n'en eſt pas ainſi des ridicules ; il ſuffit quelquefois d'en peindre toute l'extravagance pour en

dégoûter. J'avoue que ce ſont des Protées : pourſuivez-les ſous une forme, ils reparoiſſent ſous une autre. Les Petits-Maîtres ont ſuccédé aux Marquis. Les Médecins étoient autrefois des Pédants, hériſſés de Grec & de Latin ; ce ſont aujourd'hui des Damerets qui content des fleurettes, diſent des bons mots, & du moins font rire leurs malades, s'ils ne les guériſſent pas. Leurs *Bulletins* ſont des Madrigaux ſur les progrès ou la guériſon d'une maladie, dans leſquels ils font admirer la gentilleſſe & les agréments de leur eſprit. On en pourroit faire des recueils fort amuſants. De pareils ridicules ne ſont-ils pas encore plus choquants que ceux des Médecins de Moliere ? L'eſprit de plaiſanterie tant de fois reproché à notre Nation, s'eſt aujourd'hui emparé des profeſſions les plus graves, & la décence des mœurs n'eſt plus obſervée en aucun état. Les femmes même en ont ſecoué le joug. Ce que nous appellons le ton de la galanterie, nos Peres l'appelloient le ton de la licence.

Il ne faut pas confondre avec la méchanceté des Satyres, ces peintures innocentes des ridicules, dont l'unique but eſt de les corriger. Il ne paroît que trop aujourd'hui de ces Ecrits, plus dangereux que les défauts qu'ils reprennent, & dont les Auteurs en veulent moins au vice qu'aux vicieux. Autant la cenſure générale des mœurs eſt avantageuſe à la Société, autant les Satyres particulieres ſont pernicieuſes. Celui qui ne cherche qu'à ſatisfaire la malignité de ſes Lecteurs, eſt un corrupteur qui mérite d'être puni. Celui qui attaque les ridicules ou la dépravation des mœurs de ſon ſiecle, eſt un Citoyen vertueux qui combat pour la cauſe publique, & en ce cas il doit faire contre les vicieux, comme les ſoldats contre les ennemis, tirer ſur eux en général, & ne viſer à aucun particulier.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE X.

A Monſieur DE LA CHAUSSÉE, de l'Académie Françoiſe.

Sur les Mariages inégaux & clandeſtins.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

LES Spectacles ne ſont pas auſſi indifférents que bien des gens le ſupoſent ; le Théatre influe ſur les Mœurs, & l'on ne peut douter que la licence de celui de Londres ne contribue en partie au peu d'égard qu'ont les Anglois pour tout ce qui s'appelle décence. On y voit continuellement des modeles que la paſſion determine aiſément à ſuivre, dès qu'on l'affranchit du joug de la honte. Quelles obligations ne vous avons-nous pas de n'expoſer ſur le nôtre que ceux dont l'imitation eſt avantageuſe à la Société ? Qu'il eſt beau de n'avoir point à rougir de ſes

ſuccès ! Vos Piéces ſont l'école de la morale la plus ſaine (*).

C'eſt ici le pays où les Mariages inégaux ſont les plus communs : le frein de la décence n'empêche que peu d'Anglois de ſuivre leurs caprices, ou de ſe livrer à leurs paſſions. Qu'un Maître épouſe ſa Servante,

(*) La Mort a enfin déſarmé la Critique ſi longtemps acharnée contre cet illuſtre Ami. *Sublatum ex oculis quærimus.* Il avoit trop de talents & de vertus pour n'être pas en butte aux traits de l'Envie : cependant, toute injuſte qu'elle eſt, elle n'a pu lui refuſer cet éloge :

" Comme les vers plaiſent plus que la proſe, & " s'impriment plus aiſément dans la mémoire, il " ſeroit à ſouhaiter qu'en faveur des jeunes gens on " fit un Recueil des plus beaux morceaux de nos " Pieces Tragiques ou Comiques, qui ſont propres " à former les mœurs. En ce cas les Ouvrages de " M. de la Chauſſée ſeroient du nombre de ceux où " l'on trouveroit le plus de leçons d'honnêteté & " de vertu : il emploie toujours pour les peindre " les couleurs les plus attrayantes. On en peut " juger par cet exemple ; voici comment parle une " Mere auſſi tendre que ſage, à un Fils ſans fortune :

Si vous m'aimez autant que je crois l'entrevoir,
Ayez donc ſur vous-même un peu plus de pouvoir ;
Vous voyez quel doit être un jour votre partage.
Il faut au fond des cœurs vous faire un héritage :
Leur conquête n'eſt pas l'ouvrage d'un moment,
On les gagne avec peine, on les perd aiſément ;
Mais la douceur attire & retient ſur ſes traces
La faveur, l'amitié, la fortune & les graces.
La hauteur n'a jamais produit que des malheurs.

MELANIDE.

la fille d'un Duc un ſimple Soldat, ou une vieille & riche Douairiere un étourdi, qui n'a de mérite que ſa jeuneſſe, quelques gens en riront, tout le reſte n'en dira mot, & perſonne n'en ſera ſurpris. Celles qui par leur naiſſance ont un rang à la Cour, ne craignent pas de déroger, parce qu'elles ne ſauroient le perdre. C'eſt ici un Pays de liberté, & elle s'étend juſqu'à celle de faire des ſottiſes, ſans preſque encourir de blâme. On y reſpecte peu les bienſéances, on s'y familiariſe avec le vice.

Nos Loix ont ſagement pourvû par toute ſorte de moyens à empêcher les enfants de ſe marier ſans le conſentement de leurs Peres, de peur qu'ils ne priſſent des engagements qui leur fuſſent préjudiciables, & qui déshonoraſſent leurs familles. La jeuneſſe eſt trop aveugle, & trop livrée à ſes paſſions pour connoître ſes véritables intérêts. Les Loix d'Angleterre ſont bien différentes; elles tendent toutes à favoriſer les Mariages, même les plus indécents.

Elles ne requiérent pas assez de publicité & de cérémonies dans un Acte, lequel, plus il est important pour ceux qui le contractent, plus il doit intéresser ceux à qui ils appartiennent. (*)

(*) Il est peut-être étonnant que j'aie été le premier à élever la voix contre des abus si pernicieux à la Société. Depuis la Traduction Angloise de ces Lettres, plusieurs Auteurs Anglois, je n'ose dire à mon exemple, mais du moins après moi, ont écrit avec tant de chaleur contre les Mariages clandestins, qu'enfin la Nation a ouvert les yeux. Combien doit-on être plus surpris que dans ces circonstances un Ecrivain François, d'ailleurs aussi judicieux qu'éclairé, sans vouloir justifier ces abus, ait entrepris de prouver qu'il falloit les laisser subsister, comme favorables à la Population. Voici ses propres paroles : *Dans le même temps à l'ombre de la Morale & de l'honnêteté publique, on entend des Déclamateurs s'élever contre la facilité de nos Mariages clandestins, ils veulent qu'aux Loix prescrites pour ce nœud, on ajoute des formes, des termes, des gênes nouvelles ; mais que produiroient des contraintes pareilles, si ce n'est la diminution du nombre des Mariages?* M. DE DANGEUL, Remarques sur les Avantages & Désavantages de la France & de la Grande-Bretagne, par rapport au Commerce, &c. 1754.

J'ai donné ailleurs, (Préface des Discours Politiques de M. HUME) les éloges qui sont dûs aux talents de l'Auteur. Ici, où je suis forcé de persister dans mon avis, pour me justifier, ainsi que les Déclamateurs Anglois qu'il attaque, je crois ne pouvoir mieux faire que de rapporter un acte où la sagesse de nos voisins ne se montre pas moins pour s'être réglée sur la nôtre. C'est, je pense, la réponse la plus solide qu'on puisse lui faire.

Comme on peut ſe marier ici en quelqu'endroit que ce ſoit, j'ai oui

„ Par Acte de la derniere Seſſion, 1753, du „ Parlement de la Grande-Bretagne, il a été „ ordonné, pour l'Angleterre ſeulement (l'Ecoſſe „ & les Terres au-delà de la Mer, la Famille „ Royale, les Quakers & les Juifs non ſoumis „ audit Acte) qu'à compter du 25. Mars 1754, „ Sept jours avant la publication des Bans de „ Mariage, chacune des parties enverra par écrit „ ſon nom de Baptême & ſurnom, le lieu & la „ date de ſon domicile, au Miniſtre des Egliſes „ choiſies pour la publication.

„ Que la publication des Bans ſe fera par trois „ Dimanches conſécutifs, précédants la Célébration, „ dans chacune des Paroiſſes ou Chapelle (publique) „ la plus voiſine du domicile des Parties.

„ Que la Célébration ſe fera dans l'une deſdites „ Paroiſſe ou Chapelle; en quel cas, quoique les „ Parties ſoient au-deſſous de vingt-un ans, la „ publication & le Mariage ſeront valides, ſi les „ Pere & Mere ou Tuteurs, &c. ne font oppoſition: le Miniſtre non répréhenſible.

„ Que la célébration ne pourra ſe faire dans „ autre Egliſe que l'une de celles où les publi„ cations auront été faites (à moins qu'il n'y ait „ diſpenſe, laquelle ne ſera accordée que pour „ la Paroiſſe ou Chapelle du domicile actuel des „ Parties, durant au moins depuis quatre ſemaines) „ ſinon le Miniſtre tranſporté pour quatorze ans „ aux Colonies de l'Amérique, comme coupable de „ félonie, & le Mariage déclaré nul, s'il eſt „ attaqué dans les trois ans.

„ Que dans le cas de Mariages célébrés à la „ faveur de pareille diſpenſe, le défaut de conſen„ tement des Pere & Mere ou Tuteurs des Parties, „ au-deſſous de vingt-un ans, les rendra abſolu„ ment nuls.

„ Que dans tous les cas la Célébration ſera „ faite en préſence de deux Témoins, outre le

dire qu'un Miniſtre, qui étoit en priſon, avoit imaginé, pour s'aider à y ſubſiſter, de faire pendre de ſa fenêtre un écriteau avec ces mots : *Ici l'on marie à bon marché.* Je me doute bien de ce qu'il faut penſer de cette plaiſanterie ; je ne prétends pas même rendre ſuſpecte la ſageſſe des Légiſlateurs Anglois ; ſans doute ils ont eu de bonnes raiſons pour dicter les Loix qu'ils ont établies, mais les abus en ſont très-pernicieux. Ils autoriſent les ruſes dont la Fille la plus débauchée peut ſe ſervir pour ſéduire un Enfant de famille ; ils favoriſent le vice, & rendent indiſſolubles les nœuds honteux par où elle a ſû ſe l'attacher. En Angleterre on ne peut trop être ſur ſes gardes

„ Miniſtre ; l'Acte ſigné d'eux & des Parties : les „ Régiſtres des Mariages tenus publics dans les „ Paroiſſes, &c. „

Il eſt des temps pour tout. Cet Acte ſi ſage, qui a eſſuyé tant de contradictions, ne paſſeroit ſurement pas aujourd'hui que nous ſommes en guerre avec l'Angleterre. Et qui ſait ſi la haine pour nous & pour nos mœurs ne pourroit pas aller juſqu'à le faire rappeller ? Lorſque l'antipathie naturelle que le grand nombre des Anglois a pour nous, agit ſur eux dans toute ſa force, ils ne ſont que trop capables de ſe faire tort à eux-mêmes dans la crainte de nous reſſembler.

avec les filles de cette eſpece ; elles ont une adreſſe merveilleuſe pour tendre des pieges à la jeuneſſe, & couvrir en quelque ſorte par un mariage qui les rend à la Société, le ſcandale de leur vie, qui les en avoit ſéparées. Leur ruſe néanmoins la plus commune eſt d'enivrer celui qu'elles eſperent d'amener à leurs fins. Le vin ne donne tant d'empire ſur nous à nos ſens, que parce qu'il détruit entierement celui de la raiſon.

Alors une fille qui veut devenir la femme de tel homme qui rougiroit de l'avouer pour maîtreſſe, fait tant par ſes careſſes dangereuſes, que devant des témoins apoſtés, elle lui fait avouer qu'il la choiſit pour Epouſe ; ſouvent même il n'y conſent que pour ſe prêter à ce qui lui paroît une ſimple plaiſanterie; mais ici ſur cette matiere tout badinage devient ſerieux : le *Oui* s'y prend au pied de la lettre. Celle qui veut ſe faire épouſer met dans ſes intérêts un Chapelain. Le Miniſtre de l'Evangile ſe prête à ce myſtere

d'iniquité, & ce qui ne ſeroit chez nous qu'une Comédie répréhenſible par la Police, devient en Angleterre un Acte autoriſé par les Loix.

Il arrive de là que tel homme qui s'eſt couché aſſez tranquille & fort ivre, ſe trouve à ſon réveil marié à la perſonne qu'il mépriſe le plus. De pareilles unions ne peuvent guere donner à l'Etat que de mauvais Citoyens. Si les Hommes s'abandonnent à la brutalité de leurs paſſions, c'eſt aux Loix à remplacer la prudence qui leur manque & à empêcher, autant que le bien de la Société le permet, qu'un moment de foibleſſe ne faſſe le malheur de leur vie. Je connois deux freres, qui, à leur grand regret, ont été tous deux pris par les deux ſœurs à ce funeſte piege, & qui ne font peut-être qu'aggraver leur faute, au lieu de la réparer, en traitant leurs Femmes comme leurs Servantes. C'eſt ſe punir ſoi-même autant qu'elles, c'eſt ajouter un mal à un autre, c'eſt l'extrémité la plus cruelle où un homme puiſſe être réduit.

Ce qui m'a donné lieu de vous écrire cette Lettre, c'eſt que ces jours-ci même un Gentilhomme de Lincoln, à qui pareil malheur eſt arrivé, s'eſt caſſé le lendemain la tête d'un coup de piſtolet, en apprenant la ſottiſe qu'il avoit faite. C'eſt pouſſer la choſe un peu loin; quelque ſot que pût être ce Mariage, il eſt encore plus ſot de ſe tuer; car, comme dit la Fontaine:

Mieux vaut Goujat debout, qu'Empereur enterré.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XI.

A Monſieur HELVETIUS.

Sur l'affectation de ſingularité.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

ON ne peut mieux faire ſentir que vous le faites combien il y a de différence entre s'illuſtrer & faire parler de ſoi; je ſerois ſurpris de vous voir à votre âge faire une pareille diſtinction, ſi je ne ſavois que vous êtes né avec ces talents heureux, qui ne permettent pas de ſe tromper ſur le but où l'on doit tendre. Vous en relevez encore le prix par le ſage emploi que vous en faites, & par-là vous vous ouvrez une route difficile, mais ſûre, à la plus haute célébrité (*).

L'Angleterre eſt ſans contredit le

(*) Les éloges que tant de gens de Lettres ont donnés depuis aux Ouvrages dont je veux parler ici, ont excité la curioſité du Public, qui les attend avec impatience: il ne reſte plus pour la ſatisfaire qu'à forcer la modeſtie de l'Auteur.

Pays

pays du monde où l'on trouve le plus d'hommes ſinguliers, & peut-être n'eſt-il pas difficile d'en donner la raiſon : les Anglois ſe font, ſinon une vertu, du moins un mérite de cette ſingularité (*). Un homme

(*) M. DESTOUCHES, à qui les mœurs Angloiſes étoient aſſez familieres pour les confondre avec les nôtres, a fait une Comédie en cinq Actes, intitulée : *L'Homme ſingulier ;* cette piece pourroit être applaudie ſur le Théatre de Londres, mais ne réuſſiroit pas, je crois, ſur celui de Paris. Le caractere du Comte *de Sanſpair* paroîtroit au Spectateur François non-ſeulement outré, mais purement idéal. L'Auteur le repréſente dans une ſcene & trop vertueux & trop ſenſé pour être auſſi ridicule qu'il le peint dans celle qui ſuit. Ce Comte fait lui-même ainſi ſon portrait :

» On me traite par-tout d'étrange perſonnage,
» Mais quoique ſingulier, je ne ſuis point ſauvage,
» Les Hommes la plûpart me ſemblent odieux ;
» Leur commerce, à mon ſens, eſt très-pernicieux ;
» Parce qu'ils ont perdu cette aimable innocence
» Qui banniſſoit loin d'eux le crime & la licence ;
» Parce que l'intérêt a corrompu leurs cœurs,
» Que le vice a changé leurs modes & leurs mœurs,
» Et qu'un luxe effrené, ſource de mille crimes,
» Leur a fait de l'honneur oublier les maximes.

Mais ſoutient-il la haute idée qu'il donne ici de lui, lorſqu'ailleurs il dit à ſon valet, *Couvrez-vous, mon Ami.... Embraſſez-moi, mon cher....* lorſqu'il le force de s'aſſeoir, pour lui débiter tant de lieux communs ſur l'égalité des hommes, qui ne peut avoir lieu que chez les Sauvages, quoiqu'en diſent tous nos Philoſophes anciens ou Modernes. Voici en effet comme il endoctrine ſon domeſtique :

s'illuſtre autant ici par des folies, qui ailleurs le rendroient ridicule, que par les actions les plus utiles à la Société. On aime à ſe rendre

PASQUIN.

„ - - - - - - - - - -
„ Mais entre vous & moi la différence eſt belle.

SANSPAIR.

„ Moi, je n'en connois point qui ſoit eſſentielle.
„ Un homme vaut un autre, à moins que par
„ malheur
„ L'un d'eux n'ait corrompu ſon eſprit & ſon cœur.
„ Car quel eſt des Mortels le plus conſidérable?
„ C'eſt le plus vertueux & le plus raiſonnable.
„ Et quel eſt le plus vil? C'eſt le plus vicieux.
„ Il a beau ſe targuer du rang de ſes Aïeux....
„ - - - - - - - - - -
„ Vos Ancêtres à vous.....

PASQUIN.

Mes Ancêtres? Ma foi
„ Je n'ai pas, comme vous, l'honneur de les
„ connoître.

SANSPAIR.

„ Mais, vous en avez eu.

PASQUIN.

Cela pourroit bien être.

SANSPAIR.

„ Le fait eſt très-certain. Mais qu'eſt-il arrivé?
„ Ce que les plus puiſſants ont ſouvent éprouvé.
„ Comme du genre humain la Fortune ſe joue,
„ Elle a mis vos Aïeux au plus haut de ſa roue,
„ Puis s'eſt fait un plaiſir de les mettre au-deſſous.
„ Les miens, après avoir eſſuyé ſon courroux,
„ De degrés en degrés ſont montés à leur place; &c.

En voilà ce me ſemble aſſez pour faire ſentir combien un pareil perſonnage paroitroit étranger ſur notre Théatre. S'il ſe trouve en Angleterre des originaux de cette eſpece; heureuſement pour la ſociété, en France ils ne nous ſont point connus.

célebre à peu de frais. De-là vient que l'un ſe fait un mérite d'avoir un équipage de chaſſe & de n'y jamais aller, & qu'un autre, avec cent mille livres de rente, affecte de ne porter qu'un drap plus groſſier que celui dont il habille ſes Laquais. Chacun, en un mot, ici ſe pique de vivre à ſa fantaiſie. Ainſi parmi les Grands il s'en trouve qui ne rougiſſent pas de vices qu'on pardonneroit à peine à la plus vile populace : ainſi dans le peuple on voit des impudents affecter un orgueil que les richeſſes & la naiſſance même ne peuvent excuſer.

Les Anglois regardent cette variété d'humeurs & de caracteres comme l'éloge de leur Nation & l'effet de leur liberté. Le Chevalier Temple, M. Addiſſon, & généralement tous leurs Auteurs, en font l'apologie : ils nous reprochent à nous, d'être tous d'une piece ; ils nous appellent une *Nation Moutoniere* ; & cependant c'eſt ce prétendu défaut qui nous rend, ſinon plus vertueux, du moins plus ſociables que les Anglois. Je

ne vois pas ce qu'a de ſi louable cette variété de caracteres, d'où ne réſultent que des vices ou des ridicules. Les Grecs & les Romains, qui, je crois, ont été auſſi libres que peuvent l'être les Anglois, ne ſe ſont jamais piqués de ſingularité. Chez eux le caprice n'étoit pas un mérite, & ils ne ſe vantoient que d'être plus éclairés & plus raiſonnables que les autres Peuples de la terre.

Il eſt, je l'avoue, des ſingularités louables, ſi pourtant on doit donner ce nom, qui dans notre langue emporte une idée de blâme; à des qualités qui ſont des vertus réelles. Si les Anglois ne ſe diſtinguoient que par celles-là, nous devrions les prendre pour nos Maîtres; mais qu'il s'en faut que Londres fût une bonne école de mœurs pour le reſte de l'Europe! La ſingularité que l'on reproche aux Anglois, quelque art qu'ils emploient à la juſtifier, vient toujours du déréglement de l'eſprit, ou de quelque deſir ambitieux qui eſt caché dans le cœur. On veut

faire parler les autres de soi, & l'on n'a pas toujours de quoi y parvenir par les différentes voies ouvertes au mérite. Celui qui ne peut transmettre son nom à la postérité, en bâtissant un Temple, brûle celui d'Ephese pour s'immortaliser.

Il n'est pas si difficile d'être singulier que se le persuadent ceux qui font vanité de le paroître : il suffit pour cela d'outrer son caractere, quel qu'il soit, & de ne faire aucune attention aux bienséances : il n'y a personne qui n'ait de quoi se faire remarquer, s'il en veut courir les risques. Les gens raisonnables sont ennemis de la singularité, ils la regardent comme un défaut ; &, si elle est jouée, comme le plus grand de tous les ridicules. *Si ceux*, dit M. l'Abbé de Bellegarde, *qui affectent des airs de singularité, comprenoient combien toute affectation est choquante, ils se garderoient bien de rien affecter.* Nous avons une aversion naturelle pour tout ce qui est contrefait, & nous méprisons ceux qui ne peuvent se rendre recommandables que par une

fauſſe imitation. Je ſuis fâché qu'on puiſſe reprocher ce défaut aux Anglois ; il eſt contraire au bon ſens dont ils ſe piquent. Le bon ſens & le ſens commun ſont la même choſe ; & ſi on l'appelle commun, ce n'eſt pas qu'il ſe trouve dans la plûpart des hommes ; c'eſt parce qu'il eſt le même dans tous ceux qui en ſont doués ; & le même ſens devroit les amener naturellement à la même façon de vivre. Mais il en faut convenir, rien n'eſt ſi rare en tout pays que le ſens commun. Séneque a raiſon de le regarder comme le premier & le plus précieux don de la Philoſophie.

Comment un homme capable de raiſonner peut-il ſe contraindre toute ſa vie à jouer le diſtrait, & ſe propoſer l'imitation d'un défaut, comme la recherche d'une vertu ? Quand même à ce prix l'on obtiendroit la réputation d'homme de génie, ce ſeroit encore l'acheter bien cher. Mais il en eſt ainſi de toutes nos folies, nous les payons plus qu'elles ne valent. La Comédie du *Diſtrait*

ne peut guére faire d'effet que ſur le commun des Spectateurs. Le fond, ſi je ne me trompe, en eſt vicieux. Des gens raiſonnables ne riront non plus d'un homme qui a le malheur d'être entraîné par des diſtractions involontaires, que d'un autre qui a celui d'être ſujet à la migraine. La Comédie ne doit jouer que les défauts qu'elle peut corriger. Les plaiſanteries que l'on fera ſur un Boiteux, lui aideront auſſi-tôt à marcher droit, que la Piece de Regnard corrigera un homme qui eſt né diſtrait. Mais ſi quelqu'un affecte la diſtraction, c'eſt celui-là qu'on ne doit pas épargner : l'attention que mettent quelques-uns à paroître ne ſavoir ce qu'ils font, ne vient que de la crainte qu'ils ont de paſſer pour des hommes du commun. Il faut leur faire ſentir combien cette miſérable affectation les met au-deſſous de ceux à qui ils évitent ſi fort de reſſembler. Tout homme qui veut nous en impoſer, fût-ce à titre de malheureux, mérite d'être démaſqué & ſacrifié à la riſée publique. Ainſi le *Malade Imaginaire*

eſt un ſujet vraiment théatral. Nous aimons à voir plaiſanter un homme de ſes défauts, mais il y a de la barbarie à rire de ſes infirmités.

La ſingularité dans les habits annonce preſque toujours quelque défaut dans l'eſprit. *Aux accoutrements*, dit Montaigne, *c'eſt puſillanimité de ſe vouloir marquer par quelque façon particuliere & inuſitée.* Nous avons bien en France quelques gens à qui on pourroit la reprocher, & qui ne craignent pas d'apprêter à rire, pourvû qu'ils ſe faſſent remarquer. L'affectation de leurs manieres nous bleſſe, en ce qu'elle paroît être en eux la cenſure des uſages reçus, & un ſeul n'a pas beau jeu contre toute une Société. Ils ont l'air de ſe vouloir donner pour modeles & ils n'excitent que la riſée ou le mépris de ceux dont ils veulent uſurper l'eſtime. On rit de l'homme qui, pour briller davantage, ſe ſert d'un vernis qui ternit l'éclat de ſon mérite : on mépriſe le ſot, qui, ſans avoir les qualités eſſentielles du premier, cherche du moins à lui

reſſembler par ſes défauts. Ce n'eſt point par raiſon, c'eſt par folie que la plûpart des hommes s'écartent de la voie commune. *Le Sage doit au dedans retirer ſon ame de la preſſe, & la tenir en liberté & puiſſance de juger ſainement des choſes; mais quant au dehors, il doit ſuivre les façons & les formes reçues* (*) Cardan, reconnu pour fou, étoit ſingulier dans ſes habits. Séneque attribue à Ariſtote cette penſée: *Nullum magnum ingenium ſine mixtura dementiæ* (**). En conſéquence de cette maxime, qui a plus de crédit qu'elle n'en devroit avoir, on ſe donne pour ſingulier, afin de paſſer pour un homme de génie; mais dans la plûpart, comme le dit très-bien Bayle, au ſujet de ce même Cardan, *C'eſt beaucoup de folie qui eſt mêlée à peu d'eſprit.*

On ne peut nier que les plus Grands Hommes n'aient toujours, à quelques égards, le coin de la foibleſſe humaine. Sans que leurs

(*) Montaigne.

(**) Celle-ci de Ciceron eſt bien plus vraie: *Nemo vir magnus ſine afflatu divino unquam fuit.*

organes ſoient différents de ceux des hommes ordinaires, il ſe peut que ces fortes applications de l'eſprit, d'où réſultent les grandes découvertes en fait de Sciences, & les chefs-d'œuvre en fait d'Arts, ne leur permettent pas d'entrer dans tous les petits détails de la vie civile. Ils négligent les uns comme frivoles, ils rejettent les autres comme importuns. Ils croiroient compromettre la ſupériorité qu'ils ſe ſentent ſur les autres hommes, s'ils ſe laiſſoient gouverner par l'exemple. Mais, à ce que dit Montaigne, *Comme il n'affiert qu'aux grands Poëtes d'uſer des licences de l'Art, auſſi n'eſt-il ſupportable qu'aux grandes ames & illuſtres de ſe privilégier au-deſſus du commun.* Dans ces hommes extraordinaires, les grandes qualités abſorbent tellement les défauts, qu'on ne les y diſtingue preſque pas. Le Soleil a ſes taches, mais ſon éclat nous empêche de nous en appercevoir.

Heureuſement pour nous, la ſingularité eſt un défaut auſſi rare en

France qu'il eſt commun en Angleterre ; & il faut eſpérer que ceux qui ont tranſplanté parmi nous cette production étrangere, ne réuſſiront pas à l'y multiplier. Il eſt vrai que l'on pourroit tout craindre à cet égard du grand commerce que nous avons aujourd'hui avec cette Iſle. Les Nations échangent plus aiſément leurs vices que leurs vertus. Nos Petits-Maîtres en fait de Sciences, car il eſt vrai qu'il y en a dans tous les genres, affectent beaucoup aujourd'hui les mœurs Angloiſes. Mais ce n'eſt pas en ce qu'elles ont de bon qu'ils les imitent : ils n'ont communément d'Anglois que l'habit. Un de nos jeunes gens, après avoir lû le Spectateur de M. Addiſſon, & les Ouvrages de M. Pope, dit un jour à un de ſes Amis : *Je penſe à préſent.* Notre Etre penſant étoit vêtu de vert, ſon habit étoit ſans plis, ſes cheveux ſans poudre, il avoit le chapeau ſur la tête. *Hé bien*, continua-t-il, *comment me trouvez-vous ? N'ai-je pas l'air tout-à-fait Anglois ?* Pluſieurs de nos Savants ſe ſont déja

rangés ſous la Banniere Angloiſe ; les Géometres leur en ont donné l'exemple. Ceux-ci veulent que la Nation qui regarde la Géométrie comme la premiere des ſciences, ſoit elle-même la premiere Nation de l'Europe. Avec quelle emphaſe n'exaltent-ils pas tout ce qui nous vient de ce Pays-ci ? Avec quelle ardeur ne cherchent-ils pas à faire des proſélytes ? Si l'on en croit ces eſpeces de Fanatiques, il n'y a d'hommes véritables que les Anglois, on ne peut faire un pas dans la Philoſophie & dans les Lettres ſans l'étude de leur langue ; elle eſt, ſelon eux, la clef de toutes les ſciences, ils la regardent comme la ſeule qui ſoit riche ; la façon de penſer des Anglois, comme la ſeule qui ſoit juſte ; & leur maniere de vivre, comme la ſeule qui ſoit raiſonnable. Il ne tient pas même à ces Meſſieurs que nous n'empruntions des Matelots de la Tamiſe, la façon de nous mettre & de nous nourrir(*).

(*) Ils ont aſſez bien réuſſi pour les vêtements, ainſi que je l'ai déja remarqué.

Je voudrois qu'on ne se distinguât du vulgaire, que par une façon de penser plus juste, une conduite plus raisonnable & des mœurs plus pures. (*) Abonder en son sens, n'est pas un sujet d'éloge, quand on préfére son caprice & ses imaginations particulieres, aux sentiments des gens sages & aux principes de la raison. Mais les Anglois ont une si haute idée de leur Nation, qu'ils se font gloire des moindres choses qui ont rapport à leurs mœurs. Ils ne craignent pas de le dire, ils se croient le premier Peuple du monde.

Convenons cependant qu'il y a des cas où l'affectation de singularité peut être excusable; il est quelquefois besoin de tromper les hommes pour parvenir à ses fins. Envain a-t-on du mérite dans le monde, ce n'est pas assez pour y faire fortune; il faut de plus, disent les Italiens, *un poco di Matto.* Quand on tient un peu du fou, il est plus facile de se distinguer de la foule de ses

(*) *Id agamus ut meliorem vitam sequamur quam vulgus, non ut contrariam.* Senec.

Compétiteurs. L'extraordinaire attire & fixe les yeux de la multitude, & le peuple eſt toujours prêt d'eſtimer ce qui l'étonne. Quoique les Grands ſe connoiſſent mieux au mérite, on ne les voit guere avancer que celui qui les divertit. Quelque rare que ſoit le bon ſens, il n'a rien de remarquable; on le loue, mais on ne le cherche pas. Les qualités brillantes l'emportent ſur les ſolides. Un vice éclatant fait plus de bruit que les vertus les plus eſſentielles. Dans les Lettres, dans les Armes, en quelque genre que ce ſoit, il faut un peu de charlatanerie pour ſe faire une réputation. Il eſt plus aiſé de réuſſir avec beaucoup de manœuvre ſans le moindre mérite, qu'avec beaucoup de mérite ſans la moindre manœuvre. Rien n'eſt ſi rare que cette élévation d'ame & ce courage d'eſprit, qui font qu'un homme ne veut rien obtenir que par des voies qu'il puiſſe avouer, & qu'il préfére une honnête obſcurité, à l'éclat d'une réputation qui n'a rien de ſolide. Il eſt des hommes qui, à

quelque prix que ce ſoit, veulent occuper le public d'eux-mêmes ; ceux-là aiment mieux une grande qu'une bonne réputation.

Il y a d'autres cas où un air de ſingularité, ſoit dans la conduite, ſoit dans quelques actions particulieres, peut éblouir & en impoſer aux ſages même. Vous vous ſouvenez, Monſieur, d'avoir lû dans le *Pour & Contre* (*) le Teſtamens de cet Anglois, qui, n'ayant point d'enfants, inſtitua pour ſes Héritiers *ceux qui ont faim, ceux qui ont ſoif, ceux qui ſont nuds, &c.* A Dieu ne plaiſe que je veuille rien diminuer du prix d'une ſi belle action ; la mémoire de cet homme charitable doit être reſpectable à tout homme de bien : cependant j'ai vu des gens être trop étonnés de ce Teſtament, & admirer dans l'Etranger ce qu'ils ſe ſeroient contentés d'approuver dans leur Compatriote. Après tout, qu'a fait cet Anglois, que ce que font tous les jours parmi nous, ceux qui laiſſent leurs biens aux Pauvres

(*) Tome III. page 65.

& aux Hôpitaux ? C'eſt donc la forme qu'on admire, & non pas la choſe même ; & en effet, nous n'aurions pas entendu parler de ce Teſtament, ſans les paroles de l'Evangile par leſquelles il commence. Qu'il eſt aiſé de nous donner le change, & que nous prenons ſouvent l'apparence pour la réalité !

Ce qui me ſurprend le plus, c'eſt que la ſingularité ait pû quelquefois ternir l'éclat de la Majeſté Royale. Louis XI. la porta juſques ſur un Trône, où il étoit ſûr d'avoir tout l'Univers pour Spectateur. Les Hiſtoriens, ce me ſemble, ont eû tort de n'imputer qu'à ſon avarice l'habit de bure & le chapeau gras dont il étoit toujours couvert (*). Nos vices prennent toujours la teinture de l'état où nous ſommes : un Souverain n'eſt pas avare de la même façon que le dernier de ſes ſujets. Il y a grande apparence que Louis

* L'Auteur d'un Livre intitulé, *Britannia Languens*, Londres, 1689, meſure la richeſſe & les revenus de ce Prince ſur l'article du Regiſtre de la Chambre des Comptes, qui fait mention de deux ſols ſix deniers pour graiſſer ſes Bottes.

XI.

XI. ne portoit des habits malpropres que pour ſe ſingulariſer. Il vouloit ſe diſtinguer des autres Rois, en paroiſſant dédaigner la pompe de la grandeur Royale. Il ſemble même, par quelques autres actions de ſa vie, qu'il ſe faiſoit un plaiſir de prendre le contrepié de tous les autres Monarques. C'eſt ſans doute à ce deſſein que ce Prince ſe ſervoit de ſon Tailleur pour Héraut-d'Armes, de ſon Barbier pour Ambaſſadeur, & de ſon Médecin pour Chancelier. La maniere meſquine & ſi peu digne d'un Souverain, dont lui & ceux de ſa ſuite parurent à la célébre entrevue qu'il eut avec Henri, Roi de Caſtille, & qui ne fit que l'expoſer au mépris des Eſpagnols, étoit une affectation marquée : c'étoit la critique des habits ſomptueux, & de tout le faſte des Caſtillans : mais l'épargne ſordide qu'il oppoſa à leur luxe, n'étoit peut-être pas moins à blamer. Les deux extrêmes ſont également éloignés de la raiſon, qui ſe plaît, en tout, à tenir le milieu. Quoiqu'il en ſoit, ce Prince, qui toute ſa vie

avoit paru ſi mal vêtu, dès qu'il ſe fut ſouſtrait à la vue de ſes Sujets dans ſon Château de Pleſſis-les-Tours, ne porta plus que des habits de ſatin cramoiſi, fourrés de Martres ; il affectoit d'en donner de ſemblables au petit nombre de Courtiſans qui approchoient de ſa perſonne. Un ſi grand changement ne pouvoit que le faire paroître encore plus ſingulier. C'eſt ainſi que d'une extrémité on paſſe communément à l'extrémité oppoſée, & que l'on manque le but pour ne ſavoir pas s'arrêter.

Je ne m'attendois pas, Monſieur, en commençant cette Lettre, qu'elle deviendroit ſi longue. C'eſt l'effet de l'antipathie que j'ai toujours eue pour la ſingularité. Puiſqu'il n'eſt pas permis dans la Société d'arracher aux hommes le maſque dont ils couvrent leurs imperfections, du moins ne nous en laiſſons pas impoſer par les artifices qu'ils emploient pour nous les déguiſer. N'accordons notre eſtime qu'à ceux qui en ſont dignes ; croyons que

des défauts ſont toujours des défauts; s'il en eſt qui accompagnent quelquefois de grandes qualités, ils ne les ſuppoſent pas toujours. On peut trouver un homme de mérite qui ait le petit défaut de vouloir paroître ſingulier, mais on en trouve beaucoup plus qui ont la même affectation ſans le moindre mérite.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XII.

A Monſieur L'ABBÉ D'OLIVET, de l'Académie Françoiſe.

Sur la Langue Angloiſe, comparée à la Langue Françoiſe.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

VOUS voulez que je vous diſe ce que je penſe d'une Langue à laquelle d'autres études vous ont empêché de vous appliquer. Accoutumé à répandre & l'agrément & la lumiere Philoſophique ſur des matieres purement grammaticales, vous ne ſongez pas combien elles ſont difficiles à traiter pour un autre; & vous ne vous doutez pas que la tâche que vous me propoſez eſt au-deſſus de mon courage & de mes forces.

Si les Anglois avoient d'auſſi bons Ouvrages ſur leur Langue que nous en avons ſur la nôtre, je ne ſerois pas ſi effrayé de l'entrepriſe; mais

ils n'ont pas même un bon Dictionnaire; à peine ont-ils une Grammaire paſſable. M. Dryden auroit dû faire ſentir à ſa Nation le beſoin qu'elle a de l'un & de l'autre, au lieu de plaiſanter, d'auſſi mauvaiſe grace qu'il l'a fait, ſur le Dictionnaire de l'Académie Françoiſe (*), ſans lequel nous n'en aurions peut-être pas d'autres plus étendus, dont celui-ci eſt la baſe. Peu d'Anglois ſe ſont appliqués aux recherches néceſſaires pour établir les regles d'une Grammaire, & ceux qui s'en ſont mêlés ne ſont pas des guides aſſez sûrs.

Je n'ai garde de mettre au rang de ces Ouvrages peu réflechis, une Lettre du Docteur Swift, qui contient un projet pour perfectionner & fixer la Langue Angloiſe: cette piece ma été d'un grand ſecours, ſur-tout pour ce qui regarde l'origine de cette Langue, dont je vais vous parler, avant que de vous communiquer quelques obſervations que j'ai faites ſur les qualités qui lui ſont propres.

(*) Préface des Bucoliques de Virgile.

L'Angleterre, peuplée d'abord par une Nation qui parloit la même Langue que les Celtes de la Gaule, reçut dans la ſuite de nouvelles Colonies de la Gaule même, qui y porterent les noms ſous leſquels elles étoient connues dans leur pays; on y trouve juſqu'à des Pariſiens, *Pariſii*. Les Romains ne ſoumirent qu'une partie de cette Iſle & n'y eurent qu'un petit nombre d'établiſſements. Cependant ils y introduiſirent l'uſage de la langue Latine; mais, à l'exception des Colonies & des Villes où ſéjournoient les Garniſons, les Bretons qui leur étoient ſoumis ne parloient qu'un Jargon corrompu des deux Langues.

La même choſe eſt arrivée dans la Gaule, où la Langue Ruſtique étoit compoſée de mots empruntés, pour la plus grande partie, du Latin, mais conſtruits & tournés ſuivant le génie de la Langue ancienne des Naturels. Nous en avons un exemple dans le Breton de France, où la plûpart des mots ſont François, & non de l'ancien Breton de Galles ou

de Cornouailles. C'eſt ainſi que l'Eſpagnol eſt compoſé de mots Latins, Goths, Arabes & d'un très-petit nombre de mots Ibériens ou Baſques, aſſujettis preſqu'entiérement à la Grammaire Gothique. L'Italien eſt de même mêlé de Latin provincial, (car on parloit un Jargon dans les Provinces) de Goth & de Lombard.

Les Romains ayant été obligés de rappeller d'Angleterre leurs Légions pour ſe défendre contre les Barbares du Nord, les Bretons, livrés à eux-mêmes, & trop foibles pour repouſſer les Pictes d'Ecoſſe, leurs mortels ennemis, appellerent les Saxons à leur ſecours. Ceux-ci ſe rendirent bien-tôt maîtres de la plus grande partie de l'Iſle, & y établirent en même temps leur puiſſance, leurs mœurs & leur langage. On a encore des Ouvrages aſſez étendus en leur Langue. Après les Saxons, les Danois qui vinrent en Angleterre, y apporterent auſſi la leur, qui étoit une dialecte du Tudeſque, aſſez différente du Saxon ou Anglo-Saxon. D'un

autre côté les Normands, qui étoient un ramas d'Avanturiers de toutes les Nations du Nord, après s'être établis dans cette Iſle, y introduiſirent l'uſage de la Langue ou du Jargon qu'ils parloient. Ce Jargon admettoit indifféremment les différentes dialectes, mais ſans s'aſſujettir à aucune regle. Ainſi la Langue Angloiſe a la même origine que l'Allemande, & toutes les autres qui ſe parlent dans le Nord. C'eſt pour cette raiſon que les Allemands, les Suédois, les Danois & les Hollandois prononcent l'Anglois avec facilité, ce que ne peuvent faire les Italiens, les Eſpagnols & les François. Aujourd'hui même encore la plûpart des mots qui expriment les premieres idées, ſont les mêmes dans l'Anglois & dans toutes les Langues du Nord.

Guillaume le Conquérant, qui mit fin au regne des Saxons, crut que pour mieux affermir ſa puiſſance en Angleterre, il devoit y établir la Langue auſſi-bien que les Loix de ſa Nation. Il y porta l'uſage de la Langue Françoiſe, qu'on parloit

dans les Provinces ſituées au nord de la Loire. Il diſperſa des Normands dans tous les Monaſteres pour l'y enſeigner ; il voulut que les Plaidoyers & les Actes de toute eſpece fuſſent écrits en François ; & ſi ſon projet ne réuſſit pas, il fut cauſe du moins que la Langue Angloiſe commença dès-lors à ſe remplir de mots tirés de la nôtre. Nous avons les Loix de Guillaume dans la Langue même où il les publia, & cette Langue eſt un François peut-être moins éloigné de celui que nous parlons, que ne le ſont pluſieurs Ouvrages compoſés en France, même dans un ſiecle poſtérieur. M. Hiks dans ſon Tréſor des Langues Septentrionales, a donné la notice d'un Pſeautier manuſcrit, écrit ſous le Roi Etienne d'Angleterre, qui eſt à quatre colonnes, Latin, François, Danois & Normand, & qui fournit la preuve de ce que je viens de dire.

La Langue Françoiſe demeura pendant long-temps la Langue de la Cour; elle eſt encore celle des anciens

Juriſconſultes (*). La Langue Angloiſe abandonnée à l'uſage du peuple & des gens de la campagne, ſe forma petit-à-petit par le mêlange de toutes celles que parloient des hommes de différentes origines.

Les Domaines que les Succeſſeurs de Guillaume poſſédoient en France, & les conquêtes qu'ils y avoient faites, avoient établi une telle correſpondance entre la France & l'Angleterre, que l'Anglois d'il y a trois ou quatre cents ans, tenoit beaucoup plus du François, que celui d'aujourd'hui. Je ne ſai même ſi la connoiſſance de l'Anglois de ces temps-là ne ſeroit pas très-utile à ceux qui travaillent à un Gloſſaire François. La lecture de Chaucer m'a rendu celle de nos anciens Poëtes plus facile. Beaucoup de mots ont vieilli dans notre Langue, qui font aujourd'hui la richeſſe de celle des Anglois; ils en ont même de très-

* Aujourd'hui même les Formules des Bills ſont en François. Pour les Bills publics, *le Roi veut*; pour les particuliers, *ſoit fait comme il eſt déſiré*. Lorſqu'à la Chambre Baſſe on paſſe un Bill, on dit: *les Communes ont aſſenté*, &c.

énergiques, qui ne ſont plus connus que dans le Patois de quelques-unes de nos Provinces; enfin ils en ont conſervé d'autres, dont il ne nous reſte plus les moindres veſtiges.

Vous qui connoiſſez ſi bien notre Langue, ne trouvez-vous pas, Monſieur, que le milieu du Regne de Louis XIV. paroit être le temps où elle a été portée à ſa plus grande perfection? La Langue Angloiſe, au contraire a commencé à dégénérer avant que d'être arrivée à celle où elle pourroit atteindre. C'eſt ſous le Regne d'Eliſabeth qu'elle en a été le plus près. Cette Langue fut alors enrichie, par la Traduction de la Bible, de beaucoup de mots & de tours Orientaux. Le Docteur Swift aſſure que pour le ſtyle, cette Traduction, auſſi-bien que le Livre des Prieres communes qui eſt de même temps, ont beaucoup plus de force & d'énergie que les Ouvrages des Modernes qui ont le mieux écrit. Sir Walter Raleigh, un des Miniſtres de cette grande Reine, qui elle-même poſſédoit pluſieurs Langues, le célebre

Spencer & Fairfax, ſont encore comptés au rang des meilleurs Ecrivains de leur Nation.

L'Anglois ſe ſoutint juſqu'au temps de la rébellion contre le Roi Charles I. Sous Cromwel le Jargon des Enthouſiaſtes prévalut au point qu'il infecta entierement la maniere de parler & d'écrire, &, s'il m'eſt permis d'en dire mon avis, elle n'en eſt pas encore entierement purgée. Bien-tôt après, la licence du Regne de Charles II. corrompit en même temps le langage & les mœurs de la Nation. Dans cette Cour vicieuſe & polie, l'eſprit & le libertinage regnoient également; les Ecrivains de ce temps-là qui en prirent le ton, ne furent exacts ni ſur la morale, ni ſur le ſtyle. D'un côté ils ſecouerent le joug de toute bienſéance; de l'autre ils ſacrifierent le jugement à l'eſprit, c'eſt-à-dire, au mauvais goût; car l'eſprit affecté ou déplacé, eſt réellement un défaut. Cowley pétille d'eſprit (*), le Comte de

(*) Ce Cowley qui, au rapport de M. Dryden, *a eu une plus grande portion d'eſprit qu'aucun*

Rocheſter ne reſpecte pas même la pudeur. Waller, le ſage Waller eſt qu'il ait connu, a ſuivi, on ne peut pas plus mal, les ſages conſeils qu'il a donnés aux autres. Il dit dans ſon caractere de l'eſprit : *Plutôt que dans un Ouvrage tout ſoit eſprit, je n'y en veux point du tout.* Les deux Pieces ſuivantes ſuffiront au Lecteur pour juger du caractere de celui qui lui eſt particulier.

COWLEY,

Sur ſon Portrait ; A ſa Maîtreſſe.

I.

Emportez avec vous ma reſſemblance tandis qu'elle ſubſiſte encore ſur cette toile, car lorſque vous ſerez partie, le premier Soleil qui ſe levera me verra tellement pâle, maigre & vieilli, que le Peintre qui a fait le Portrait, jurera le lendemain qu'il n'a jamais vu mon viſage.

II.

Je crois réellement que dans peu, ſi vous ſouriez à cette image, votre préſence, qui anime tout, lui donnera tant de vigueur, & votre abſence m'altérera ſi fort, que la reſſemblance paſſera pour la réalité, & que moi je n'en paroitrai que l'ombre.

III.

Lorſque dans votre riche cabinet vous placerez ce tableau & que vos regards brillants l'éveilleront, ne ſoyez pas ſurpriſe ſi vous voyez le Portrait, nouvellement animé, fixer ſes yeux ſur vous ; & écoutez-le pouſſer un ſoupir ou deux, car ce ſont les premieres choſes qu'il fera.

IV.

Mon image rivale alors paroitra heureuſe & rira de moi, comme occupant ma place dans votre cœur. Mais vous qui, ſi je ne me trompe, prenez peu de plaiſir à la ſubſtance, vous m'enverrez chercher de nouveau, lorſque je ne ſerai plus que le portrait de mon portrait.

peut-être le ſeul qui ſe ſoit préſervé de l'une & l'autre contagion.

Le Prince d'Orange & l'Electeur d'Hanovre qui ſont parvenus depuis

Sur le Cœur.

I.

J'ai peine à comprendre ces Amants qui diſent qu'ils ont donné leur cœur, qu'ils ne l'ont plus; aucun d'entre eux n'aura-t-il la complaiſance de m'expliquer comment cela ſe peut faire? Car le mien n'eſt qu'un tourment pour moi.

II.

S'il eſt ainſi la même place contient les deux cœurs; de quoi ſe plaignent-ils donc? Quelle plus grande faveur l'Amour peut-il faire, que de joindre deux cœurs qui étoient ſéparés auparavant?

III.

Malheur au cœur endurci de celle que j'aime? Si jamais le mien peut parvenir à la même place, il y fera l'effet d'une Grenade dans un magaſin, il bouleverſera & mettra tout en feu.

IV.

L'Amour alors conſervera les cendres & les parties ſéparées de nos cœurs briſés, & des deux en formera un nouveau, il prendra du ſien l'alliage, du mien le métal.

V.

Car il trouvera que les flammes n'auront preſque rien laiſſé du cœur de cette Belle: le mien ſeul demeurera entier. Il n'avoit rien de cette écume groſſiere qui périt dans le feu.

Ce Poëte a été auſſi remarquable par l'honêteté de ſes mœurs, que par la ſupériorité de ſes talents. Charles II. dit en apprenant ſa mort: M. Cowley n'a pas laiſſé après lui un plus honnête homme que lui-même en Angleterre. C'étoit la ſeule inſcription qu'il falloit mettre ſur ſon tombeau, que l'on voit à Weſtminſter,

au Trône d'Angleterre, ne pouvoient que retarder les progrès d'une Langue qui leur étoit étrangere. En tout pays c'eſt la Cour qui donne le ton ; à celle de ces Princes on parloit plus Allemand ou François, qu'Anglois.

Enfin on prétend que depuis le Regne de Charles I. la Langue Angloiſe n'a acquis que des Phraſes recherchées & des mots nouveaux, la plûpart inutiles, tandis qu'elle a beaucoup perdu de ſa force & de ſon naturel. Oſerai-je faire ici une réflexion, qui malheureuſement n'eſt que trop bien fondée ? Il ne tiendroit pas à quelques Ecrivains de notre ſiecle que la même choſe n'arrivât parmi nous, ils ſemblent faire tous leurs efforts pour corrompre notre langage. Ils courent après l'eſprit, comme le faiſoient en Angleterre les Auteurs du Regne de Charles II. Ils ſont, comme le dit Montaigne de ceux de ſon temps, *aſſez hardis & dédaigneux pour ne ſuivre la route commune ; mais faute d'invention & de diſcrétion les perd. Il ne s'y voit qu'une*

miſérable affectation d'étrangeté : des déguiſements froids & abſurdes, qui au lieu d'élever, abbatent la matiere. Pourvû qu'ils ſe gorgiaſſent en la nouvelleté, il ne leur chaut de l'efficace. Pour ſaiſir un nouveau mot, ils quittent l'ordinaire, ſouvent plus fort & plus nerveux.

A l'égard de l'Anglois, celui d'aujourd'hui même a encore beaucoup d'énergie, mais je doute que ce ſoit une Langue abſolument formée : ſi jamais elle vient à ſe polir, elle éprouvera le même ſort que la nôtre; elle perdra de ſa force à meſure qu'elle acquerra de la douceur. La Langue que parlent aujourd'hui les Anglois, eſt remplie de ſons ſi durs, que, comme le dit un de leurs Auteurs, *il n'y a qu'une oreille du Nord qui les puiſſe ſouffrir.* Milton, de ſon temps, s'eſt plaint du même défaut. Il dit auſſi que les Anglois vivant dans un climat froid, ne ſauroient ouvrir aſſez la bouche pour prononcer avec grace les Langues du Midi, & que généralement parlant, ils articulent tout avec la bouche un peu

peu fermée. Il ſemble que le même Soleil, qui donne plus de parfum aux fleurs, & plus de goût aux fruits, donne auſſi aux hommes des organes plus délicats & un ſentiment plus fin. En Italie un Payſan a l'oreille juſte; la Poëſie & la Muſique y ſont familieres aux gens de tous états. Une fille Arabe parle poliment & en vers, ſa cruche ſur ſa tête.

Peut-être même qu'à cet égard la température de l'air n'influe pas moins ſur les animaux que ſur les hommes. Le froid & le chaud peuvent mettre dans le chant du Roſſignol la même différence qui ſe trouve dans notre maniere d'articuler les ſons. *On remarque*, dit M. Addiſſon, *que les Oiſeaux de notre Pays apprennent à adoucir leur voix, & à corriger la dureté de leurs tons naturels, lorſqu'on les met à portée de l'exercer ſous ceux qui viennent de climats plus chauds que le nôtre* (*).

Comme l'abondance des conſonnes rend le François plus dur que l'Italien, la même raiſon fait auſſi que l'Anglois

(*) Spectateur, N°. 29. Tome I.

l'eſt beaucoup plus que le François. Vous, Monſieur, qui poſſédez ſi parfaitement les Langues ſavantes, vous ſentez l'avantage qu'elles ont à cet égard ſur celles qui ſe parlent aujourd'hui en Europe. Vous ſavez auſſi que toutes les Langues anciennes ou modernes ont toujours dû leur politeſſe, & ſur-tout leur douceur aux Poëtes. Comme les premiers Vers n'ont été faits que pour être chantés, ils ont été obligés d'y éviter la rencontre des ſyllabes difficiles à prononcer, & de retrancher de pluſieurs mots des conſonnes trop rudes : ce qu'ils n'ont fait d'abord que pour donner plus d'harmonie à leurs vers, a été dans la ſuite adopté par l'uſage, & a communiqué cette même harmonie à la Langue où ils ont fait ces changements.

C'eſt ainſi que Malherbe en a uſé parmi nous. Nous avons eu des Poëtes avant lui, mais il eſt le premier qui ait étudié l'harmonie. Les Poëtes Anglois au contraire, & ſur-tout ceux du Regne de Charles II. quoique leur Langue fût déjà

accablée de ſons durs, pour s'épargner du temps & de la peine, ont pris la licence d'abréger les mots. Dès qu'ils ſe refuſent à la meſure de leurs Vers, ils en retranchent un *e*, & laiſſent ainſi trois conſonnes de ſuite & quelquefois quatre, dont il eſt preſqu'impoſſible de faire une ſeule ſyllabe. Tels ſont ces mots, *Wish'd, Walk'd, Drudg'd, Should'ſt, Could'ſt, Would'ſt*, &c. *Leur goût*, dit le Docteur Swift, *eſt devenu ſi dépravé, que ce qu'ils faiſoient d'abord par une licence Poétique, qui n'étoit pas excuſable, ils l'ont fait dans la ſuite par choix*, prétendant que les mots prononcés longuement ont un ſon tendre & languiſſant, quoiqu'en effet ces ſons, même à l'oreille d'un Anglois qui s'y connoît, ſoient plus barbares que languiſſants, & plus diſcordants que tendres. C'eſt-là ce qui rend la déclamation du Théatre Anglois ſi traînante : tantôt l'Acteur y eſt contraint par la dureté des mots qu'il a de la peine à prononcer (*);

(*) Voici un vers de Shakeſpear :

What's beſt to ask. Knovv'ſt him tho loo'ſt on? Speak.

tantôt il allonge ceux dont la prononciation eſt plus facile, & croit ainſi mieux exprimer la paſſion. Cibber, un Comédien qui s'eſt acquis beaucoup de réputation ſur le Théatre de Londres, & qui a vu Baron jouer ſur le nôtre, m'a dit qu'il avoit été extrêmement bleſſé dans notre déclamation Tragique, de la vîteſſe avec laquelle nous prononçons les vers. Au contraire, un François eſt choqué de la déclamation languiſſante des Anglois; ce qui eſt d'autant plus étonnant que les Etrangers ſe plaignent toujours de la rapidité de la prononciation d'une Langue qui ne leur eſt pas familiere. Il faut que celle du Théatre Anglois ſoit bien traînante pour qu'elle puiſſe nous le paroître. Auſſi la trouvons-nous tout-à-fait contraire à la nature, que néanmoins les Anglois prétendent imiter ainſi que nous. Mais à cet égard elle n'eſt pas par-tout la même; les ſons qui nous attendriſſent feroient peut-être rire un Chinois. M. de Moivre qui parle auſſi volontiers & auſſi-bien de Corneille & de

Racine, que de Leibnitz & de Newton, m'a dit qu'un jour ce même Cibber plaisantant sur notre déclamation Tragique, il lui fit sentir que celle des Anglois n'étoit qu'une répétition continuelle du cri lugubre de leurs Gardes de nuit ; & qu'il le fit souvenir que lui-même avoit récité le plus beau Vers du Caton de M. Addisson sur le ton de : *Past twelve o' Clock, Clowdy Morning* (*).

D'habiles Grammairiens ont remarqué que l'Hébreu, & toutes les Langues qui n'ont pas été polies, pèchent par une trop grande abondance de monosyllabes. L'Anglois a ce défaut, de même que toutes les Langues dérivées du Saxon. A l'égard du penchant qu'a cette Nation à abréger les mots, M. Addisson en donne une raison peut-être plus spécieuse que vraie. Ce défaut vient, selon lui, de l'aversion qu'ont ses

(*) *Il est minuit passé, le Ciel est couvert.* Les Gardes de nuit qui font la Patrouille à Londres, en passant dans les rues frappent les portes de leurs bâtons & crient ainsi & l'heure qu'il est, & le temps qu'il fait, comme cela se pratique encore en plusieurs autres Pays.

Compatriotes pour trop parler ; cependant les Auteurs Anglois, autres que ceux qui traitent des Sciences exactes, ne me paroiſſent pas avoir ſouvent devant les yeux cette crainte d'en trop dire. Les Lacedémoniens à qui on donne cet éloge, ne ſe diſtinguoient pas par la brievété des mots, mais par celle des diſcours. Quelque reſpect que j'aie pour les ſentiments de cet illuſtre Ecrivain, il me ſemble que ce qu'il dit à ce ſujet, montre plus la haute idée qu'il a des Anglois, qu'un examen bien ſérieux des défauts de leur Langue. Ils viennent tous, à ce qu'il prétend, de ce qui conſtitue le caractere Anglois, la Modeſtie, la Réflexion & la Sincérité. Un critique moins prévenu, mais peut-être auſſi trop ſévere, reproche à ſes Compatriotes la mauvaiſe habitude de tronquer les mots comme un penchant à retomber dans la barbarie. Les Anglois les plus judicieux conviennent que leur Langue n'a ces défauts que pour n'avoir pas encore été policée, comme l'Italien, l'Eſpagnol & le

François. Du moins s'il eſt vrai que les monoſyllabes ſi fréquents dans l'Anglois, ſont une preuve de l'amour de cette Nation pour la réfléxion & le ſilence, ceux qui ſont dans l'Allemand, dans le Suédois & dans les autres Langues du Nord, prouvent la même choſe en faveur des Peuples qui les parlent; je doute néanmoins que les Anglois veuillent aſſocier tant de Nations à un éloge qu'ils croient ſeuls mériter.

Comme ils ſont dans l'uſage d'emprunter des expreſſions de toute ſorte de Langues, la leur eſt très-abondante. De notre mot d'*Humeur*, les Anglois ont fait celui d'*Humour*; mais ils lui ont donné une ſignification toute différente de celle qu'il a dans le François. Le mot d'*Humeur* pris abſolument dans notre Langue, emporte une idée de triſteſſe & de mécontentement. *Avoir de l'Humeur*, c'eſt être fâché. Celui d'*Humour* au contraire, exprime l'idée d'une joie ſinguliere & peut-être un peu folle. L'*Humour*, dit un de leurs Auteurs, *eſt l'extravagance*

ridicule de la converſation par laquelle un homme differe de tous les autres. C'eſt quelque habitude, quelque paſſion, ou quelque affection bizarre & particuliere à une ſeule perſonne. Mais ce n'eſt pas là le ſeul ſens que ce mot, qui leur eſt très-familier, ait dans leur Langue; il ſe dit auſſi-bien au ſujet d'un ouvrage d'eſprit, qu'au ſujet du caractere d'une perſonne, & ſignifie toujours dans l'un & l'autre cas un certain tour de plaiſanterie qui ne ſoit pas trop près du ton naturel, & qui cependant n'y ſoit pas totalement oppoſé. Un homme qui a de l'*Humour*, eſt un homme qui eſt tout à la fois plaiſant & ſingulier, tel qu'étoit M. Du Freſni, que vous avez connu. L'imagination dont il s'aviſa à un repas, qui lui coûta fort cher, de faire ſervir un potage au petit-lait d'œufs-frais, auroit paru aux Anglois un trait d'*Humour*. Ils diſent qu'un écrit en eſt rempli lorſqu'il y regne une plaiſanterie ſinguliere. Tel eſt l'Ouvrage de Rabelais, tels ſont ceux du Docteur Swift, qui bien qu'il ne

ſoit que ſon écolier, peut paſſer pour le Rabelais d'Angleterre. Le Comique de Moliere eſt trop naturel pour que les Anglois y trouvent ce qu'ils appellent de l'*Humour*. Ses pieces à cet égard ſont dans le cas de celles des Anciens, à qui Dryden a reproché de n'avoir pas connu cette ſorte de plaiſanterie : cet Auteur eût été plus content des Comédies de Du Freſni ; elles ſont plus du ton du Théatre Anglois. Son Dialogue eſt juſte, ſans être naturel. Son eſprit eſt recherché ſans être affecté. Il dit bien, mais il ne dit rien comme un autre. Ce qu'il a de plaiſant a toujours un tour original. *Dom Japhet d'Arménie*, *La Fille Capitaine*, & quelques autres de nos anciennes Pieces, ont auſſi beaucoup de cette ſorte de plaiſanterie qui eſt ſi fort du goût de nos Voiſins.

Ainſi quoique les Anglois regardent l'*Humour* comme une choſe qui n'a été donnée qu'à leur Nation, & qui eſt inconnue à toute autre, ſi nous n'en avons pas l'expreſſion,

nous avons la choſe qu'elle ſignifie ; & ſi en effet elle n'eſt pas ſi commune parmi nous, s'il y a moins d'*Humour* dans nos Ecrits & dans nos caracteres, cela pourroit bien venir de ce que nous n'en faiſons pas autant de cas qu'eux. C'eſt parce que le goût eſt plus commun en France, que l'on y écrit plus naturellement ; c'eſt parce qu'on y reſpecte plus les bienſéances, que l'on y vit plus uniment. Et que perdons-nous à cela, que quelques Ecrivains bizarres dans les Lettres, & quelques Bouffons dans la Société ? Ces Plaiſants de fondation, accoutumés, dès-qu'ils ouvrent la bouche, à faire rire les petites cotteries où ils brillent, ſont déplacés par-tout ailleurs. C'eſt leur faute s'ils ne s'en apperçoivent pas. Après avoir témoigné la plus grande envie de les connoître, on ne leur marque pas le moindre deſir de les revoir.

De leur côté les Anglois manquent d'un mot, dont je ſouhaiterois qu'ils connuſſent moins l'idée. Le croiriez-vous, Monſieur ? C'eſt un mot qui

rende ce que nous entendons par celui d'*Ennui*; ils n'ont pour mettre à ſa place que des périphraſes ou de foibles équivalents. Ils expriment mieux le *Tædium vitæ*, l'ennui de la vie, par les réſolutions violentes qu'ils prennent quand ils en font las, que par aucun terme de leur Langue. Un homme qui ne connoîtroit ni leur caractere, ni leur façon de vivre, & qui n'auroit appris leur Langue que dans les Livres, n'y trouvant pas un mot qui exprime l'*Ennui*, s'imagineroit que l'Angleterre eſt le ſeul pays où cette maladie de l'eſprit n'eſt pas connue, de même qu'on eſt tenté de croire qu'une Nation ne connoît pas le vol, dont la Langue ne fournit aucun terme pour en rendre l'idée. Mais aſſurément celui qui en penſeroit ainſi, ſeroit dans une grande erreur. D'où vient que les Anglois qui, ſans néceſſité, ont emprunté tant de mots de notre Langue, n'ont pas reçu celui-ci qui exprime ſi bien un ſentiment qu'ils éprouvent à tout moment, & qui n'influe pas moins ſur leur

tempérament que ſur leur caractere ? Le *Spleen* ou les vapeurs, la conſomption même, ne ſont peut-être autre choſe que l'ennui porté à ſon plus haut point, & devenu une maladie dangereuſe, & quelquefois mortelle.

Ce manque d'un terme précis pour rendre une ſenſation dont les Anglois ſont ſi ſouvent affectés, eſt d'autant plus remarquable, qu'ils en ont de très-énergiques & en très-grand nombre, pour toutes les autres affections de l'ame. La Langue d'un Peuple eſt, pour ainſi dire, le miroir où il ſe peint. Celle des Anglois, dont les paſſions ſont violentes, eſt auſſi abondante que pathétique, pour caractériſer les différents mouvements du cœur. Il n'en eſt peut-être point qui rende les ſentiments de l'amour avec plus de vivacité, ceux de l'amitié avec plus de chaleur, l'abbatement de la triſteſſe avec plus d'amertume, & les emportements du déſeſpoir avec plus de force; mais autant la Langue Angloiſe eſt riche pour peindre les affections du

cœur ou les actions du corps, autant elle eſt pauvre quant aux termes qui ont rapport aux productions de l'eſprit & qui concernent la connoiſſance des Belles-Lettres, des Arts libéraux & de tous les objets du goût & de l'amuſement. Les Anglois ne peuvent traiter ces ſortes de ſujets ſans emprunter de leurs voiſins, non ſeulement des mots, mais quelquefois des phraſes même. S'ils veulent parler d'un Amateur de Peinture, de Muſique, &c. ils ſe ſervent du terme de *Virtuoſo*, qu'ils ont pris des Italiens, mais comme les aimer ou s'y connoître ſont deux choſes tout-à-fait différentes & qui en ce Pays-ci, comme par-tout ailleurs, ne vont pas toujours enſemble, ils ſont obligés de ſe ſervir de notre mot de *Connoiſſeur*, pour caractériſer l'homme qui en peut juger. Il en eſt de même de celui de *Curieux* & de pluſieurs autres. Quelques-uns de leurs Auteurs qui ont écrit ſur ces matieres, ont employé tant de phraſes Françoiſes, que dans la crainte d'être ſoupçonnés d'affectation, ils ont déclaré qu'ils

notre Langue, en faiſoit un cas extrême, & qu'il la croyoit propre pour les grandes affaires; il l'appelloit la Langue d'Etat, au rapport du Cardinal du Perron. L'événement a juſtifié ſes conjectures, elle eſt devenue la Langue de la Politique & de toutes les négociations de l'Europe.

Ce même Dryden, qui dit que *les François ne ſont de bons Critiques, que parce qu'ils ſont de mauvais Poëtes,* & qu'*ils ne ſont ſi fort occupés des Regles de leur Grammaire, que parce qu'ils n'ont pas le génie qui dedaigne les minuties:* Dryden, dis-je, nous donne lui-même ailleurs une idée bien ſinguliere de l'incertitude & du déſordre, dont lui & tant d'autres Ecrivains célébres n'ont encore pu débarraſſer la Langue Angloiſe. *Lorſqu'en écrivant,* dit-il, *il me vient quelque doute, je n'ai d'autre moyen pour m'en éclaircir, que de traduire mon Anglois en Latin, & d'eſſayer par-là quel ſens comporteront les mots dont je me ſers dans une Langue plus ſtable. Je ſouhaiterois, s'il étoit poſſible, que nous puſſions écrire tous avec la même certitude.*

certitude de mots & la même pureté de phraſe à laquelle les Italiens, & après eux, les François ſont parvenus (*).

A l'égard de la politeſſe en fait de langues, bien des gens la regardent comme quelque choſe de chimérique. Ils ſuppoſent que le ſtyle noble & le ſtyle bas dépendent toujours des matieres & de celui qui les traite; mais peut-être ſont-ils dans l'erreur. La politeſſe d'une Langue conſiſte dans les manieres de parler différentes de celles du Peuple, ſans être affectées. Selon qu'une Langue offrira plus ou moins de ces expreſſions qui ne ſeront ni précieuſes, ni populaires; elle ſera plus ou moins polie. Le P. Collado dit, que les Japonois qui parlent tous la même Langue, ont néanmoins réellement deux langages différents; l'un qui n'eſt que de l'uſage noble, l'autre qui n'eſt admis que dans l'uſage familier & populaire. (**) Dans leur Langue chaque choſe a deux noms, l'un

(*) Epître Dédicatoire de *Troilus & Creſſida.*

(**) Grammaire & Dictionnaire Japonois, imprimés à Rome.

d'eſtime, & l'autre de mépris. Cette politeſſe dans le langage tient aux mœurs de la Nation. En France, nous n'évitons rien tant que de parler comme le peuple : en Angleterre au contraire on l'affecte ; & cela, parce qu'on a pour lui plaire un intérêt qui n'a pas lieu parmi nous. La nature du Gouvernement influe ſur tout. En Eſpagne, où le peuple même croit faire partie de la Nobleſſe, il en imite le langage auſſi-bien que la gravité.

Par les Ouvrages, Monſieur, que vous avez publiés en François, vous avez prouvé que perſonne ne connoît mieux que vous les beautés du Grec & du Latin, d'où ſont dérivées les Langues polies qui ſe parlent aujourd'hui en Europe. On a reproché les variations au François ; je vous ai parlé de celles que l'Anglois a eſſuyées, & vous ſavez que la Langue Latine a plus changé que la nôtre dans le même eſpace de temps. Enfin un de vos anciens Confreres, M. Charpentier, dans ſon Livre de l'Excellence de la Langue Françoiſe,

dit, qu'en lui appliquant les maximes que les Philoſophes & les Rhéteurs nous ont données pour connoître en quoi conſiſte la beauté de l'élocution en général, on voit que le François eſt une de celles qui approchent le plus de l'idée d'une Langue parfaite. Sur cela je m'en rapporte à votre déciſion, convaincu que perſonne en France n'en peut mieux juger que vous. Pour comparer ainſi les Langues les unes aux autres, ce n'eſt pas aſſez que d'en connoître les regles, il faut en ſentir les beautés. Ce n'eſt pas aſſez d'en ſavoir tous les mots, il faut avoir cet eſprit philoſophique qui rapproche toutes les ſciences, & ſans lequel on n'excelle dans aucune. Ce n'eſt que faute de cet eſprit, que nous avons auſſi peu de bons Grammairiens, que de gens capables de ſentir tout le mérite de ceux qui le ſont.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XIII.

A Monſieur DE BUFFON.

Sur la magnificence des Anglois dans leurs funérailles.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

LE plaiſir que je trouve à m'entretenir avec mes Amis, fait que je ne néglige rien de ce qui peut donner lieu à mes obſervations, & le hazard me paie ſouvent des petits ſoins que je prends ; je ne fais pas deux pas ſans trouver matiere à réflechir. On ne doit mépriſer aucun des détails qui peuvent conduire à la connoiſſance d'un Peuple. Si je me propoſe aujourd'hui de vous rendre compte de quelques cérémonies religieuſes de nos Voiſins, je laiſſe à part le rapport qu'elles peuvent avoir avec le culte ; je ne me permets de les examiner que du côté qui ſert à caractériſer leurs

mœurs. Autant nous devons reſpecter ce que la Religion a conſacré, autant il nous eſt permis de rire de tout ce que la ſottiſe & la vanité des hommes mêlent aux pratiques les plus ſaintes.

N'eſt-il pas étonnant que dans une Nation auſſi ſenſée que celle-ci, on apporte ſouvent ſi peu de formalités à la célébration du Mariage, l'Acte de la vie le plus important, & qu'on en obſerve tant aux Enterrements, c'eſt-à-dire, à la cérémonie qui devroit le moins intéreſſer & les vivants & les morts? C'eſt en Angleterre ſur-tout que les convois ſont de véritables pompes funèbres; ſans la couleur noire qui y eſt affectée, ils formeroient quelquefois des ſpectacles aſſez agréables. A l'exemple des Chinois & des anciens Romains, les Anglois ſe font un point d'honneur de rendre leurs Funérailles auſſi magnifiques qu'ils le peuvent (*): non-ſeulement à celles des Grands & des Nobles, mais à

(*) Pluſieurs autres Peuples de l'Europe font la même choſe, & ſpécialement les Polonois & les Suédois. En Suéde c'eſt la mode de faire une

celles du peuple même, on voit communément des Carroſſes à ſix chevaux. Le plus vil Artiſan en veut avoir au moins deux ou trois à ſon Enterrement, & les autres états à proportion. Aſſez ſouvent parmi le peuple, ainſi que c'étoit l'uſage à Rome, des feſtins, qui ſont partie de la cérémonie, en banniſſent toute ſorte de triſteſſe. On diſtribue à ceux qui y aſſiſtent des anneaux funéraires, ornés d'Inſcriptions, de Bieres & de Squelettes, ſi artiſtement émaillés & ſi bien déguiſés, que ſouvent dans les pays étrangers, où

Oraiſon funébre aux Laquais & aux Servantes, pourvû qu'ils aient un écu pour payer l'Orateur. Voyez Regnard, *Voyage de Pologne & d'Allemagne.*

En 1754 j'étois en Saxe; la mort d'une honnête Bourgeoiſe, que je ne croyois pas devoir faire du bruit mit toutes les Muſes d'Allemagne en deuil. C'étoit la Femme d'un Payſan, qui, devenu riche, avoit acheté les titres de Conſeiller, de Baron, &c. Six ſemaines après on imprima & je reçus un Livre *in-fol. carta maxima*, avec eſtampes, vignettes & culs-de-lampe rélatifs au ſujet, contenant un Recueil de Vers Grecs, Latins & Italiens, compoſés par les plus célebres Profeſſeurs de l'Univerſité de Leipzig, Docteurs en Droit ou en Médecine, Paſteurs ou Miniſtres du Saint Evangile, & par différents membres des autres Univerſités & Académie de Boheme, de Pruſſe, &c. pour célébrer ce grand événement.

on les revend, on les porte comme des bagues fort galantes.

On ne voit autre choſe à Londres & par toute l'Angleterre que des magaſins propres & ornés, que tiennent les Entrepreneurs de ces pompes funebres. Pluſieurs Marchands s'enrichiſſent à ce commerce. Comme les anciens *Libitinaires* de Rome, ils vendent & fourniſſent tout ce qui eſt néceſſaire pour la cérémonie des Convois. Rien n'eſt plus amuſant que de voir la gentilleſſe & la variété de leurs enſeignes. Ils ont, ſelon le goût ou la vanité de ceux qui veulent ſe faire enterrer, des bieres de toutes eſpeces & de toutes couleurs; ils les étalent dans leurs Boutiques, de maniere qu'ils ont l'air de vouloir tenter ceux des paſſants qui peuvent être dégoutés de la vie.

Un homme véritablement occupé du bien public, a rendu en ce genre un ſervice ſignalé à ſes Compatriotes. Comme les Sculpteurs de Londres n'ont aucune invention, il a fait faire, ſoit en France, ſoit en Italie

par les meilleurs Maîtres, & ſur-tout par M. Boucher, qui a l'imagination galante, des deſſeins de Tombeaux, où chacun peut en choiſir un ſelon ſon état & ſelon ſon goût, & avoir la ſatisfaction de le faire éxécuter de ſon vivant, ce qui pourroit occuper, d'une maniere convenable, la paſſion que les vieillards ont pour bâtir.

Il y a une ſorte de contentement à mourir en Angleterre, que l'on ne connoît guére ailleurs. Celui qui a vécu dans l'état le plus abject, eſt ſûr de faire à ſon enterrement la figure la plus brillante. Cela fait un point de vue aſſez flatteur pour l'amour propre d'un vivant. C'eſt ne pas connoître la ſottiſe des hommes, que de ne pas croire que des idées auſſi folles prennent ſur eux. Il en eſt qui paſſent leur vie à s'occuper de choſes qui puiſſent faire parler d'eux le jour de leur mort. Il eſt des Curieux qui n'amaſſent des Tableaux que pour faire du bruit à l'inventaire qui en ſera fait par leurs héritiers. A celui de M. de la Faye, qui en avoit une aſſez

belle collection, j'ai entendu dire à un de ces Meſſieurs ; *On verra bien autre choſe au mien.*

L'attention que mettent les Anglois à la maniere dont ils ſe font enterrer, feroit croire qu'ils ont plus de plaiſir à mourir qu'à vivre. Celui qui s'eſt tenu le plus ignoré dans ce monde, paroît affecter d'en ſortir avec éclat. Il veut que ſon enterrement ait l'air d'un triomphe. Autant chez eux on évite le luxe dans les habits, autant on cherche le faſte dans les convois funébres. Les grandes dépenſes qui s'y font, ſont toujours onéreuſes aux héritiers. Parmi le Peuple, les ſomptueux enterrements abſorbent toute la ſucceſſion. En France on donne tout à la parure ; un fils ruine ſon pere par les dépenſes qu'il fait en habits & en équipages : ici au contraire, les peres à leur mort ruinent ſouvent leurs enfants, par ce qu'il en coute pour leurs funérailles. Celui qui a été toute ſa vie à pié, veut qu'on le porte en terre dans un carroſſe à ſix chevaux.

Quelle étrange ſorte d'ambition ! Mais telle eſt la vanité des hommes, le dernier d'entr'eux ne peut conſentir à ſe regarder comme un être indifférent dans la Société : à l'inſtant fatal qui l'en ſépare, il ſonge encore à occuper les autres de lui. L'amour propre eſt de tous les états & de tous les âges : comme il eſt né avec l'homme, il ne meurt qu'avec lui. Toutes nos actions, à les examiner de près, ne ſont qu'un tiſſu d'inconſéquences & de folies ; toute notre vie eſt une Comédie, dont le dénouement même apprête ſouvent à rire aux Spectateurs. La maniere dont la plûpart quittent ce monde, eſt auſſi ridicule que celle dont ils ont vêcu.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XIV.

A M. le Marquis DE GOUVERNET.

Sur la nature du Gouvernement Anglois. Quelle eſt la meilleure forme de Gouvernement ?

De Londres, &c.

MONSIEUR,

QUE penſez-vous de la conſtitution du Gouvernement d'Angleterre, vous qui l'avez éxaminée de près, vous qui êtes doué de cette raiſon ſupérieure, qui juge ſainement, non-ſeulement des hommes & de leurs paſſions, mais de leurs véritables intérêts, & des moyens les plus ſûrs de les y conduire ?

Les Anglois prétendent que leur Gouvernement, qu'ils tiennent des anciens Saxons, comporte plus de liberté qu'aucune République ; & que ſans être expoſé aux dangers du pouvoir arbitraire, il a tous les

avantages eſſentiels à la Monarchie. Voilà en effet un plan digne de leur ſageſſe. Un Gouvernement mixte, compoſé du Monarchique, de l'Ariſtocratique, & du Démocratique, de façon que chaque partie de la Legiſlature ſe réponde & ſe contrebalance mutuellement, paroît de tous le plus avantageux. Mais un des plus grands Politiques de l'Antiquité, Tacite, dit qu'un pareil Gouvernement ne peut ſubſiſter qu'en idée, & qu'il eſt impoſſible de l'établir, ou que ſi l'on en vient à bout, il ne peut durer long-temps. (*) Tel eſt peut-être le ſort dont celui d'Angleterre eſt menacé, par les troubles continuels qui l'agitent. Le Parlement n'y a pas toujours eu la même autorité. Henri VIII. ſans remonter plus haut, n'a régné guere moins deſpotiquement ſur cette Nation, que François I. ſur la nôtre. Il avoit exclus du Trône Jacques I. Roi d'Ecoſſe & ſes Deſcendants,

(*) *Cunctas Nationes & urbes Populus aut Priores aut ſinguli regunt. Delecta ex his & Conſtituta Reip. forma laudari faciliùs quàm evenire, vel ſi evenit haud diuturna eſſe poteſt.*

& le Parlement autoriſa ſon Teſtament. *Sous ſon Regne*, dit un Auteur Anglois, *la voix de la Loi n'étoit que l'écho de la voix du Roi.* Juſqu'où n'a-t-il pas porté l'étendue, ou plutôt l'abus de ſon pouvoir, puiſqu'il a oſé toucher à la Religion !

Sa fille Eliſabeth, dont les Anglois ont tant de raiſons de vanter le glorieux Regne, n'a pas laiſſé de traiter plus d'une fois ſes Parlements très-cavalierement. Pendant ſon Regne, qui a duré quarante-quatre ans, il n'y a eu en tout que dix Parlements de choiſis; ces dix Parlements n'ont pas eu plus de treize Seſſions, & excepté la derniere, aucune de ces Seſſions n'a continué pluſieurs ſemaines de ſuite.

La Conſtitution politique d'Angleterre, à la vérité, paroît avoir tous les avantages d'une République, ſans en avoir les défauts: elle remédie, dit M. le Chevalier Temple, au vice de la République Romaine, la plus fameuſe de toutes. On n'y voit pas les Communes dans une guerre continuelle avec les Seigneurs:

mais cette même jalouſie ne ſubſiſte-t-elle pas entre le Roi & ſon Peuple ? Et celle-ci n'eſt-elle pas auſſi dangereuſe ? Bayle en a fait la remarque : *Donner des bornes à l'Autorité Royale, c'eſt le moyen d'inſpirer aux Princes l'envie de parvenir à la Puiſſance arbitraire.*

Les Grands peuvent avoir des intérêts différents, & qui ſont difficiles à concilier : au contraire, un Roi a toujours le même, & va plus conſtamment à ſes fins qu'un Corps compoſé de pluſieurs Membres, qui n'agiſſent que rarement de concert. L'équilibre ne peut ſubſiſter long-temps : la puiſſance du Roi ira toujours en augmentant ; les conceſſions libres du Parlement ajoutent chaque jour de nouveaux dégrés à l'autorité du Souverain, & déja la balance commence à pencher de ſon côté. Je ſuppoſe qu'un jour différents Princes entreprenants en veuillent abuſer, je vois à chaque fois la guerre s'allumer entre le Roi & ſon Peuple. Et qu'en doit-il arriver à la fin ? Que l'un des partis opprimera

l'autre ; & qu'au Gouvernement mixte ſuccédera tôt ou tard, ſoit une véritable République, ſoit une Monarchie abſolue, telle que la plûpart des autres de l'Europe. Sous Cromwel, l'Autorité Royale eût été abolie, s'il n'y eût aſpiré en ſecret. Charles II. en remontant ſur le Trône, l'eût rendue indépendante, s'il eut mieux ſû profiter des conjonctures. Par un abus ſcandaleux de la licence qui regne en Angleterre, un Ecrivain de cette Nation a calculé le temps que la Religion Chrétienne doit encore y ſubſiſter. Le calcul de la durée du Gouvernement eut été, je penſe, plus aiſé & plus court.

A quoi ſervent des Loix qu'il eſt preſqu'impoſſible de mettre en pratique ? Et comment ſeroient-elles obſervées par ceux qui ont tant d'intérêt à les violer, & qui les peuvent enfreindre avec impunité !

Les Actes qui devoient aſſurer la liberté des Elections & l'indépendance des Parlements, les deux Articles les plus eſſentiels des Libertés

de l'Angleterre, n'ont fait qu'introduire de nouveaux abus, au lieu de ſupprimer les anciens. Les hommes en tout ne cherchent que leur avantage particulier, & le chef-d'œuvre de la politique, eſt qu'ils le trouvent dans l'exécution de la Loi. On peut dire qu'il y a ici une guerre perpétuelle entre le Roi & ſon Peuple. Le feu s'aſſoupit quelquefois, il reſte caché ſous la cendre; mais comme il ne s'éteint jamais, on doit toujours craindre un embraſement général.

Quoiqu'en Angleterre le Roi ne puiſſe faire aucun mal, il ſuffit que toutes les graces dépendent de lui, pour que ſa puiſſance diminue celle du Parlement. A peine la République de Rome eut pris naiſſance, que le Peuple s'apperçut qu'il alloit être ſubjugué par les Grands, s'ils demeuroient Maîtres de toutes les graces. Il ſe fit rendre juſtice; il ne permit plus aux Sénateurs de diſpoſer ſeuls des Charges de l'Etat. Il les força même dans la ſuite d'accorder à ſes Tribuns les mêmes honneurs qu'aux Conſuls.

En

En Angleterre, le Roi, les Grands & le Peuple partagent également le pouvoir législatif; mais la Cour, de qui dépendent uniquement les charges & les dignités, tient par-là tous les Grands en respect: elle a les mêmes moyens pour gagner les Députés du Peuple. On tente la cupidité des uns, on séduit l'amour-propre des autres. Celui qui se défend de l'appât des richesses, se laisse éblouir par l'éclat des honneurs. Il est peut-être plus difficile de résister à la séduction, qu'à la tyrannie ouverte. On oppose la force à la force: aux attraits des richesses & des grandeurs, que peut-on opposer que le bouclier de la Vertu? Mais combien d'hommes sont trop foibles pour s'en servir! Tant que ceux qui tiennent du Roi des charges, des pensions & des honneurs, auront entrée à la Chambre des Communes, elle sera toujours dans la dépendance de la Cour. Ces voies ouvertes aux Ministres pour s'assurer la pluralité des suffrages, sont des moyens détournés d'en empêcher la liberté.

La facilité avec laquelle le Souverain diſpoſe de cette Chambre, & la complaiſance de celle des Pairs, ſoumiſe à toutes ſes volontés, ſont parvenues à un tel point, que ſelon Milord Carteret, elles ont altéré ce que la Conſtitution politique d'Angleterre a de plus eſſentiel. Je crains, dit-il un jour à la Chambre des Seigneurs, qu'en peu de temps nos prétentions à la liberté ne deviennent auſſi ridicules aux yeux des Etrangers, que le ſont déja par notre derniere conduite celles de tenir la balance de l'Europe.

Du moins on eſt étonné d'entendre chaque jour, à la Chambre des Communes, parler avec tant de chaleur de privileges dont elle fait ſi peu d'uſage, & d'abus auxquels elle ne remédie jamais.

Une Conſtitution libre où l'une des Puiſſances peut ainſi mouvoir à ſon gré celle qui doit lui ſervir de barriere, n'eſt peut-être qu'une belle chimere. J'y vois toutes les marques extérieures de l'Autorité. Mais l'indépendance eſt certainement le caractere eſſentiel de la liberté, dans un

Gouvernement tel que celui-ci. Il eſt à craindre, dit un Auteur Anglois, que la Maſſe que l'on porte devant le Parlement ne ſoit bien-tôt plus qu'un véritable jouet, comme Cromwel l'a appellée de ſon temps ; ou ſi elle conſerve encore quelque poids, que ce ſoit pour opprimer, & non pour défendre.

D'où vient que les Romains ont porté ſi loin l'amour de la Patrie ? C'eſt que cette vertu pouvoit les élever aux premieres Charges de la République ; c'eſt par-là qu'un Plébéien devenoit Tribun, & qu'un Sénateur obtenoit le Conſulat. Mais vous m'avouerez, Monſieur, qu'ici le zele du bien public n'eſt pas la voie la plus courte pour arriver aux dignités. Lorſqu'il ſera queſtion de remplir une place de Député à la Chambre Baſſe, celui qui aura dépenſé le plus d'argent, ſera ſouvent préféré à celui qui ſeroit le plus en état de ſervir ſa Patrie.

Si c'eſt un inconvénient dans le Gouvernement Anglois, que le pouvoir de faire la guerre, & celui de

lever l'argent qui en eſt le nerf, ne ſoient pas dans la même main, il eſt compenſé par l'avantage qui en revient au Peuple, qu'il eſt plus difficile par-là d'engager dans des guerres onéreuſes.

Une Iſle ſemble faite pour le Commerce, & ſes Habitants doivent plus ſonger à ſe défendre, qu'à étendre leurs conquêtes ſur le Continent. Ils auroient trop de peine à les conſerver, ſoit à cauſe de l'éloignement; ſoit à cauſe des hazards de la Mer. Une Nation commerçante ne doit faire la guerre que pour protéger ſon Commerce. A pluſieurs égards, la nature du Gouvernement d'Angleterre convient entiérement & à la ſituation du Pays, & au tempérament de ſes Habitants. Il eſt pourtant à remarquer, que comme ici le Roi & le Peuple ont des intérêts ſéparés, autant la guerre eſt funeſte pour la Nation, dont elle détruit le Commerce, autant elle eſt avantageuſe pour le Souverain, dont elle augmente la puiſſance. Il obtient alors tout ce qu'il veut; les

eſprits les plus diviſés ſe réuniſſent pour ſoutenir la cauſe commune. Il n'eſt pas étonnant que les Rois d'Angleterre prennent parti dans toutes les guerres de l'Europe : ils ne font que ſuivre en cela leur intérêt perſonnel. Ils ne ſont jamais ſi puiſſants au dedans, que quand ils occupent au dehors l'inquiétude naturelle de leurs Sujets. En général il réſulte & des avantages ſi conſidérables, & de ſi grands inconvénients du Gouvernement Anglois, qu'on ne ſait de quel côté penche la balance. Le Peuple eſt réellement plus riche ici que par-tout ailleurs ; & il doit du moins en partie cet avantage à la ſageſſe de ſes Loix. Mais au milieu de toute cette abondance, la Nation eſt tellement déſunie & déchirée par des Factions continuelles, qu'elle ſemble à tout moment menacée des horreurs des guerres civiles. Ces factions, ces libelles, ces défiances que l'on inſpire au Peuple, ſont des germes d'Anarchie, dont les mauvais fruits muriſſent tôt ou tard.

C'eſt une queſtion propoſée par

tous les Politiques, que de déterminer lequel des deux Gouvernements eſt préférable, celui d'un ſeul ou celui de pluſieurs; & peut-être reſtera-t-elle encore long-temps dans l'indéciſion. Les Juges, de part & d'autre, ſont trop prévenus pour qu'on puiſſe s'arrêter à leurs opinions. Il me paroît à moi que le Gouvernement le plus parfait, eſt celui dont l'adminiſtration eſt la plus facile, & où l'ordre une fois établi, eſt gardé le plus exactement; celui où la ſubordination, qui doit être obſervée entre ceux qui ſont choiſis pour commander & ceux qui ſont faits pour obéir, eſt le mieux obſervée, & où l'on reſpecte le plus les Loix qui aſſurent la tranquillité de l'Etat. Voilà, je penſe, ce qui ſe trouve plus ordinairement dans les Etats qui n'ont qu'un Chef, que dans ceux qui en ont pluſieurs. Mais peut-être qu'en effet le Gouvernement le meilleur, ce n'eſt ni une Monarchie, ni une République; mais ſoit Monarchie, ſoit République, celui dont les Chefs ont le plus de probité & de vertu.

On a coutume de comparer le Corps politique au corps humain. En ſuivant cette idée, ſi l'on regarde comme un mauvais tempérament celui qui eſt inégal, on doit ſoupçonner un vice radical dans la Conſtitution d'un Etat ſujet à de fréquentes altérations. Un homme tourmenté d'une fievre continue, avec de fréquents redoublements, me paroît l'image du Gouvernement Anglois, toujours troublé par les Factions, & ſouvent altéré par les révolutions qui y arrivent. A préſent même il ſemble être dans une eſpece de criſe : ceux qui le connoiſſent le mieux, prétendent qu'il n'auroit pas la force d'en ſupporter une violente, & que preſque tout le corps aujourd'hui eſt infecté de cette corruption qu'ils appellent la cangrene politique. Il eſt certain que comme les corps naturels, les Gouvernements, avec les principes de leur conſervation, ont auſſi des ſemences de ruine, mêlées eſſentiellement à leur Conſtitution. Ces germes pernicieux après une certaine

période de temps commencent à opérer, & des ravages qu'ils cauſent, réſulte enfin la diſſolution totale de la forme à laquelle la vie eſt attachée. S'il eſt vrai que le Gouvernement Anglois ſoit un des plus parfaits qui aient jamais été imaginés, n'eſt-ce pas à la honte de la ſageſſe humaine ! On doute ſi elle a mieux rencontré que le hazard qui a établi ailleurs des Monarchies pures & ſimples.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XV.

A Monſieur HELVETIUS.

Sur le goût qu'ont les Anglois pour tout ce qui eſt extraordinaire.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

SI quelque choſe pouvoit me perſuader que la ſingularité dont les Anglois ſont vanité, leur eſt naturelle, c'eſt qu'en effet, dans les choſes de goût, elle eſt ce qui les affecte le plus. Dans les Sciences comme dans les Arts, la plûpart de leurs productions ſont marquées à ce coin. Ils ont pluſieurs ouvrages eſtimés parmi eux, & qui n'ont d'autre mérite.

C'eſt, en tout pays, que le plus grand nombre des hommes ſe plaiſent aux repréſentations des choſes extraordinaires. Ils ſemblent ne connoître des ſenſations agréables, que celles qui ſont fortes, ils n'ont pas les organes aſſez délicats pour

être affectés des objets gracieux ; on ne leur plaît qu'en les étonnant. Combien en eſt-il qui préféreront à la danſe noble & gracieuſe de Dupré, les tours d'un Balladin qui hazarde ſa vie ſur la corde, & qui ne ſe doutent pas que leur plaiſir ne vient que de l'idée du péril qu'il court ?

Si le Peuple eſt par-tout frappé du ſingulier, il n'en eſt point qui en ſoit auſſi amoureux que celui d'Angleterre. Ces deux figures ridicules & giganteſques qu'on ſemble n'avoir mis à l'Hôtel de Ville de Londres, que pour faire peur aux enfants, & cette repréſentation indécente d'un de leurs Rois, qu'on voit à la Tour, indiquent le goût de la Nation. En Angleterre le rare tient lieu de beauté, & tout homme eſt ſûr de réuſſir en s'affichant pour extraordinaire. Le grand Thomas, pour faire fortune, devroit quitter le Pont-neuf & venir s'établir ici à *Charing-Croſſ* (*). Pluſieurs de ſon mêtier ſe ſont enrichis à Londres, qui n'avoient pas, à beaucoup près, un

(*) Place de Londres.

auſſi grand chapeau, ni autant de reſſources que lui, pour fixer les yeux de la populace (*).

En France, nous ne remarquons pas même ceux qui ſe diſtinguent par des ſingularités louables. Il mourut l'an paſſé à Paris un Cordonnier qui laiſſa une Bibliotheque aſſez bien choiſie, que l'on vendit à ſon inventaire près de deux mille écus. Son nom n'en eſt pas, pour cela, plus connu. Si un pareil fait fut arrivé à Londres, les Gazettes & les Journaux

(*) J'ai lu depuis peu dans *le Perquiſiteur*, des plaintes ameres contre certain Artiſte étranger que ſa longue barbe & ſon habit Turc ont mis à Londres dans la plus grande vogue; quoique, dit-on, ſes talents ſoient très-inférieurs à ceux de pluſieurs Anglois qui exercent la même profeſſion. Sur quoi l'Auteur demande à ces Artiſtes, qui ſe déchaînent ſi fort contre lui, ſi leur ſujet de plainte eſt juſte. „ On croiroit, dit-il, à vous „ entendre, que les Anglois n'ont point de barbe, „ ou qu'il y a ici une loi comme en Ruſſie, pour „ défendre de la laiſſer croître. Si l'homme en „ queſtion n'eſt pas meilleur, du moins il n'eſt pas „ pire qu'un Chrétien. Il ne prétend pas que je „ ſache avoir aucune patente excluſive pour cette „ eſpece d'acoutrement; & s'il a découvert qu'en „ ſe ſoumettant à manger ſon pain avec la ſueur „ de ſa mouſtache, il en gagnera de meilleur „ qu'il ne pourroit faire autrement, ce ſeroit „ follement diſputer des goûts, que de lui en faire „ un reproche. „

de toute eſpece en euſſent parlé, & les Ecoliers des deux Univerſités euſſent fourni plus d'une épitaphe à ſa louange.

Le goût des Anglois pour les choſes purement extraordinaires, eſt tel, qu'ici l'on aime mieux voir le portrait d'un vieillard qui a vécu inutile & ignoré cent & tant d'années, que celui du Duc de Marlborough, qui a rendu de ſi grands ſervices à la Nation. Un Anglois riche fera peindre & graver à ſes dépens la Maîtreſſe d'une Auberge, qui ſe ſera illuſtrée par ſon éfronterie & par ſon adreſſe à ſe battre à coups de poing; & l'eſtampe d'un Garde-Chaſſe, qui n'a de mérite que ſon viſage enluminé, fera le pendant de celle de Farinelli. Enfin beaucoup de gens aimeront mieux avoir ſous les yeux le deſſein & la dimenſion d'un vieux arbre, (*) pourri aux trois quarts, mais au travers duquel un carroſſe à ſix chevaux peut paſſer, que les payſages les

(*) Cet Arbre ſe voit dans la Province de Nottingham, dans un Parc du Duc de Norfolck.

plus agréables de Paul Brill, ou de Claude Lorrain.

En tout genre, les Anglois ſont moins frappés du beau & du vrai, que de l'extraordinaire & du fantaſque. Leurs Ecrivains, comme leurs Artiſtes, cherchent plus à imaginer quelque choſe de bizarre, que quelque choſe de gracieux. Et pour revenir à la morale, ſi on en excepte les vertus eſſentielles, qui ſont les mêmes dans toutes les Nations, il me paroît que dans la vie civile on ſe pique plus ici d'être ſingulier que d'être raiſonnable.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XVI.

A Monſieur DE BUFFON.

Sur les Domeſtiques Anglois.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

IL n'eſt pas étonnant que l'on trouve en Angleterre tant de Domeſtiques François : à Londres, où l'on ſe plaît à parler notre Langue, à copier nos uſages, à imiter nos mœurs, ils entretiennent dans nos manieres ceux qui les aiment ; & les Anglois les paient à proportion de l'utilité qu'ils en retirent.

Je ne connois de mépriſable que le vice. On doit faire plus ou moins attention aux hommes ſelon le rang où le ſort les a placés ; mais il n'en eſt aucune claſſe, que l'on doive aſſez peu eſtimer pour dédaigner de la connoître. La différence qui ſe trouve entre les conditions de la vie, ne ſe fait pas toujours ſentir entre ceux

qui les rempliſſent. Un Grand peut avoir l'ame baſſe ; un Eſclave peut l'avoir élevée. On trouve quelquefois dans l'état le plus abject les traits qui font le plus d'honneur à l'humanité. Rome a eu des Eſclaves qu'elle a été forcée de compter parmi ſes Héros.

Vous êtes trop Philoſophe pour que je craigne d'entrer avec vous dans quelques détails ſur cette ſorte d'hommes aſſez malheureux pour être obligés de ſe vendre en quelque façon aux autres, & que l'on appelle communément Domeſtiques. Leurs mœurs peuvent contribuer à faire connoître une Nation : la façon de penſer générale, influe ſur tous les états. On peut dire que les Domeſtiques ont tous les défauts du Peuple par l'éducation, & tous ceux de leurs Maîtres par l'exemple.

Les Domeſtiques ſont une ſorte d'hommes qui par une ſuite néceſſaire des Sociétés policées, ſont deſtinés à vivre dans la dépendance de ceux dont ils ont beſoin. Les Anglois, à qui toute ſorte de

dépendance eſt inſupportable, ſont les moins propres à remplir les devoirs de cet état ſubalterne. Ils ſont auſſi mauvais Valets que bons Maîtres. Peut-être pourroit-on dire de nous le contraire, & malheureuſement ce ne ſeroit pas faire notre éloge.

La ſeule vertu qu'on trouve aſſez communément dans les Domeſtiques Anglois, eſt une de celles qui ſont particulieres à cette Nation, je veux dire la propreté. Du reſte ils ont l'air gauche & les manieres mauſſades en tout ce qu'ils font. Ils ont, avec cela, une eſpece de hauteur qu'il ſeroit plus heureux de ne pas connoître dans cet état, puiſqu'elle ne peut qu'en rendre le joug plus peſant. C'eſt un défaut qu'on leur reproche, & qui pourroit n'être qu'une ſuite du caractere fier de la Nation. D'ailleurs ce que nous appellons fierté ne leur paroît peut-être à eux-mêmes que nobleſſe & élévation d'ame.

Si l'on voit ici tant de Domeſtiques étrangers, c'eſt parce qu'en effet on y eſt mieux ſervi par ceux qui

qui, de bonne heure, ont été accoutumés à la ſoumiſſion, dans des Pays où la ſubordination eſt mieux établie, que par ceux que l'honneur d'être nés Anglois touche ſi fort, qu'ils penſent y déroger, s'ils conſentent à faire au deſſus de la troiſieme partie de l'ouvrage pour lequel ils ſont payés.

Ils ne ſe contentent pas de ſervir mal leurs Maîtres; ils font une guerre continuelle, quelquefois même ſanglante, aux Domeſtiques étrangers qui les ſervent mieux. Cet eſprit exclusif & perſécutant donna lieu il y a quelque temps à une ſorte de *Guerre ſervile*, au milieu de la Capitale. Un comité choiſi de ces Meſſieurs indiqua par les papiers publics, un rendez-vous à une certaine Taverne, *pour concerter les moyens d'obliger leurs Maîtres de chaſſer tous leurs Domeſtiques étrangers.* Un Juge de paix, également vigilant & courageux, vint à bout de diſſiper cette eſpece de conſpiration, & le Roi l'en a recompenſé en le faiſant Chevalier (*).

(*) *The Monthly Review*, Juillet 1756, annonce

Les Anglois ſont le Peuple qui ſe ſoumet le moins aux inconvénients de toutes les Sociétés. Ils tombent ſur cela dans une eſpece de contradiction. Ils aiment l'ordre, & ils ne peuvent ſouffrir la Police qui en eſt le ſoutien. Ils ſentent combien il eſt néceſſaire que les Loix ſoient reſpectées, & ne font aucun effort pour réprimer la licence. Ils veulent un Roi, aux conditions, pour ainſi dire, de ne lui point obéir. En un mot, dans l'état même le plus bas de tous, le commandement les étonne. Eſt-ce vice, eſt-ce vertu ? Eſt-ce l'effet de leur amour pour la liberté, eſt-ce celui d'une fierté qui ne peut ſe réſoudre à plier ?

Les Domeſtiques Anglois ont un autre défaut ſi général, qu'il fait une partie de leur caractere ; c'eſt d'être extrêmement intéreſſés. Ils péchent également & par l'attachement à l'argent & par la vanité. Le premier de ces vices les rend auſſi bas, que l'autre les rend quelquefois impertinents.

une Brochure intitulée : *Adreſſe aux perſonnes de Qualité qui emploient des François à leur ſervice, par Iack Anglois, Domeſtique hors de place.*

Je ne dois pas, Monſieur, vous laiſſer ignorer un uſage que je crois particulier à l'Angleterre. Ici, partout où l'on va dîner, ſoit à la ville ſoit à la campagne, il faut abſolument donner à chaque Domeſtique; & cela plus ou moins, ſelon ſon rang & celui de la perſonne chez qui l'on eſt. Ils ont mis tous les états à contribution, & l'on pourroit s'y faire, ſi du moins on en avoit le tarif. On ſent bien qu'il n'eſt pas juſte de traiter le Sommelier d'un Pair du Royaume, comme celui du Shérif (*) d'une petite ville; mais comment apprécier les différences qui doivent s'obſerver entre ceux d'un Duc, d'un Comte ou d'un Baron? Ce ſont de ces choſes qu'apparemment l'on ne peut apprendre que par une grande pratique du monde. Gemelli Carreri remarque dans ſon Voyage de la Chine, que dans ce Pays on obſerve à la fin du repas *une coutume qu'aucune autre Nation n'approuvera*, qui eſt que chacun des

(*) C'eſt une ſorte de Magiſtrat annuel, particulier à l'Angleterre.

Conviés laiſſe neuf ou dix pieces de huit, plus ou moins ſelon ſa qualité, entre les mains d'un Domeſtique, & qu'ainſi, quelque part où l'on aille, on paie le vin que l'on boit. Il ne ſe doute pas que nos voiſins font la même choſe. Il eſt ſingulier de trouver ſi près de nous des mœurs ſi étrangeres. Si ceux qui vont au bout du monde connoiſſoient mieux l'Europe, ils ſeroient moins étonnés de tout ce qu'ils remarquent ailleurs. Nous avons des forêts peuplées d'Arabes, à qui il ne manque que la barbe : nous avons juſques à nos Iroquois & nos Topinambous.

Quoiqu'il en ſoit ; en Angleterre ; lorſque l'on ſort de la maiſon où l'on a dîné, on trouve tous les Domeſtiques rangés en haie ſur ſon chemin, comme s'ils en compoſoient la garde, depuis le Maitre d'Hôtel juſqu'au dernier Valet de livrée, & chacun d'eux vous tend la main d'une maniere auſſi délibérée que l'ont en pareil cas nos Valets d'Auberge. C'eſt la ſeule action où les Domeſtiques

Anglois n'aient pas l'air contraint, & où ils paroiſſent l'avoir poli. Tandis que vous diſtribuez vos libéralités, le Maître de la maiſon qui vous reconduit tourne la tête à chaque fois, comme s'il rougiſſoit de ce que vous payez le repas que vous avez pris chez lui. Et vraiſemblablement les Chinois à cet égard ont la même pudeur.

Je ne ſai ce que cet uſage caractériſe le plus, ou la généroſité des Maîtres, ou l'ame baſſe & intéreſſée des Valets. Il prouve du moins que les Anglois ne vivent pas autant les uns avec les autres, que nous vivons parmi nous. Le jour où ils ſe viſitent paroît à tous leurs Domeſtiques un jour de Fête : ils étalent ſur le buffet la richeſſe & toute l'argenterie du Maître : & c'eſt pour les peines extraordinaires qu'ils prennent, qu'ils ont établi l'eſpece d'impôt dont nous parlons.

Il n'y a perſonne ici de raiſonnable, qui ne ſente les inconvenients d'un pareil uſage ; mais il eſt ancien, &, comme tel, généralement obſervé.

En vain pluſieurs perſonnes du premier rang ont fait quelques tentatives pour l'abolir : elles y ont toutes échoué. Ce Peuple qui ſe pique tant d'être Philoſophe, eſt néanmoins celui qui tient le plus aux anciennes coutumes. On penſe ici bien différemment d'autrefois, mais on y vit encore de même.

D'ailleurs ceux qui ont beaucoup de Valets, & qui par conſéquent donnent le ton, ſont trop intéreſſés à conſerver cet uſage ; il tient ſouvent lieu de gages à leurs Domeſtiques. Mais autant cette coutume leur eſt favorable, autant elle eſt à charge aux gens d'une fortune médiocre qui ont la manie de vouloir hanter les Grands. Ils ſont obligés de payer cet honneur quelquefois plus qu'il ne vaut. Le Duc de Richemont faiſoit un jour des reproches au célebre M. de Moivre, de ce qu'il ne venoit pas dîner chez lui ; *il faut*, dit-il, *Milord, que vous ayez la bonté de m'excuſer, je ne ſuis point aſſez riche pour avoir ſouvent cet honneur-là.*

Si les Domeſtiques Anglois ſont

intéreſſés, il faut avouer auſſi qu'ils ont de la reconnoiſſance. A la ville, pour vous la témoigner, lorſque vous ſortez de chez leurs Maîtres, ils appellent vos gens à haute voix, & prononcent votre nom avec emphaſe. Leur ton plus ou moins élevé, annonce le degré de votre généroſité & de leur reconnoiſſance. Quelquefois même, dans l'eſpoir d'en être payés, ils donnent à un homme des qualités qu'il n'a pas. Ce ſont apparemment eux qui ont introduit l'uſage en Angleterre d'appeller un Capitaine, Colonel; & un Apothicaire, Docteur. Il ſe trouve des gens auſſi ridicules que le Bourgeois Gentilhomme, qui ont la ſottiſe d'être flattés de titres qui ne leur ſont pas dus, & d'acheter fort cher le *Monſeigneur*.

A la campagne, les Domeſtiques de celui chez qui vous avez dîné, ont acquis d'avance des droits à vos libéralités. Ils ont enivré tous les vôtres, & c'eſt en quoi ils exécutent le plus ponctuellement les ordres de leurs Maîtres; car ſur cela on leur en donne

de précis. Lorſque quelqu'un reçoit une viſite à ſa Campagne, s'il fait vivre, il ne doit pas ſouffrir que celui qui la lui rend s'en retourne, ſans que le Maître & les Valets ſoient auſſi ivres les uns que les autres. On ne permet guere au Cocher de monter ſur ſon ſiege, que lorſqu'il n'eſt plus en état de s'y tenir; & le tout à charge de revanche. C'eſt de la part des inférieurs une marque de reſpect pour ceux d'un plus haut rang; c'eſt dans ceux-ci même un témoignage de bonté pour ceux qui ſont au deſſous d'eux : en un mot, c'eſt un des articles eſſentiels de la civilité Angloiſe. La politeſſe des Chinois ſe trouve encore en cela conforme à celle des Anglois; à la Chine on croiroit n'avoir pas donné un bon repas, ſi les conviés ne s'en retournoient tous ivres.

Le plus grand inconvénient de cette coutume, c'eſt qu'elle entretient les Domeſtiques dans un vice auquel le bas peuple n'eſt que trop enclin, & qui les met ſouvent hors

d'état de ſervir leurs Maîtres lorſqu'ils leur ſont le plus néceſſaires. Mais en pareil cas les Anglois ſont plus indulgents que nous ne le ſommes : peut-être parce qu'ils connoiſſent mieux que nous juſqu'où va la foibleſſe humaine à cet égard. Les défauts que les hommes pardonnent le plus aiſément, ſont ceux où ils ſentent que leur propre penchant les entraîne.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XVII.

A Monſieur L'ABBÉ D'OLIVET.

Sur la Verſification Angloiſe.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

J'AI lû avec beaucoup de plaiſir vos Remarques ſur Racine; on reconnoît dans ce petit Ouvrage la juſteſſe de votre goût, la ſagacité de votre diſcernement & la grande connoiſſance que vous avez de notre Langue. Ce n'eſt pas ſeulement en Grammairien, c'eſt en Philoſophe que vous l'examinez. Votre Traité de la Proſodie Françoiſe eſt un excellent Ouvrage en ſon genre. Vous avez la gloire d'avoir le premier écrit parmi nous ſur une matiere également utile aux Auteurs de tout genre. Vous avez fait ſentir que dans notre Langue, même la Proſe eſt ſuſceptible d'un certain nombre, & qu'elle a ſon harmonie auſſi bien

que les Vers. Ceux qui ont de l'oreille ne peuvent lire vos Traductions ſans s'appercevoir que vous-même vous avez donné des exemples de ce que vous enſeignez aux autres : vous avez imité, autant qu'il étoit poſſible, le nombre & la cadence de la Proſe de Ciceron. Non content d'avoir défriché ce champ, qui, ſans vous, ſeroit encore inacceſſible, vous avez tracé avec toute la juſteſſe poſſible le chemin qu'il faut ſuivre pour pénétrer plus avant. Quelles obligations ne vous ont pas nos Ecrivains de toute eſpece ! En mon particulier, Monſieur, je voudrois pouvoir vous rendre le plaiſir que vous m'avez fait, par quelque choſe de ce genre qui pût vous ſatisfaire. Mais ce ſeroit trop eſpérer ; il n'eſt donc pas donné à tout le monde de ſe faire lire, en traitant des matieres auſſi ſeches.

J'aimerois aſſez vous entretenir de la Poéſie des Anglois ; mais Milton, dont un de vos Confreres nous a donné une ſi belle Traduction, vous en fait mieux connoître le génie

que tout ce que je pourrois vous en dire. Je me contenterai donc de vous parler de leur verſification, ſur laquelle il m'eſt plus aiſé de vous ſatisfaire.

Vous ſavez que dans les Poëmes Epiques & Dramatiques, les Anglois ont ſecoué le joug de la Rime ; ils s'y ſoumettent encore dans les autres eſpeces de Poéſie ; & leur Verſification rimée, qu'ils ont imitée de la nôtre, eſt à peu près la même. Vous jugerez par ce qu'ils en ont conſervé, comme par les changements qu'ils y ont faits, des avantages que leurs Poëtes en peuvent retirer. Il eſt du moins certain que ſi toutes ces différences ne la rendent pas plus agréable, elles la rendent plus facile.

Par exemple la diſtinction des Rimes maſculines & féminines, n'a aucun lieu dans la Poéſie Angloiſe. Quoique leur Langue ait beaucoup moins de mots que la nôtre qui finiſſent par un *e* muet, leurs Vers ne laiſſent pas d'être pleins de ces Rimes que nous appellons féminines.

Telles ſont celles-ci : *Fame*, *Name*, *Love*, *Move*, *Dance*, *Chance* ; &c. *Shore* & *More*, en Anglois, ont le même ſon qu'*Aurore* & *Flore*, en François. Mais à cet égard les Poëtes Anglois font ce que faiſoient nos anciens Poëtes. Ils admettent indifféremment les Rimes maſculines & féminines ſelon qu'elles ſe préſentent. Il eſt vrai que quelques-uns de leurs Auteurs ſe ſont plaint de ce que celles-ci ne ſont pas aſſez fréquentes dans leur Langue. Les différentes eſpeces de Rimes plattes & de Rimes mêlées dont nous faiſons plus d'uſage qu'eux, ſont autant de délicateſſes qui flattent notre oreille, & la diſtinction de celles qui ſont maſculines ou féminines, n'a été imaginée parmi nous que lorſque notre Poéſie a commencé à prendre un plus haut vol.

Les Anglois ont les mêmes eſpeces de Vers que nous, mais ils en font un uſage tout différent. Dans la Tragédie, la Comédie & la plûpart des Ouvrages de longue haleine, nous avons coutume de nous ſervir du Vers Alexandrin : les Anglois au

contraire ne l'admettent preſque nulle part. A la vérité Dryden en a entremêlé pluſieurs dans ſes derniers Ouvrages; mais M. Pope lui en fait un reproche. Les Italiens & les François n'employoient autrefois que cinq pieds ou dix ſyllabes dans le Vers héroïque; les Anglois ont retenu cet uſage. Et comme c'eſt le genre de Vers auquel ils ſe ſont le plus appliqués, ils en ont rendu le méchaniſme plus facile & plus varié; & par-là, ſi on les en croit, le Vers même plus harmonieux & plus agréable. Nous plaçons toujours le repos après la quatrieme ſyllabe.

Je vis ici, grace aux deſtins proſperes;
Comme autrefois vivoient nos premiers Peres;
Avec la Paix & la Frugalité.
Le doux Repos & l'aimable Gaîté,
Des Philémons cherchent les toits ruſtiques;
Les Jeux, les Ris ſont mes Dieux domeſtiques;
Aucun Souci ne trouble mon ſommeil.
Et le Plaiſir m'attend à mon réveil.
Seul de mon temps il diſpenſe l'uſage;
Le goût des fleurs, l'amour du jardinage,
Me font paſſer les plus heureux moments,
Et tous mes ſoins ſont des amuſements.

Cette meſure de Vers continuellement répétée, peut à la longue fatiguer l'oreille ; les Anglois ne courent pas le même riſque : tantôt ils placent comme nous la pauſe à la quatrieme ſyllabe ; tantôt ils coupent les Vers au milieu, comme dans l'exemple ſuivant :

J'aime à contempler * l'éclat de l'Aurore,
Je ſuis les Zephirs * à la Cour de Flore,
Des tendres oiſeaux * j'aime les concerts ;
Ils chantent l'amour * ſur des tons divers.

Tantôt enfin ils placent le repos après la ſixieme.

Livrons-nous aux plaiſirs, * paſſons nos jours
A la Cour de Venus * & des Amours.

C'eſt des changements & des arrangements judicieux de ces différentes céſures, que dépend la variété de la Verſification Angloiſe : j'eſſaierai de vous en donner une idée par un morceau de quelques Vers où vous les trouverez entremêlés.

A la Campagne | on a l'eſprit tranquile ;
Du Philoſophe | elle eſt l'unique aſyle ;

Elle fut toujours * l'objet de mes vœux;
Les devoirs gênants * & les ſoins fâcheux,
A mon repos | n'y portent nulle atteinte.
Je hais l'eſclavage * & fuis la contrainte:
Ici je ſuis libre, * ainſi je m'y plais.
Mais dans les Cités * le fut-on jamais?
Tyrans des uns | des autres les Eſclaves,
Là tour à tour | on ſe charge d'entraves;
Le préjugé | corrompant juſqu'aux cœurs,
Au gré de la mode * y régle les mœurs.
Pour avoir des jours * ſereins & tranquilles,
Il faut s'éloigner * du gouffre des Villes;
On y reſpire | un air contagieux,
L'air que je reſpire * eſt pur en ces lieux;
On n'y connoît | la Fourbe ni l'Envie,
Ni les chagrins | le poiſon de la vie.
Une heureuſe innocence * y regne encor;
Tout y reſſent | les Mœurs de l'Age d'or.

M. Pope, le Deſpréaux d'Angleterre, & dont les ſentiments ſur cette matiere doivent tenir lieu de loi, eſt d'avis que pour donner aux Vers plus d'harmonie & de variété, les pauſes à la quatrieme & à la ſixieme ſyllabes ne doivent pas être continuées plus de trois fois de ſuite, ſans l'interruption d'une autre, de peur de laſſer l'oreille par un ton continu;

continu ; & comme le Vers que la céſure coupe au milieu court plus vîte, il lui paroît qu'il peut être continué plus longtemps, ſans qu'il fatigue autant que les autres.

Pour moi je trouve que la pauſe après la ſixieme ſyllabe, eſt beaucoup plus lourde que celle après la quatrieme ; ſi elle eſt en effet auſſi languiſſante qu'elle me le paroît, nous ne perdons pas beaucoup à n'en pas faire uſage. Je ne dirai pas la même choſe de celle qui partage les Vers en deux parties égales.

Sur des lits de fleurs * l'aimable Jeuneſſe,
Avec les Plaiſirs * folâtre ſans ceſſe.

Cette meſure eſt, ſi je ne me trompe, auſſi harmonieuſe qu'aucune autre, & pourroit être très-favorable à la Poéſie Lyrique. Nos Vers de dix ſyllabes, il en faut convenir, ſont un peu monotones : cette diverſité de repos paroît remédier à ce défaut dans ceux des Anglois. Elle rend leur Verſification plus variée & plus riche.

Une choſe particuliere aux Poëtes Anglois, c'eſt leur goût pour les Rimes *Triples*. Je paſſe encore tout de ſuite à l'exemple comme à la meilleure façon de me faire entendre.

Ne cherchons point parmi les vains plaiſirs,
Le bien ſuprême où tendent nos deſirs;
De la Raiſon le flambeau nous éclaire,
Suivons toujours ce flambeau ſalutaire:
Loin que nos ſens ſatisfaſſent nos vœux,
Ils ſont pour nous des guides dangereux,
Le Sage ſeul eſt en effet heureux.

C'eſt ainſi que de temps en temps les Anglois répétent trois fois la même Rime, & cela dans toutes leurs eſpeces de Poéſies; c'eſt leur maniere de fermer ce qu'on appelle une tirade. Dans la Tragédie même dont ils ont banni la Rime, ils y ont recours pour les morceaux les plus frappants. C'eſt leur maniere d'annoncer à ceux de leurs Auditeurs, dont l'intelligence leur eſt ſuſpecte, qu'ils vont leur dire de belles choſes. Ils terminent d'ordinaire chaque Acte par un couplet de neuf ou de onze

Vers dont les trois derniers riment enſemble. Ces eſpeces de *Tercets* ont un grand charme pour eux, & l'on n'en doit pas être ſurpris, c'eſt un effet de l'habitude qui fait trouver du plaiſir à tout. Cependant M. Pope, à qui je m'en rapporte pour tout ce qui regarde les Vers Anglois, blâme ce fréquent uſage des Rimes triples comme une licence vicieuſe, & voudroit qu'on ne s'en ſervît que pour les endroits qui ont quelque beauté.

Vous ſavez, Monſieur, qu'une des choſes qui contribue le plus à la difficulté de notre Verſification, c'eſt que les mêmes mots n'ont pas toujours la même meſure dans les Vers. *Ame*, *Femme*, *Prendre*, *Tendre*, *&c.* n'ont qu'une ſyllabe à la fin d'un Vers, ou devant une voyelle; devant une conſonne, ils en ont deux. Il en eſt de même de tous les mots d'une ou de pluſieurs ſyllabes qui finiſſent par un *e* muet, ils ſont plus ou moins longs, ſelon le lieu où ils ſont placés. Les Anglois comptent cet *e* muet pour rien, quelque part qu'il ſe trouve; *Love*, *Wine*, *Bottle*, *White*,

&c. ſont toujours des Monoſyllabes dans leurs Vers. C'eſt peut-être ce qui leur donne une certaine dureté qui ne ſe trouve pas dans les nôtres. Notre pratique à cet égard, en rendant les Vers François plus doux, peut les rendre auſſi plus languiſſants & plus foibles. Par un uſage contraire, les Vers Anglois ſont quelquefois plus forts, mais communément plus durs. Si pour y dire plus de choſes, ils riſquent quelque rudeſſe, la crainte de bleſſer l'oreille fait peut-être que nous n'y en diſons pas aſſez. Il faut pourtant convenir qu'en toutes ſortes de Langues, les génies ſupérieurs trouvent toujours les moyens de vaincre les plus grandes difficultés. Les Vers de Corneille ſont pleins de force, ceux de Waller ont de la douceur.

La Verſification Angloiſe a un défaut bien contraire à l'harmonie, c'eſt de permettre l'*Hiatus*. Dans toutes les Langues, les Poëtes ont toujours été bleſſés du choc déſagréable de deux voyelles. Depuis que, parmi nous, Malherbe s'eſt piqué de ne ſe point permettre un ſeul

Hiatus, nos bons Poëtes ont ſuivi ſon exemple, & c'eſt aujourd'hui, pour nous, une faute ſi groſſiere, que perſonne ne la commet plus. Les Poëtes Anglois, même les plus célébres juſqu'ici, n'ont pas eu cette délicateſſe. M. Pope qui a mieux ſenti qu'un autre le mauvais effet qu'il y produit, eſt auſſi celui de tous qui s'en eſt le moins permis. On ne peut rien reprocher aux Anglois du côté du Génie, mais ils ont peut-être un peu trop négligé de perfectionner l'Art.

Pour ce qui eſt de notre Poéſie, ce ſeroit, je penſe, une entrepriſe dangereuſe que d'y vouloir rien innover. Au point de politeſſe & de perfection où nos grands Maîtres l'ont portée, nous n'avons rien de mieux à faire que de les imiter. Ceux qui ont voulu marcher par des routes autres que celles qu'ils nous ont tracées, ſe ſont preſque tous égarés.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XVIII.

A Monſieur DE CRÉBILLON, Fils.

Sur l'inconſtance des Anglois & des François dans leurs Modes, avec quelques Remarques ſur le goût particulier des Dames Angloiſes à cet égard.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

JE ſuis toujours ſurpris que le bon ſens des Anglois ne les ſauve pas de bien des ridicules, qui ſembleroient n'être faits que pour une Nation auſſi légere que la nôtre. On ſait juſqu'à quel point nous pouſſons l'extravagance de nos Modes; toutes folles qu'elles ſont néanmoins, ce Peuple ſi ſage les adopte: les Anglois ſont peut-être pis: ils s'exercent, comme nous, à en inventer de nouvelles; & dans les choſes qui ſont du reſſort du

goût, ils ne rencontrent pas heureusement. On ne trouvera pas dans les deux Chambres du Parlement de ces génies heureux & féconds, dont le goût supérieur fait le destin des Modes, qui hazardent tout, & qui font tout réussir, que tout le monde condamne, & que tout le monde imite. C'est un avantage que quelques Anglois voudroient disputer à nos François, & je ne sais pourquoi ils nous envient une pareille gloire. Je les renvoie à vos Ouvrages pour apprendre en quelle estime sont parmi nous ces heureux Mortels qu'ils voudroient égaler (*).

A l'égard des Femmes en Angleterre, elles affectent autant de s'éloigner de nos Modes; que les Hommes du bel air s'étudient à les

(*) Quelqu'un qui voudroit un peu étudier d'où part en premiere source ce qu'on appelle *Modes*, verroit à notre honte qu'un petit nombre de gens de la plus mépriſable eſpece qui ſoit dans une ville, laquelle renferme tout indifféremment dans ſon ſein, pour qui, ſi nous les connoiſſions, nous n'aurions que le mépris qu'on a pour les gens ſans mœurs, ou la pitié qu'on a pour les fous, diſpoſent de nos bourſes, & nous tiennent aſſujettis à tous leurs caprices. *Mémoires de Sully.*

ſuivre : leur goût ne s'accorde avec celui des Dames de France qu'en un ſeul point, il eſt auſſi inconſtant. En ce Pays-ci, comme dans le nôtre, il n'y a rien de ſi changeant que la coëffure des Femmes. *Je me ſouviens*, dit M. Addiſſon, *de l'avoir vue hauſſer & baiſſer de plus de trente dégrés. Il y a dix ans ou environ qu'elle étoit montée à une hauteur ſi conſidérable, que les Femmes paroiſſoient beaucoup plus grandes que les Hommes.* A cet égard, depuis bien des années, & les Angloiſes & les Françoiſes ſont devenues plus humbles. Le Sexe a fait encore ici depuis peu un ſacrifice à la raiſon preſque auſſi conſidérable : il a beaucoup retranché de l'ampleur des paniers. Comme les Françoiſes ont ſuivi les Angloiſes dans leurs excès, j'eſpere qu'elles auront la ſageſſe de les imiter dans leur réforme : ſi c'eſt trop préſumer d'elles que de les croire capables d'un auſſi grand effort, du moins il n'eſt rien que le temps n'amene, & l'on doit tout attendre de l'inconſtance qui leur eſt naturelle.

Généralement parlant, on prétend qu'en fait de Modes, les Femmes ici réuſſiſſent encore moins que les Hommes. Celles que nos Françoiſes imaginent, nous plaiſent, ou du moins nous nous y accoutumons; ici au contraire le Sexe en invente, que les Anglois même ne peuvent ſouffrir; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que l'on remarque aujourd'hui que les Femmes qui ſe mettent le plus mal de toutes, ſont les Femmes de Condition. Si j'oſois en croire mes yeux, je ſerois aſſez de cet avis, mais je ne prétends pas être un aſſez grand Docteur ſur des matieres de pareille importance, pour oſer rien décider. Je ſoupçonne ſeulement, qu'en fait de Modes, les Angloiſes conſultent moins les graces, ou s'y connoiſſent moins que les Françoiſes; car on ne peut pas ſuppoſer qu'elles aient moins d'envie de plaire.

Il y a quelques années que les Dames du plus haut rang avoient imaginé ici une Mode aſſez extraordinaire, pour ne rien dire de plus,

c'étoit de ne porter que du linge chiffonné. Coëffures & manchettes, tout devoit l'être ; & l'art de chiffonner régulierement un mouchoir de cou, étoit alors la derniere cérémonie de la Toilette. Je vous laiſſe à deviner les raiſons d'une pareille Mode, & ſi elle n'avoit rien de contraire aux bienſéances dont les Angloiſes ſe ſont toujours piquées. Aujourd'hui dans leur façon de ſe mettre, elles paroiſſent vouloir imiter les Griſettes de Londres, qui plaiſent généralement à tous ceux qui en amour comptent les Titres pour rien. Je ne ſais ſi en cela elles ont quelques vues, mais il eſt ſûr que les hommes s'obſtinent à donner la préférence à celles-ci ; apparemment que l'amour propre des Femmes de Qualité les empêche de s'appercevoir qu'elles ne leur reſſemblent que par l'habillement.

Je dois pourtant remarquer une choſe à l'honneur des Angloiſes, c'eſt que parmi elles il ſe trouve un grand nombre de Femmes Philoſophes, qui ſe piquent tellement de liberté

& d'indépendance, qu'elles refuſent opiniâtrement de ſe ſoumettre au joug de la Mode, dont l'empire eſt ſi révéré en France par l'un & l'autre Sexe. Souvent même, pour mieux braver la multitude dont elles ne veulent pas recevoir la loi, elles inventent chacune des Modes particulieres à leurs perils & riſques; & quel qu'en ſoit l'événement, elles le ſoutiennent avec le courage le plus intrépide, & la conſtance la plus héroïque, ce qui fait qu'avec raiſon on peut leur donner le titre de Femmes fortes.

Si une Femme de cette eſpece eſt coëffée d'une façon bizarre, toute une Aſſemblée peut rire de la ſingularité de ſa figure, & ne la ſauroit déconcerter. J'en ai vu une porter un Oiſeau Royal, que l'on pourroit appeller monſtrueux, comparé à ceux qui ont paru en France: toutes les plaiſanteries qu'elle a eues à eſſuyer dans la Société, n'ont pu la déterminer à en rogner les aîles: vraiſemblablement elle trouvoit que cette Coëffure lui donnoit un air plus conquérant. C'eſt ainſi

qu'Alexandre portoit un Aigle déployé ſur ſon Caſque.

Quelquefois auſſi, faute d'invention, nos Miladis copient des Coëffures de leur goût d'après les Portraits de leurs Biſaïeules ou de leurs Triſaïeules ; de ſorte que d'ordinaire la Salle de l'Opéra de Londres eſt le répertoire des différentes Modes qui ont été imaginées depuis deux ou trois cents ans. En mon particulier, j'y ai reconnu toutes celles qui ont eu cours en France depuis François premier.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XIX.

A Monſieur le Duc D***.

Sur la Gaieté des François & la Mélancolie des Anglois ; & les bons ou mauvais effets de ces deux qualités, ſoit dans le général, ſoit dans le Particulier.

De Londres, &c.

MONSIEUR LE DUC,

IL faut être auſſi bon que vous l'êtes, pour ne pas oublier un Serviteur inutile ; moins je mérite à votre égard, plus je ſens combien il eſt flatteur pour moi de recevoir en Angleterre des marques de votre ſouvenir. Avec l'attachement le plus reſpectueux, je me trouve encore en reſte avec vous. Qu'il eſt beau dans le rang où vous êtes de ſavoir ſentir ! Qu'il eſt heureux de ſavoir penſer, & de réunir des avantages qui ne ſont bien appréciés que par le petit nombre qui les poſſede, à

ceux de la naiſſance beaucoup plus communs & toujours trop eſtimés par les hommes qui n'en ont point d'autre.

Vous vous êtes peint ſans le ſavoir dans la Lettre que vous m'avez écrite. J'y ai retrouvé toutes les graces, tous les charmes de votre entretien, cet eſprit aiſé & naturel que les Ecrivains de profeſſion ont tant de peine à imiter ; ce badinage léger, qui n'eſt que futilité dans ceux qui ne penſent pas, mais qui eſt le plus grand des agréments dans ceux qui ne s'en ſervent que pour faire perdre à la raiſon ſon ton ſérieux, & lui prêter celui de la plaiſanterie ; cette gaieté enfin vive & aimable, qui d'ordinaire eſt une marque & de la bonté du cœur & de celle de l'eſprit (*).

Puiſque vous daignez vous informer de ce que je fais, je vous avoue de bonne foi, qu'à préſent que la Langue de ce Pays-ci commence à

(*) *Gaudium hoc non naſcitur niſi ex virtutum conſcientia, non poteſt gaudere niſi fortis, niſi juſtus, niſi temperans.* Senec.

m'être familiere, j'étudie moins les Livres que les Hommes : cette étude a toujours été plus de mon goût, & peut-être eſt-ce la plus utile. Je profite davantage à écouter la converſation des gens avec qui je me trouve, qu'à lire dans mon cabinet un volume du Spectateur. J'en fais moi-même ici de temps en temps les fonctions, c'eſt la Patrie des Philoſophes : on en trouve dans tous les états, ainſi quelque part où je ſois, je cherche, j'examine. Tantôt je vais faire mes ſpéculations dans ces Caffés, où les Pairs du Royaume s'entretiennent des affaires du Parlement ; tantôt dans ceux où de graves Miniſtres de l'Egliſe Anglicane, la pipe à la bouche, cenſurent le Clergé de Rome : je ne dédaigne pas même d'aſſiſter à des conférences de Matelots, & de les entendre parmi les pots & les bouteilles déclamer contre le Gouvernement, maudire les François & jurer d'exterminer les Eſpagnols. Un Philoſophe qui obſervera de près cette Nation, ne peut qu'être ſurpris

du mêlange de vertus & de vices qui s'y trouve. Il remarquera quelquefois dans l'homme de la profeſſion la plus vile, cette nobleſſe & cette élévation de ſentiments qui rapprochent tous les états : d'autrefois il verra le Pair du Royaume ne pas rougir des vices qui dégradent tous les rangs.

Rien n'eſt ſi rare, parmi les Anglois, que cette douceur d'eſprit & cette gaieté d'humeur, qui ſont le charme de la Société, & ils y perdent beaucoup ; ils ſeroient plus heureux, s'ils étoient plus ſociables. Sans leur faire tort, on peut aſſurer qu'il ne ſavent pas ſi bien jouir de la vie que les François. Cela ne prouveroit-il pas qu'ils ne ſont pas auſſi Philoſophes qu'ils penſent l'être ? Les véritables ſont ceux qui vous reſſemblent, les Philoſophes aimables. Après tout, la Philoſophie n'eſt autre choſe que l'art de ſe rendre heureux, c'eſt-à-dire, de chercher ſon plaiſir dans l'ordre, & de concilier ce qu'on doit à la Société avec ce qu'on doit à ſoi-même.

Cette

Cette gaieté qui caractériſe notre Nation, paſſe preſque, aux yeux des Anglois, pour folie; mais leur triſteſſe eſt-elle plus ſage? Et folies pour folies, les plus gaies ne ſont-elles pas les meilleures? Du moins ſi notre gaieté les attriſte, ils ne doivent pas trouver étonnant que leur ſérieux nous faſſe rire.

Comme cette diſpoſition à la joie ne leur eſt pas familiere, & que ce qu'ils ne trouvent pas chez eux leur paroît un défaut, les Anglois qui vivent parmi nous en ſont bleſſés. Pluſieurs de leurs Auteurs nous la reprochent comme un vice, ou du moins comme un ridicule.

M. Addiſſon nous appelle une *Nation Comique.* C'eſt ce me ſemble, n'être pas Philoſophe en ce point, que de voir comme un défaut la qualité qui peut le plus contribuer à la douceur de la Société & au bonheur de la vie. Convaincu que tout ce qui rend les hommes plus heureux les rend auſſi meilleurs, Platon veut qu'on ne néglige rien pour exciter & tourner de bonne

heure en habitude dans les Enfants ce ſentiment à la joie. Séneque la place au rang des premiers biens. Lycurgue dédia à Lacédémone une Statue au Rire, ayant voulu, dit Plutarque, entremêler le Rire parmi les Convives, comme une ſauſſe plaiſante pour adoucir le travail & la dureté de leur regle de vivre. Du moins il eſt ſûr que la gaieté peut ſe trouver avec toutes ſortes de vertus, & qu'il eſt des vices avec leſquels elle eſt incompatible.

Celui qui rit de tout, & celui qui ne rit de rien, n'ont ni l'un ni l'autre le jugement ſain; toute la différence que j'y trouve, c'eſt que le dernier eſt conſtamment le plus malheureux. Ceux qui parlent contre la gaieté, ne prouvent autre choſe, ſinon qu'ils ſont nés triſtes, & dans le fond du cœur ils l'envient peut-être plus qu'ils ne la condamnent.

Le Spectateur Anglois, qui a toujours eu pour but le bien de l'humanité en général, & de ſa Nation en particulier, auroit dû, ſuivant ſes principes, placer la gaieté au rang

des qualités les plus désirables : vraisemblablement il n'y a pas assez réfléchi lorsqu'il l'a blâmée si ouvertement. C'est dérober à la Vertu ses véritables attraits, que de l'habiller du manteau de la tristesse, comme font la plûpart des hommes. M. Addisson assure que la gaieté est un des plus grands obstacles à la sagesse des Femmes ; mais celles d'un tempérament mélancolique, telles que sont en général les Angloises, sont-elles moins sujettes aux foiblesses de l'amour ? Je connois des Docteurs sur cette matiere, à la décision desquels je m'en rapporterois plus volontiers qu'à la sienne ; & peut-être qu'en effet les personnes naturellement gaies sont trop aisément distraites par les différents objets, pour se livrer à tous les excès où cette Passion peut nous porter.

Un célebre Philosophe de cette Nation, M. Hobbes, soutient que le Rire ne vient que de notre orgueil : c'est avancer un paradoxe que de l'assurer du Rire en général ; mais tout le monde sait que cet Ecrivain,

d'ailleurs ſi eſtimable, penſoit trop mal de la nature humaine. Deſcartes a condamné avec juſtice des principes & des maximes qui ſuppoſent tous les hommes méchants. Pour rendre ſuſpectes les cauſes que M. Hobbes donne du Rire, il ſuffit de remarquer que les gens fiers ſont communément ceux qui rient le moins. La gravité eſt la compagne inſéparable de l'orgueil. Dire qu'un homme eſt vain parce que le badinage d'un petit chat, ou les ſingeries d'Arlequin le font rire, ce ſeroit avancer la propoſition la plus abſurde, & ce ne peut pas être là ſon ſentiment. Il faut bien diſtinguer entre le rire qu'inſpire la joie, & celui qui naît de la raillerie. Ce n'eſt qu'improprement qu'on appelle *Rire* le ricannement de la malignité. L'Orgueil eſt à la vérité le pere de celui-ci : l'autre n'a rien de condamnable dans ſon principe ni dans ſes effets. C'eſt ce dernier ſeul qui nous paroît aimable chez les autres, & dont il eſt heureux de trouver en ſoi les diſpoſitions. C'eſt celui que vous avez

le talent d'exciter dans les perſonnes à qui il eſt le moins familier, parce qu'il eſt une ſuite néceſſaire du plaiſir qu'on a à vous entendre. Quand je vois un Anglois rire, il me paroît plutôt chercher la joie que l'éprouver : cela eſt ſur-tout remarquable ici chez les femmes dont le tempérament eſt porté à la mélancolie. Le Rire ne laiſſe pas plus de traces ſur leur viſage, qu'un éclair ſur la ſurface du Ciel. A l'air le plus riant ſuccede à l'inſtant le plus ſombre : on croiroit preſque que leur ame s'ouvre difficilement à la joie, ou que du moins la joie a peine à y ſéjourner.

A l'égard de la raillerie, il faut avouer qu'elle n'eſt pas naturelle aux Anglois ; auſſi la plûpart de ceux qui ſe la permettent, ont mauvaiſe grace à en vouloir uſer. Quelques-uns de leurs Auteurs ſont convenus de bonne foi que la plaiſanterie eſt tout-à-fait étrangere à leur caractere ; mais par la raiſon qu'ils en donnent, ils ne perdent rien à cet aveu. Voici celle qu'en rend l'Evêque Sprat :

Les Anglois, dit-il, ont trop de courage pour ſouffrir la dériſion, & trop de vertu & d'honneur pour ſe moquer des autres. Cependant lorſque le cas arrive, & j'en ai déjà vu quelques exemples; & l'Anglois, qui, faute de cet honneur, ſe permet la raillerie, & celui dont le courage ne peut la ſupporter, ſe mettent tous deux en chemiſe, & ſe battent à coups de poing juſqu'à ce que l'un d'eux demande quartier à l'autre. J'ai lû auſſi dans quelques Voyageurs, que les poings ſont les ſeules armes dont les Chinois ſe ſervent dans leurs duels.

Une plaiſanterie offenſante a chez nous des effets plus funeſtes. Mais je ne prends point le parti de la raillerie & de la moquerie, d'une joie inſenſée, je prends celui de la gaieté. Le miſérable talent de tourner quelqu'un en ridicule pour ſatisfaire la malignité des autres, eſt la marque d'un petit génie ſans honneur & ſans élévation. La Fontaine a très-bien dit :

» Dieu ne créa que pour les Sots
» Les méchans diſeurs de bons mots.

Je n'examine pas s'ils ſont plus communs chez nous qu'ailleurs, & crois qu'il vaut mieux les abandonner tous, quelque grand qu'en puiſſe être le nombre. Si pluſieurs, parmi nous, tirent vanité d'un talent auſſi frivole, & peut-être auſſi mépriſable, ils ne me paroiſſent pas moins ridicules qu'ils peuvent le paroître aux yeux des Anglois. Ils ſe font communément haïr de ceux-même qu'ils font rire. (*) Je ne connois point de vice aimable, & je ne ferai jamais l'apologie de ceux qui peuvent être particuliers à ma Nation. *Celui*, dit un de nos Ecrivains, *qui par un bon mot accable ſon homme, ne mérite guere plus de louanges que celui qui le tue à coups de piſtolet.*

Au ſurplus, ſi les Anglois rient peu, au milieu de l'Angleterre il ſe trouve une Nation qui ne rit jamais, c'eſt celle des Presbyteriens; ils ont fait du Rire un huitieme péché mortel. Selon eux, une femme qui rit péche

(*) . . . . . *ſolutos*
Qui captat riſus hominum, famamque dicacis
Affectat: niger eſt; hunc tu, Romane, caveto.
Horat. Serm. Lib. I. Sat. 4.

autant que pécheroit, ſelon nous, une femme qui manqueroit à la pudeur & à la modeſtie. Auſſi y a-t-il parmi eux des Familles, où de pere en fils on n'a jamais ri. Que d'erreurs ! Que d'extravagances entrent dans la tête des Hommes ! Mais que je les plains lorſqu'il y en entre de triſtes ! Ces auſteres Docteurs, & qui ſe donnent pour obſervateurs ſi ſcrupuleux de l'Ecriture, feroient beaucoup mieux de s'en tenir à cette maxime, ſi digne de celui qui avoit reçu de Dieu le don de la Sageſſe : *Le rire du Sage ſe voit, & ne s'entend pas.*

La gaieté eſt & ſera toujours le partage d'une Nation douce, ſociable & policée. Quels Peuples ont été plus renommés pour la douceur des mœurs & de la ſociété, que les Athéniens ! N'étoient-ils pas en même temps le Peuple le plus gai de la Grece ? Athènes n'a-t-elle pas fourni autant de grands Hommes que l'auſtere Lacédémone ? De nos jours, les Perſans, la Nation de l'Orient la plus éclairée & la plus

polie, paſſe auſſi pour la plus gaie. Par-tout on voit les hommes plus gais, à meſure qu'ils ſont plus ſociables; & les hommes ſont faits pour vivre les uns avec les autres.

Si je prens ſi fort le parti de la gaieté, c'eſt qu'elle eſt non-ſeulement déſirable pour ſoi, & pour ceux avec qui l'on vit, elle l'eſt pour l'avantage même de la Société en général. La bonne humeur eſt la recette la plus ſûre contre toute eſpece d'enthouſiaſme. Les gens gais ne ſongent pas à nuire à leurs voiſins, ou à exciter des ſéditions dans l'Etat. Ils ne s'appliquent qu'à jouir de la vie, & à en tirer le meilleur parti qu'ils peuvent.

Quelqu'un a remarqué que les Italiens ſemblent avoir placé la triſteſſe au rang des vices, en lui donnant le nom de *Malignité*. En effet, les eſprits triſtes & mélancoliques ſont mécontents de tout, parce qu'ils le ſont toujours d'eux-mêmes: ils ſe plaignent ſans ceſſe du Gouvernement; & ne manquent pas de le troubler dès qu'ils en trou-

vent les occasions. Ce sont des esprits de cette trempe qui excitent des soulévements dans toute sorte d'Etats ; & s'il en est arrivé plus en Angleterre qu'ailleurs, c'est que les esprits de ce caractere y sont peut-être plus communs. Une humeur triste & noire tombe aisément dans le Fanatisme, & le Fanatisme mene à tout. Il étouffe tout sentiment d'humanité, il ne connoît pas même la voix de la Nature. Les Factieux qui ont fait couper la tête au Roi Charles I. & ceux qui, parmi nous, vouloient changer la Couronne d'Henri III. en Couronne Monachale, n'étoient pas assurément des gens gais. Ce célébre Brutus, l'un des meurtriers de César, étoit d'une humeur mélancolique. Le Poëte Anglois qui a le mieux peint la nature & les effets des passions, les défauts attachés à l'humanité en général, & ceux qui sont particuliers à sa Nation, Shakespear fait sentir cette vérité par des Vers, qui sont une preuve de l'excellence de son jugement & de la bonté de son caractere. *L'Homme,*

dit-il, *qui n'a point de Muſique dans lui-même, & qui n'eſt point touché de l'harmonie & de la douceur des ſons, eſt propre aux brigandages, aux conſpirations, aux trahiſons : les agitations de ſon eſprit ſont auſſi triſtes que la Nuit, & ſes affections auſſi ſombres que l'Erèbe ; ne vous fiez pas à un tel Homme.* C'eſt s'exprimer en Poëte, mais c'eſt penſer en Philoſophe. C'eſt prévoir les effets dans leur cauſe. Auſſi eſt-il vrai que les perſonnes que la Muſique tranſporte le plus, ſont d'ordinaire les mieux organiſées, & pour leur bonheur, & pour celui des autres : elles portent le même degré de ſenſibilité dans toutes leurs affections. Que de plaiſirs ne devez-vous pas en effet au goût que vous avez pour tous les Arts ; & quant au ſentiment, à en juger par les peintures que vous en faites, qui le connoît mieux que vous ?

Quoi que les Anglois puiſſent dire ſur la gaieté : ſes effets, & dans le général & dans le particulier, doivent la faire regarder comme un bien. Pour moi, en condamnant

ceux d'entr'eux qui nous reprochent d'être gais, je me garderai bien de les imiter, & de leur reprocher d'être triſtes. Nous pouvons quelque choſe ſur nous, mais il eſt des cauſes phyſiques dont le meilleur uſage de la raiſon ne peut empêcher l'effet. Quand on examine les choſes de près, il faut toujours en revenir là : les hommes, en tout, ſont moins à blâmer qu'à plaindre. Quoiqu'il en puiſſe être, ſoit que la qualité du climat ou quelque autre cauſe que ce ſoit, rende ici la triſteſſe contagieuſe : comme je ſuis dans le cas de Montaigne, *& que je ne l'aime ni ne l'eſtime*, ſi vous vous appercevez, par mes Lettres, qu'elle commence à me gagner, daignez m'en avertir, & je pars à l'inſtant pour aller reſpirer mon air natal, & reprendre mon ton naturel. Comptant toujours ſur vos bontés, j'irai retrouver dans les charmes de votre ſociété, ce que j'aurai perdu dans celle des Anglois.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR LE DUC,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XX.

A Monſieur DE BUFFON.

Contraſte de deux Caracteres ſinguliers, l'un dans un François, l'autre dans un Pair d'Angleterre.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

QUELQUE déraiſonnable que ſoit le parti que M. de N**. vient de prendre, je n'en ſuis point ſurpris; je connois ſa façon de penſer & d'agir, & autant j'eſtime ſa probité & la droiture de ſon caractere, autant je déſapprouve ſes caprices & toutes les bizarreries de ſon eſprit. Ce n'eſt pas aſſez d'être honnête homme, il faut de plus être homme raiſonnable. Chacun ſans contredit eſt maître de vivre comme bon lui ſemble; mais il n'eſt point vrai qu'en prenant ce parti, l'on ſoit à l'abri de tout reproche, pourvu que l'on

ne faſſe tort à perſonne : on eſt blamable ſi l'on s'en fait à ſoi-même. Sans offenſer aucun particulier, on péche contre la Société, quand on donne un mauvais exemple ; & l'eſprit a ſes foibleſſes comme le cœur. Il eſt des travers qui ne ſont guere moins contagieux que les vices. M. de N**. a paſſé trente ans de ſa vie à chercher un régime pour ſa ſanté, & un arrangement pour ſes affaires. Quels que fuſſent ſon tempérament & ſa fortune, c'étoit le vrai moyen de ruiner l'un & l'autre ; il y a réuſſi : il n'a pas voulu vivre comme les autres, il en eſt puni. C'eſt vainement qu'il va chercher à Montpellier ce qu'il n'a pû trouver à Paris ; il a beſoin de changer de façon de penſer, & non pas de climat. Les voyages ne lui ſerviront de rien ; il n'a pas l'ame aſſez tranquille, pour être affectée de nouveaux objets. L'ennui qui le fait fuir, le ſuivra par-tout ; il fuit avec lui-même.

Il eſt malheureux pour bien des gens d'avoir connu l'homme ſingulier

dont nous parlons ; ils l'imitent ſans ſavoir juſqu'où l'eſprit de ſingularité peut les conduire, ſans prendre garde même que celui qu'ils copient eſt peut-être menacé de finir ſes jours à l'Hôpital, ou aux Petites-Maiſons. Autant je le plains, autant je ſouhaite que les autres profitent de ſon exemple & deviennent plus ſages. M. l'Abbé de Saint-Réal a ſagement remarqué que cet amour de la ſingularité eſt peut-être le vice de tous le plus à craindre ; car lorſqu'on s'y livre, au lieu d'examiner ſi les choſes que l'on veut faire ſont bonnes ou mauvaiſes, on ſe contente de conſidérer ſi elles ſont communes, ou ſi elles ne le ſont pas.

L'amour-propre, porté à cet excès, ternit l'éclat des plus grandes qualités : avec un mérite ordinaire, il eſt le comble du ridicule. L'Orgueil peut ſe faire un trône d'un tonneau ; il eſt ſûr d'être remarqué : le modele eſt tentant, pour qui veut faire parler de ſoi. Mais on peut être cynique ſans être Philoſophe, & nos Diogenes modernes en ſont la preuve.

Vous connoiſſez, Monſieur, l'extrême antipathie que j'ai pour quiconque affecte de ſe livrer aux caprices de ſon goût & aux déréglements de ſon imagination. Un homme en pareil cas, ſemble ne quitter les voies communes, que parce qu'il en connoît de plus ſûres; mais lorſqu'il arrive toujours qu'en s'éloignant des autres il ne fait que s'égarer, ſa préſomption doit l'expoſer au mépris de la Société dont il veut s'iſoler. Tous les hommes n'ont pas aſſez de raiſon pour ſe conduire eux-mêmes, ils ont beſoin de regles & d'exemples pour leur ſervir de guides.

Il n'y a guere eu d'hommes plus ſinguliers que le dernier Comte de P***, qui mourut il y a quelques années. Cet Anglois s'étoit fait un ſyſtême de vie tout particulier. Son caractere étoit diamétralement oppoſé à celui de M. de N**. Celui-ci veut être toujours malade, l'autre ne vouloit pas même qu'aucune maladie pût l'aſſaillir. Loin de ſe plaindre jamais de rien, il ne permettoit pas

pas qu'aucun accident eût le pouvoir de le rendre malheureux. C'eſt une choſe aſſez difficile ; mais il l'avoit réſolue. Le ſeul moyen que les plus grands Philoſophes aient pû trouver, eſt de s'armer de prudence pour faire tête aux malheurs que la ſageſſe humaine ne ſauroit prévenir. Notre Philoſophe Anglois en avoit imaginé un plus court, c'étoit (pour me ſervir d'un terme de chicane) de prétendre cauſe d'ignorance de tout ce qui pouvoit lui arriver de fâcheux. Epictéte vouloit qu'à la mort de ſa Femme on dit qu'on l'avoit rendue à celui qui l'avoit donnée ; Milord P** avoit réſolu de ne rien rendre de tout ce qu'il avoit reçu ; vainement lui annonçoit-on un évenement fâcheux, il s'obſtinoit à le nier. Sa Femme étant morte, il n'en voulut rien croire ; & tant qu'il a vécu, il a fait mettre ſur ſa table le couvert de la défunte Comteſſe. Si ſon Fils étoit abſent, la même choſe ſe pratiquoit. Lui-même prêt à mourir, il ſoutint qu'il n'étoit pas malade ; & un quart d'heure avant que d'expirer,

quoiqu'il n'eut rien perdu de ſa raiſon, il vouloit obſtinément ſe lever pour aller prendre l'air. Quand les hommes ont donné un certain tour à leur imagination, ils ne s'apperçoivent plus de ſes écarts; ils déraiſonnent de ſang-froid, & finiſſent par être eux-mêmes les dupes des comédies, qu'ils n'ont d'abord jouées que pour tromper les autres.

Je ne ſai ſi Milord P**, tout ſingulier qu'il paroît, n'étoit pas un Singe de cet ancien Philoſophe qui, ſouffrant cruellement de la Goutte, dit en grinçant les dents: *Non, je n'avouerai pas que tu es un mal.* Rougiſſons pour notre eſpece, en ſongeant à toutes les folies auxquelles elle eſt ſujette; mais ce qui me ſurprend tous les jours, c'eſt que le Pays où le bon ſens paroît le plus commun, ſoit celui où l'on porte le plus loin toutes les ſortes de folies.

Je finirai ce que j'ai à vous dire de l'eſpece de Philoſophe Anglois dont je vous ai parlé, par une hiſtoriette qui eſt ici dans la bouche de tout le monde.

Milord C***, l'un des Anglois qui a le plus d'eſprit, étant un jour allé voir Milord P**, qui, lui-même malgré ſes bizarreries, en avoit beaucoup; un petit chien qu'avoit celui-ci mordit le premier à la jambe. *N'ayez peur de rien*, dit le Comte de P**, *mon petit chien ne mord jamais.* Milord C***, qui d'un coup de canne avoit étendu par terre le petit animal, répartit ſur le même ton: *Ne craignez rien, Milord, je ne bats jamais les chiens.*

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XXI.

A M. le Marquis DU TERRAIL.

Sur les deux Chambres du Parlement.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

LE déſir de connoître, eſt la preuve de l'eſprit; le choix des objets où il ſe porte, eſt l'effet de la raiſon : en eſt-il de plus dignes de l'homme que l'étude des Loix & de la nature des différents Gouvernements ? Continuez, Monſieur, à cultiver un goût qui ſuppoſe toujours des qualités louables dans celui qui le poſſéde. L'habitude à s'occuper de ces grands objets, donne à l'ame une élévation qu'elle ne prend pas dans les autres connoiſſances.

Pour venir au point particulier qui excite votre curioſité, il me ſemble que la Chambre des Communes n'a tant d'autorité en Angleterre, que

parce que celle des Pairs eſt preſque entierement dans la dépendance de la Cour. Celle-ci eſt le grand Conſeil de la Nation ; c'eſt à elle à arrêter les entrepriſes d'un Miniſtre ambitieux ; à propoſer les meſures pour entretenir la Paix ou pour faire la Guerre ; c'eſt à celle des Communes à trouver les moyens de procurer l'argent néceſſaire pour ſubvenir au maintien de l'une ou aux frais de l'autre.

Si les deux Chambres ſont également établies pour veiller au ſalut du Peuple, les Pairs du Royaume ſont de plus les Gardiens nés de ſes Privileges. La forme du Gouvernement leur donne à toutes deux une part égale dans la puiſſance Légiſlative ; mais que deviennent les plus ſages Conſtitutions, lorſque ceux qui ſont faits pour les maintenir, trouvent leur intérêt à les renverſer ! L'éxécution eſt la vie de la Loi.

La Conſtitution politique d'Angleterre eſt totalement changée depuis que l'autorité de la Chambre-Baſſe y eſt prépondérante. C'eſt

l'effet que devoit produire néceſſairement l'augmentation prodigieuſe des fortunes que le Commerce a occaſionnées dans les différents Etats. La part des Communes dans les richeſſes de la Nation, eſt non-ſeulement devenue, dans le total, de beaucoup ſupérieure à celle des Seigneurs, mais dans le détail même, on ne peut citer que très-peu d'exemples de particuliers plus riches parmi les derniers, que parmi les premiers. La plus grande différence entr'eux, aujourd'hui, eſt celle du titre & du rang. Les Membres de la Chambre-Baſſe ſont, à quelques égards, des Pairs ſans couronne ſur l'écuſſon de leurs Armes.

Les Anglois vantent un des avantages de leur Gouvernement; c'eſt d'avoir ouvert, à l'exemple de celui de Rome, la voie des honneurs à toute ſorte d'états. Il eſt vrai que chez eux les Plébeïens peuvent être élevés au grade de Patriciens; & j'admirerois encore plus une Politique ſi ſage & vraiment Républicaine, ſi l'on ne pouvoit obtenir le titre

de Pair du Royaume, que par les ſuffrages des deux Chambres ; mais loin que leur concours ſoit néceſſaire pour y parvenir, d'ordinaire c'eſt contre le vœu de l'une & de l'autre que la Cour l'accorde au Membre qui lui ſacrifie ſon honneur & le bien de ſon Pays. Si le rang de Pair ſe donne quelquefois au Citoyen qui a ſervi ſa Patrie, le Miniſtre coupable qui a ſoulevé le Peuple par une adminiſtration odieuſe, eſt encore plus ſûr de l'obtenir.

Les Grands étant toujours unis au Souverain, leur pouvoir, qui devroit tenir la balance entre le Roi & le Peuple, ne peut ſervir qu'à en rompre l'équilibre.

Depuis que je ſuis en ce Pays-ci, j'en ai vû moi-même la preuve la plus forte. En 1740, la Chambre des Seigneurs rejetta, pour la ſeconde fois, un Bill qui avoit paſſé à celle des Communes, & dont l'objet étoit de reformer le nombre des gens en place qui ont ſéance à celle-ci. Je fus témoin des éforts que fit le Parti oppoſé au Miniſtere, & Milord

Chester-Field en particulier, pour soutenir un Bill si sage. L'influence de la Cour eut son effet ordinaire; elle les rendit inutiles. « Si ce Bill, » dit ce redoutable antagoniste du » Ministre & de ses adhérents, eut » commencé dans cette Chambre, » on auroit pû le regarder en quelque » façon, comme une censure de la » Chambre-Basse; mais puisqu'il » est l'ouvrage de celle-ci, la cen» sure ne peut tomber que sur nous, » si nous ne le passons pas avec les » clauses nécessaires pour empêcher » qu'une Pension infamante ne cor» rompe aucun des Membres de la » Chambre-Haute. Elle n'est point » à la vérité, aussi exposée à la » corruption que celle des Commu» nes. Vous possédez, Milords, de » grands biens: il s'en trouve peu » parmi vous dans des circonstances » assez étroites, pour n'être pas en » état de supporter leur dignité. » Mais la corruption est contagieuse; » si elle vient à gagner l'autre Cham» bre, elle est trop près de nous. » *Ardet Ucalegon.* »

Il eſt certain qu'en toute occaſion les Grands, en ce Pays-ci, contribuent plus à étendre les prérogatives du Souverain, qu'à conſerver les Privileges des Sujets. C'eſt là ce qui empêche que dans la Nation, la Chambre-Haute du Parlement n'ait tout le crédit qu'elle y devroit avoir par ſon inſtitution. Le Corps des Evêques, qui y occupe le premier rang, eſt entierement livré à la Cour, & la plûpart des Grands n'y ſont pas moins attachés, par les honneurs qu'ils en ont reçu ou qu'ils en eſperent. C'eſt là ce qui fait toujours pencher la balance de ſon côté. D'ailleurs ſi, comme cela eſt arrivé plus d'une fois, elle ſe trouvoit embarraſſée à faire paſſer quelque Acte à cette Chambre, le Roi a une reſſource ſûre, c'eſt de créer autant de Pairs qu'il peut en avoir beſoin pour s'aſſurer la pluralité des ſuffrages. Ce moyen a déja été mis en uſage plus d'une fois.

D'une autre côté, l'inégalité avec laquelle la Nation eſt repréſentée à la Chambre des Communes, eſt un

défaut ſi eſſentiel qu'il eſt étonnant qu'on n'ait pas encore entrepris d'y remédier. Elle eſt ce qui contribue le plus à l'influence de la Cour ſur les Elections. Les Privileges des petits Bourgs qui compoſoient l'*ancienne Angleterre*, ſont aujourd'hui extremement contraires aux intérêts de la *Grande Bretagne*. Que l'on compare le nombre de Députés qu'ils envoient au Parlement, avec celui des Comtés & des grandes Villes; la diſproportion eſt énorme. Les Cités de Londres & de Weſtminſter, le Bourg de Southwark & le Comté de Midle-Sex, contiennent au moins un cinquieme de la Nation; cependant ils n'ont pas plus de dix repréſentants à la Chambre-Baſſe, ce qui ne fait pas un cinquante-cinquieme des Membres de cette Aſſemblée. De cette repréſentation inégale du Peuple il réſulte que les Actes du Parlement ſont ſouvent oppoſés à la façon de penſer du plus grand nombre, ſur-tout dans la claſſe de ceux qui, par leur éducation & leur fortune, donnent le plus de poids à leurs ſentiments.

Un Etranger admis à la Chambre des Pairs, ne peut que prendre l'idée la plus haute de cette auguſte Aſſemblée, lorſqu'il eſt témoin de la noble liberté avec laquelle on y ſoutient les intérêts du Peuple, ou l'on y examine la conduite du Miniſtre; mais la maniere d'y recueillir les ſuffrages, ne répond pas à celle dont les affaires s'y traitent. Ce n'eſt la plûpart du temps qu'une eſpece de formalité. On eſt ſcandaliſé de voir le Clergé toujours d'accord avec celui qui gouverne, entrer dans toutes ſes vues & favoriſer tous ſes projets. En effet, le ſilence de ces Meſſieurs (*) le ſert ſouvent mieux que l'éloquence de beaucoup de Seigneurs, qui ne perſuadent perſonne, & à qui l'on a toujours à reprocher l'intérêt particulier qui les fait parler. C'eſt apparemment cette crainte qui retient ces reſpectables Prélats : on agite tous les jours devant eux les matieres qui touchent

(*) Un d'eux dit un jour: *le Miniſtere a de grandes obligations à notre Banc; nous lui épargnons beaucoup d'argent en penſions.*

de plus près au bien du Peuple, ſans qu'aucun d'eux ouvre la bouche. Dans le Recueil des Diſcours qu'on a prononcés depuis deux ans à cette Chambre, il ne s'en trouve qu'un qui ſoit d'un Evêque, & il eſt juſtement en faveur de l'Acte le plus odieux à la Nation. Auſſi appelle-t-on le *banc du ſilence* (*) celui où les Seigneurs Spirituels ſont aſſis & quelquefois expoſés à des plaiſanteries aſſez indécentes de la part des Seigneurs Temporels, qui les traitent comme ſi réellement ils étoient auſſi ſourds que muets.

Je trouve un manque d'adreſſe au Miniſtre qui diſpoſe des ſuffrages de ce Corps reſpectable & de ceux des ſeize Pairs d'Ecoſſe, de ne pas leur permettre pour leur honneur, pour ſon intérêt du moins, de feindre quelquefois d'être d'un avis contraire au ſien. Une contradiction concertée dans des temps où il ne court aucun riſque, couvriroit mieux ſon jeu &

(*) Locke le caractériſe d'une maniere encore plus offenſante, il l'appelle le *Caput Mortuum* de la Chambre des Pairs.

leur épargneroit la honte de n'oſer s'écarter de l'uniformité qui leur eſt preſcrite.

S'il eſt queſtion de prononcer ſur les objets les plus importans de la Légiſlation, on eſt ſurpris de ce qu'un Membre de cette Chambre y diſpoſe des ſuffrages de pluſieurs de ceux qui ſont abſents. Ce Privilege qu'ont les Pairs de donner leurs voix *par Procureur*, eſt manifeſtement contraire au bien de la Nation. Quelque attention que l'on ait à choiſir ceux à qui l'on en confie la diſpoſition, ſi l'on eſt ſûr de leur probité, on ne peut pas toujours l'être de leurs lumieres. N'arrive-t-il pas aux perſonnes les plus honnêtes & les mieux intentionnées, de penſer différemment ſur les mêmes matieres? Celui qui eſt préſent peut n'être pas touché des raiſons qui auroient convaincu les abſents qu'il repréſente. Leurs voix, dont il diſpoſe, donnent la force de Loi à un Acte auquel peut-être eux-mêmes ils ſe ſeroient oppoſés.

C'eſt par l'intérêt qu'a la Cour à

maintenir ce Privilege des Grands, que toutes les tentatives des Communes, pour l'abolir ont échoué. Il eſt d'autant plus aiſé au Miniſtre de faire paſſer un Acte à la Chambre des Pairs, qu'il n'a pas même beſoin de la préſence de ceux qui lui ſont affidés. Dans les queſtions les plus importantes, le tiers des ſuffrages qui les décident eſt communément de Membres abſents. (*) Les uns, occupés de leurs affaires particulieres, les autres, livrés à leurs plaiſirs, apprennent par les nouvelles publiques, qu'ils ont donné leurs voix pour augmenter les impoſitions.

Quel abus dans un Corps ſi ſagement établi, & combien les conſéquences n'en peuvent-elles pas être funeſtes ! Lorſqu'il eſt queſtion de

(*) Dans les Diſcours prononcés à la Chambre des Communes, on trouve celui d'un de ſes Membres qui prétend avoir été ſouvent embaraſſé de ſavoir ſi celle des Pairs étoit aſſemblée. *Je demandai*, dit-il, *un jour à une douzaine de gens que je trouvai dans l'Antichambre, ſi les Seigneurs étoient aſſemblés. Nous n'en ſavons rien. Savez-vous s'ils s'aſſemblerent hier ? Non. Savez-vous quand ils s'aſſembleront ? Non, &c.* Actes de la Chambre des Communes. *Vol. XII. pag. 286.*

faire des Loix d'où dépendent le bonheur & le ſalut du Peuple, les voix des abſents devroient-elles être comptées ? Comment ceux qui par leur naiſſance ont le droit de veiller aux intérêts de leur Nation, ne rougiſſent-ils pas d'en confier le ſoin à d'autres ! Ne ſe rendent-ils pas indignes & du rang qu'ils occupent, & de l'autorité dont ils ſont dépoſitaires, lorſqu'ils font de l'un & de l'autre un abus ſi dangereux ?

A Rome où l'on étoit plus attentif au bien public, il falloit la préſence d'un certain nombre de Sénateurs pour rendre les Décrets authentiques; & l'on impoſoit une amende pour ceux qui ne ſe trouvoient pas les jours marqués aux Aſſemblées (*).

(*) Il eſt vrai que lorſque Céſar eut détruit la République, le Sénat ne s'aſſembloit plus que pour la forme. Les décrets étoient arrêtés dans des Aſſemblées particulieres, ſouvent même on les ſuppoſoit rendus ſur l'avis des Sénateurs qui avoient le plus de réputation, quoiqu'il fut certain qu'ils n'avoient pû s'y trouver.

Et quidem quum in mentem venit, ponor ad ſcribendum, & ante audio Senatus-conſultum in Armeniam & Syriam eſſe perlatum, quod in meam ſententiam factum eſſe dicatur, quam omnino mentionem nullam de ea re eſſe factam. Atque hoc nolim me jocare putes. Nam mihi ſcito jam a Regibus ultimis

Ce privilege des Pairs eſt trop contraire au bien de la Nation, pour que ceux qui y ſont véritablement attachés en profitent. Mais que peut leur préſence, que peut leur éloquence contre le ſuffrage des abſents! Ceux-ci dans le ſein de l'inaction, rendent inutiles les efforts des Citoyens les plus aſſidus & les plus zélés.

Les Membres de la Chambre des Communes mériteroient bien auſſi quelques reproches; les Privileges dont ils jouiſſent, ne leur laiſſent aucune excuſe pour s'abſenter du Parlement (*).

Cependant combien en eſt-il qui

allatas eſſe litteras quibus mihi gratias agant quod ſi, mea ſententia, reges appellaverim: quos ego hoc modo reges appellatos, ſed omnino natos nesciebam. M. T. Cic. Epiſt. Fam. 9. 15.

(*) Je pourrois nommer le lieu & le temps où des Députés du Parlement ont cru avoir une excuſe ſuffiſante pour s'abſenter, & ne pas remplir un devoir que leur a impoſé leur Pays qui les a choiſis, parce qu'ils attendoient la viſite d'un Violon ou d'un Chanteur; & des affaires qui regardoient la liberté des Sujets, ont été négligées pour le plaiſir d'accompagner GEMINIANI dans un Concert. Si un Etranger de bon ſens ſe trouvoit témoin d'une ſcene de cette eſpece, quelle idée mépriſable ne prendroit-il pas de pareilles gens! &c. *Lettres Choiſies du Journal de* FOG. *Lond.* 1732. *V.* 1.

n'y

n'y paroiſſent preſque jamais ? Peuvent-ils faire une plus grande inſulte au Peuple qui leur a confié ſes droits, que de s'amuſer dans leurs Terres à faire la guerre aux Renards, tandis qu'on délibere à Londres ſi la Nation doit la déclarer à l'Eſpagne ?

Les Anglois devroient-ils être étonnés ſi quelquefois les Rois ſe déchargent ſur leurs Miniſtres du peſant fardeau de leur autorité, lorſque ceux d'entr'eux à qui les Loix confient la garde de leurs Privileges, ſe repoſent ſur d'autres, d'un ſoin qui, comme il fait le plus grand de tous les avantages, devroit être le plus ſacré de leurs devoirs ?

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR ;

Votre très-humble, &c.

LETTRE XXII.

A Monsieur DE LA CHAUSSÉE.

Des différents usages auxquels on emploie les Feuilles qui s'impriment tous les jours à Londres, & des Articles singuliers qu'on y trouve.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

SI vous vous étonnez qu'ici les Loix autorisent des Filles dissolues à se servir de toutes sortes de voies pour se faire épouser, vous ne serez peut-être pas moins surpris de quelques usages qui tendent également à favoriser le Mariage, & qui offrent pour y parvenir, des moyens plus honnêtes, mais également inconnus parmi nous : ceux-ci sont pour de vertueuses Filles délaissées, & qui craignent de mourir dans le célibat; ou pour de sages Veuves qui ne peuvent se consoler de la perte d'un premier Mari, que dans les bras d'un

ſecond. On avoue ici ſes ſentiments plus hardiment qu'ailleurs ſur toutes ſortes de matieres ; la vraie modeſtie eſt une des vertus du Sexe en Angleterre ; mais il faut convenir auſſi qu'il ne ſait ce que c'eſt que de pratiquer la fauſſe.

Une femme a-t-elle envie d'épouſer un jeune homme qu'elle n'eſt pas à portée de voir ? Souvent ſans autre détour elle lui en fera faire la propoſition ; hé, après tout, qu'y a-t-il en cela de ſi condamnable ? Pourquoi ne ſeroit-il pas permis de faire pour un but auſſi légitime que celui du Mariage, ce que de très-grandes Dames pratiquent parmi nous pour des vues qui ne ſont pas tout-à-fait ſi honnêtes.

Vous ſavez que ce que l'on appelle ici les *Papiers journaliers* ſont la choſe du monde la plus commode, & que pour deux Schellings on y fait mettre tout ce qu'on veut (*).

(*) J'ai beſoin de rappeller ici au Lecteur qu'il y a vingt ans que ces Lettres ſont écrites & qu'on ne connoiſſoit point alors en France les Feuilles d'*Affiches & Avis divers*, qui intéreſſent aujourd'hui également & la Ville & la Province. C'eſt un

A-t-on beſoin d'emprunter de l'argent ? A-t-on des chevaux à vendre ? On en donne avis au Public par cette voie. On y trouve ſouvent des articles ſinguliers. Quelques-uns ſont de bonne foi, d'autres ſont de pures plaiſanteries de gens qui cherchent à s'égayer, mais qui ne peuvent néanmoins faire d'éfet qu'autant qu'elles ſont fondées ſur ce qui arrive quelquefois. Voici un Avis que j'ai lu dans un des papiers d'hier.

« Si le jeune homme qui ramaſſa » le mouchoir d'une Dame à Saint » Paul, Mardi dernier, & qui en a » donné avis dans le Papier de Mer» credi ſuivant, n'eſt point marié, » & qu'il ait dans le cœur les ſen» timents qu'elle croit avoir lus dans » ſes yeux, il n'a qu'à donner un » état de ſes biens, & un inventaire » de ſa perſonne & de ſes qualités, » avec l'adreſſe du lieu où il fait ſon » ſéjour ordinaire, la Dame qui a » laiſſé tomber le mouchoir, lui

uſage que nous avons emprunté des Anglois, & qu'une police plus attentive que la leur, contient dans les bornes de l'utilité publique.

» fournira les occaſions de le lui
» rapporter, & d'aſpirer à de plus
» grandes faveurs. »

J'en ai conſervé un autre d'il y a trois mois, où ſe trouve un avertiſſement plus ſingulier encore. Le voici mot pour mot :

« Ceci eſt pour donner avis à qui
» il appartiendra, qu'une Veuve,
» d'entre trente & quarante ans,
» dont la condition eſt honnête, &
» les biens aſſez conſidérables, d'une
» conſtitution forte, quoique blonde,
» & pour la figure, du moins paſſa-
» ble, veut dans le courant du mois
» rendre poſſeſſeur de ſa perſonne
» & de ſes biens, en qualité de vrai
» & légitime Mari, un homme en qui
» ſe trouvent les qualités ſuivantes.

» Premierement. On veut qu'il
» ſoit d'un âge mûr, c'eſt-à-dire,
» d'entre vingt à vingt-cinq ans.

» Secondement. Qu'il ſoit d'un
» bon tempérament, qui n'ait point
» été altéré par la débauche, & qui
» ne ſoit ſujet ni aux vapeurs, ni à
» aucune autre affection mélancoli-
» que, ou maladie de la ratte.

» Troiſiemement. Qu'il ſoit de » poil brun & d'une taille moyenne ; » on a des raiſons pour ne pas vou- » loir d'un homme trop grand, & » l'on croit qu'il ne faut pas toujours » ſe fier aux petits. Pour le viſage » on ſe contente qu'il ne ſoit pas » difforme ; mais on ne veut point » abſolument d'Adonis, parce qu'on » ne veut un Mari que pour ſoi.

» Quatriemement. A l'égard des » Biens on ne lui en demande point, » pourvu qu'il ait toutes les autres » qualités requiſes. On n'exige pas » même qu'il ait voyagé en France ; » ſi d'ailleurs il a été bien élévé, » s'il eſt doux, complaiſant, & ſait » comme on doit vivre avec les » Femmes. Toutes choſes égales » cependant, s'il s'en trouvoit quel- » qu'un qui eût vécu deux ans à » Paris, il auroit la préférence.

» Cinquiémement. On veut qu'il » faſſe profeſſion, du moins exté- » rieurement, de la Religion domi- » nante, de peur qu'un Non- » Conformiſte, ſous prétexte de » ſoumettre ſa femme à la ſévérité

» de l'Evangile, ne voulut l'asservir
» à ses caprices, fixer l'heure & le
» temps de sa toilette, réduire sa
» parure à ses vêtements, régler
» ses occupations, lui interdire
» les Spectacles, & la priver de
» tous les amusements honnêtes &
» permis.

» Ceux qui auront quelques pré-
» tentions, n'auront qu'à écrire
» leur nom & celui des personnes
» auprès desquelles on pourra s'in-
» former de leurs qualités dans un
» billet cachetté & adressé, sous
» double enveloppe, à M. Tompson,
» Banquier, *in Fleet Street.*

» *N. B.* On avertit tout Ecclésias-
» tique, quelque jeune & quelque
» prévenu de sa figure qu'il puisse
» être, de ne prendre pas cette
» peine. Ceux de cette robe sont
» exclus du concours, à cause de
» la tristesse qu'ils répandent dans
» les familles.

» On ne veut pas non plus d'au-
» cune personne sujette à fumer,
» attendu que ceux qui ont contrac-
» té cette vilaine habitude, ou ne

» gardent point la Maiſon, où y
» attirent mauvaiſe Compagnie. »

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR;

Votre très-humble, &c.

LETTRE XXIII.

A Monſieur L'ABBÉ DU BOS.

Sur l'état de la Peinture & de la Sculpture en Angleterre.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

VOUS nous avez donné un excellent Ouvrage ſur la Poéſie & ſur la Peinture, où, ſuivant le précepte d'Horace, vous les avez continuellement aſſociées comme deux ſœurs. J'en ai annoncé en ce Pays-ci la nouvelle Edition que vous nous préparez, & on l'y attend avec grande impatience. M. de Moivre, qui, comme vous ſavez, n'aime pas moins les Beaux-Arts que la Géométrie, vous en demande un exemplaire, & me charge en même temps de vous faire ſes compliments.

Il eſt vrai que la Peinture & la Poéſie ont entr'elles beaucoup de reſſemblance: elles ne me paroiſſent

pourtant pas avoir la même origine. La maxime tant de fois répétée, que le même génie qui produit les Poëtes forme les Peintres, n'eſt peut-être reçue, comme bien d'autres, que faute d'avoir été examinée. En général les hommes aiment mieux croire les choſes que de les approfondir.

Ici du moins cette maxime eſt démentie par l'expérience. L'Angleterre a eu pluſieurs Poëtes célebres. Il en eſt peu dans aucune Nation qu'on puiſſe comparer à Milton. M. Pope ſoutient avec dignité l'honneur des Muſes Angloiſes; cependant il ne s'eſt pas encore élevé un Peintre en Angleterre. Il ſemble que la Peinture, la Sculpture & tous les Arts qui dépendent du deſſein, ne faſſent encore ici que ſortir du berceau.

Il eſt arrivé le contraire en d'autres pays. Si l'Art enchanteur de la Poëſie n'a pas été cultivé heureuſement par les Flamands, l'Art non moins ſéduiſant de la Peinture a fait parmi eux des progrès, dont leurs

voiſins ont été jaloux. Juſqu'où ne s'eſt pas élevé le génie heureux de Rubens? Quel honneur n'a pas fait à ſa Nation & à ſon ſiecle ce grand homme, que l'on peut appeller le Raphaël de l'Ecole Flamande.

Ce même Rubens, le célebre Wandyck, & quelques autres Maîtres de réputation, ont peint en Angleterre, (*) & n'ont pû former d'Eleves dignes d'eux. Les exemples n'ont ſervi qu'à faire faire des tentatives inutiles. Il y a déja du temps que les Anglois enlevent à l'Italie & à la France ce qu'ils y peuvent trouver de plus rare en peinture. Dans le riche Cabinet de M. Walpole, j'ai vu à regret l'un des plus beaux Tableaux que le Pouſſin ait peints, *le Frappement du Rocher*, (†) que j'avois laiſſé à Paris quand j'en ſuis parti. Il y a pluſieurs autres Cabinets à Londres, où les jeunes gens pourroient

(*) Holbein. Gérard Hontorſt. Horace. Gentileſchi, &c.

(†) Il y en a auſſi un dans le Cabinet de M. le Duc d'Orléans, mais l'un n'eſt point la répétition de l'autre; le même ſujet eſt traité différemment dans les deux Tableaux.

ſe former le goût. Ceux qui ſe deſtinent à la Peinture, ſuivent l'exemple que nous leur donnons, & vont en Italie l'étudier d'après les grandes compoſitions des Raphaëls, des Jules Romains, & de tant d'autres grands Maîtres des différentes Ecoles. Enfin, vous le ſavez, Monſieur, les Gens de qualité en Angleterre, penſent aſſez noblement des Arts pour ne ſe pas contenter de les honorer & de les récompenſer, quelques-uns ſe font gloire de les cultiver eux-mêmes. Il eſt étonnant que la paſſion qu'ils témoignent à cet égard, ſoit ſi mal ſécondée par ceux qui trouveroient tant d'intérêt à la ſatisfaire. Mais c'eſt en vain que l'on tranſplante ici le germe des Arts, il ſemble que le terrein n'y ſoit pas propre; le même Soleil ne peut l'y féconder, ou pour peu qu'il y prenne racine, il y eſt bientôt étouffé par les productions du mauvais goût, la plante qui ſe multiplie le plus aiſément dans tous les Pays.

Il eſt vrai que Paris a ſur Londres l'avantage d'une Académie de

Peinture. Louis XIV. à qui les beaux Arts doivent tant, a plus fait ; il en a fondé une ſeconde à Rome, pour perfectionner les jeunes Eleves de notre Nation. Mais le Pouſſin & le Sueur, les Peintres qui font le plus d'honneur à la France, ont précédé ces beaux établiſſements. En quelque genre que ce ſoit, les Ecoles forment le génie, mais elles ne le donnent pas. Elles facilitent les progrès de l'eſprit, par la connoiſſance des parties méchaniques de l'Art. Pour atteindre à celles qui en conſtituent la perfection, il faut des diſpoſitions naturelles. Les Ecoles de Peinture ſervent principalement à communiquer le goût du deſſein aux Artiſtes de toutes les eſpeces, mais ſeules elles ne mettront pas un homme en état de remplacer un le Moine ou un Puget. Je ne crains pas de le dire, le plus habile Orfévre de Londres n'eſt qu'un Ouvrier. Un Germain, un Meſſonier, ſont tout autre choſe, ce ſont des Deſſinateurs, ce ſont des Sculpteurs, ce ſont de grands Hommes en leur genre.

Il faut pourtant avouer la vérité, les Anglois ont eu un Peintre, ou du moins ils se le persuadent; car il est vrai qu'ils regardent comme tel ce *Sir James Tornhil*, qui a peint le Dome de Saint Paul, Green-Wich, & plusieurs autres grands morceaux, que vous avez vus. Cependant, tout connoisseur que vous êtes en Peinture, vous auriez, je pense, bien de la peine à décider, non pas quelle est la partie où le Peintre a excellé, mais quelle est celle où il est le moins défectueux.

Voilà, si je ne me trompe, le seul Anglois qui ait osé tenter de s'élever à ce genre de Peinture, qui demande un génie que la Nature lui avoit refusé; tous les autres ont été obligés de se réduire au Portrait, & il est étonnant qu'en ce genre même il n'y en ait aucun que l'on puisse nommer. Aussi ont-ils toujours exercé cette profession si noble, comme le métier le plus vil, pour de l'argent uniquement, & sans le moindre sentiment de gloire. La soif de l'or rend les hommes industrieux, celle de la

réputation peut ſeule faire les grands Hommes.

Quant au *Chevalier Kneller*, que les Anglois ont adopté, (*) & que vous avez pû voir à Londres; quoiqu'ils lui aient érigé un ſuperbe Mauſolée à l'Abbaye de Weſtminſter,

(*) Il étoit né à Lubek, Patrie du fameux Offade; il eſt mort à Londres en 1726. Il ne peignoit que le Portrait. Comme il avoit remarqué que les Peintres d'hiſtoire qui font revivre les morts ne commencent à vivre eux-mêmes qu'après leur mort, il avoit coutume de dire: *Je peints des vivants, & ils me font vivre.* Un plus grand reproche à lui faire, eſt qu'il ne peignoit ordinairement que les têtes & les mains de ſes portraits; des Peintres Anglois, Hollandois ou Flamands préparoient les draperies, les ornemens & le fond de ſes Tableaux. Ainſi il eſt le premier qui ait établi en Angleterre ces ſortes de Manufactures de Portraits qui s'y ſont depuis beaucoup perfectionnées.

„ Les Peintres Anglois, dit un Ecrivain moderne, „ (*Letters on the English Nation*, &c. 1755.) ont „ réduit l'art de peindre d'après nature à une „ eſpece de méchaniſme. Ils font les Portraits „ comme ils font les épingles; l'un ſe charge de „ la tête & l'autre de la pointe. Bientôt il faudra „ autant de Peintres pour un portrait en grand, „ qu'il faut de Marchands pour équiper un Petit-„ Maître; le peintre du viſage, le peintre de la „ perruque, le peintre de l'habit, le peintre du „ linge, le peintre des bas & celui des ſouliers, &c. „

Lély (dont le vrai nom eſt Pierre Vander Faes) qui a fait auſſi tant de Portraits en Angleterre, & qui fut premier Peintre de Charles II. étoit de Weſtphalie, & fut élevé de Grebber, Peintre Hollandois.

quoique M. Dryden l'ait fort célébré, & que M. Pope ait traduit pour lui, en Vers Anglois, le célebre Diſtique Latin du Cardinal Bembo, que l'on lit à la Rotonde au bas du Buſte de Raphaël (*): vous m'avouerez que le principal mérite du Peintre Allemand eſt le diſcernement qui lui a fait choiſir l'Angleterre pour y exercer ſon talent: c'eſt le ſeul Pays où il pouvoit obtenir tant d'honneurs.

Si l'on en croit les Anglois, M. Gabriel Cibber, (†) de qui ſont les bas-reliefs du Monument, (‡) étoit

(*) *Living great Nature fear'd he might out vie,*
Her works; and dying, fears herſelf may die.

Hic ille eſt Raphael, timuit quo ſoſpite vinci,
Rerum magna parens, & moriente mori.

Queſti è quel Rafael: cui vivo, vinta
Eſſer temeo Natura; e morto, eſtinta.

(†) Pere du Comédien d'aujourd'hui.

(‡) C'eſt une Colonne d'ordre Toſcan & de deux cents pieds de hauteur, qui a été élevée pour conſerver la mémoire du célébre embraſement de Londres de 1666.

Il eſt étonnant qu'un Artiſte qui n'eſt point Anglois, & qui ſûrement a beaucoup de talent,

un

un autre Praxitéle ; mérite-t-il ſeulement d'être mis au rang des Sculpteurs les plus communs ? Ils ont aujourd'hui un certain Rysbrack, Flamand, dont ils font auſſi très-grand cas ; ils l'ont employé à pluſieurs Monuments de grands Hommes, & il vient de finir le Buſte de Milton : aſſurément il ne rend pas la vie aux morts. Et M.

ait fait le plus grand éloge de ceux de M. Cibber. On ne comprend pas comment le malheur de penſer autrement que M. ***. a pu lui douner de l'humeur. Peut-être que dans ſes critiques comme dans ſes éloges, il n'a eu qu'un ſeul & même objet, celui de procurer à ſon ouvrage quelque débit en Angleterre. S'il lui eſt échappé quelques expreſſions peu obligeantes, c'eſt apparemment qu'il y a contracté ſans s'en appercevoir la maniere d'y contredire ceux dont on combat les ſentiments : elle eſt commode pour quiconque ne veut, ou ne ſait pas ſe tenir dans les bornes de la politeſſe. D'ailleurs tous ceux qui ont la manie de faire des livres, ne ſe doutent pas que l'Art d'écrire eſt comme les autres, & qu'on ne le ſait que quand on l'a appris. Si en Angleterre on n'y regarde pas de ſi près, en ce Pays-ci tout Critique qui marque un deſſein d'offenſer, diſpenſe de lui repondre. J'ajouterai que pour décocher les traits de ſa malignité, celui-ci s'eſt couvert d'une Egide qui eſt ſacrée pour moi ; s'il a prévu ma façon de penſer, je l'en remercie, je ferois de plus grands ſacrifices à ce nom reſpectable & ſi cher aux Arts qu'il a mis à la tête d'un Ouvrage, que je ne me permets pas même de nommer.

Cibber, & M. Rysbrack me paroiſſent auſſi loin d'un Puget & d'un Bouchardon, que le Chevalier Kneller l'étoit lui-même d'un Raphaël.

Les Peintres de Portraits ſont aujourd'hui plus communs & plus mauvais à Londres qu'ils ne l'ont jamais été. Depuis que M. Vanloo eſt ici, ils ont beau le décrier, perſonne ne ſe fait plus peindre que par lui. J'ai été chez les plus célébres d'entre eux; à quelque diſtance on prendroit volontiers une douzaine de leurs Portraits, pour douze copies du même Original. Les uns ont la tête tournée à gauche, les autres l'ont à droite; c'eſt à peu près toute la différence qui s'y faſſe ſentir. Au ſurplus, ſi on en excepte le viſage, on retrouve dans tous le même cou, les mêmes bras, la même carnation, la même attitude, & pour tout dire, on ne remarque dans ces prétendus Portraits pas plus de vie que de deſſein. A proprement parler, ce ne ſont pas des Peintres; ils ſavent appliquer des couleurs ſur de la toile, mais ils ne ſavent pas l'animer.

La Nature pour eux existe inutilement, ils ne la voient pas ; ou, s'ils la voient, ils n'ont pas l'art de la rendre. Ceux qui possedent ce talent, comme un Rigaud & un La Tour, méritent seuls d'être honorés du nom de Peintres.

Dans la Peinture, comme dans la Poësie, il semble que les deux extrêmes soient le Sublime & le Burlesque. On pourroit dire en quelque façon que Callot est vis-à-vis de Raphaël, ce qu'est Scarron comparé à Virgile. Non-seulement le génie des Peintres Anglois s'est trouvé trop foible pour s'élever à la majesté du premier genre ; ils n'ont pas même été plus heureux quand ils ont voulu descendre dans toutes les bizarreries du second, qui est cependant celui où ils se sont le plus exercés. Ils ne réussissent pas mieux à rendre les écarts de l'imagination, qu'à copier les beautés de la Nature ; ce qui prouve toujours combien tout ce qui est du ressort du goût est étranger aux Habitants de cette Isle ; ces compositions même, toutes extra-

vagantes qu'elles peuvent paroître, en ſont ſuſceptibles. Les plaiſanteries de leurs Tableaux ſont comme celles de leurs Ecrits, froides, peſantes & outrées; ce ſont, pour ainſi dire, des plaiſanteries Nationales, ils ſont les ſeuls qu'elles faſſent rire. Ces Eſtampes politiques qui paroiſſent journellement contre le Miniſtere, ſont toutes marquées à ce coin: on n'y trouve pas la moindre fineſſe, elles ne ſont remarquables que par la groſſiéreté de la Satyre. Ils ne laiſſent pas de tirer vanité de ce prétendu talent, & croient que c'eſt la faute des autres Nations, ſi elles n'en ſont pas affectées. L'inclination ridicule des Chinois à peindre le Groteſque, fait croire à la plûpart des Européens qu'ils ſont tous contrefaits. Les Anglois ont ce mauvais goût pour les *Charges*.

Pour réuſſir dans le Groteſque, de même que pour ſaiſir le Gracieux, l'invention ne ſuffit pas; le grand art eſt de ſavoir s'arrêter; & nos voiſins, qui outrent tout, ne connoiſſent plus de bornes dans un genre

qui leur permet de ſe livrer à leur imagination. Vous avez dû connoître ici un de ces Hommes à talents équivoques qui ne peuvent plaire, mais qui ſavent en impoſer. Le grand nombre par ignorance & quelques connoiſſeurs par malignité, l'appelloient communément le Peintre des Beaux Eſprits, & le Bel Eſprit des Peintres. Celui-là avoit un talent éminent pour réuſſir dans ces charges au goût de ſa Nation. Il éxagéroit tout; ce qui eſt bien plus aiſé que de rendre la Nature. Vous avez pu voir de lui un Tableau allégorique repréſentant la vieille Ducheſſe de *** à ſa Toilette, ayant derriere elle la Folie qui lui ſert de Femme de Chambre. Il eſt des exagérations qui ſont froides, & celle-ci aſſurément eſt de ce nombre. On y remarque, dit-on, de l'intention; ſans doute, on voit ce que le Peintre a voulu & n'a pû exprimer. Si dans la Peinture l'art ſans eſprit ne ſuffit pas, je crois que l'eſprit ſans l'art y ſuffit encore moins. En ce cas, c'eſt avoir projetté, ce n'eſt pas

avoir exécuté un Tableau. On ne peut nier que l'on ne trouve une ſorte de raiſonnement dans ces productions groteſques dont on fait ici tant de cas ; mais il manque à ces imitations le goût dans le choix, & l'art dans l'exécution. Peut-être que les Anglois aimeroient moins cette eſpece de peinture, en quelque façon ignoble, s'ils étoient auſſi bleſſés que nous des objets bas & dégoûtants qui en ſont le fondement. Dans celle qui demande de la nobleſſe & de l'élévation, ils ont marqué une inſuffiſance, ou plutôt une impuiſſance totale, dont l'unique cauſe, peut-être, eſt qu'en effet ils ont en tout le ſentiment moins fin & moins délicat que les Peuples des Pays Méridionaux. Ils reſpirent un air plus épais, & ils voient plus rarement le Soleil, c'en eſt aſſez pour cauſer une grande différence dans les organes.

Au reſte, ceux d'entr'eux qui ont le talent de peindre la Nature en burleſque, l'ennobliſſent du moins par l'uſage qu'ils en font, ils s'en ſervent pour dégoûter du vice.

La Galerie du Luxembourg de Rubens, les Batailles d'Alexandre de le Brun n'ont jamais eu tant de cours parmi nous, qu'en ont actuellement en Angleterre certaines Eſtampes qu'on a gravées depuis peu, d'après les Tableaux d'un homme très-fécond en ce genre, mais qui peut-être n'eſt pas auſſi bon Peintre qu'il eſt bon Citoyen. Elles ont fait la fortune du Graveur qui les débite, & elles paſſent ici pour une des plus heureuſes productions du ſiecle. Je n'ai point vu de maiſons bien réglées où l'on ne trouve ces Eſtampes morales, repréſentant en groteſque la vie de l'homme débauché dans tous les ridicules & dans toutes les diſgraces que le vice entraîne à ſa ſuite; quelquefois même dans ces états dont la vérité, pour peu qu'elle ſoit rendue, fait horreur; & le génie Anglois n'épargne rien de ce qui peut l'inſpirer. Ainſi, les Anciens penſoient que rien ne pouvoit donner tant d'éloignement pour l'intempérance, que le Spectacle même de celui qui s'y abandonne. Je crois réellement

que de pareils Tableaux ſont plus d'impreſſion ſur un Peuple tel que celui-ci, qui ſe plaît aux repréſentations fortes, que les réflexions les plus ſenſées, ou les diſcours les plus pathétiques. (*) Que dis-je ? C'eſt par tous les Pays que les hommes ſont les mêmes ; quelque fin que l'on ſe propoſe, il eſt plus ſûr & plus aiſé de faire impreſſion ſur les Sens, que de convaincre l'eſprit.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR.

Votre très-humble, &c.

(*) *Il eſt des Tableaux auſſi capables de faire rentrer en eux-mêmes les Hommes vicieux, que les Préceptes de Morale donnés par les Philoſophes.* Ariſtote Polit. Liv. 1.

LETTRE XXIV.

A Monsieur DE BUFFON.

Singularité louable dans un Pair d'Angleterre.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

JE vous ai parlé dans ma derniere Lettre d'un homme très-singulier; l'Angleterre en offre dans tous les genres. C'est le Pays où l'on trouve le plus d'exemples frappants de toute sorte de vices, & de toute espece de vertus.

L'événement du jour me donnera lieu de vous dire deux mots d'un des plus grands Seigneurs de cette Cour, dont la singularité, remarquable même en ce Pays-ci, paroîtroit dans le nôtre un prodige, & doit passer en tous lieux pour une vertu. Cet homme, dont le caractere est si rare, c'est le Duc de D***,

qui joignant à l'éclat de la plus haute naiſſance, de grands biens ; & un patrimoine encore plus riche, les vertus éminentes de ſes Ancêtres ; eſt néanmoins ſi ſimple dans ſes manieres, ſi dépourvu de tout faſte, en un mot, ſi peu ſuſceptible de vaine gloire, que les égards qui lui ſont dûs, & les reſpects qu'il s'attire l'embarraſſent également. Il les évite avec le même empreſſement que les autres les recherchent. La plupart de ceux à qui, pour l'ordre de la Société, l'on eſt convenu de donner le nom de Grands, regardent ces hommages forcés comme le plus bel appanage de leur naiſſance. Ils ne ſont ſi ſatisfaits de leur ſort, que parce qu'ils ſongent qu'il eſt envié des autres. Ils n'aiment de leur élévation, que l'abaiſſement où elle tient ceux qui les environnent. Que l'amour-propre joue ſouvent de mauvais tours aux hommes ! Cet orgueil, que la plupart des Grands affectent, eſt une preuve de leur peu de mérite : ils ont toujours l'air d'être les premiers étonnés des

honneurs dont ils ſont revêtus, c'eſt reconnoître eux-mêmes en quelque façon, combien ils s'en trouvent indignes. L'homme vertueux ne s'abaiſſe ni ne s'éleve : auſſi fort contre la bonne que contre la mauvaiſe fortune, il ne voit dans la naiſſance que l'effet du hazard : il ne voit même dans ce que les autres appellent vertu, que ſon devoir. Tel eſt l'Anglois dont je vous parle ; il ne connoît des privileges de ſon rang, que le pouvoir d'être utile à ſa Patrie, & ne ſait qu'il y a des hommes au-deſſous de lui, que par les moyens qu'il trouve de leur faire du bien. Moins il exige de reſpect, plus il en reçoit, plus on s'empreſſe à lui en rendre. Que les hommes, qui font tant valoir leur prétendue grandeur, ſont réellement petits ! Que ceux qui, comme M. le Duc de D***, ſe font un devoir de l'ignorer ſont effectivement grands ! Il vient d'être nommé Vice-Roi d'Irlande. M. le Chevalier Walpole a dit à ce ſujet : *Voilà le Duc de D*** bien embarraſſé,*

il ſera obligé d'avoir autour de lui une Cour, des Officiers, des Gardes: je crois qu'au milieu de tant de grandeur, il ne ſe trouvera pas trop à ſon aiſe. Quel éloge pour le Vice-Roi, que cette plaiſanterie du Miniſtre!

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XXV.

A Monſieur DE LA CHAUSSÉE.

Sur l'encouragement que l'on donne aux Arts & aux Sciences en Angleterre & en France. Quelques remarques ſur la maniere Angloiſe de publier les Livres par ſouſcription.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

VOUS ſavez qu'une des choſes dont les Anglois ſe piquent le plus, c'eſt d'honorer les Sciences & les Arts; ils ſont perſuadés, comme tous les Peuples policés de l'Europe, que ſi les Armes ſont le ſoutien d'un Etat, les Lettres en ſont l'ornement, & les Arts une de ſes principales richeſſes. A cet égard, donnons-leur tous les éloges qu'ils méritent. Mais en rendant juſtice à leur façon de penſer, je voudrois qu'on ne blamât point la nôtre ſans fondement. Ceux qui veulent nous envoyer à leur

école ; ne peuvent nier que sur ce point nous ne leur ayions les premiers donné l'exemple. Ne nous arrêtons ni aux louanges outrées qu'ils leur prodiguent, ni aux reproches peut-être aussi injustes qu'intéressés, qu'ils nous font ; comparons, & voyons s'il y a en Angleterre plus de recompenses pour les Gens de Lettres, ou s'ils y sont plus honorés qu'en France.

Je ne parlerai pas des Universités, c'est à peu près la même chose dans l'un & l'autre Pays ; & si dans celui-ci les places y sont plus lucratives, c'est qu'il n'y en a que deux, & que nous en avons trente dans le nôtre.

A l'égard de ces Compagnies établies aujourd'hui par toute l'Europe, pour faciliter les progrès des Sciences, il n'y a en Angleterre que la Société Royale de Londres, pour laquelle le Gouvernement ne dépense rien. Je ne connois ici de pension fondée pour aucun homme de Lettres, que celle dont jouit le *Poëte Laureat* ; encore ne fait-elle que l'exposer à la satyre & au mépris de tous ses Confreres, c'est la payer cher.

A Paris, nous avons trois Académies qui toutes concourent également à la gloire ou à l'utilité des Sciences. Nous en avons plusieurs autres établies dans nos différentes Provinces. On me mande de Dijon, qu'un Conseiller du Parlement de Bourgogne, vient par son Testament d'en fonder une nouvelle dans une Ville qui se glorifie d'avoir donné la naissance à plusieurs Académiciens François, aux Bossuets, aux Bouhiers, aux La Monnoies, aux Crébillons. La Capitale du Royaume a de plus l'avantage d'avoir une Académie de Peinture & de Sculpture, une d'Architecture & une de Chirurgie. L'Académie des Sciences & celle des Inscriptions ont chacune vingt pensions à donner. La libéralité du Roi y en distribue d'autres extraordinaires.

A ces différentes Académies, je vois des prix fondés pour la Poësie, pour l'Eloquence, pour les Mathématiques, pour l'Histoire & pour les Beaux-Arts. Louis XIV. qui n'a rien négligé de tout ce qui pouvoit les porter à leur perfection, a établi

à Rome même une école de Peinture, & des récompenſes pour ceux qui s'y diſtinguent. Les Prix que donne l'Académie des Sciences ; ne contribuent pas moins à les faire fleurir par toute l'Europe, qu'à y répandre la gloire de la Nation Françoiſe. Les Savants du premier ordre ſe les diſputent ; les Eullers, les Bernoullis conſacrent leurs veilles à les mériter. N'avouerez-vous pas, Monſieur, que s'il eſt vrai que les Anglois aient plus d'amour que nous pour les Sciences, il eſt étonnant, & je répugnerois à le dire, ſi la vérité ne devoit faire paſſer par-deſſus tout, il eſt étonnant, dis-je, qu'il n'y ait de Prix fondés chez eux que pour les Courſes de Chevaux.

Je pourrois parler ici de la Bibliothéque du Roi : quoiqu'elle ſoit la plus riche Collection de Livres qu'il y ait en Europe, ce n'eſt pas ce qu'elle a de plus remarquable. Les Savants à qui la garde en eſt confiée, ſont autant d'hommes célébres que la magnificence du Roi entretient pour en communiquer les tréſors au Public,

Public, & encourage à les augmenter eux-mêmes par leurs Productions.

Pluſieurs François vous diront qu'à Londres, dans un ſeul Hyver, Farinelli a gagné des ſommes immenſes, & ils vous diront vrai. Mais toutes ces libéralités des Anglois ne ſont que l'effet de leur oſtentation, elles ne prouvent pas même leur goût pour la Muſique Italienne. Du moins tandis qu'ils paient ſi cher ceux qui excellent dans un Art qui doit leur paroître frivole, on eſt ſurpris qu'un homme qui s'eſt rendu ſi recommandable dans la Science qui eſt chez eux le plus en honneur, que M. de Moivre, un des plus grands Mathématiciens de l'Europe, & qui eſt en Angleterre depuis cinquante ans, n'y ait pas eu la moindre recompenſe, lui, qui s'il fût reſté en France, y jouiroit au moins d'une penſion de mille écus à l'Académie des Sciences.

Il eſt vrai que les gens de Lettres retirent ici beaucoup plus de leurs Ouvrages qu'en France. Tel Livre qu'un Libraire de Paris payera cent

écus en produira deux mille à Londres par la voie des Souſcriptions. C'eſt un piége que les Ecrivains intéreſſés ont imaginé de tendre à la vanité des hommes, pour les forcer à la libéralité : au prix de deux ou de quatre Guinées on eſt inſcrit ſur la Liſte des Protecteurs des Lettres & de tel Savant en particulier. Ainſi les Auteurs qui ne regardent leur Profeſſion que comme un Art mercenaire, ont raiſon de donner en cela la préférence aux Anglois. Mais ceux qui ont la même élévation de ſentiments que vous, en penſeront bien différemment.

On parle beaucoup à Paris de l'avantage que les Ecrivains Anglois retirent de ces Souſcriptions ; mais on ignore l'aviliſſement qui en rejaillit ſur eux. Autant elles flattent l'amour-propre des Grands qui ſe diſtinguent par leurs libéralités ; autant elles mortifient celui de l'Auteur qui les reçoit, à moins qu'il n'ait le malheur d'avoir les ſentiments bas. Il eſt obligé d'aller de porte en porte préſenter ſa Liſte ; ou, ce qui eſt preſque

égal, il faut qu'une jolie Femme mette pour lui à contribution toute la Cour, ou les Chefs d'une Faction ceux de leur parti. Les Ennemis de M. Walpole ont tous été taxés pour le Poëme de Léonidas. Quoi de plus humiliant que de faire ſoi-même une pareille quête! Et ne l'eſt-il pas preſque autant de la devoir à un autre?

Il en eſt de même des Repréſentations Théatrales. Elles ne produiſent qu'autant qu'on a des Femmes à la mode qui veulent bien diſtribuer des billets & recevoir des Guinées. En France, un Auteur donne ſon Ouvrage au Public, & celui qui en eſt curieux l'achete. On joue ſa Piece, & y va qui veut. En un mot, on n'eſt obligé à aucune baſſeſſe qui puiſſe déshonorer la Profeſſion des Lettres.

Tout ce que nous prouvent ces nombreuſes liſtes de Souſcripteurs qu'on nous fait tant valoir, c'eſt que les gens riches veulent ici la protection qu'on croit qu'ils donnent aux Savants. Celui qui, à la tête d'un Ouvrage, ſe fait inſcrire pour une douzaine d'exemplaires, fait parade

de ſa prétendue libéralité, & l'Auteur qu'elle humilie, ſemble en la publiant la recevoir comme une aumône. Quoiqu'il en ſoit, les Anglois ont eux-mêmes reconnu l'abus des Souſcriptions. La multiplicité & l'avidité des Ecrivains médiocres, ont, ſinon épuiſé, du moins tellement fatigué la généroſité de ceux qui aiment les Sciences, qu'ils ſont convenus de ne plus ſouſcrire pour aucun Ouvrage. C'eſt un avis qu'il eſt bon de donner à ceux de nos Auteurs qui, ayant leur Porte-feuille plein, ſeroient tentés de faire le voyage d'outremer.

Comme aucun intérêt ne peut me faire déguiſer la vérité, je ne dois pas paſſer ſous ſilence ce qui fait le plus d'honneur aux Anglois, c'eſt d'avoir élevé quelques hommes de Lettres aux premieres places du Miniſtere. M. Addiſſon a été Secrétaire d'Etat, M. Pryor a été Ambaſſadeur en France. D'autres, comme M. Locke, ont été comblés de richeſſes. M. Newton étoit Directeur des Monnoies. Je ſouhaiterois que

la même choſe ſe pratiquât parmi nous ; mais il faut être de bonne foi, s'il n'y a pas de Gens de Lettres en France qui faſſent une pareille fortune, il y en a beaucoup plus de penſionnés par l'Etat. On trouve à leur tête celui de vos Confreres, qui, auſſi célébre par les agréments de ſon eſprit, que par l'étendue de ſes connoiſſances, a le premier tiré la Philoſophie du Cabinet pour l'introduire dans le monde, & qu'à juſte titre on pourroit appeller l'homme de la Nation (*). Ce grand Phyſicien pour qui la Nature n'a point de ſecrets, & qui nous fait admirer la ſageſſe du Créateur juſques dans le moindre inſecte, ne jouit-il pas d'une récompenſe diſtinguée, & qui fait également honneur & à ſon mérite & au Souverain de qui il la tient (†).

Je trouve encore une différence entre la France & l'Angleterre à l'égard des Gens de Lettres, c'eſt qu'ici un plus grand nombre d'entre eux parviennent aux Dignités de

(*) M. de Fontenelle.
(†) M. de Réaumur.

l'Egliſe. Le Docteur Potter, homme très-ſavant dans les Antiquités, eſt aujourd'hui Archevêque de Cantorbery. Le Clergé & les Lettres y gagneroient également ſi l'on ſuivoit en France un pareil exemple. Diſons tout néanmoins, ſi l'on donne ici tant d'Evêchés à de ſimples Docteurs d'Univerſités, c'eſt qu'il ne s'y trouve pas de gens de Condition pour les demander. Penſez-vous que le frere d'un Duc ne l'emportât pas ſur l'homme qui ſauroit le mieux le Grec de toute l'Angleterre ? Mais le dévouement du Clergé à la Cour, le rend tellement odieux à une grande partie de la Nation, & les différentes Sectes qui y ſont tolérées ont jetté un tel mépris ſur les Chefs de l'Egliſe dominante, que la Nobleſſe dédaigne abſolument d'en poſſéder les honneurs.

J'ai vu parmi nous quelques gens d'eſprit prétendre que du moins pour l'intérêt de ceux qui travaillent, il n'eſt pas mal de ſe plaindre & de faire croire que les Sciences ſont ailleurs mieux récompenſées. Ainſi

les Politiques d'Angleterre ſoutiennent que de quelque façon que la Cour ſe conduiſe, il eſt toujours bon de crier contre celui qui gouverne, pour le retenir, s'il a de mauvaiſes intentions, & pour l'empêcher d'en changer, s'il en a de bonnes. Je ne ſais cependant, ſi l'on ne rendroit pas ceux de qui dépendent les graces, plus favorables aux Muſes, en louant l'accueil que pluſieurs d'entr'eux leur font. Sans aiguiſer les traits de la Satyre, on peut faire ſentir à ceux qui ont le pouvoir en main, combien il eſt de l'intérêt de l'Etat & du leur de protéger les Lettres. Je ne penſe pas que ce ſoit une bonne voie de ſe concilier ceux dont on a beſoin, que de commencer par s'en faire craindre; je ſuis pourtant forcé d'avouer qu'elle a réuſſi à pluſieurs.

Les Arts peuvent-ils ſans ingratitude ne pas reconnoître ce qu'ils doivent aux ſoins du Miniſtre qui eſt aujourd'hui leur Protecteur, & qui les a tirés de la langueur où ils commençoient à tomber en France?

Peut-on sans injustice refuser les éloges qui sont dûs à celui qui se montre également zélé, & pour l'intérêt & l'honneur de la Nation, & pour la gloire & l'utilité des Sciences? (*) Ces Académiciens dont les uns, sous le ciel brûlant de Quito, & les autres sur les glaces de Torneao, mesurent un dégré du méridien, témoignent à toute l'Europe & apprendront à la postérité quelle affection ce Ministre porte aux Sciences, & quelle protection le Roi leur accorde. Quelque intérêt que les Anglois prennent à la figure de la Terre, que vraisemblablement Newton a bien connue le premier, quelque avantage que la Navigation puisse retirer des expériences que ces Savants font actuellement aux deux extrémités du Globe, je doute que le Gouvernement Anglois eût jamais fait cette dépense vraiment Royale & magnifique, pour en découvrir la véritable forme.

Les gens de Lettres qui se plaignent tant de ce que le Ministere ne fait

(*) M. le Comte de Maurepas.

rien pour eux, ne ſont pas toujours ceux qui travaillent le plus utilement pour l'Etat. Moins ils méritent, d'ordinaire, plus ils ſe font valoir. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que quels qu'ils ſoient, de pareilles plaintes ne font que les rendre mépriſables. Elles décélent leurs vues baſſes & mercenaires. Sans parler de tant de Savants dont elles déshonorent la mémoire, j'ai regret qu'on puiſſe faire ce reproche à M^e^. Deshoulieres. Ce défaut eſt preſque une maladie épidémique dans la République des Lettres. La plupart des Auteurs ſe ſont plaint de l'injuſtice de leur ſiecle, & dans le fonds toutes ces invectives qu'ils ſe permettent & contre la Fortune & contre leurs Contemporains, ne ſont qu'un éloge adroit de leur mérite, dont leur amour-propre leur exagere l'utilité. On eſt ſurpris de voir que ceux que le Dieu des Richeſſes a regardés le plus favorablement, ſe mêlent au Chœur des mécontents : quelques-uns, au ſein de l'abondance, murmurent & contre les caprices du ſort,

& contre l'injuſtice du temps. Bayle a raiſon de dire, qu'aſſez ſouvent ces ſortes de plaintes ſont plus une marque de l'ingratitude des Auteurs envers leur ſiecle, qu'un témoignage de l'ingratitude du ſiecle envers ces Auteurs.

Quel Poëte, dans aucune Nation, a jamais été plus conſidéré que le grand Corneille l'a été parmi nous ! De ſon temps, le Théatre de la Comédie étoit garni de chaiſes au lieu de bancs ; il y avoit ſa place marquée, qu'aucun, par reſpect pour lui, n'oſoit occuper : lorſqu'il arrivoit on lui rendoit les mêmes honneurs qu'aux Princes du Sang ; toute l'Aſſemblée ſe levoit pour lui. Sommes-nous donc ſi barbares, parce que nous croyons que le mérite Littéraire ne ſuffit pas pour admettre un homme au Conſeil d'Etat ? (*) Les Grands, parmi

(*) Henri IV. ayant entendu parler de Caſaubon, le fit convier de venir s'établir à Paris avec ſa Famille, où il le fixa par une penſion, qui lui donna les moyens d'y vivre, comme il convient à un homme de ſon caractere, qui n'eſt pas appellé, diſoit Henri, pour gouverner l'Etat. *Mémoires de Sulli.*

leſquels vous vivez, Monſieur, prouvent bien qu'il n'y a point de Pays où les talents ſoient plus honorés qu'en France, quand ils ſont accompagnés des mœurs. Mais que ſont dans la ſociété les agréments de l'eſprit où manquent les qualités du cœur! Les hommes en tout ſont auſſi injuſtes qu'inconſéquents: ils veulent la fin & ne veulent pas les moyens. Combien de ceux qui ſont faits pour aſpirer à la conſidération, ne prennent pas toujours, pour y arriver, les ſeules voies qui y conduiſent, les voies honnêtes! Remontons à la ſource de la plupart de ces déclamations & de ces plaintes générales, nous les trouverons preſque toujours fondées ſur des mécontentements particuliers: ſouvent les gens de Lettres ne ſe rendent pas aſſez reſpectables, & c'eſt alors qu'ils ſe plaignent le plus de n'être pas aſſez reſpectés.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XXVI.

A Monſieur DE BUFFON.

Sur la beauté de la Campagne en Angleterre, la richeſſe du Climat & l'induſtrie des Habitants.

De Newark, dans le Comté de Nottingham, &c.

MONSIEUR,

AU ſein de la France vous vivez comme on vit en Angleterre; les amuſements de la Ville ceſſent de vous toucher dès que vous pouvez goûter ceux de la Campagne. Qu'il eſt agréable pour vous, qui l'aimez, que le genre d'étude auquel vous vous êtes appliqué, vous y appelle de bonne heure! Autant il eſt dangereux de faire ſon occupation de ſes plaiſirs, autant il eſt heureux de pouvoir faire ſon plaiſir de ſes occupations.

Il y a deux mille ans que les Poëtes regrettent l'Age d'Or, & j'en ſuis

étonné ; à mon avis il n'eſt point paſſé ; il regne & regnera toujours à la Campagne : vous l'avez ſurement retrouvé à celle où vous êtes. Depuis un mois que je ſuis ici ſur les bords du Trent, je goûte toutes les douceurs de cette vie paiſible qui faiſoit le bonheur de nos premiers Peres. L'Age de Fer ne ſe fait ſentir que dans les Villes, parce qu'elles ſont le centre de la médiſance, de l'envie, de l'ambition & de la perfidie. A la Campagne on les ignore, à moins qu'on ne les y apporte. Mais combien de gens y ſont ſuivis du cortége de tous ces vices ! Ils y vivent comme à la Ville, occupés des mêmes ſoins, enivrés des mêmes folies, ou devorés des mêmes paſſions. Ceux-là ne connoîtront jamais les jours heureux du Siecle d'Or. L'Age de Fer les ſuivra par-tout.

A l'égard de la Campagne d'Angleterre dont vous voulez que je vous donne quelque idée, en attendant que vous en veniez juger par vous-même, je vous repons d'avance de la ſatisfaction que vous aurez un

jour à voir ce pays-ci ; tout contribue à le rendre auſſi agréable que fertile, & la qualité du climat, & l'induſtrie des Habitants. Après avoir vû l'Italie, vous ne trouverez rien dans les Edifices de Londres qui puiſſe vous ſatisfaire. Cette Ville n'eſt réellement étonnante que par ſa grandeur. Au contraire il ſuffit d'avoir des yeux pour être ici frappé de la beauté de la Campagne, du ſoin avec lequel la Terre eſt cultivée, de la richeſſe des Pâturages, des nombreux Troupeaux dont ils ſont couverts, de l'air d'abondance & de propreté qui regne dans les moindres Villages. Ceux qui ne regardent pas l'Angleterre comme un Pays très-fertile, ſont en effet dans l'erreur. Les Anglois retirent tous les ans pluſieurs millions du ſuperflu de leurs bleds. (*)

(*) Depuis 1725 juſqu'en 1745 il eſt ſorti d'Angleterre 750000 ſeptiers de froment par année. L'état des exportations préſenté à la Chambre des Communes, depuis 1746 juſqu'à la fin de 1750, eſt de 5290000 *Quarters* de grains de toute eſpece, ce qui fait environ 20850000 ſeptiers de Paris : ces grains ont été vendus 7405900 livres ſterling, faiſant 170335000 livres tournois, & par année

On a de la peine à ſe perſuader parmi nous que les froids violents ſoient ici plus rares qu'en France, cependant il eſt vrai que les brouillards dont cette Iſle eſt communément couverte, la défendent également & des chaleurs & des gelées exceſſives. (*) Ces vapeurs épaiſſes ſont peut-être auſſi bienfaiſantes pour la terre, que nuiſibles à la ſanté des Habitants. Une preuve qu'elles rendent ce climat-ci plus modéré que le nôtre, c'eſt qu'on éléve ici en pleine terre différents Arbres, qu'en France on ne peut conſerver que dans des Serres. La plûpart de ceux de la Virginie réuſſiſſent très-bien aux environs de Londres. A Montbard vous êtes obligé de les mettre à l'abri pendant l'Hyver.

3406700o liv. de France. Voyez l'excellent Ouvrage de M. HERBERT, *ſur la Police générale des grains.*

(*) C'eſt une vérité reconnue depuis longtemps par tous les Géographes. Celui qui par les ordres de Pie IV. a décoré les Loges du Vatican des ſuperbes Cartes Géographiques qui y ſont peintes, s'exprime ainſi au ſujet de l'Angleterre: ΑΛΒΙΩΝ, *Inſula Britannia, ſive Anglia, cujus, &c. . . . . temperatior eſt Galliâ remiſſioribus caloribus frigoribuſque.*

La Campagne ici me paroît toujours riante, parce que je la vois toujours verte ; à la vérité elle n'eſt pas auſſi variée qu'elle l'eſt en France. On ne voit en Angleterre, excepté dans quelques Provinces, ni vaſtes plaines, ni hautes montagnes. Rien n'y étonne les regards, mais tout les ſatisfait. Ce ne ſont de tous côtés que des collines dont la pente eſt auſſi douce que l'aſpect en eſt agréable. Si les Forêts qui couvroient autrefois ce Pays-ci ont preſqu'entierement diſparu, les petits bois dont ces collines ſont couronnées, & les haies dont les près & les champs ſont par-tout environnés, font peut-être plus de plaiſir à la vue, & ſont une preuve & de la richeſſe du terrein, & de l'induſtrie de ceux qui le cultivent. Le vaſte pays qu'on decouvre du haut de Richemont, a moins l'air d'une campagne que d'un jardin immenſe. Il offre en quelque ſorte aux yeux un image du Paradis Terreſtre.

Ce qui contribue le plus ici à la beauté de la campagne, c'eſt le grand nombre

nombre de Parcs & de Maiſons riantes dont elle eſt meublée. La Seine orgueilleuſe étale ſur ſes bords des Edifices magnifiques, des Palais ſuperbes ; la Tamiſe moins vaine, quoique du moins auſſi riche, ne préſente à vos regards que des maiſons ſimples & jolies, mais en ſi grand nombre & avec une telle variété, qu'elle forme de toutes parts les aſpects les plus agréables.

Enfin il paroît que la verdure eſt plus belle ici qu'en France, ſi nous en exceptons la Normandie, qui reſſemble en tout ſi fort à l'Angleterre. Le Parc S. James a offert à mes yeux une couleur que je ne connoiſſois pas. C'eſt dommage que l'on doive cet agrément à un défaut, c'eſt-à-dire, à l'humidité du terrein. Le tout bien examiné, chaque climat a ſes avantages, & chaque avantage entraîne ſes inconvenients. Conſolons-nous d'habiter un Pays, à la vérité moins verd, mais beaucoup plus ſec, & par conſéquent plus ſain.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XXVII.

A Monſieur HELVETIUS.

Sur les Vapeurs.

De Newark, dans le Comté de Nottingham, &c.

MONSIEUR,

VOUS portez un nom célébre ; & quoique vous ne ſuiviez pas la route de ceux qui l'ont fait connoître, vous ne vous rendrez pas moins illuſtre. Vos talents feront également honneur à votre Patrie ; s'ils ſont différents des leurs, vous reſſemblez du moins à ces vertueux Citoyens par l'uſage que vous en faites. Vous avez puiſé dans votre Famille cet eſprit d'utilité publique qui ſe propoſe en tout l'avantage de la Société. Comme eux vous n'avez en vue que le bien du genre humain. L'eſprit a ſes maladies ainſi que le corps. Les hommes qui ont beſoin de Médecins de l'une & de l'autre eſpece, ont

également honoré Platon & Hippocrate. Ceux qui ont rendu votre nom fameux, ſe ſont appliqués à connoître & à guérir les maladies où le corps eſt expoſé par ſa nature & par l'intempérance de nos appétits. Vous travaillez à détruire les foibleſſes, les préjugés, les erreurs, les paſſions & les vices de toute eſpece, qui ſont les vraies maladies de l'eſprit. Il ſe trouve encore vrai que par un autre chemin vous arrivez au même but : vous prévenez, en rendant l'homme plus ſage, le mal phyſique dont ils enſeignent les remedes. Les leçons de la Morale ne ſont pas moins utiles à notre conſervation, que celles de la Médecine. La tempérance eſt le meilleur préſervatif contre la plûpart des accidents qui dérangent la Santé, ſoit du corps, ſoit de l'eſprit.

Parmi les maladies il en eſt une que je crois plus de votre reſſort que de celui des Médecins : je veux parler des Vapeurs ; du moins c'eſt un mal dont les effets ſont auſſi bizarres que la cauſe en eſt équivoque. Vous

ſavez, Monſieur, combien elles ſont communes en ce Pays-ci ; elles y paſſent même pour contagieuſes ; cependant juſqu'ici j'ai eu le bonheur de les braver avec impunité : ce n'eſt pas que j'aie aucun ſecret particulier pour m'en garantir ; je vous l'avoue de bonne foi, ce qui m'empêche de les craindre, c'eſt que je penſe qu'il eſt aſſez difficile qu'on les gagne, quand on n'y croit pas.

Mon incrédulité ſur le fait des Vapeurs n'eſt pourtant point telle que je nie qu'il y en ait de réelles, je penſe ſeulement qu'elles ſont rares parmi les hommes : il n'eſt pas non-plus queſtion de celles dont les femmes ſont affectées, & qui ſont une ſuite de leur conſtitution particuliere ; le caractere diſtinctif de celles-ci ne permet pas de les confondre avec ces Vapeurs idéales, communes aux deux Sexes, & qui prouvent, ce me ſemble, que celui qui ſe croit le plus fort, ſe trouve, à beaucoup d'égards auſſi foible que l'autre. Quoique l'air que nous reſpirons puiſſe influer ſur notre

tempérament, il n'en eſt pas moins vrai qu'on le prend ſouvent pour la cauſe d'un mal, dont le principe eſt au dedans de nous-mêmes. Nous nous plaignons lorſque nous devrions nous accuſer. Le mal phyſique & le mal moral ne ſont que trop ſouvent l'effet de nos vices; il n'en eſt point qui ne ſoient contraires à notre bonheur.

Les Vapeurs, dont il s'agit ici, prennent communement leur ſource dans une imagination déréglée: je ſoupçonne que beaucoup de ceux qui s'en plaignent, ſont moins malades du corps que de l'eſprit, & que ſi elles affectent l'eſtomac ou le genre nerveux, ce n'eſt qu'autant que la tête eſt dérangée.

Dans la plûpart des hommes, les Vapeurs ne ſont autre choſe qu'un ennui violent, & l'ennui ſans doute, eſt une des plus cruelles maladies. (*) A cet égard les vaporeux ont raiſon

(*) *Il n'y a point de maladie plus cruelle que de n'être pas content de ſon ſort.*

Le cœur connoît ſeul ce qui ſe paſſe dans le cœur, & celui qui trahit l'eſprit, c'eſt l'eſprit même.

Ce ſont deux ſtrophes d'une piece de Poëſie

de ſe plaindre : il n'eſt guere d'êtres plus malheureux. Mais ils ne veulent pas avouer qu'ils s'ennuient, de peur de décéler le déréglement de leur eſprit. D'ailleurs par la maladie qu'ils affectent, ils ſurprennent notre pitié ; l'aveu de la vérité ne feroit qu'humilier leur amour-popre. On tire une ſorte de vanité de ſes malheurs, mais on a une honte ſecrette de ſes défauts. Du moins on aime mieux paroître deſtitué de ſanté que de raiſon ; & dans la plûpart des Vapeurs il pourroit bien entrer un grain de folie. C'étoit l'opinion de M. Chirac. Ce grand Médecin auſſi incapable de flatter la manie d'un homme, que de prendre un travers de l'eſprit pour une maladie du corps, ſe trouva un jour preſſé par un Vaporeux de cette eſpece, qui depuis long-temps lui demandoit un remede pour ce mal prétendu. M. Chirac

Islandoiſe, intitulée *Havamaal*, c'eſt-à-dire, *Diſcours ſublime* ; nous apprenons de M. Mallet, qui nous en a donné la traduction, que cette piece contient la morale des anciens Celtes, & qu'elle étoit tellement en honneur parmi eux, qu'ils l'attribuoient à Odin même leur principale Divinité.

pouſſé à bout, lui repondit avec une dureté qui tenoit de ſon caractere, que le ſeul reméde qu'il eût à lui conſeiller, étoit d'aller aſſaſſiner quelqu'un ſur le grand chemin, & de prendre enſuite la poſte pour ſortir du Royaume, ſi bon lui ſembloit. Celui qui faiſoit monter à cheval un autre prétendu Vaporeux, & qui l'envoyoit à trois lieues de Paris boire de petites bouteilles d'eau de la Seine, qu'il lui déguiſoit avec ſoin, & qu'il lui faiſoit paſſer pour une eau merveilleuſe contre cette maladie, ne le traitoit-il pas comme on traite les enfants, lorſqu'on les trompe ſur la nature & les propriétés des remedes qu'on leur donne ? (*)

Ici tout me confirme dans mon

(*) Un célébre Diſciple de Boërhaave, pendant ſon ſejour à Paris, paroît en pareil cas avoir tenu à peu près la même conduite. Si pluſieurs des Ordonnances qu'on lui attribue ſont ſingulieres en apparence, elles ſont très-raiſonnables dans le fonds. Les malades imaginaires qu'elles regardent y ſont traités comme ils méritent de l'être; l'adreſſe avec laquelle il a ménagé leur amour-propre, les a peut-être empêché de l'entendre; mais il fait connoître aſſez clairement par les remedes qu'il leur préſcrit & la cauſe & le véritable ſiege de leur mal.

opinion. Les gens d'un appétit modéré qui jouiſſent de tout ſans trop s'attacher à rien, & les ſots qui ont le don heureux d'ennuyer les autres, ſans jamais s'ennuyer eux-mêmes, ne ſont pas ſujets aux Vapeurs. Les objets les plus communs fourniſſent conſtamment aux uns & aux autres des ſenſations toujours nouvelles, & par conſéquent agréables; & ce qui les empêche de s'en laſſer, c'eſt que les uns, par ſageſſe, s'abſtiennent d'en approfondir la ſource, & que les autres ſont dans l'impuiſſance de l'entreprendre. On a dit que la volupté doit être à l'égard de nos actions, comme un peu de ſel qui les aſſaiſonne, & qui n'y peut entrer avec excès ſans tout gâter. Auſſi les gens d'eſprit & les tempéraments vifs, pour ſe livrer avec trop d'ardeur aux plaiſirs, de quelque eſpece qu'ils ſoient, s'uſent bientôt le ſentiment. Les organes qui lui ſont propres, fatigués par la violence des paſſions, perdent inſenſiblement leur reſſort & ſur-tout leurs rapports; & c'eſt ainſi que les conſtitutions

les plus robuſtes deviennent foibles. Le ſens interne auquel tous les autres aboutiſſent, & qui n'en reçoit preſque plus rien, ſe trouve, par ce manque, réduit à agir ſur lui-même en raiſon de la force qui lui reſte. C'eſt-là ce qui fait tomber dans un ennui qui les conſume, des gens à qui d'ailleurs on ne peut refuſer beaucoup d'eſprit; ce n'en eſt pas l'étendue, c'en eſt la ſorte qui nous rend heureux.

Si l'on ne fournit à la partie ſupérieure qui eſt en nous de quoi s'occuper, ſa grande activité lui devient préjudiciable. Un Philoſophe n'a pas craint de comparer l'action de l'ame ainſi dépourvue de ce qui doit exercer ſes facultés, à celle d'une meule qui ſe gâte lorſqu'elle tourne à vuide & ſans grain. C'eſt alors qu'à faute de meilleur emploi, notre eſprit ſe remplit de chagrins & de craintes, comme privé des aliments qui lui conviennent, l'eſtomac exerce contre lui-même, l'activité qui lui eſt eſſentielle. Ce que la nourriture eſt au corps, les

ſenſations le ſont à l'ame ; elles ne lui procurent un exercice facile, qu'autant qu'elles ſont proportionnées aux beſoins. Les grands deſirs la fatiguent par les grandes erreurs auxquelles ils l'expoſent & la contriſtent à raiſon du vuide qu'ils laiſſent.

Voilà, ſi je ne me trompe, la cauſe de ce qu'en France on appelle des Vapeurs, & de ce qu'on nomme ici le *Spleen*, maladie qui fait que tant d'Anglois abandonnent leur Iſle. Il eſt à remarquer qu'ici même, ni le Laboureur ni l'Artiſan n'y ſont ſujets, on n'eſt tourmenté des Vapeurs que dans le ſein de l'oiſiveté & des richeſſes, (*) d'où l'on doit conclure que le travail eſt néceſſaire à l'homme & que le manque de biens eſt un moindre mal, que le manque de ſoins & de deſirs. L'expérience le démontre dans tous les états: *La poſſeſſion entiere & paiſible des objets de nos beſoins, devient donc*

(*) „ Si vous avez du bien & en jouiſſez mollement, l'ennui, les vapeurs & les maladies des „ nerfs en jouiſſent auſſi. Le tout enſemble, ce „ n'eſt pas la peine de vous rien envier.
Traité de la Population, Chapitre du Luxe.

un des plus grands malheurs que nous ayions à craindre, ſi elle eſt telle que les moyens d'en jouir ou le ſoin de les conſerver ne nous fourniſſent aucune difficulté à vaincre, (*) & par conſéquent aucune ſenſation aſſez puiſſante pour affecter notre ame. Bacon déplore la condition des Rois en ce qu'ils ont beaucoup à craindre & rien à deſirer. C'eſt probablement la raiſon qui a fait que Dioclétien a quitté l'Empire, & qu'il a trouvé plus de ſatisfation dans l'arrangement de ſes Jardins, qu'il n'en avoit

(*) IDE'E DE L'HOMME PHYSIQUE ET MORAL: à Paris, chez Guerin, 1755. Le ſujet que je ne fais qu'ébaucher ici eſt traité de main de Maître au Chapitre *des Affections de l'Ame*. En général ce Livre peut être extrêmement utile & à ceux qui profeſſent la Medecine & à ceux qui ſont obligés d'y avoir recours. L'Auteur, auſſi bienfaiſant qu'éclairé, révele au profit de l'humanité les plus grands myſteres de ſon Art. Il apprend à s'en paſſer a quiconque, après avoir été forcé de reconnoître la ſolidité de ſes principes, aura aſſez de raiſon pour ſe rendre à la ſageſſe de ſes conſeils, qui n'en ſont que les conſéquences naturelles. Cet Anatomiſte Philoſophe n'eſt ſi attentif à nous développer le méchaniſme admirable de l'organiſation humaine, que pour nous apprendre à prévenir les maladies du corps & de l'eſprit qui la dérangent. Les Ouvrages qui intéreſſent à ce point & la conſervation & le bonheur des hommes méritent d'être connus & traduits dans toutes les Langues de l'Europe.

goûté dans le gouvernement de tant de Provinces qui lui avoient été soumises.

Un si grand exemple doit nous faire soupçonner que le sort des Grands n'est pas toujours ce qu'il nous paroît, & que la condition de ceux qui sont au dessous d'eux est souvent préférable. Celui que nous nommons malheureux, parce qu'il est obligé de travailler pour gagner son pain, du moins le digere facilement, & les peines du corps l'affranchissent de celles de l'esprit, peut-être plus cuisantes, & auxquelles il est plus difficile d'apporter du remede.

C'est pour cela que M. Locke, dans son Traité de l'Education des Enfants, regardant l'exercice, considéré purement en lui-même, comme nécessaire à la santé, est d'avis qu'on fasse apprendre à un Gentilhomme un métier : *j'entens*, dit-il, *un métier méchanique, qui ait besoin du travail de la main.* Charlemagne, par esprit de sagesse, vouloit que l'on pratiquât la même chose à l'égard de ses Enfants.

Un exercice modéré du corps eſt un repos pour l'eſprit, pendant lequel il reprend, avec les forces qu'une application continuelle peut avoir épuiſées, une nouvelle diſpoſition qui lui rend l'occupation plus agréable.

D'autres ont remarqué, avant moi, que quelque fatigue que le Payſan eſſuie journellement, les ſueurs de la danſe du Dimanche le rendent plus frais au travail du lendemain. Que penſer donc du zele, auſſi ignorant que ſauvage, de ces ſuperſtitieux obſervateurs de la Réforme, qui, en pareil cas, font un crime du plaiſir, par lui-même le plus innocent? L'Habitant de la campagne ne trouve guere que dans cette eſpéce d'amuſement le repos qui lui eſt néceſſaire, & qu'il a ſi bien mérité, par les fatigues de la ſemaine. (*)

(*) Charles-Quint, en ſuivant des principes plus humains, n'a pas cru agir contre l'eſprit de la Religion, lorſqu'il a établi en Flandres aux jours de Fête, des exercices de divertiſſements, pour entretenir la joie parmi les Habitants, & les rendre par là plus doux & plus ſociables.

Les Vapeurs n'exercent leur empire que dans les conditions où la jouiſſance du ſuperflu ne laiſſe pas connoître la néceſſité du travail. Cette maladie, ſi peu connue & de ceux qui y ſont ſujets & des Médecins qu'ils aiment à conſulter, n'eſt autre choſe qu'une inactivité d'ame; elle y tombe toutes les fois que nous ceſſons d'être affectés à un certain point, par les objets des ſenſations qui lui ſont propres. L'air même qui nous fait reſpirer, ne nous eſt pas plus néceſſaire pour le ſoutien de la vie, que ce renouvellement de ſenſations qui ne peut être excité que par l'intérêt de nos beſoins de toute eſpece. Celui qui eſt aſſez heureux pour n'avoir pas un travail qui lui commande, s'il veut continuer de l'être, doit s'en commander un lui-même: qu'il ait pour objet de ſe rendre plus puiſſant ou plus recommandable, peu importe, pourvu que l'activité de l'eſprit ſoit ſuffiſamment renouvellée.

L'Homme étant un compoſé d'ame & de corps, celui-ci périſſable,

l'autre immortelle, il n'eſt pas étonnant qu'il arrive du déſordre entre deux parties d'une nature ſi différente; mais ſoit que ce trouble vienne d'une cauſe phyſique ou morale, il ne peut continuer que toutes les deux n'en ſouffrent. Ainſi ce n'eſt rien faire que d'en tenir l'une en bon état, tant que l'on ne porte pas la même attention à l'autre. S'il eſt vrai, comme diſoit Théophraſte, que *le corps faſſe ſouvent payer trop cher à l'ame le louage de ſon habitation*; il eſt des cas où elle ne doit ſe prendre qu'à elle-même du mal-aiſe qu'elle y éprouve; elle n'eſt que trop ſouvent l'auteur du déſordre qui y arrive. Et n'eſt-elle pas en effet une hôte très-incommode lorſque la violence des paſſions qui l'agitent, allume dans les organes ſenſibles ce feu qui y cauſe tant de ravages, ou que l'excès de ſa triſteſſe reſſerre le cœur, & y porte ce froid mortel qui attaque les principes de la vie? Quel uſage fait-elle de l'empire qui lui appartient? lorſqu'elle pourroit par des moyens aiſés & naturels,

c'eſt-à-dire, par la patience & l'abſtinence, diminuer du moins les inconvenients de ſon habitation, elle s'abandonne à l'impétuoſité de ſes mouvements & n'emploie ce qu'elle a de forces qu'à la détruire. Sans parler de ces furieux, aſſez inſenſés pour attenter ſur eux-mêmes, combien eſt-il d'hommes qui abrégent leurs jours par le chagrin où ils ſe livrent? Si l'on connoiſſoit mieux les effets de ce poiſon lent ſur le tempérament le mieux conſtitué, on ſeroit moins ſurpris de tant de morts prématurées dont la cauſe échappe aux yeux de l'obſervateur le plus éclairé. Les chagrins domeſtiques renfermés dans le ſecret du cœur, le flétriſſent. A cet âge critique pour les femmes, pour celles ſur-tout qui ſe ſont uniquement occupées de leur beauté, combien ne périſſent que du regret d'y ſurvivre? (*) Il eſt des hommes même aſſez déraiſonnables

(*) L'Impératrice Poppée, avertie par ſon miroir de quelque commencement de déclin dans ſa beauté, demandoit aux Dieux de la faire mourir avant que d'être vieille.

pour

pour ne pouvoir se consoler de n'être plus jeunes à soixante ans. Doit-on s'étonner que ceux-là aient des vapeurs ? Quelle folie à eux de prétendre dans les glaces de leur hyver cueillir les fleurs de la jeunesse. . .

Toute spirituelle qu'est cette principale partie de nous-mêmes, elle ne contribue pas moins que celle qui lui est inférieure, à détruire les proportions & le juste tempérament des humeurs en quoi l'on fait consister la santé. Ainsi que le corps, elle est par ses mouvements désordonnés, exposée à des maladies qui l'affoiblissent; elle peut s'affecter de maniere que l'estomac le plus vigoureux ait peine à faire ses fonctions. Comme l'esprit & le corps agissent mutuellement & nécessairement l'un sur l'autre, leur bien-être dépend de ce commerce d'action & de réaction qui constitue le jeu de l'économie animale, & dont les connoissances anatomiques ne permettent pas de douter. (*) L'Ennui est une

(†) Seneque, dans la 75. de ses Epitres, dit que rien n'a tant contribué à le tirer d'une grande

ſorte de rouille qui s'attache au reſſort le plus eſſentiel de ces mouvements relatifs, je veux parler du ſentiment ; il ne contribue de ſa part au ſoutien de la vie, qu'autant qu'il eſt excité par nos beſoins & par nos deſirs. L'action ne peut s'affoiblir d'un côté qu'elle ne devienne trop forte de l'autre, & par conſéquent qu'elle ne les fatigue tous les deux également (*). Si l'on n'eſt attentif à réparer ces dérangements ſurvenus dans l'équilibre des forces, tandis que les facultés de

maladie, que l'entretien de la Philoſophie, parce que le courage qu'elle inſpire à l'ame, ſert merveilleuſement à rétablir les forces du corps. *Quidquid animum erexit, etiam corpori prodeſt.*

Cardan étoit ſi perſuadé de cette vérité, qu'il aſſure en pluſieurs endroits de ſes Ouvrages qu'encore que naturellement il eût un corps très-foible, il lui avoit acquis une ſanté forte & vigoureuſe, par le moyen des méditations agréables dont il avoit coutume de l'entretenir.

(*) „ On voit d'un coup d'œil ce que ce défaut „ d'harmonie doit produire de fond d'anxiété & „ de maladie, plus ou moins grave & opiniâtre, „ ſuivant le dégré de la cauſe, & ſelon que la „ complexion, qui n'eſt bonne ou mauvaiſe qu'à „ proportion qu'elle eſt par elle-même plus ou „ moins éloignée de cet état de déſordre, ſe trouve „ par cette raiſon y avoir plus ou moins de diſpoſition. „ *Idée de l'Homme Phyſique & Moral.*

l'ame ſe vicient par le poiſon de l'ennui, il ſe forme dans l'eſtomac, & de là peut-être en d'autres parties voiſines, une mauvaiſe diſpoſition, de mauvais levains qui corrompent la nourriture la plus ſaine. De là vient cette ſurabondance de bile que la Médecine fait couler ſans en pouvoir tarir la ſource. Le mal phyſique tient alors à une cauſe morale qu'on ne s'aviſe pas même de ſoupçonner; on n'en examine que les effets, on ne remonte pas au principe. Le Vaporeux qui ſe plaint de ſes mauvaiſes digeſtions n'en dit & n'en ſait pas quelquefois lui-même les raiſons, & le plus ſouvent ne veut pas les entendre. On ſe propoſe de rendre à l'eſtomac ſon reſſort, c'eſt dans l'eſprit, qui en trouble les fonctions, qu'eſt le vice principal, & l'on ne ſonge pas à le corriger. Un être eſt-il aſſez malheureux pour que la Nature lui refuſe celui de ſes bienfaits dont elle eſt le moins avare, & qui eſt peut-être le plus grand? On lui conſeille l'uſage de l'Opium, on en augmente les doſes à proportion

de l'agitation de ſes ſens, mais ce ſommeil forcé qui en ſuſpend le trouble, n'y rétablit pas le calme: le repos momentané qu'il procure, laiſſe ſubſiſter en ſon entier la cauſe de l'inſomnie, qui vient moins de la maniere dont on vit, que de celle dont on penſe. On ſe ſoumet, quoiqu'avec peine, à un nouveau regime, mais on ne ſe rend pas aſſez de juſtice pour croire avoir beſoin de changer ſa façon de penſer. La plus grande confiance aux Médecins ne va pas juſques là. Ceux qui ne ſont pas charlatans ont beau s'expliquer ſur les inquiétudes qui ſont tout le mal dont on ſe plaint, l'amour-propre ne permet pas de les entendre. Ainſi l'on ne fait aucun effort pour étouffer ces deſirs fougueux ou diſſiper ces craintes fâcheuſes qui épuiſent les forces de l'ame par la violence d'une ſeule & même contention, & portent par-là le déſordre dans les forces corporelles, que les premieres doivent perpétuellement ſoutenir & contrebalancer. On ſe preſcrit donc un regime, où l'on omet

l'article le plus essentiel à réformer, puisqu'il est la cause secrette de tout le désordre apparent. Quelle que soit la sobriété dans le boire & le manger, l'intempérie de l'esprit suffit pour en empêcher les heureux effets: tandis qu'elle fatigue les organes par lesquels s'exerce l'action de penser, ceux du méchanisme général de l'économie animale, se trouvent privés du soutien qui leur est nécessaire. Ces deux genres de ressorts ont deux sortes de mouvements, les uns propres, les autres relatifs. La guérison des Vapeurs dépend du rétablissement de l'ordre dans la distribution & l'emploi des forces requises, pour conserver aux uns & aux autres leur jeu, leurs rapports, leur activité.

Ainsi que les remedes mettent les humeurs du corps en mouvement, pour les mener à quelque crise favorable, le changement d'occupation donne à l'ame des secousses qui la tirent de l'engourdissement où tout excès de contension la jette. Quand on n'a pas assez de force & de

tranquillement un état que les agitations de notre impatience ne peuvent que rendre plus fâcheux.

Les Vapeurs ſont plus communes en Angleterre qu'ailleurs, parce que c'eſt le pays où il y a le plus de gens qui s'inquiétent & qui s'ennuyent, parce que c'eſt le pays où l'on ſe livre de meilleure heure & avec le plus d'emportement à toute ſorte d'excès.

Pluſieurs Anglois ſouffrent d'avoir trop vécu, avant que d'arriver à ce terme que la Nature a marqué comme le milieu de la vie, & qui malheureuſement touche de ſi près au temps où véritablement on commence de vivre. C'eſt une ſuite de la liberté qui regne ici & que l'on y confond avec la licence la plus effrénée. Mais que les fruits que l'on recueille de ces excès ſont amers! Quand les forces du corps ſont épuiſées, quand on a péché contre l'ordre, on eſt ſurement mal avec ſoi. Et quelle triſte ſituation, en effet, pour un être penſant que de ne pouvoir deſcendre en ſoi-même ſans ſe trouver

humilié par les témoignages qu'on eſt forcé de ſe rendre ! Je ne ſuis pas ſurpris que dans un pays où tout concourt à aigrir les diſpoſitions mélancoliques ; un homme dont l'ame eſt ainſi abreuvée d'une amertume continuelle, tombe dans cette *conſomption*, qui ne devient mortelle que parce qu'on n'y a pas d'abord apporté les remédes convenables.

Outre la cauſe générale de cette maladie, il y en a auſſi pluſieurs particulieres. Contracter un Mariage ridicule, perdre des ſommes conſidérables au jeu, ſe ruiner en bâtiments, manquer une Charge : parmi nous, être diſgracié à la Cour ; ici, voir proſpérer le Miniſtre : voilà ce qui occaſionne auſſi très-ſouvent des affections mélancoliques. Tout Paris a été témoin de la folie d'un homme, qui né avec aſſez peu de bien, fit une fortune immenſe pendant le Syſtême, & ne put ſe conſoler à la fin d'être réduit à cinquante mille livres de rente. Après une jauniſſe de deux ans, que l'on n'a jamais bien guérie, il m'a fait que languir,

& un ſi cruel coup du ſort a empoiſonné le reſte de ſa vie. (*)

L'homme le plus ſujet aux Vapeurs que j'aie connu, n'en avoit de violents accès que lorſqu'il ſe trouvoit ſans argent. Selon qu'il en avoit plus ou moins, elles augmentoient ou diminuoient; de ſorte que ſa bourſe étoit le Thermométre infaillible de ſa maladie. La veille de l'attaque la plus vive qu'il ait eue, il avoit perdu deux cents Louis au Pharaon.

Comme les Vapeurs ſont ici plus communes qu'en France, il y a apparence qu'elles y ſont auſſi plus anciennes. Vous ſavez que, parmi nous, elles n'ont été connues que vers le commencement du dernier ſiecle. Le Vaſſor, dans ſon Hiſtoire de Louis XIII. dit que ſi-tôt que le Roi crut en être attaqué, certains Cour-

(*) L'Auteur de la Vie d'Epictete rapporte qu'un homme tout éploré ſe jetta un jour aux pieds d'Epaphroditus ſon Maître, qui étoit Capitaine des Gardes de Néron, ſe plaignant avec une douleur extrême de ſa mauvaiſe fortune, qui l'avoit réduit pour tout bien, à cent cinquante mille écus: *Je m'étonne, en vérité*, répondit Epaphroditus, *comment vous avez pû avoir la patience d'être ſi long-temps ſans en parler.*

tisans efféminés, & quelques beaux Esprits de cercle & de ruelle, (*) les mirent à la mode. Des maladies à la mode! sans doute, & dans quelle extravagance la manie du bel air ne fait-elle pas donner la plûpart des hommes! Il faut pourtant que les progrès de ce mal n'aient pas été d'abord bien rapides. Le commentateur de Despréaux, dans ses Notes sur la huitieme Satyre, nous assure que du temps que cette piece fut composée on ne connoissoit de Vapeurs qu'aux femmes, & que les hommes ne s'étoient pas encore avisés de se les approprier; ce qui prouve que vers le milieu du siecle cette maladie n'étoit pas bien commune. Vous voyez combien elle l'est devenue depuis; il n'y en a pas de plus répandue à Paris; tous les états, tous les rangs en sont attaqués. Du Courtisan elles ont gagné jusqu'au Bourgeois, & du bel Esprit jusqu'au Libraire. Elles commencent même

(*) *L'Etude*, dit La Mothe le Vayer, *a cela de propre qu'en même temps elle amollit le corps & l'esprit également.*

à se répandre dans les Capitales de Province, où les Intendants les ont portées.

On a nommé cette maladie *la maladie des gens d'esprit*, c'en est assez pour qu'on ne doive pas être surpris de ses progrès, dans un siecle où tout le monde s'en pique ; ils eussent été bien différents, si on l'eut appellée, à beaucoup plus juste titre, *le mal des têtes dérangées par l'oisiveté.* Du moins il est vrai que, soit en Angleterre, soit en France, ceux qui ont des Vapeurs, ou qui croient en avoir, se font honneur d'y être sujets. Ils voudroient nous les faire envisager comme une espece de tribut qu'ils paient à la Nature pour un don qu'elle ne fait qu'à ses favoris. Monsieur, me dit un jour un Vaporeux qui vouloit me convertir sur cet article, vous ne croyez pas aux Vapeurs, parce que vous n'y comprenez rien ; Hippocrate n'y comprenoit pas plus que vous, & ne laissoit pas que d'y croire, il dit qu'il y a dans cette maladie quelque chose de Divin θεῖον τι. Ce Malade

imaginaire tenoit ces deux mots Grecs d'un Médecin, qui, pour mieux l'entretenir dans ſa manie, ſe plaiſoit à flatter ainſi ſon amour propre. A l'exemple de l'Avare, notre Hypocondriaque les eut volontiers fait graver en lettres d'or ſur ſa cheminée. Et comment en effet ne ſe pas glorifier d'une maladie qui a quelque choſe de Divin ! Toute plaiſanterie à part, à Londres comme à Paris on en tire vanité. On fait plus ici, on l'affiche pour ainſi dire. D'ailleurs quoique les Vaporeux ſoient ennemis des parfums, l'odorat ſuffit pour les reconnoître. *L'Aſſa Fœtida* paſſe en Angleterre pour être un remede aux Vapeurs, & peut-être n'en eſt-il que l'enſeigne. Quoiqu'il en ſoit, ceux qui ſe croient attaqués de ce mal en font ici grand uſage ; les uns en prennent en poudre, au lieu de Tabac, d'autres en portent dans des ſachets ſur l'eſtomac, comme j'ai vu en France, quelques gens crédules porter les petits ſachets contre l'apoplexie. Quiconque veut avoir l'honneur de paſſer pour

Vaporeux doit chérir cette infection. J'ai remarqué que les Dames ſont celles qui en font le plus d'uſage, & qui s'y accoutument le plus aiſément.

La plûpart des gens à Vapeurs, de même que celui que Moliere a peint dans ſon Malade Imaginaire, ſe fâchent quand on ne veut pas ajouter foi à leur maladie. J'en ai vu un, ſe mettre en une ſi grande fureur quand on lui diſoit qu'il avoit l'air de ſe bien porter, que ſi on lui eut dit qu'il avoit l'air d'un malhonnête homme. Malheureuſement ceux qui ſont ainſi affectés, ne trouvent que trop des Médecins Charlatans qui ſont intéreſſés à entretenir leur erreur, & qui aiment moins de vrais malades qui meurent ou qui guériſſent, que des malades d'imagination qui vivent long-temps, & qui ne guériſſent jamais. *Ils les font*, dit Montaigne, *ſaigner, purger & médeciner pour des maux qu'ils ne ſentent qu'en leurs diſcours.* Moliere qui a peint tous ſes caracteres d'après la Nature, a été quelquefois obligé de les charger pour qu'ils fiſſent plus

d'effet au Théatre ; il n'en eſt pas ainſi de ſon Malade Imaginaire ; j'en connois de plus ridicules.

Au reſte, de même que l'Auteur de cette Piece n'y attaque pas les vrais Médecins, dont il reconnoît le mérite ; je ne prétends pas non-plus, je vous le répete, parler ici de quelques Vaporeux véritables & involontaires que je fais profeſſion de plaindre, mais du grand nombre de ceux qui ſe rendent tels par le déréglement de leur eſprit. Je n'attaque que les malades d'imagination, que la raiſon pourroit guérir, s'ils vouloient eſſayer de ſes remedes ; & je les plains encore bien plus que je ne les condamne. Soit que les douleurs du corps altérent la paix de l'eſprit, ſoit que les troubles de l'eſprit dérangent la conſtitution du corps, on ſouffre, & quelle qu'en ſoit la cauſe, on eſt malheureux. Que l'eſprit eſt un don funeſte, lorſqu'au lieu de tempérer les amertumes de la vie, il ne ſert qu'à en empoiſonner les douceurs ! Auſſi foibles à de certains égards qu'aveugles à

d'autres ; ſi d'un côté nous craignons tout comme mortels, de l'autre nous ſouhaitons tout comme ſi nous ne devions jamais mourir.

Les caprices & les deſirs immodérés des hommes leur font ſans ceſſe trouver des épines, où ils ne dévroient cueillir que des roſes. On peut dire d'eux en général ce qu'Appius Claudius a dit des Romains en particulier, qu'ils ſont meilleurs dans les affaires & dans les emplois, que dans le repos & la liberté. (*) Au milieu des troubles & des dangers, la vertu de ce Peuple ne faiſoit que ſe fortifier ; au ſein de l'abondance & de la liberté, il eſt tombé dans le vice & dans l'arrogance. C'eſt un malheur qu'une vie oiſive ; elle nous ſoumet à l'empire des paſſions, & d'autant plus invinciblement, qu'elles deviennent alors la ſource unique où nous puiſſions puiſer ce renouvellement preſque continuel de ſenſations, dont nous avons un beſoin indiſpenſable. C'eſt ainſi que nos appétits déréglés

(*) *Negotium Populo Romano melius quam otium committi.* Val. Max. Lib. 7. Cap. 2.

& nos affections fougueuſes nous entraînent également à notre ruine & nous font ſacrifier à la ſatisfaction d'un moment le bien-être de toute la vie. L'activité qui lui eſt eſſentielle ſe ſoutient mieux par l'occupation que par le plaiſir ; ce n'eſt point ici une réflexion morale, c'eſt une vérité phyſique.

Les bornes des deſirs de l'homme ſont la modération ; quand il les paſſe une fois, il ſe perd infailliblement : comme il eſt hors de ſon chemin, à chaque pas qu'il fait, il ſe heurte contre des obſtacles qu'il ne peut éviter ni ſurmonter, juſqu'à ce qu'enfin, à force de meurtriſſures, il ſe détruiſe lui-même. Du moins en ſe livrant trop au plaiſir, on ſe prépare des regrets certains ; le moindre riſque que l'on court, eſt d'y devenir inſenſible, & dès-lors on ne vit plus, on ne fait que languir. Au contraire ſe contenter de l'état où le ſort nous a fait naître, remplir de ſon mieux les devoirs de la Société, tacher d'en bien mériter, ſi l'on eſt aſſez heureux pour lui pouvoir être utile ;

jouir des différents plaiſirs & en éviter les excès; s'armer de prudence contre les malheurs qui peuvent arriver, s'en conſoler quand on n'a pû les prévenir, recourir pour les oublier aux diſtractions & à l'exercice : voilà les vrais moyens de prévénir ou de guérir les Vapeurs. Si dans cette maladie les principales douleurs du corps ne viennent que des affections de l'eſprit, travailler à la guériſon de l'eſprit, c'eſt couper le mal dans ſa racine. L'homme ſeroit heureux, s'il connoiſſoit le prix de ſa raiſon, elle eſt un remede à tout. Je penſe néanmoins trop bien de l'humanité & du progrès continuel des lumieres en tout genre, pour ne pas eſpérer qu'un jour la raiſon prendra le deſſus de cette maladie, & que dans quelques ſiecles il n'en ſera queſtion que comme d'un ridicule, que la mode avoit rendu contagieux.

Au ſurplus, les Vapeurs des Anglois différent de celles des François, en ce qu'ici les accès en ſont plus ou moins violents ſelon les vents

qui regnent. L'Automne & les temps ſombres & couverts y ſont très-dangereux pour ceux qui ont l'imagination tant ſoit peu tournée à la mélancolie. Un Gazetier rapportant la mort de pluſieurs Anglois qui s'étoient tués eux-mêmes, remarqua plaiſamment que la choſe étoit d'autant plus extraordinaire, que la ſaiſon de ſe tuer en Angleterre n'étoit pas encore arrivée. Soit foibleſſe, ſoit courage, il n'eſt que trop vrai que l'Ennui porte pluſieurs Anglois à ſe donner la mort. Séneque le mettoit au rang des cauſes qui la rendent quelquefois deſirable : *Songez*, dit-il, *depuis combien de temps vous faites la même choſe* (*). Un Gentilhomme, que j'ai connu, s'eſt tué, pour n'avoir pas la peine de s'habiller & de ſe déshabiller tous les jours. S'il y a tant d'Anglois qui prennent une réſolution ſi funeſte, c'eſt peut-être en partie la faute du Gouvernement. Cette eſpece de

(*) *Cogita quamdiu jam idem facias. Cibus, ſomnus, libido; per hunc circulum curritur. Mori velle non tantum & fortis aut miſer ſed & faſtidioſus poteſt.*

férocité eſt en honneur parmi eux ; on permet à des Ecrivains dangereux de la louer comme une vertu Nationale. C'eſt ainſi que le préjugé confond les vertus & les vices, & que l'on regarde comme une marque de courage, ce qui peut n'être qu'un témoignage de folie. Des peuples que nous appellons barbares, en cela plus ſages que nous, ne permettent pas que celui qui s'eſt tué lui-même ſorte par la porte de ſa maiſon : ils font une brêche à la muraille, & l'enterrent ſans aucune cérémonie. Si la Religion éleve envain ſa voix, la Politique devroit employer toutes ſes reſſources pour prévénir de pareils attentats. Vantons moins la politeſſe de nos mœurs Européennes : en morale, les Sauvages ſont ſouvent nos Maîtres.

L'importance de la matiere m'a fait prendre un ton plus ſérieux que je ne l'euſſe voulu ; les Vapeurs en demandent un autre, & j'y reviens. En général on ſe plaint beaucoup ici de l'influence des vents, & l'on n'y aîme point du tout le vent d'Eſt. Si

l'on a des visites à faire, il n'est pas mal de consulter auparavant la girouette, puisqu'elle gouverne ici tant de têtes ; faute de quoi l'on risque d'être mal reçu. Cette précaution est encore plus nécessaire, si l'on veut obtenir quelques graces des Grands ou des Ministres. Un jour un homme avoit un Emploi à demander ; celui qui y nommoit avoit été puissamment sollicité en sa faveur ; plein de confiance aux paroles qu'on lui avoit données & à la disposition du Ciel qui lui avoit paru favorable, le client part de chez lui ; en arrivant chez le Ministre, le pauvre malheureux éprouva que le vent qui venoit de changer avoit emporté ses espérances.

Vous qui aimez toutes les choses de ce Pays-ci, vous ne serez peut-être pas fâché que je joigne à cette Lettre une plaisanterie qui y a quelque rapport, & que l'on attribue à un des hommes d'Angleterre qui a le plus d'esprit.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

CATHOLICON AUREUM, BASILICUM.

LE ROYAL SPÉCIFIQUE D'OR.

» CE Remede eſt ſi connu dans
» toutes les Cours de l'Europe
» & ſi eſtimé par les Seigneurs &
» la Nobleſſe de ce Royaume, pour
» ſes vertus miraculeuſes dans toutes
» les maladies Hypocondriaques &
» Hyſtériques, qu'il eſt regardé avec
» raiſon comme la Médecine Uni-
» verſelle, car il guérit infailliblement
» toute eſpece de *Spleen*, de
» Vapeurs, de Mélancolie, &c.
» quelqu'invétéré que ſoit le mal,
» & de quelque cauſe qu'il puiſſe
» procéder ; ſoit qu'il vienne de
» mauvaiſe ſanté, indigeſtion, d'hu-
» meurs acres & bilieuſes, ou d'une
» diſpoſition d'eſprit ſombre & mé-
» lancolique, ou enfin de malheurs
» arrivés, les uns par des accidents
» qu'on ne pouvoit prévoir, les
» autres par le jeu, le luxe & la
» diſſipation. Dans tous ces cas, ce

» Remede miraculeux procure au
» Patient un ſoulagement ſûr &
» prompt, en rectifiant les ſucs,
» purifiant le ſang & facilitant la
» digeſtion; de façon que l'eſprit
» plongé auparavant dans de triſtes
» réflexions & tourmenté par des
» craintes & des frayeurs conti-
» nuelles, ſe livre à l'inſtant à des
» idées entiérement oppoſées qui
» renouvellent toute l'économie ani-
» male, réjouiſſent le cœur, échauf-
» fent l'imagination, procurent des
» ſonges agréables, & entretiennent
» le cours des eſprits animaux dans
» une vivacité toujours égale; en
» un mot, il guérit toutes perſonnes,
» comme par une eſpece d'enchan-
» tement, de ces embarras d'eſprit
» qui occaſionnent une façon de
» penſer triſte & mélancolique, &
» les remet dans un état de ſérénité,
» de bonne humeur & de gaieté.
» Il eſt très-agréable au palais, &
» on le peut prendre ſans que le
» plus intime de ſes amis, ſans
» même que les perſonnes avec qui
» l'on partage & ſa table & ſon lit,

» puiſſent s'en appercevoir. Le Docteur *Robert King*, qui en a eu le » Privilege excluſif, eſt le ſeul qui » le diſtribue en ſa maiſon rue *Piccadilly*, vis-à-vis celle d'*Arlington*, » où l'on peut l'aller conſulter ſur » ces maladies, tous les matins depuis huit heures juſqu'à midi, & » non à d'autres heures, à moins » que ce ne ſoit pour des cas fort » extraordinaires.

» *NB.* Ceux qui auront recours » au Docteur au lieu ſuſdit, pourront » recevoir de plus amples inſtructions » ſur les vertus de ce Remede, & » ſur le grand nombre de cures qu'il » a faites, avec les noms & les » adreſſes des perſonnes qui ſont » prêtes à en rendre témoignage. »

LETTRE XXVIII.

A M. le Marquis DU TERRAIL.

Sur quelques inconvénients de la Conſtitution Politique d'Angleterre.

De Northampton, &c.

MONSIEUR,

QUOIQUE j'aie déja vécu plus de huit mois à Londres, la fumée & les brouillards ne m'ont pas encore permis de voir cette Ville. J'y retourne exprès pour ſatisfaire ma curioſité, & je profiterai de la belle ſaiſon pour en viſiter exactement les environs. Voici le temps de faire une pareille tournée; la Campagne eſt riante & la verdure eſt dans toute ſa beauté.

Vous aimez que je vous faſſe part de tout ce qui a rapport aux mœurs de cette Nation; vous vous plaiſez

à les combiner avec ſes Loix, & à juger par des faits particuliers de l'influence du Gouvernement politique ſur les différents Ordres de l'Etat. Ce qui m'arrive aujourd'hui pourra donner matiere à vos réflexions.

Je ſuis dans une des Villes d'Angleterre où il y a les meilleures Auberges, & je me trouve logé dans une des plus mauvaiſes de la Province. J'ai rencontré, en chemin, un Pair du Royaume, allant à Londres pour ſes affaires, comme j'y vais pour mon plaiſir, il m'a propoſé de faire enſemble le reſte de la route : j'ai accepté cet honneur avec joie, ſans prévoir que je pourrois avoir ſujet de m'en répentir. Il eſt mon conducteur, & je le ſuis par-tout où il lui plaît de s'arrêter.

Ici chaque Parti a ſes Auberges affidées : ſi un Membre du Parlement eſt contre la Cour, il faut qu'il aille aux Auberges connues pour être dans les mêmes intérêts, autrement tout ſeroit perdu ; on croiroit qu'il a tourné caſaque, où, ce qui eſt encore pis, on la lui tourneroit à

la premiere occaſion. En ce Pays-ci, & dans toutes ſortes d'états, les Enfants ſucent avec le lait l'eſprit de faction. A peine ſavent-ils parler, qu'on leur apprend les termes de *Corruption* & d'*Oppoſition*, par où l'on déſigne aujourd'hui les différents Partis auxquels on donnoit, il n'y a pas long-temps, les noms odieux de Wighs & de Torys.

Mon Convive cependant s'eſt mieux tiré d'affaire que moi; ne trouvant pas le vin bon, il a eû recours à la biere; & la poularde étant trop dure, il s'en eſt vengé ſur le pouding, qui ne l'étoit pas. Mais moi qui ne ſuis pas fait à cet aliment groſſier, & qui ne bois que peu de biere, moi qui ne ſuis ni pour le parti de la Corruption ni dans celui de l'Oppoſition, ni Wigh, ni Tory, *qu'allois-je faire dans cette maudite Galere?*

Ce n'eſt pas tout; à rien n'a tenu que la haine de notre Hôte pour le Miniſtre ne lui ait donné le privilege de ſe mettre à table avec nous. Il a fallu du moins boire au même pot avec lui à ſa ſanté, & à celle de tous

ceux qui dans la Ville de Northampton ſont ennemis de M. Walpole, de qui je n'ai pas le moindre ſujet de me plaindre, & amis de notre Aubergiſte, dont, comme vous voyez, je n'ai pas lieu de me louer. Ce que j'ai trouvé de plus fâcheux, c'eſt d'être forcé d'écouter les raiſonnements extravagants de ce zélé partiſan de l'*Oppoſition*. Mon Convive a eu la politeſſe de l'entretenir tant qu'a duré le ſouper; car ce n'eſt pas l'Hôte qui faiſoit la cour à Milord, c'eſt Milord qui la faiſoit à l'Hôte. Celui-ci s'eſt plaint avec chaleur de la corruption du Miniſtere & de la moleſſe du Parlement. Milord a fait ce qu'il a pû pour excuſer auprès de notre Hôte politique la conduite de ceux de ſon parti, & pour lui perſuader qu'on faiſoit tout ce qu'il étoit poſſible de faire dans les conjonctures préſentes. L'Aubergiſte n'a pas voulu entendre raiſon. *Non, Milord*, a-t-il répondu d'un ton emporté, *on ne le fait pas; ſi j'étois, comme vous, Membre du Parlement, on en chaſſeroit tous les Gens en place, & l'on caſſeroit*

la Milice, ou, ſur mon honneur, je mettrois le feu aux quatre coins de la Ville de Londres.

Sur cela il nous a ſouhaité le bon ſoir encore tout en colere. Après qu'il a été retiré, Monſieur, m'a dit mon Convive, il ne faut pas que tout ceci vous étonne. En ce Pays-ci nous ſommes obligés de ménager tout le monde, pour conſerver notre crédit dans une Province. Cet homme tel que vous le voyez, eſt un homme riche; tout groſſier & tout brutal qu'il eſt, il paſſe pour honnête homme; comme tel il a plus d'influence que vous ne pouvez l'imaginer dans la conduite des affaires de cette Ville; ſa voix aux Elections entraîne toujours celle de tous ſes voiſins.

Au reſte, ce n'eſt pas ſeulement en route que ces Meſſieurs ſont expoſés à payer leur zele pour leur Parti. Dans leurs Maiſons de Campagne ils ſouffrent à tout inſtant de cette eſpece de tyrannie. Ceux qui aſpirent à quelque conſidération, & qui ne veulent pas faire leur cour au

Roi, ſont obligés de la faire au Peuple. Un Membre du Parlement, par exemple, qui eſt dans l'*Oppoſition*, eſt obligé de ſe pourvoir de toutes les proviſions dont il a beſoin auprès des marchands de ſon Parti, fuſſent-ils les plus mal fournis; ſi ſes gens venoient à acheter une livre de ſucre chez un épicier qui tient pour le Miniſtre, leur maître ſeroit regardé comme un faux-frere, & il perdroit tout ſon crédit. C'eſt un point capital, & il faut que les maîtres veillent de près leurs domeſtiques pour les empêcher de commettre un pareil crime. De là cependant il arrive que votre marchand abuſe du privilege excluſif, vous vend les plus mauvaiſes marchandiſes, & toujours au prix le plus cher.

Un homme fort riche que je connois, pour conſerver ſon crédit dans une petite Ville de ſon voiſinage, a été long-temps obligé de ſe faire eſtropier par un Cordonnier qui faiſoit beaucoup de bruit aux Elections, mais qui chauſſoit fort

mal ceux à qui il vendoit ſa voix. Ce Cordonnier étoit ennemi de la Cour & de la Haute-Egliſe, & d'une fidélité à ſon parti à toute épreuve. Le Gentilhomme ſe laſſant d'être mal chauſſé, fut obligé pour le ménager de recourir à un expédient, ce fut de continuer à prendre de lui des ſouliers, qu'il faiſoit porter à ſes valets, & d'en faire faire d'autres en ſecret, pour ſon uſage, par un Cordonnier du parti de la Cour. Quelque naturelle que ſoit cette attention à ſa commodité, elle trouve des cenſeurs parmi certains êtres auſſi groſſiers que cauſtiques, qui affectent d'annoncer leur façon de penſer par leur maniére de ſe mettre. J'ai entendu dire à un de ces Meſſieurs qui ne quitte preſque jamais ſes bottes & ne ſe détermine pas aiſément à ôter ſon chapeau ; qu'*en Angleterre ceux qui penſent à l'ancienne mode, ne ſe coeffent pas à la nouvelle ;* & qu'*il s'en faut beaucoup que les mieux chauſſés ſoient ceux qui marchent le plus droit.*

Il eſt vrai, Monſieur, que voilà

des choſes qui n'arrivent pas chez nous, & de ces originaux que nous ne connoiſſons pas. Mais ces inconvénients entraînent des avantages eſſentiels dont nous ſommes privés; ſeulement il eſt ſûr qu'en France nous nous chauſſons à notre fantaiſie, & que quand nous ſommes en route, nous ſommes maîtres de choiſir les Auberges où l'on fait la meilleure chere.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XXIX.

A Monſieur DE LA CHAUSSÉE.

Sur les Petits-Maîtres & la licence des mœurs ſubſtituée à la Galanterie qui regnoit autrefois en France.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

JE voudrois, dit M. Addiſſon dans une de ſes Feuilles, que pour l'honneur de l'Angleterre, le Parlement donnât un Acte, qui défendit l'*Exportation* des Sots. Comme je n'ai pas moins à cœur l'honneur de ma Patrie, j'ai regret qu'une pareille Loi n'ait lieu parmi nous; je n'entends pas ſeulement parler de ces hommes ſimples qui ont beſoin d'acheter le vent pour voyager ſur mer, & qui prennent les chats pour des Diables familiers. (*) Il eſt des Sots de tant d'eſpeces différentes!

(*) Voyage des Pays Septentrionaux, par le ſieur de la Martiniere.

La plus mépriſable de toutes néanmoins, & malheureuſement la plus commune parmi nous, eſt l'eſpece de ceux dont la confiance égale la ſottiſe. On aime beaucoup à voir ici un François de ce caractere; moins on l'eſtime, plus on le recherche; on ſe plaît à trouver dans le particulier de quoi juſtifier le mépris qu'on a pour le général: celui qui a la ſtupidité d'être flatté de cet accueil, n'eſt pas fait pour s'appercevoir qu'il eſt auſſi déshonorant pour lui qu'inſultant pour ſa Nation. Il faut l'avouer; nos Petits-Maîtres ſont bien extravagants. L'Auteur que je viens de citer donne ailleurs l'anatomie d'un de ces Etres ſinguliers: il prétend que le Petit-Maître eſt le ſeul individu de notre eſpece, dans la tête duquel on ne trouve point de cervelle. Celui de nos jours n'a, ce me ſemble, jamais été mieux peint que dans le *Fat puni*. J'ai lû avec grand plaiſir cette petite Comédie; j'y ai reconnu le véritable portrait de ces hommes frivoles, auſſi enviés des Sots, que mépriſés

des gens ſenſés, & qui ne réuſſiſſent qu'auprès des Femmes qui leur reſſemblent. Voici une Lettre écrite depuis peu à Milord C***, où l'on ne les épargne pas. C'eſt une leçon qui ſûrement leur paroîtroit déſagréable, & dont cependant ils auroient grand beſoin. Les meilleurs remedes ſont dans ce cas, il faut leur paſſer leur amertume en faveur de leur ſalubrité. La cenſure que vous allez lire n'eſt peut-être pas moins juſte qu'elle eſt aigre, & je vous demande à vous, qui connoiſſez ſi bien nos mœurs, ſi en effet elles n'ont pas de quoi ſcandaliſer un honnête Anglois, qui fait conſiſter la véritable politeſſe à n'offenſer perſonne, & qui n'admet pour regle de ſavoir vivre, que celle de remplir ſes devoirs.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

*LETTRE de M**, à Milord C**.*

De Paris ce, &c

MILORD,

» JE ne ſais ce que les François
» penſent de moi, ni ce que vous
» en allez dire vous-même, mais je
» vous avoue que le ſéjour de Paris
» commence à me peſer, & que je
» n'y puis plus tenir. Les mœurs &
» la façon de penſer de ce Pays-ci
» me ſont inſupportables. Je ne puis
» m'accoutumer à de l'eſprit dont le
» bon ſens n'eſt pas la baſe, ni me
» ſatisfaire de qualités aimables où
» manquent les eſſentielles. Eſt-ce là
» cette Nation éclairée & polie que
» nous prenons aujourd'hui pour
» modele ? Le Ciel nous préſerve,
» Milord, de jamais leur reſſembler.

» Vainement j'étudie à la Cour
» cette politeſſe que l'on nous vante
» tant ; la ſimplicité, ou, ſi vous le
» voulez, la groſſiereté de mon ca-
» ractere s'y refuſe. Je perdrois trop
» à changer de manieres. Quoique

» les uſages François nous gagnent,
» & que nos mœurs ſe corrompent
» de plus en plus, je penſe encore
» comme nos Peres: il vaut mieux
» conſerver des défauts que de les
» échanger contre des vices. Cette
» hauteur & cette eſpece de férocité
» dont on nous accuſe, entraînent
» moins d'inconvénients dans le com-
» merce de la vie que la fourberie
» & la fauſſeté, qui prennent ici des
» dehors ſi aimables. Votre politeſſe
» Françoiſe n'eſt qu'une fauſſe mo-
» deſtie, qu'un orgueil déguiſé, en
» un mot qu'un maſque embarraſſant,
» que l'on ne prend qu'à deſſein de
» ſe tromper les uns les autres. S'il
» n'eſt pas de l'honnête-homme d'en
» impoſer, il n'eſt pas de l'homme
» raiſonnable de ſouffrir qu'on lui en
» impoſe.

» En France, auprès de l'homme
» en place, le Courtiſan, plus bas
» en effet qu'il n'eſt poli, paroît
» ignorer ce qu'il ſe doit à lui-même.
» Auprès de tout autre il eſt telle-
» ment rempli de lui-même, qu'à
» peine ſe doute-t-il qu'il y ait des

» hommes à qui il doive quelque
» choſe. L'attention qu'il met à ne
» vous pas faire ſentir une ſupério-
» rité qu'il s'attribue & qu'il n'a pas,
» eſt préciſément ce qu'il appelle
» politeſſe. Et vous voulez que je
» lui ſache gré de ce qui n'eſt que
» l'effet de l'orgueil le plus pré-
» ſomptueux ?

» C'eſt ici le Pays de l'eſprit, à la
» bonne heure ; tous les François
» en ont ; je le veux croire : il faut
» bien que cela ſoit, puiſqu'ils
» l'ont perſuadé aux autres Nations.
» Si quelque choſe néanmoins a
» jamais reſſemblé à la maladie épi-
» démique des Abdérites, c'eſt celle
» de l'eſprit que tous les François
» ont aujourd'hui. Hommes, Femmes,
» chez eux tout s'en pique : leurs
» Livres ne ſont qu'eſprit ; leur
» converſation n'eſt qu'eſprit, & à
» cet égard, comme à tous les autres,
» c'eſt la Cour qui donne le ton.
» Mais que ce ton me paroit extraor-
» dinaire, & qu'il eſt revoltant pour
» le bon-ſens Anglois ! Auſſi chez
» les François, ce ne ſont pas les

» gens raiſonnables qui le donnent. » Ce qui diſtingue ce Pays-ci des » autres, n'eſt peut-être pas de ce » qu'il y a plus ou moins de gens » ſenſés, mais de ce que, quel qu'en » ſoit le nombre, on les y compte » pour rien. Les femmes qui donnent » ici le ton, le reçoivent elles-mêmes » des jeunes gens, & la plûpart ſont » d'une ignorance qui devroit faire » rougir des hommes aſſez heureux » pour être nés au-deſſus des autres. » L'eſprit qui n'eſt pas cultivé, ne » produit gueres que des travers ou » des ridicules.

» Je ne ſais ce qu'eſt devenue cette » galanterie qui regnoit autrefois » parmi les François, elle ſemble » avoir paſſé avec le goût des Cyrus » & des Clélies. Celle d'aujourd'hui » eſt du ton de leurs Romans. mo- » dernes, je trouve que ce n'eſt qu'un » libertinage qui ne prend pas même » la peine de ſe déguiſer. Chez ce » Peuple inconſtant & léger les mœurs » même ſont ſoumiſes aux caprices » de la mode. Il y a déja long-temps » qu'il n'étoit plus permis ici qu'aux

» Bourgeois d'aimer leurs Femmes.
» Les regles du bel air ſont devenues
» plus ſéveres ; elles ne permettent
» pas même aujourd'hui d'aimer ſa
» Maîtreſſe. Un homme à bonnes-
» fortunes ſe croiroit perdu de répu-
» tation, s'il penſoit qu'on pût le
» ſoupçonner d'une pareille foibleſſe.
» Ce ſeroit un travers pour un homme
» de la Cour, ſi une femme du Marais
» pouvoit montrer une de ſes lettres.
» Ils ont proſcrit les ſoins & les
» complaiſances, comme des uſages
» du vieux temps ; en un mot, c'eſt
» l'amour même qui leur paroît ridi-
» cule, & déjà dans la Langue qui
» ſe parle aujourd'hui, le mot d'amour
» ne donne plus l'idée d'une paſſion,
» il ne ſignifie à la lettre qu'une
» intrigue.

» Autrefois il étoit de la Galan-
» terie, de porter la livrée de la
» Beauté à qui l'on adreſſoit ſes
» hommages, & on le pouvoit ſans
» la déshonorer, puiſqu'en effet
» on ne ſe diſoit que ſon eſclave.
» Aujourd'hui, par une indiſcrétion
» où les deux Sexes ont une part

» égale, plusieurs Petits-Maîtres
» annoncent la femme qui les honore
» de ses faveurs par la sorte de poudre
» dont ils font usage ; il se trouve
» des gens qui prétendent pouvoir
» connoître les nouvelles intrigues
» de ces Messieurs à l'espece d'odeur
» dont ils sont parfumés. Telle femme
» est, dit-on, connue pour aimer la
» poudre de Chypre, telle autre ne
» peut souffrir que la poudre à la
» Maréchale. Celle-ci donne la pré-
» férence à l'ambre. Un Petit-Maître
» du bel air variant ainsi chaque jour
» de parfum, publie tout à la fois
» & l'inconstance de ses goûts, & la
» rapidité de ses conquêtes.

» Ces lieux de [illegible]us si à la mode
» sous le nom de Petites-Maisons,
» & que l'on croiroit les asyles du
» mystere, sont au contraire destinés
» à l'éclat & au déshonneur des
» femmes. On les a souvent par
» vanité plutôt que par besoin. Un
» peu de contrainte est peut-être
» nécessaire à l'amour ; du moins un
» excès de liberté le fait dégénérer
» en libertinage, & tel est l'effet des

» Petites-Maiſons. Une femme ne » peut s'y rendre, ſans faire d'elle-» même un aveu que l'on devroit » toujours lui arracher. D'ailleurs à » combien d'indiſcrétions ne l'expoſe » pas le Petit-Maître qui l'y fait » venir ? S'il admet un Muſicien à » ſa table, c'eſt moins pour l'agré-» ment qu'il y peut répandre par le » charme de ſa voix, que pour avoir » un témoin de ſon bonheur qui le » puiſſe divulguer.

» Les François nous reprochent » de ne pas faire aſſez de cas des » femmes, parce que nous vivons » moins familierement avec elles : » je ne ſais ſi leur maniere d'y vivre » n'eſt pas plus mépriſante pour le » Sexe. Chez nous, une femme ne » ſe croiroit pas aimée ſi elle n'étoit » reſpectée. Les Françoiſes ne me » paroiſſent pas ſi ſcrupuleuſes. Com-» ment ont-elles pû s'accoutumer » aux airs avantageux des Petits-» Maîtres de la Cour, qui rougi-» roient d'acheter leur défaite, » & qui ne cherchent à triompher » d'elles que pour en tirer vanité,

» & déshonorer l'autel où ils ont
» ſacrifié ?

» Il eſt vrai qu'il eſt dans un autre
» état des mortels plus complaiſants,
» qui ſe laiſſent attacher en eſclaves
» à leur char, & à qui elles font
» payer par beaucoup de ſoumiſſions
» & de reſpects l'objet des dédains
» du Courtiſan. Les reſtes d'un Duc
» coutent toujours cher à un homme
» de Robe.

» Le titre d'Homme à bonnes-
» fortunes eſt tout ce qui tente &
» tout ce que cherchent les Petits-
» Maîtres d'aujourd'hui. Souvent
» même la réputation d'en avoir leur
» ſuffit. L'ombre leur tient lieu de
» la réalité. Ils ſe trouvent heureux
» pourvu qu'ils puiſſent le paroître ;
» & pour y réuſſir, ils jouent quel-
» quefois les Comédies les plus
» ridicules.

» L'un fait atteler ſes chevaux
» pour un prétendu rendez-vous myſ-
» térieux, & une heure après rentre
» à l'Hôtel, à pied, par la porte de
» derriere, regagne ſon appartement
» par l'eſcalier dérobé, & mange

» tranquillement un poulet à ſon
» petit couvert, tandis que ſon équi-
» page ſcandaliſe tout le quartier,
» au coin d'une rue où demeure une
» Beauté à la mode. Un autre va
» ſouper ſeul à ſa Petite-Maiſon, &
» y fait tirer des fuſées pour annon-
» cer à ſes voiſins un bonheur dont
» il ne jouit pas.

» Un de ces Meſſieurs m'a avoué
» de bonne foi, qu'il avoit dû d'a-
» bord ſa réputation à de pareilles
» ſupercheries, mais qu'enſuite ſa
» réputation ſi artiſtement établie,
» lui avoit valu la conquête de plu-
» ſieurs femmes. Il ne s'en tenoit pas,
» comme les premiers, à l'ombre du
» bonheur; c'étoit un ſyſtême philo-
» ſophique & raiſonné de galanterie,
» qu'il s'étoit fait d'après la connoiſ-
» ſance des femmes & de ſa Nation.
» Il ſavoit qu'en ce Pays-ci on eſt
» tout ce qu'on veut être. Il ſuffit
» de ſe dire homme d'eſprit pour
» être cru tel; on n'a qu'à parler
» des choſes de goût, on paſſe pour
» en avoir, & pour peu qu'on ſoit
» fat & impudent, on devient homme

» à bonnes-fortunes. Celui-ci ayant
» eu l'adreſſe de perſuader au public
» qu'il avoit eu telle ou telle femme
» qui ne le connoiſſoient pas, en eut
» bientôt pluſieurs autres, qui ſans
» cela ne l'euſſent jamais connu.
» Tout l'art conſiſte à en gagner deux
» ou trois des plus renommées; les
» autres ſe préſentent d'elles-mêmes.
» Leur amour-propre s'y trouve in-
» téreſſé. Suivant les regles de la
» galanterie moderne, une femme,
» quelque mérite qu'elle ait, fera
» plutôt des avances, que de manquer
» d'attacher à ſon char, du moins
» pour huit jours, un étourdi que
» trois ou quatre folles, dont c'eſt
» le métier, ont mis à la mode. Parmi
» les hommes c'eſt la même choſe,
» qu'une femme ſoit belle ou laide,
» il n'importe; il ſuffit que M. le Duc
» un tel l'ait eue, pour que tous les
» jeunes gens qui entrent dans le
» monde lui adreſſent leurs vœux.
» Voilà au juſte comme les choſes
» ſe paſſent & le ton dont on en
» parle. Communément, on vit ici
» avec les femmes ſans s'y attacher,

» ou, ce qui eſt encore pis, on s'y » attache, ſans les eſtimer.

» Aujourd'hui en France, les fem- » mes croient qu'il eſt de leur honneur » d'être galantes ; elles en ſont ſi » convaincues, qu'elles veulent du » moins le paroître lorſqu'elles ne le » ſont pas ; car il en eſt à qui il faut » rendre cette juſtice, & qui n'ont » des Amants que pour l'intérêt de » leur beauté. Le ſoin de leur réputa- » tion les obligeoit autrefois à tenir » leurs intrigues ſecrettes, le même » motif les engage aujourd'hui à re- » chercher l'éclat. C'eſt pour cela » qu'aux Promenades & aux Spectac- » les, elles affectent de ſe montrer avec » celui qui veut bien ſe tenir pour » honoré de leurs faveurs. Ce ſont » les hommes qui commencent à mar- » quer ſur cela quelque délicateſſe.

» Les femmes en France ſe ſont » tellement miſes au-deſſus de tous » les préjugés, qu'on ne ſe fait plus » le moindre ſcrupule dans le monde » d'accueillir le libertinage, pour peu » qu'il puiſſe ſe couvrir du voile du » Talent : celles qui profeſſent un

» état qui les affranchit du joug des
» bienſéances, ſont admiſes partout
» à ces conditions. Parmi les femmes,
» les unes s'autoriſent de la préſence
» de celles-ci pour achever de rompre
» toutes les barrieres de la pudeur;
» les autres ſages en effet, mais
» entraînées par l'exemple, regardent
» comme innocents des amuſements
» dont elles ne voient pas le danger,
» & qui ſuppoſent néamoins une
» dépravation générale des mœurs.
» Les femmes galantes de ce Pays-ci
» ſe piquent de Philoſophie, & il
» faut avouer qu'elles la pouſſent
» fort loin: malheureuſement comme
» elles donnent le ton aux autres,
» elles ſont enfin parvenues à mettre
» à la mode leur licence, auſſi bien
» que leurs habillements & leurs
» coëffures. Qu'eſt-il arrivé en France
» de ce commerce ſi libre des deux
» Sexes? un échange des vices qui
» les dégrade également l'un & l'au-
» tre. Les hommes ont aujourd'hui
» toute la molleſſe des femmes, les
» femmes ont pris l'inſolence des
» hommes.

» Telles ſont, Milord, ces mœurs » douces & polies, peut-être moins » que corrompues, que vous regret- » tez en Angleterre. Je ſerois bien » fâché d'avoir amené ici mon épouſe, » comme vous me l'aviez conſeillé. » Quelque idée que j'aie de ſa vertu » & de ſon caractere, le Sexe eſt » foible, & le mauvais exemple eſt » toujours contagieux. Je compte » me rendre à Londres dans le mois » prochain, & je retourne avec joie » dans un Pays où le bon air & le » bel uſage n'obligent pas un homme » de quitter une femme à qui l'on » ne connoît de défaut que d'être la » ſienne; pour vivre avec une autre, » dont ſouvent l'unique mérite eſt » d'avoir été celle de tout le monde.

» Je ſuis, MILORD, &c.

LETTRE XXX.

A Monſieur L'ABBÉ SALLIER, Garde de la Bibliothéque du Roi, de l'Académie Françoiſe, & de celle des Inſcriptions & Belles-Lettres.

Sur le défaut de Police qui regne à Londres, & la dépravation des mœurs qui en eſt la ſuite.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

A LONDRES, comme à Paris, on diſpute tous les jours laquelle des deux villes eſt la plus peuplée. (*) J'ai lû une Comédie Angloiſe, qui n'a d'autre objet que l'examen

(*) Sir William Petty, dans ſon *Arithmétique Politique*, prétend que Londres eſt plus grand que Paris & Rouen mis enſemble, mais on ſait aujourd'hui combien ſes calculs de toute eſpece ſont ſuſpects. Cependant on a coutume de conter à Londres un million d'ames, & ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que cette Ville paie au moins un ſeptieme de toutes les dépenſes du Gouvernement.

de cette grande queſtion. On travaille à préſent à une Hiſtoire de Londres en pluſieurs volumes in-folio, qui l'éclaircira peut-être; je vous envoie les premieres feuilles qui viennent de paroître. La chaleur avec laquelle on ſe diſpute de part & d'autre ce frivole avantage, eſt quelque choſe d'aſſez ridicule aux yeux d'un Philoſophe, comme ſi en effet un homme étoit plus ou moins eſtimable de ce qu'il eſt né dans une Ville plus ou moins grande. Mais communément les hommes ſont ſi petits par eux-mêmes, que pour être quelque choſe, ils tirent parti de tout ce qui les environne. Saumaiſe, né en Bourgogne dans le Village dont il a pris le nom, fut à peine connu, qu'il prétendit être de Semur; devenu plus célebre, il voulut abſolument être de la Capitale de la Province. A bien des égards, certains Savants ne ſont pas moins petits que les autres hommes. De pareilles foibleſſes ne ſont pas faites pour quelqu'un qui a l'eſprit auſſi philoſophe que vous; vous ſavez que le bon ſens & la ſottiſe

ſont de tous les Pays. La Société humaine n'eſt qu'un mêlange de vertus & de vices. Il n'eſt point de Pays qui ne ſe fît un honneur de vous adopter ; & comme je m'intéreſſe à celui de ma Province, je la félicite de ce que c'eſt dans ſon ſein que vous avez ſucé avec le lait ce goût pour les Sciences, qui vous fait tenir aujourd'hui un rang ſi diſtingué dans la République des Lettres.

Londres ne dédaigne pas d'être la rivale de Paris ; mais *la Capitale de l'Empire Anglois* (car c'eſt ainſi que pluſieurs Auteurs l'appellent) prétend avoir l'avantage ſur *la premiere Ville de France* par le nombre de ſes Habitants ; & ſes prétentions à cet égard ſont peut-être mieux fondées qu'à beaucoup d'autres. Je ne vous en donnerai pas pour preuve que l'on y compte cent trente-trois Paroiſſes, & qu'à Paris il n'y en a que cinquante-ſept. Je ne m'arrête pas même au dénombrement de ceux qui naiſſent ou meurent chaque année dans l'une ou l'autre Ville : la

tombée dans le mépris.(*) Il se trouve encore néanmoins de bonnes ames qui font tous leurs efforts pour la relever. La principale attention de cette Société à présent est de publier des Ouvrages de piété & de morale, pour servir de contre-poison à l'irreligion & à la licence. Ce sont quelquefois des Tragédies Saintes, quelquefois même des Romans faits pour inspirer du goût pour la vertu, & de l'horreur pour le vice. Il seroit à souhaiter qu'ils employassent à ces ouvrages des gens dont le talent répondit à leurs bonnes intentions ; mais la plûpart de ceux que j'ai lus ne sont louables que par leur but : j'en excepte un Roman, c'est Pamela, où, malgré les longueurs & un fonds de mœurs basses qui peuvent révolter la plûpart des Lecteurs, je n'ai pas laissé de trouver un puissant intérêt. Je remarquerai en passant qu'il n'y a peut-être pas de Ville au monde où l'on donne davantage pour les

(*) L'Auteur d'une Brochure intitulée, *The Post-man robb'd of his Mall*, appelle cette Société *The very scum of Man-Kind.*

Hôpitaux, & où néanmoins les aumônes ſoient plus mal adminiſtrées. *Le nombre des Hôpitaux*, dit un Auteur Anglois, *augmente tous les jours parmi nous, ſans que celui des Pauvres diminue.* Les plus belles Fondations & les plus négligées ſont en Angleterre. Le cri général de la Nation n'a encore pû déterminer le Parlement à y mettre ordre. On retient ſix ſols de la ſolde de chaque Matelot pour l'entretien de l'Hôpital de *Green-Wich*, qui eſt pour les Matelots Anglois, ce que ſont les Invalides pour nos Soldats; cependant j'entends dire que la moitié de ceux qui y habitent n'y ont aucun droit; l'avarice fait que l'on recompenſe, aux dépens du Public, de vieux domeſtiques que ſouvent l'on n'a eu que par faſte; pour s'épargner des penſions, on leur donne des places qui n'appartiennent qu'à ces honnêtes Citoyens, qui ont uſé leur jeuneſſe & leur ſanté au ſervice de la Patrie. Hé quoi, ſe peut-il que les plus grands abus ſe trouvent chez le Peuple de l'Europe qui paſſe pour le plus ſage, & qu'où l'on

parle tant de zele du bien public ; ceux qui ſont faits pour veiller à l'intérêt général, le ſacrifient toujours à leur intérêt particulier !

En Angletetre, l'Etat perd un nombre prodigieux de Citoyens, faute d'avoir à Londres un établiſſement auſſi néceſſaire & auſſi bien gouverné que notre Hôpital des Enfants trouvés. Vous pouvez vous rapeller l'aveu que nous en fit un jour à Paris cet illuſtre & vertueux Anglois, (*) qui eſt aujourd'hui Préſident de la Société Royale de Londres, & qui joignant à l'amour du bien public les lumieres les plus étendues dans tous les genres, mériteroit également d'être mis ici à la tête de toutes les Adminiſtrations charitables de cette eſpece. En Angleterre, chaque Paroiſſe eſt obligée d'avoir ſoin de ceux qui y naiſſent, il y a par-tout des fonds ſuffiſants pour les nourrir & les élever ; & cependant, à la honte de ceux qui en ont l'adminiſtration, la plûpart de ces petits malheureux périſſent dès les premieres années.

(*) M. Folks.

Cinquante Enfants trouvés fourniſſent à peine un homme à l'Etat. Voilà ce qui intéreſſe réellement & l'humanité & la politique. Comment ſe peut-il que les Anglois ſoient coupables d'une pareille négligence, eux dont l'humanité eſt la premiere vertu, eux qui entendent ſi bien le calcul politique, & qui ſavent quel eſt le prix de chaque homme dans un Etat !

Pour revenir à la Société de la Réformation des mœurs, le louable but qu'elle s'étoit propoſé me rappelle un petit Ouvrage qui m'eſt tombé entre les mains ; en voici la Traduction ; à travers la plaiſanterie qui y regne, vous reconnoîtrez le zele du bien public qui l'a dicté. Qu'il ſeroit heureux pour l'humanité que l'idée de l'Auteur (*) pût

(*) Le Docteur Swift. C'eſt l'un des Auteurs Anglois qui a le mieux réuſſi dans la plaiſanterie ; mais en ce genre même il n'eſt pas toujours heureux. On ne peut ſoutenir ſon projet pour empêcher les Enfants des Pauvres en Irlande d'être à charge à leurs Parents. Le moyen, ſelon lui, eſt de les engraiſſer & de les vendre enſuite au marché, pour être la nourriture des gens riches & délicats, &c. Il entre ſur cela dans un détail

ſe réaliſer, & qu'en toute ſorte de Pays il n'y eût de Taxes impoſées que ſur les vices.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

miſérable, & auſſi ridicule que dégoûtant. On ſent bien que c'eſt une Satyre violente contre le Gouvernement d'Angleterre, qui tient l'Irlande dans l'oppreſſion. Mais on manque quelquefois le but faute d'adreſſe. L'Auteur a voulu faire rire, & il révolte. Une Satyre qu'on eût pû relire avec plaiſir, eût ſûrement fait plus d'effet qu'un Ecrit que le dégoût fait tomber des mains.

PROJET INFAILLIBLE

Pour payer les dettes de l'Irlande en ſix mois.

» LA grande miſere de ce Royaume eſt telle aujourd'hui, qu'elle » excite la pitié de tout le monde, » excepté de ceux qui ont le pouvoir d'y apporter du remede.

» La Nation ſe plaint de la décadence du Commerce, du manque » d'argent & de l'oppreſſion des Seigneurs. Cependant parmi tous les » projets qui ont été préſentés pour » rémedier à ces malheurs, je n'en » trouve aucun qui puiſſe répondre » à une fin ſi déſirable.

» Mais ce qui m'afflige encore plus » lorſque je ſonge au triſte état de » nos affaires, c'eſt le luxe & l'extravagance ſans bornes où donnent » parmi nous des gens de tout rang » & de tout état, pendant que le » gros de la Nation gémit dans la » pauvreté & dans la miſere.

» Il faut avouer que notre Nation

» eſt bien différente de toutes les
» autres Nations de l'Europe. Ailleurs
» la richeſſe enfante le luxe, parmi
» nous la pauvreté même le produit.
» Ailleurs la diſette eſt la mere de
» l'induſtrie ; chez nous elle eſt la
» nourrice du vice & de la pareſſe.

» Nous ne ſongeons à imiter nos
» Voiſins que dans leur extravagance,
» ſans avoir la même abondance &
» les mêmes facilités pour le Com-
» merce, de ſorte qu'en peu de temps
» nous ſerons réduits par notre mau-
» vaiſe conduite à une ſi grande
» miſere, qu'il n'y aura pas moyen
» de nous en relever.

» Mais comme malgré l'aveugle-
» ment de mes Compatriotes, j'ai
» fort à cœur leur intérêt ; je me
» ſuis appliqué moins à rechercher
» les abus de leur conduite préſente,
» qu'à tâcher d'y trouver des remedes
» pour l'avenir. C'eſt dans ce deſſein
» que j'ai imaginé un projet pour
» acquiter nos dettes publiques avec
» la plus grande facilité & au conten-
» tement de toute la Nation : l'exé-
» cution en ſera ſi prompte, que

» nous ne pourrons plus nous plain-
» dre d'être opprimés par de longues
» Taxes, ni déſeſpérer tout-à-fait
» de nous retrouver dans une heu-
» reuſe condition.

» Conſiderons maintenant quels
» ſont les vices dominants de notre
» Nation ; & ce ſont, ſi je ne me
» trompe, l'incontinence, l'ivrogne-
» rie, le parjure, les jurements, la
» médiſance, la fraude, le blaſphê-
» me & pluſieurs autres. Or exami-
» nons un peu ſi au lieu d'ajouter
» de nouveaux droits ſur le vin, le
» houblon & les autres commodités
» de la vie, il ne ſeroit pas plus
» raiſonnable d'impoſer une Taxe
» moderée ſur chacun de ces vices,
» qui fourniroit en peu de temps la
» ſomme ſuffiſante. Une pareille im-
» poſition produiroit néceſſairement
» un grand revenu ; pour moi je crois
» mon projet infaillible, & c'eſt
» peut-être le ſeul qui puiſſe rétablir
» notre proſpérité, ſi pourtant on
» juge à propos d'y travailler tout
» de bon.

» Avant que d'entrer dans les

» détails, il eſt bon d'avertir que
» mon deſſein ne ſeroit pas d'impoſer
» cette Taxe ſur telle ou telle autre
» contrée de l'Irlande en particulier,
» mais de l'étendre en géneral ſur
» toute la Nation, parce que diffé-
» rents vices peuvent fleurir dans
» différentes Provinces, comme dif-
» férentes plantes en différents cli-
» mats ; par exemple, le vol dans
» l'une, le parjure dans l'autre, la
» diſſimulation & la flatterie dans
» celle-ci, la rapine dans celle-là.
» Je crois pourtant que le vol eſt le
» vice caractériſtique de la Nation.
» De même pour obvier à toutes
» les diſputes qui pourroient s'élever
» dans la ſuite ſur la nature du par-
» jure & l'intention de la Loi à cet
» égard, je déclare encore ici que
» tout menſonge confirmé par un
» ſerment, ſoit devant un Juge, ſoit
» devant un Marchand, eſt indubi-
» tablement un parjure. Ainſi il eſt
» ſûr que la partie commerçante de
» notre Peuple rendroit de grands
» ſervices au public en cet article,
» auſſi bien qu'en pluſieurs autres.

» Suppoſons à préſent que cinq » cents perſonnes ſoient coupables » chaque jour de cette faute, & » aſſurément je n'en compte pas trop, » puiſque ce nombre n'eſt pas au- » deſſus de la quatre centieme partie » des Habitants de cette Iſle, qui » paſſent généralement pour monter » à deux millions. Cette évaluation » nous paroîtra encore bien plus » modérée, ſi nous conſidérons le » violent penchant qu'ont les natu- » rels de ce Pays-ci à pratiquer le » parjure par le bénéfice qu'ils en » retirent, ſi nous faiſons attention » au grand uſage dont il eſt dans » toutes les ſortes de trafic, ſi nous » ſongeons enfin combien il eſt fré- » quent dans les procès, & quel » avantage on en reçoit dans les » Elections.

» Suppoſons donc que chaque per- » ſonne de ce nombre ſe parjure » ſeulement une fois par jour, (& » c'eſt aſſurement une eſtimation » bien modérée) & que pour chaque » offenſe le délinquant ſoit impoſé à » une Taxe de ſix ſols, par laquelle

» ſomme il peut procurer ou la mort
» d'un ennemi, ou l'avantage d'un
» ami ou le ſien propre, toutes choſes
» extrêmement à déſirer; la taxe ſera
» trop peu de choſe pour exciter
» aucun murmure, & cependant
» fournira la ſomme de cent vingt-
» cinq livres ſterling par jour pour
» la décharge des dettes nationales.
» D'ailleurs la taxe, quoique très-
» modique, peut en effet devenir
» très-utile au genre humain, car
» les Procureurs, les Sergents, les
» Uſuriers, les Bouchers & autres
» honnêtes Marchands, ne trouveront
» plus leur compte à ſe parjurer
» comme ils le font à préſent pour
» le plus léger profit, depuis un
» ſol juſqu'à ſix incluſivement. Ces
» Meſſieurs ne voudront plus com-
» mettre un parjure, ſans être au
» moins ſûrs d'un gain ſuffiſant pour
» défrayer la taxe. Cependant je
» voudrois que les Commiſſaires &
» les Collecteurs de cette taille fuſſent
» abſolument exemptés de toute eſ-
» pece d'amende, comme perſonnes
» privilegiées, parce qu'avec cette

» exemption

» exemption ils ſeroient plus utiles
» à l'Etat dans leurs Emplois.

» L'incontinence, eu égard aux
» mœurs de ce temps, fourniroit au
» public une ſomme conſidérable,
» quelque modique que fût la taxe;
» car ce vice eſt devenu une partie
» eſſentielle du caractere d'un homme
» du monde, & celui qui y eſt le
» plus ſujet, eſt celui qui s'acquiert
» le plus de réputation.

» Ainſi comptons dans les diffé-
» rentes Provinces du Royaume cinq
» mille perſonnes par jour taxées
» pour ce vice général, à deux Shel-
» lings chacune; la ſomme que l'Etat
» en retireroit monteroit à cinq cents
» livres ſterling par jour; &, en ſix
» mois, preſque au tiers des dettes
» Nationales.

» Je ſais qu'on pourra m'objecter
» que j'ai fixé un trop petit nombre,
» & que je pourrois avec juſtice
» compter plutôt ſur vingt ou trente
» mille perſonnes par jour dans toute
» l'étendue de cette Iſle. L'objection
» eſt forte, je l'avoue, ſi l'on fait
» attention à toutes les occaſions

» que peuvent fournir les promena-
» des, les Fêtes de Patron, les Pé-
» lerinages Religieux, la faiſon des
» Foins, le premier jour de Mai,
» les Bals publics & particuliers, &
» pluſieurs autres jours de réjouiſ-
» ſance de cette eſpece. Mais j'aime
» mieux me tromper en faiſant la
» ſupputation trop foible, que de
» riſquer d'en faire une trop forte.

» Je prévois que le Clergé Ro-
» main de cette Iſle fera des remon-
» trances contre cette taxe : les
» Prêtres de cette Communion diront
» qu'une pareille impoſition tend
» à les opprimer, que toutes les
» Nations de la terre leur accordent
» de l'indulgence ſur ce point parti-
» culier, attendu qu'on ſait qu'ils
» ſont des mortels fragiles & obligés
» par leur état au célibat. Ils pré-
» tendront que cette taxe ſeroit le
» moyen le plus efficace de leur ôter
» tout leur revenu, ce qui les touche
» encore de plus près. Mais comme
» je ne veux pas que de ſi dévots
» perſonnages puiſſent ſe plaindre
» avec juſtice de la moindre rigueur,

» je conſentirai volontiers qu'ils en » ſoient exemptés.

» Je ne voudrois taxer l'ivrogne- » rie qu'à ſix ſols, parce que ce ſeroit » porter préjudice aux revenus de » Sa Majeſté, que d'entreprendre de » diminuer la conſommation des » boiſſons qui peuvent enivrer, & » que par conſéquent l'Auteur de ce » projet ſeroit ſujet à une amende.

» Suppoſons donc qu'il n'y aura » par jour que vingt mille perſonnes » (ce qui n'eſt que la centieme partie » du peuple de ce Royaume) dans » le cas de payer la taxe, cela ne » laiſſera pas de faire par jour cinq » cents livres ſterling; & il eſt aiſé » de ſentir combien ce calcul eſt » modéré: indépendamment des occa- » ſions ordinaires des tavernes & des » maiſons particulieres, il y a, ſoit » à la Ville, ſoit à la Campagne, » des élections, des foires, des fêtes » de Maire, des repas d'Univerſités, » des dîners de Communautés, des » feſtins de Noël, des Noces, des » Baptêmes & des Enterrements, & » pluſieurs autres Aſſemblées qui ſont

» autant d'occaſions indiſpenſables » de s'enivrer. Ce qui exactement » calculé fourniroit peut-être deux » troiſiemes de plus que le nombre » que j'ai fixé, & par ce moyen » contribueroit beaucoup au bien » public.

» Cependant je voudrois abſolu- » ment exempter tous les Juges de » paix, ſoit Séculiers, ſoit Eccléſiaſ- » tiques, parce qu'il ſeroit indécent » de voir de ſi reſpectables perſonnes » inſultées par de bas Officiers, auſſi » ſouvent que leur intempérance » pourroit y donner lieu.

» Si l'on établit ma taxe, les jure- » ments ſeront encore d'une grande » reſſource, parce qu'à préſent ils » ſervent à aſſaiſonner les diſcours » des gens de toutes ſortes d'états. » Ils ſont la baſe & l'ornement de » toutes les eſpéces de plaiſanteries, » de railleries, de querelles, de » converſations amoureuſes, de diſ- » putes, de menaces, de promeſſes, » &c. par conſéquent ils fourniront » un revenu conſidérable.

» Néanmoins ne ſuppoſons que

» quarante mille perſonnes par jour » ſujettes à la taxe de ſix ſols pour » chaque offenſe de cette eſpece, » ce qui, eu égard au grand nombre » de marchés, de caffés, de bouche- » ries, de corps-de-garde & d'aca- » démies de jeux qui ſont dans ce » Royaume, eſt une évaluation très- » modique. Cet Article même par » jour nous fournira mille livres; » & cette ſomme monte preſque » aux deux troiſiemes des dettes » publiques.

» Nos Loix ont décerné une » amende d'un Shelling contre tous » les jurements, & elles en donnent » la moitié au Dénonciateur, & » l'autre aux Pauvres; ce qui, ſi » j'oſe dire mon avis, a été très- » mal ordonné. Car ſi les Légiſlateurs » euſſent voulu réellement que la » Loi fût obſervée, ils dévoient » partager l'amende entre le Déno- » ciateur & le Juge, & alors ils » pouvoient être aſſurés qu'elle eût » été exécutée avec rigueur.

» Je crains déja que tous les » Militaires ne demandent une

» exemption de la taxe ſur ce cha-
» pitre ; ils allégueront l'exemple
» de pluſieurs générations, & le pou-
» voir de l'habitude. Ils diront qu'un
» jurement mêlé adroitement dans le
» diſcours, y donne de la force &
» de l'agrément ; ou que peut-être
» bien des gens pourroient les ſoup-
» çonner de ne pas ſavoir s'il y a un
» Dieu ou non, ſi dans la conver-
» ſation ils ne faiſoient pas quelque-
» fois mention de ſon nom. Enfin
» ils pourront ajouter beaucoup
» d'autres raiſons de ſemblable poids.
» Mais quoique ces remontrances
» ſoient juſtes, l'opinion du grand
» nombre étant que c'eſt l'unique
» moyen par lequel une Armée en
» ce temps de paix puiſſe contribuer,
» en ce Pays-ci, au bien National,
» il ſera difficile de les exempter de
» l'impoſition.

» Cependant ſi l'ordre Militaire ſe
» trouvoit ſujet à cette taxe dans
» tous les dégrés, ce qui l'appau-
» vriroit infailliblement, il ſemble-
» roit qu'on voudroit abſolument le
» détruire ; & ce n'eſt point là l'objet

» du projet que nous communiquons » au Public. Ainſi il ſera à propos » d'accorder à tous Soldats d'Infan- » terie, Officiers de l'Etat-Major, » aux Enſeignes, aux Cornettes, aux » Capitaines de Vaiſſeaux, & aux » Maréchaux-des-Logis, quarante » ou cinquante jurements par jour » francs & libres entiérement de toute » eſpece de taxe ou amende.

» Quant à la médiſance, en ſup- » poſant ſeulement vingt mille per- » ſonnes par jour taxées pour ce » délit, cet article, à la ſupputation » la plus baſſe & la plus raiſonnable, » rapporteroit journellement cinq » cents livres.

» La faculté de médire eſt le talent » favori de grand nombre de per- » ſonnes, & je pourrois me hazarder » à le taxer plus haut; mais je ne » voudrois pas décourager une diſ- » poſition ſi charitable, ſur-tout lorſ- » qu'elle peut contribuer à l'intérêt » de ma Patrie.

» A l'égard des Dames, j'ai tou- » jours été trop leur admirateur, » pour vouloir apporter aucunes

» reſtrictions à leurs plaiſirs, ſoit » dans le public, ſoit dans le parti- » culier. Ainſi je voudrois que pour » chaque petite erreur de cette eſ- » pece leur taxe ne fût que la moitié » de celle des hommes. La médiſance » eſt un talent qui n'eſt point né » avec les hommes, ils ne l'acquié- » rent & ne le mettent en pratique » que pour ſe rendre agréables au- » près du Sexe, au lieu que ce joli » défaut eſt naturel aux femmes, ce » qui nous doit rendre plus indul- » gents à leur égard.

» Je crois auſſi que les lieux où » les Dames prennent leur thé, ceux » où elles reçoivent leur compagnie » & même tous les endroits publics » où elles ſe raſſemblent, doivent » être exempts de toute amende, » parce que la médiſance eſt une » partie ſi eſſentielle du diſcours & » de l'amuſement de tous les lieux » en queſtion, que ſi on vouloit en » pareil cas taxer les femmes pour » chaque offenſe, ce ſeroit en effet » leur enjoindre un ſilence perpétuel. » Et l'on auroit tort de l'exiger,

» quand même la choſe ſeroit poſſi-
» ble, attendu que le monde y per-
» droit beaucoup, & que ce ſeroit
» pour elles le plus grand de tous
» les malheurs.

» L'Etat pourroit encore tirer de
» grandes ſommes de la taxe ſur le
» blaſphême, & il ſeroit d'autant
» plus juſte de mettre une forte
» impoſition ſur ce vice, qu'il ne
» nous eſt pas naturel, & qu'il nous
» eſt apporté tous les ans des Royau-
» mes voiſins. Cette taxe, ſelon
» toutes les apparences, augmente-
» roit beaucoup en peu d'années le
» revenu public. Mais comme ceux
» qui introduiſent chaque jour ce vice
» parmi nous, ſont de jeunes gens
» de Loi, ou de riches particuliers
» qui ont voyagé, toute entrepriſe
« pour le taxer trouveroit une oppo-
» ſition vigoureuſe; ainſi il faudroit
» apporter des reſtrictions à cette
» taxe, & je ſerois d'avis qu'on en
» exemptât les Avocats & autres
» gens de Loi de tous les âges, les
» Officiers Subalternes, & ceux de
» l'Etat-Major, les jeunes héritiers,

» les Maîtres à danſer, les Filoux » & les Comédiens.

» Examinons préſentement le ré- » ſultat des différentes ſommes pro- » venantes de la taxe impoſée ſur » chacun de nos vices, ſur le pied » que nous l'avons fixée, & l'on » verra la démonſtration de ce que » j'ai avancé.

» Les dettes publiques de cette » Nation, ſont d'environ 300000 » livres ſterling.

LA TAXE,

Pour le Parjure	125. l. ſt.
Pour l'Incontinence . .	500.
Pour l'Ivrognerie . . .	500.
Pour les Jurements. .	1000.
Pour la Médiſance . . .	500.
Total par jour . . .	2625. l. ſt.

» Ce qui en cent quatre-vingt-deux » jours, ou la moitié de l'année peut » monter à 477750 livres, ſomme » beaucoup plus conſidérable que » notre dette Nationale.

» Mais quand même le revenu » journalier ne rempliroit pas cette

» ſupputation, ſoit par la pauvreté » univerſelle du Peuple, qui eſt très » à craindre, ſoit parce qu'il devien- » droit plus vertueux, ce qu'on ne » peut guere eſpérer; il eſt d'autres » moyens de perfectionner ce plan » de façon qu'il ſupplée à tous les » vuides & réponde à tous les évé- » nements.

» Par exemple, quel inconvenient » y auroit-il d'impoſer une taxe » ſévere ſur toute ſorte de perſonnes » qui s'aviſeroient de ſe marier avant » quarante ans. Ceux qui ſeroient » aſſez fous pour tranſgreſſer une » Loi qui pourvoiroit ſi ſagement » au bonheur de l'Etat, contribue- » roient du moins beaucoup par » leur folie même à l'avantage du » public. Si au contraire la Loi étoit » exécutée, il y auroit de toute néceſ- » ſité moins d'enfants dans chaque » Famille, & par conſéquent le » nombre des Mendiants & des Co- » quins diminueroit à proportion » dans ce Royaume. Peut-être même » que dans un ſiecle, ſi cette diſci- » pline ſalutaire étoit obſervée, la

» plus grande partie de ce Royaume » auroit beſoin d'être repeuplée par » l'Angleterre, & cet événement » me paroît très-déſirable. Il pourroit » guérir du moins pour quelque » temps la Nation Angloiſe de l'an- » tipathie invétérée qu'elle a pour » la nôtre.

» A l'égard du projet qui a été » préſenté dernierement à la Cham- » bre des Communes pour taxer ceux » qui ne ſe marient pas, je le trouve » déraiſonnable. En effet ceux qui » gardent le célibat ſont réellement » les Bienfaiteurs du public, attendu » qu'ils n'augmentent pas le nombre » de Pauvres ou de ceux qui les » oppriment; & dans ce Pays-ci le » Mariage entraîne infailliblement » l'un ou l'autre de ces malheurs.

» Je voudrois auſſi que tous les » jeunes Eccléſiaſtiques qui avec plus » de paſſion que de prudence, oſent » ſe marier avant que d'avoir des » Bénéfices, fuſſent indiſpenſable- » ment ſujets à la taxe la plus ſévere, » au point d'égaler une défenſe ex- » preſſe, parce qu'il faut de toute

» néceſſité que de pareils étourdis » multiplient les miſérables, vivent » dans le mépris & meurent dans la » pauvreté.

» Ces expédients, & pluſieurs autres » qu'on peut trouver ſelon l'occa- » ſion, fourniroient des ſommes » conſidérables pour acquitter les » dettes Nationales.

» Mais comme il reſtera environ » 177750 livres de plus que les dettes » publiques, je voudrois qu'on en » deſtinât cent mille livres pour le » ſalaire des Collecteurs de cette taxe; » & j'eſpere que cette ſomme ſera » ſuffiſante, quoique d'ordinaire le » recouvrement de chaque taxe en » conſomme plus de la moitié. Le » ſuperflu de celle-ci ſera dépoſé dans » le Tréſor public pour quelque » pieux uſage.

» Si ce plan peut être agréé, comme » j'ai tout lieu de l'eſpérer par la » diſpoſition préſente de la Chambre » des Communes, ceux du Parlement » qui ſeront nommés Commiſſaires, » auront les occaſions du monde les » plus favorables d'avancer leurs

LETTRE XXXI.

A Monſieur le Préſident BOUHIER.

Sur les Tragédies en Proſe, ſur celles du Théatre Anglois qui ſont en Vers non rimés que le Génie de la Langue Françoiſe ne comporte pas, avec une Critique de la Poéſie Dramatique Angloiſe.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

VOUS avez raiſon de ſoutenir que quoique les entraves de la Rime nous gênent, elles n'empêchent pas un Génie heureux de s'élever aux plus ſublimes beautés de la Poéſie; la Traduction auſſi élégante que fidelle, que vous nous avez donné du Poëme de Pétrone *ſur la Guerre Civile*, en eſt ce me ſemble, un exemple aſſez heureux.

Peu s'en faut que la diſpute ſur les Tragédies en Proſe n'ait pris la place de celles ſur les Auteurs Anciens

Anciens & Modernes : ce premier Schiſme littéraire n'a pas été plutôt appaiſé, que M. de la Motte a replongé notre Parnaſſe dans le trouble, en y prêchant la reforme de la Rime. Les Novateurs en toutes ſortes de matieres, ſéduiſent aiſément les eſprits, parce qu'ils prétendent toujours retrancher des abus. Cependant d'ordinaire leurs innovations en entraînent de plus grands que ceux qu'ils veulent ſupprimer. En vain un de nos Poëtes les plus célébres, & également capable & digne de défendre la cauſe commune; en vain, dis-je, M. de Voltaire a-t-il démontré & par ſes raiſons, la fauſſeté & les dangereuſes conſéquences de la Doctrine de M. de la Motte, & par des Tragédies telles que *Brutus*, ce qu'on perdroit à proſcrire la Rime du Théatre, ſelon le ſyſtême de ſon Antagoniſte; les Sectateurs de M. de la Motte ont fait après ſa mort de nouveaux efforts pour rétablir un Dogme, qui de ſon vivant même a été univerſellement proſcrit.

Votre zele, Monſieur, pour la

gloire de nos Muſes, vous a fait à votre tour embraſſer leur querelle ; & vous avez ſi ſolidement réfuté les raiſons de ceux qui voudroient introduire parmi nous les Tragédies en Proſe, qu'il n'y auroit plus rien à dire ſur cette matiere, ſi les Défenſeurs du ſyſtême de M. de la Motte ne s'étoient armés depuis d'un nouvel Argument. Ils nous objectent l'exemple des Anglois, qui depuis long-temps ont banni la Rime de leur Theatre ; ils triomphent d'avoir pour eux l'unanimité des ſuffrages d'une Nation ſi judicieuſe & ſi éclairée : en effet, ſoit par les talents, ſoit par l'eſprit & les lumieres Philoſophiques, les Anglois occupent aujourd'hui un rang ſi diſtingué dans le Monde Littéraire, que ſur toutes ſortes de matieres leur autorité doit en impoſer. Elle nous laiſſe cependant la liberté de l'examen, l'autorité n'eſt qu'un préjugé favorable, la raiſon ſeule a le droit de décider.

Si depuis que le Théatre Anglois s'eſt affranchi de la Rime, il eût produit des chefs-d'œuvre, dont le

nôtre eût lieu d'être jaloux, nous devrions regretter de porter un joug qui nous auroit empêché de nous élever autant que nos voiſins ; je crois, ſans prévention, pouvoir aſſurer que nous n'en ſommes pas réduits là, & je m'en rapporte au jugement de toutes les Nations polies ; fuſſions-nous forcés de reconnoître les Anglois pour les Maîtres du Théatre, je doute encore que leur exemple dût nous faire renoncer à la Rime, attendu que nous n'avons pas les mêmes avantages qu'eux pour nous en paſſer.

Je l'avoue de bonne foi, Monſieur, leur Langue, quoique plus dure que la nôtre, me paroît plus favorable à la Poéſie. Les Vers doivent leurs principales beautés à la force & à la hardieſſe des expreſſions ; & les Anglois ont raiſon de revendiquer l'une & l'autre comme des caracteres particuliers à leur Langue. Ils emploient en Proſe pluſieurs expreſſions, qu'à peine oſerions-nous hazarder en Vers. Ils ont beaucoup plus de Verbes que nous n'en avons ;

de même que les Grecs & les Latins, ils ſe ſervent d'Adjectifs compoſés pour exprimer par un ſeul mot ce que nous ne pouvons rendre dans notre Langue ſans recourir aux Périphraſes. Achille *aux pieds legers*, l'Aurore *aux doigts de roſe*, l'Hydre *à pluſieurs têtes*, le Crime *au front d'airain*, en ſont des exemples. Je pourrois vous en citer cent autres, ſoit de cette eſpece, ſoit d'une eſpece différente. Les Anglois ne diront pas moins bien *Tout-voyant*, *Tout-connoiſſant*, &c. que *Tout-puiſſant*. C'eſt ainſi que leur Langue, plus hardie que la nôtre, rend avec force par un ſeul Adjectif, ce que nous n'exprimons que plus foiblement par trois ou quatre mots.

L'Anglois, à l'exemple des Langues Savantes, permet encore aux Poëtes beaucoup plus d'inverſions dans les phraſes & de tranſpoſitions dans les mots, que n'en permet le François; ſans vouloir cenſurer la ſévérité de notre Langue, on peut dire que cette ſageſſe, qui la rend ſi claire, eſt auſſi nuiſible à la Poéſie, que la

hardieſſe de l'Anglois lui eſt avantageuſe. Le François paroît être la Langue de la raiſon, l'Anglois celle de l'enthouſiaſme. Le bon ſens qui eſt particulier à nos voiſins, ne ſe fait point du tout ſentir dans le génie du langage qu'ils parlent, en partant de leurs préjugés, ils doivent s'étonner que ce ſoit nous qui parlions celui de l'Europe, qui eſt en effet le plus ſage & le plus raiſonnable.

Les Poëtes Anglois, lorſque les expreſſions de leur Langue leur paroiſſent trop foibles ou trop communes, ont la liberté d'en emprunter de nouvelles, ſoit des Langues mortes, ſoit des Langues polies qui ſe parlent aujourd'hui. Il leur eſt même permis de faire des mots nouveaux. Lorſque Corneille a dit :

Ton bras eſt *invaincu*, mais non pas invincible.

il a été cenſuré par l'Academie, & le mot n'a pas paſſé. Un Vers auſſi heureux eût fait fortune en Anglois, & le mot hazardé eût enrichi la Langue. Comme nous ne pouvons pas prendre toutes ces libertés, auſſi

n'avons-nous pas, comme les Anglois & les Italiens, une eſpece de langage à part pour la Poéſie.

Il n'eſt pas étonnant que les Poëtes Anglois qui ſe permettent tout, & à qui tout eſt permis, aient mieux réuſſi que les nôtres, à rendre en Vers les deux Chefs-d'œuvre Epiques de l'Antiquité. On lit avec plaiſir le Virgile Anglois de M. Dryden. M. Pope dans ſon Homere, a encore atteint de plus près les beautés de ſon Original. Nous ne pouvons gueres nous flatter de voir jamais une bonne Traduction de l'Iliade en Vers François. Les privileges de notre Poéſie ſont trop bornés.

Les différentes meſures que les Anglois admettent dans leurs Vers de dix ſyllabes, les ſeuls preſque dont ils faſſent uſage, donne à leurs Poëtes plus de facilité pour y exprimer leurs penſées. Avec ces avantages, & grand nombre d'autres dont ils jouiſſent, il n'eſt pas étonnant qu'ils puiſſent ſe paſſer de la Rime dans la Tragédie; mais nous aurions tort de ſuivre leur exemple, nous

qui n'avons pas les mêmes privileges. Les Auteurs qui voudroient nous faire renoncer à la Rime, parce que les Anglois en ont ſecoué le joug, ne raiſonnent pas autrement que ceux qui ont propoſé d'introduire les Dactyles & les Spondées dans nos Vers (*), parce que les Grecs & les Latins s'en ſont ſervis dans les leurs.

Chaque Langue a un génie différent, qu'il faut bien connoître avant que de décider ce qu'elle doit admettre ou rejetter dans la Poéſie. Ce qui convient à l'une ne convient

(*) Henri Etienne l'avoit tenté; & pour en donner un exemple, il traduiſit ces deux Vers d'Ovide :

Phoſphore, redde diem; cur gaudia noſtra moraris?
Cæſare venturo, Phoſphore, reddé diem.

par ceux-ci, où il imite la quantité Latine :

Aūbĕ, rĕ-bāillĕ lĕ-joūr; poūr-qūoi nō-tr' āisĕ rĕ-tiēns tū?
Cēsār-doīt rĕvĕ-nīr: - Aūbĕ, rĕ-bāillĕ lĕ-joūr.

On peut juger aiſément, par le ridicule de ces deux Vers, quel effet auroient en François les Dactyles & les Spondées. La Proſodie de notre Langue n'eſt ni aſſez marquée, ni aſſez connue, pour que cet uſage, qui ne convient qu'à des Langues à quantité forte, pût jamais être adopté.

pas toujours à l'autre. La quantité de conſonnes & de mots durs dont le François eſt ſurchargé, empêche qu'il ne puiſſe être meſuré comme le Latin. D'un autre côté, les Regles de notre Grammaire ſont trop ſéveres, les conſtructions de notre Langue trop ſages, les licences de notre Poéſie trop reſſerrées pour qu'elle puiſſe ſe paſſer de la Rime, comme la Poéſie Angloiſe. Cependant examinons un peu ce que les Tragédies Angloiſes ont gagné à s'en affranchir. On ne voudroit retrancher la Rime de notre Poéſie Dramatique, que pour que nous y puſſions imiter la Nature de plus près, & porter plus haut le ſublime de la Tragédie; voyons ſi les Anglois en ont retiré ces avantages.

Je ne parlerai pas de leur plus grand Tragique; le génie de Shakespear, ennemi de toute contrainte, ne s'eſt pas moins affranchi des regles de la bienſéance & de la vraiſemblance même, que du joug de la Rime. C'eſt le premier Auteur Anglois qui ait oſé le ſecouer; tantôt

il parle en Proſe, tantôt en Vers, quelquefois en Rime même : il dit les choſes comme elles ſe préſentent, & ſuit partout également & ſa pareſſe & ſon génie. C'eſt ce qui fait que l'on trouve chez lui de ſi grandes beautés, & de ſi grands défauts.

Les Auteurs Dramatiques qui l'ont pris pour modele, en le copiant en ce qu'il a de défectueux, ne l'ont pas, à beaucoup près, égalé en ce qu'il a de ſublime ; ils ſe ſont permis toutes ſes négligences, & ne les ont pas rachetées par les mêmes beautés. C'eſt par pareſſe que Shakeſpear a écrit pluſieurs de ſes Tragédies en Proſe, c'eſt manque de talent qu'en cela différents Auteurs l'ont imité. A l'égard des Tragédies purement en Proſe, M. Dryden nous apprend que de ſon temps le public en étoit abſolument las, & ſoutient qu'il n'eſt pas poſſible d'y réuſſir, à moins que de les ranimer par quelques Scenes comiques.

Voilà, Monſieur, le ſort qu'ont eu les Tragédies en Proſe ſur le Théarre Anglois ; voyez ſi nous avons lieu

de l'envier : la même chose arriveroit infailliblement sur le nôtre, si elles y étoient reçues. Pour savoir à quoi s'en tenir, je renvoie tous les gens qui ont du goût à la Tragédie d'Œdipe en Prose. Il est étonnant que M. de la Motte, qui avoit du talent & un esprit philosophique, ait si peu cultivé l'un & fait un si mauvais usage de l'autre.

Si nous bannissions la Rime de la Tragédie, la Scene seroit en proie aux Ecrivains les plus médiocres, qui ne la déshonorent déja que trop par tant de Comédies insipides ; ceux qui ont la malheureuse facilité de faire de mauvais Romans, ne manqueroient pas de s'ériger en Auteurs de Tragédies. Pour peu que *Silvie* eut été accueillie sur notre Théatre, je ne doute pas que l'on n'y eut fait chausser le Cothurne aux autres Héroïnes des *Illustres Françoises*. Ainsi pour faire mouvoir les deux grands ressorts de la Tragédie, qui sont la Terreur & la Pitié, tantôt on nous eut représenté sur la Scene un Libertin, exposé à toutes

les horreurs de la mendicité, tantôt on y eût dreſſé un échaffaut pour y faire expier à de Scélérats la peine due à leurs crimes. On ſe fut autoriſé de l'exemple de nos Voiſins, on eut même employé des raiſons philoſophiques, pour donner à ce nouveau genre de Tragédie la préférence ſur celui de Corneille & de Racine; on eut entrepris de nous prouver que des avantures qui ſe paſſent tous les jours ſous nos yeux doivent à la repréſentation nous intéreſſer d'avantage que les malheurs de tant de Princes qui vivoient il y a deux mille ans, & dont les mœurs n'ont rien de commun avec les nôtres.

Je doute fort que l'on oſe faire de nouvelles tentatives pour introduire parmi nous le Tragique Bourgeois; mais ſans en venir juſques-là, je crains bien, ſi l'on parvient à rendre la carriere moins pénible, qu'on ne l'ouvre à la préſomption des Auteurs les plus foibles, & qu'alors même les génies les plus heureux ne faſſent pas tous leurs

efforts pour s'y ſoutenir. On ſe néglige, quand on n'eſt pas averti par la difficulté de ſe tenir ſur ſes gardes. L'eſprit eſt comme la vertu, jamais il ne fait ſi bien uſage de toutes ſes forces, & ne brille avec plus d'éclat que quand il trouve des obſtacles.

Je viens à préſent aux Tragédies en Vers, qui ne différent des nôtres que par la ſuppreſſion de la Rime. On croiroit que les Poëtes Anglois, affranchis de ce joug, devroient y mieux imiter le véritable langage des paſſions, que leur dialogue devroit être plus naturel & mieux ſuivi que celui des Poëtes François; & pour tout dire, que leurs Tragédies devroient être plus parfaites que les nôtres. Il me ſemble néanmoins que le contraire eſt arrivé parmi eux. Les Auteurs Anglois, pour s'éloigner davantage du langage de la Proſe, ont recours à la hardieſſe des figures. Ils affectent par-tout le ton Epique, qui dans la Tragédie eſt du moins auſſi contraire à la Nature, que la Rime même. Un Prince agité de la plus violente paſſion, s'interrompt au

milieu du ſentiment, pour faire la deſcription la plus étendue & la plus empoulée d'une tempête. A la fin d'un Acte, quelque jalouſie ou quelque fureur qui le poſſede, il faut qu'il le termine par une comparaiſon fleurie. (*) Ce défaut a tellement paſſé en uſage chez les Anglois, que le Caton même du ſage & judicieux M. Addiſſon, c'eſt-à-dire, leur Tragédie la plus réguliere, n'en eſt pas exempt. En un mot, ſur leur Théatre, comme l'Auteur court ſans ceſſe après l'eſprit dans la Comédie, dans la Tragédie le Poëte eſt trop Epique. Leurs Ouvrages Dramatiques en général ſont remplis de beautés déplacées. Leur Dialogue, loin d'être plus naturel que le nôtre, n'eſt la plûpart du temps qu'un tiſſu d'Epigrammes; c'eſt le Poëte qui répond & non le Perſonnage qu'il introduit ſur la ſcene.

Si M. de la Motte a blâmé M.

(*) Au lieu d'entaſſer ici des citations inutiles, je me contenterai de renvoyer le Lecteur au *Théatre Anglois* de M. DE LA PLACE. Voyez la fin du III. Acte de *La Belle Pénitente*, celle du IV. de *Tamerlan*, &c.

Racine, d'avoir dit, en parlant du Monſtre qui fit périr Hippolyte :

Le Flot qui l'apporta recule épouvanté ;

ſi le récit fleuri, que fait Théramene de la mort de ce Héros, lui a paru déplacé ſur le Théatre, qu'auroit-il penſé des Tragédies Angloiſes, où ces beautés Epiques ſont ſi communes, & où d'ordinaire, elles ſont les plus recherchées & les plus applaudies ?

Je releverois moins ce défaut des Poëtes Anglois, s'il ne venoit d'une cauſe qui leur fait honneur. Les fautes que le public voit avec le plus d'indulgence, ſont celles d'un génie hardi : tel eſt celui des Poëtes Anglois ; mais en leur rendant juſtice, en admirant même la fécondité de leur imagination, un Lecteur judicieux ne peut s'empêcher d'en condamner l'abus. Par-tout où il trouve de beaux Vers, il loue le talent ; mais il en blame l'emploi, toutes les fois que le Poëte ſe montre, pour ainſi dire, ſur la ſcene, & que l'envie d'y briller lui fait en quelque

ſorte éclipſer le Perſonnage qu'il y introduit.

Les Poëtes Anglois ſuivant en cela le caractere de leur Nation, ne peuvent ſouffrir qu'aucun joug les captive. Ils ne reçoivent au Théatre d'autres regles que celles qui ne les gênent pas. Cependant leur Pegaſe feroit moins d'écarts, s'ils lui tenoient la bride de plus près. Il reſſemble aux Courſiers de leur Pays, il a moins beſoin d'éperon pour lui donner de l'ardeur, que d'un mords pour retenir ſa fougue. Les Poëtes Anglois ſe plaiſent à entretenir une erreur qui favoriſe leur pareſſe; ils regardent toutes les regles comme arbitraires: il en eſt néanmoins qui doivent être inviolables. Ce n'eſt ni parce que les Grecs & les Romains ont ſuivi telle ou telle regle que nous nous y ſoumettons, ni même, comme les Anglois nous le reprochent, parce que nous ſommes un peuple ſervile & imitateur, mais parce que l'expérience nous en a démontré l'utilité, parce que nous ſommes ſûrs que ces regles ſont priſes

d'après la Nature, & qu'elles ne ſont autre choſe que les moyens les plus ſûrs & les plus courts pour y arriver. Leur fameux Shakeſpear eſt un exemple frappant du danger que l'on court à s'en écarter. Ce Poëte, un des grands génies qui aient peut-être jamais exiſté, pour avoir ignoré les regles des Anciens, ou pour n'avoir pas voulu les ſuivre, n'a pas produit un ſeul Ouvrage qui ne ſoit un monſtre dans ſon eſpece ; s'il y a dans tous des endroits admirables, il n'y en a pas un dont on puiſſe ſoutenir la lecture d'un bout à l'autre.

Pour affranchir notre Tragédie du joug de la Rime, on nous renvoie à l'exemple des Anglois, mais on ne nous dit pas à quel prix ils en ont racheté la contrainte. On ne nous permettroit pas de remplacer comme eux la Rime par tout ce que la Poéſie Epique a de plus riche ; & ce qui paſſe chez eux pour beauté, ſeroit regardé chez nous comme un défaut. Qu'en arriveroit-il ? Que la Tragédie tomberoit bientôt dans le familier, c'eſt-à-dire, dans le bas ; car dans

dans le Tragique le bas & le familier ſont tout un. Ceux qui voudroient éviter ce ton, ſi contraire au caractere de la Tragédie, qui doit être toujours noble, ſeroient obligés de recourir, comme les Anglois, à la hardieſſe des figures, qui les éloigneroit encore plus de la Nature. Enfin je crois la majeſté du Cothurne incompatible avec la Proſe; & dans notre Langue, la Verſification ſans Rime approcheroit trop du diſcours ordinaire.

Voilà, Monſieur, beaucoup de raiſonnements ſur cette matiere, qu'à mon ordinaire j'ai couſus à la ſuite les uns des autres, ſans liaiſon & ſans méthode; auſſi n'ai-je pas prétendu entrer moi-même en diſpute réguliere avec les Partiſans des Tragédies en Proſe ou ſans Rime: je ne me ſuis propoſé d'autre but que de vous fournir de nouvelles armes pour leur faire tête, au cas qu'il vous prenne envie de rentrer en lice. Avec tous mes efforts je ne pourrois pas m'en ſervir avec autant d'avantage que vous. Dans les combats

littéraires, comme dans ceux où les hommes expoſent leur vie, ce n'eſt pas la force des armes, c'eſt l'art de l'employer qui aſſure la victoire.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XXXII.

A Monſieur le Comte DE C***.

Sur le Goût.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

IL me paroît qu'autant la Philoſophie & les Sciences abſtraites ont fait de progrès en Angleterre, autant le Goût & les Beaux-Arts y ſont peu avancés. Les Anglois à bien des égards ne ſont pas encore au point où nous étions il y a deux ſiecles. On ne peut nier qu'ils ne ſe ſoient véritablement diſtingués dans la Poéſie. Mais ſi chez eux elle a pris l'eſſor le plus hardi du côté du génie, elle s'eſt peu perfectionnée du côté du Goût. Cette fineſſe d'eſprit ſans laquelle on ne fait rien de vraiment beau dans quelque genre que ce ſoit, manque à la plûpart

de leurs Auteurs ; Waller, Addiſſon, le Comte de Shaftesbury, Pope & quelques autres exceptés, on ne peut guere louer dans leurs Ecrivains que la juſteſſe du raiſonnement, ou la force de l'imagination. Ils ont beaucoup d'ouvrages marqués au coin du Génie ; ils en ont bien peu qui portent le caractere des Graces. Avec un peu plus de ſageſſe & de goût, Milton eût fait un chef-d'œuvre de ſon Paradis perdu.

Chaque Nation a ſon mérite particulier. Les Italiens ſe piquent d'eſprit, & les Anglois de génie. Les François peuvent ſe piquer de goût. Il n'eſt point de Langues polies où nos bons Ouvrages n'aient été traduits, & n'aient ſouvent ſervi de modéles : nos Voiſins n'avouent pas toutes les obligations qu'ils nous ont. La Langue Françoiſe eſt devenue, pour ainſi dire, la Langue de l'Europe, & ſemble deſtinée à la gloire de ſuccéder au Latin. Elle eſt déja celle des Négociations & des Traités. Il n'eſt pas étonnant que des Peuples ſoumis aux Romains

parlaſſent leur Langue ; mais pourquoi le François eſt-il aujourd'hui ſi commun dans toutes les Cours de l'Europe ? Pourquoi à celle de Londres le parle-t-on auſſi familierement que l'Anglois ou l'Allemand, ſi ce n'eſt parce que nous donnons le ton à nos Voiſins pour toutes les choſes qui ſont du reſſort de l'agrément & des Graces ? Ce conſentement unanime des Peuples éclairés qui nous environnent, eſt un témoignage qui ne peut être ſuſpect.

Vous, Monſieur, dont l'eſprit sûr & pénétrant s'étend également & aux Sciences & aux Beaux-Arts, vous qui connoiſſez les Anglois & leurs productions de toute eſpece, daignez m'apprendre pourquoi ils réuſſiſſent ſi peu dans toutes les choſes qui dépendent du Goût, & pourquoi dans tout ce qu'ils font, les Graces leur ſont ſi peu familieres ? L'exactitude & le Compas Géométrique ſeroient-ils en effet contraires aux Graces ? La contrainte que la regle impoſe éloigneroit-elle du Goût ? Vous qui poſſédez ce don précieux

dans toute ſon étendue, apprenez-moi ce que c'eſt que ce Goût que des hommes du plus grand mérite & des Nations entieres ont cherché inutilement. Les Romains, qui dans les Lettres ont été les Rivaux des Grecs, n'ont pas pû même être leurs Diſciples dans les Arts. Si les Sciences ſeules pouvoient donner le goût, où devroit-il être plus commun qu'en ce Pays-ci? Aucun Peuple ne les a cultivées avec plus de ſuccès que les Anglois; cependant, en ce point, les modéles des Anciens & les exemples des Modernes, leur ont été également inutiles.

Il eſt, ſi je ne me trompe, bien plus aiſé de peindre le Goût ſous des images ſenſibles & particulieres, que d'en donner une définition générale & métaphyſique. On pourroit le communiquer ſi on pouvoit le définir. Mais il eſt du nombre de ces choſes que l'on ne connoît guere que par des qualités négatives, & dont l'eſſentiel a juſqu'ici échappé aux recherches de l'eſprit humain. Auſſi les plus grands Maîtres de cet Art

nous ont bien marqué les défauts qui y ſont contraires, mais ils ne nous ont pas découvert les beautés qui en ſont la ſource. Ils nous ont plutôt montré les voies qui en détournent, que les ſentiers qui y conduiſent: je dis ſentiers, car toutes les routes qui menent à la vérité ſont étroites. Au beau des ouvrages d'eſprit qui en eſt le vrai, de même qu'à la vertu, qui eſt le vrai de la morale, on ne peut arriver que par des chemins difficiles & peu frayés. S'il eſt quelques talents qui excellent ſans qu'il en coûte preſque aucun effort, s'il eſt quelques hommes aſſez heureuſement nés pour qu'ils n'euſſent de peine qu'à être vicieux, ces exemples ſont honneur à notre nature, mais ne tirent point à conſéquence. Les Pythagoriciens faiſoient le bien certain & fini, & le mal incertain & infini: on peut dire la même choſe du Goût, mille routes en détournent, une ſeule y conduit. Ceux même qui ont eu le bonheur de la trouver, n'ont pu l'enſeigner aux autres. Ce choix dépend peut-

être d'une certaine délicateſſe de ſentiment que les regles ne peuvent donner.

Platon lui-même dont nous avons deux Dialogues intitulés : *Du Beau*, enſeigne plutôt ce que le Beau n'eſt pas, que ce qu'il eſt.

Peut-être le Goût n'eſt-il dans le général que l'ordre le plus ſimple & le plus naturel des choſes, & dans les détails que l'expreſſion la plus noble & la plus convenable. Si je jette les yeux ſur un Tableau du Correge, ſi je lis une Tragédie de Racine, l'un & l'autre me confirment également dans cette idée. J'oſe même dire qu'elle s'accorde avec les principes de l'ingénieux Auteur de l'*Eſſai ſur le Beau*, Ouvrage auſſi propre à former les mœurs que le Goût, & où regnent en effet *la Vérité*, *l'Ordre*, *l'Honnête* & *le Décent*, qui, comme il le dit lui-même, conſtituent le Beau eſſentiel que nous cherchons naturellement dans un Ouvrage d'eſprit.

Selon lui, dans le phyſique comme dans le moral, l'Ordre eſt toujours

le fondement du Beau. Pourquoi un Edifice nous plaît-il ? C'eſt que la ſimilitude, l'égalité, la convenance des parties du Bâtiment, réduit tout à une eſpece d'unité qui contente notre raiſon (*).

Dans les ouvrages d'eſprit, l'ordre eſt abſolument néceſſaire, parce qu'il y en a un entre les vérités. Cependant dans le ſens où je l'emploie ici, il ne ſignifie pas cette méthode ſéche & déſagréable, qui marche toujours par premiers & par ſeconds points, par articles & par ſections. Cette pratique de l'Ecole eſt diamétralement oppoſée au Goût. L'Ordre dont je veux parler, conſiſte dans une ſucceſſion naturelle d'idées, dont l'enchaînement eſt toujours ſenti, quoiqu'il ne ſoit pas prononcé ; dans cette attention à mettre chaque vérité dans ſon vrai point de vue, *en ſorte que les premieres éclairent les ſuivantes, & que celles-ci à leur tour donnent aux premieres, par leur ſuite naturelle, une eſpece de nouvel éclat.* Je veux parler enfin de ces tranſitions heureuſes

(*) ESSAI SUR LE BEAU.

qui annoncent toujours un Ecrivain du premier ordre, & dont les Auteurs médiocres ne connoiſſent point l'art, de ces tranſitions, dis-je, qui en liant les différentes parties du diſcours, l'enrichiſſent par des beautés qui paroiſſent naître du fonds du ſujet, mais auxquelles on ne s'attendoit pas. Un Lecteur judicieux & capable de déduire les conſéquences des principes, ne vous ſait pas grand gré de le conduire par des routes qu'il a prévues ; l'unique moyen de lui plaire, eſt de les ſemer de fleurs.

Cet Ordre, tel que je l'explique, eſt en effet ce qui ſe trouve le moins dans les ouvrages des Anglois. L'eſprit ſemble par-tout tenir de la nature du corps. Les Habitants de cette Iſle ont je ne ſai quoi de roide dans leur contenance, & de dur dans tous leurs mouvements. Il y en a peu qui joignent les graces à la beauté des traits, ou la nobleſſe à l'avantage de la taille. Leurs entretiens, leurs écrits, leurs vertus même, tout ſe reſſent un peu de la dureté qu'ils ont dans le caractere.

Il eſt encore rare que les Anglois cherchent dans les expreſſions autre choſe que la force : la plûpart d'entr'eux ne veulent pas même admettre la diſtinction des expreſſions nobles ou baſſes. On pourroit preſque douter ſi les unes les affectent, puiſqu'ils n'ont pas le tact aſſez délicat pour être bleſſés des autres.

Ceux des Ouvrages François au contraire où le Goût eſt joint à l'invention, ſont également remarquables, & par cet ordre ſimple & naturel des idées, & par l'heureux choix des expreſſions dont elles ſont revêtues. Perſuadés qu'une idée ne peut paroître belle, ſi elle n'eſt noblement exprimée, nous ne permetrons pas plus à un Ecrivain de ſe négliger dans le choix de ſes mots, que dans l'arrangement de ſes penſées.

Un des Poëtes Anglois qui a eu le plus d'eſprit, M. Dryden, a très-bien remarqué que comme nos habillements doivent être modeſtes, les expreſſions qui ſont les habillements de nos penſées, doivent être décentes;

mais lui-même en cet endroit pèche contre la regle qu'il propoſe aux autres. Il compare les mots à ceux de nos vêtements que la bienſeance ne permet pas de nommer. Les Ecrivains Anglois paroiſſent ignorer que les Graces ne peuvent ſe trouver nulle part ſans la Décence.

Nous avons emprunté de la ſenſation du palais le mot de *Goût*, pour exprimer ce jugement que nous formons des choſes qui ne ſont pas ſujettes à des regles certaines ou ſuſceptibles de démonſtrations évidentes. Cette métaphore eſt d'autant plus juſte qu'en effet le Goût paroît perſonnel & indéterminé dans tout, de même que dans notre palais & dans nos autres ſens. Nos eſprits ſont différemment affectés par les mêmes choſes lorſqu'elles ſont d'une nature à ne pas pouvoir être démontrées.

Ce qui plaît à Paris, révolte à Londres. Les vieillards & les jeunes gens penſent & ſentent différemment. Ainſi les Pays, l'âge, la diverſité de caractere ou d'inclinations, ſont

autant de ſources de variations dans les goûts. Il ſemble qu'on pourroit conclurre de là que la Beauté, en quelque genre que ce ſoit, n'a rien de fixe & d'abſolu. Mais s'il y a des goûts de mode & de caprice, les uns acquis par l'habitude, les autres produits par des affections particulieres, peut-être y en a-t-il un eſſentiel, fondé ſur la Nature & ſur la Vérité; & je ſerois tenté de croire que toutes les diſputes qui naiſſent à ce ſujet, ne viennent que faute de faire cette diſtinction.

En effet ce qui eſt vraiment beau, indépendamment de toute convention & par ſa propre excellence, ſemble plaire à la raiſon. Si dans les Arts & dans les ouvrages d'eſprit tous les hommes ne ſont pas touchés de ce que j'appelle beauté réelle, c'eſt que les uns n'ont pas reçu de la Nature le ſens qui en peut être affecté, & que les autres ne l'ont pas aſſez exercé pour en juger ſainement. Mais tous ceux qui ſont faits pour l'appercevoir, la reconnoiſſent également quelque part

qu'elle ſe trouve. Dans le moral, de même que dans le phyſique, il n'y a que ceux qui ont des yeux qui voient.

Si le Goût étoit purement arbitraire, pourquoi dans tout ce qui eſt de ſon reſſort la France donneroit-elle le ton à l'Europe ? Cette préférence qu'aujourd'hui on accorde aux chefs-d'œuvres des Grecs & des Romains, ſur les productions quelquefois ingénieuſes, mais toujours fantaſques, des Goths ; paroit fondée dans la Nature, & peut avoir une cauſe phyſique qui n'ait pas encore été développée. Dans tous les genres nous connoiſſons aſſez bien les effets, mais il en eſt peu où nous puiſſions remonter juſqu'aux cauſes.

La Métaphyſique, qui peut ſeule nous ouvrir les voies qui conduiſent aux premiers principes de chaque choſe, eſt une ſcience qui paroît commune, parce que tout le monde en parle. Le Bel-eſprit croit la connoître; le Philoſophe croit l'enſeigner. Mais c'eſt un Océan immenſe, où toutes les connoiſſances humaines,

comme autant de fleuves, viennent s'abîmer. Si des hommes d'un génie ſupérieur & d'un ſentiment exquis, y ont fait quelques découvertes; combien d'autres ſe ſont perdus dans ces mers inconnues! On n'a point encore trouvé de bouſſole ſûre pour s'y conduire. Bacon, Deſcartes, Locke en ont heureuſement ſondé quelques eſpaces; mais en combien d'autres leurs efforts ont-ils été inutiles? Et peut-être en eſt-il dont l'eſprit humain ne doit jamais ſe permettre de tenter les profondeurs.

Je ſuis, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

Fin du premier Volume.

TABLE

Des LETTRES *contenues dans le premier Volume.*

LEttre I. A Monſieur le Marquis de Gouvernet.

Contenant quelques obſervations ſur la Conſtitution politique de l'Angleterre, le tempérament & les inclinations de ſes Habitants. page 1

Lettre II. Au même.

Sur les préjugés de la plûpart des hommes en faveur de leur Pays, & ſur l'excès où les Anglois portent les leurs, avec quelques critiques ſur les François. 11

Lettre III. A Monſieur de Buffon.

Sur le même ſujet, & ſur la folie de quelques François qui affectent les mœurs étrangeres, au mépris de celles de leur Nation. 18

Lettre

Lettre IV. A Monſieur le Chevalier de Blane.

Sur l'uſage ridicule des Anglois qui s'habillent comme leurs Domeſtiques. Avec une deſcription du Petit-Maître de Paris & de celui de Londres. 26

Lettre V. A Monſieur de Buffon.

Sur les égards qu'on doit aux Etrangers, & ſur les haines Nationales. Eloge de l'humanité. 36

Lettre VI. à Monſieur l'Abbé Du Bos.

Sur les Quakers. 46

Lettre VII. A Monſieur le Marquis du Terrail.

Sur les différentes manieres de vivre à Londres & à Paris, ſur l'utilité des Voyages, ſur les cotteries Angloiſes. 55

Lettre de M. G** F** à M. S**. 70

Lettre VIII. A Monſieur de Buffon.

Sur les progrès conſidérables que les Anglois ont faits, & l'avantage qu'ils ont ſur les autres Nations dans les Sciences, dans les Arts méchaniques & en tout ce qui regarde le Commerce & la Navigation; avec

quelques remarques ſur leur manque de goût. 88

Lettre IX. A Monſieur Freret.

Sur la baſſeſſe & l'aviliſſement du Clergé du ſecond Ordre en Angleterre, ſur les flatteurs paraſites, & les raiſons qui font que les Grands & les Gens riches préfèrent ſouvent la compagnie d'un ſot à celle d'un homme d'eſprit. 107

Lettre X. A Monſieur de la Chauſſée.

Sur les Mariages inégaux & clandeſtins. 119

Lettre XI. A Monſieur Helvetius.

Sur l'affectation de ſingularité. 128

Lettre XII. A Monſieur l'Abbé d'Olivet.

Sur la Langue Angloiſe comparée à la Langue Françoiſe. 148

Lettre XIII. A Monſieur de Buffon.

Sur la magnificence des Anglois dans leurs funerailles. 180

Lettre XIV. A Monſieur le Marquis de Gouvernet.

Sur la nature du Gouvernement Anglois.

Quelle eſt la meilleure forme de Gouvernement ? 187

Lettre XV. A Monſieur Helvetius.

Sur le goût qu'ont les Anglois pour tout ce qui eſt extraordinaire. 201

Lettre XVI. A Monſieur de Buffon.

Sur les Domeſtiques Anglois. 206

Lettre XVII. A Monſieur l'Abbé d'Olivet.

Sur la Verſification Angloiſe. 218

Lettre XVIII. A M. de Crebillon, Fils.

Sur l'inconſtance des Anglois & des François dans leurs modes, avec quelques Remarques ſur le goût particulier des Dames Angloiſes à cet égard. 230

Lettre XIX. A M. le Duc D***.

Sur la Gaieté des François & la Mélancolie des Anglois, & les bons ou mauvais effets de ces deux qualités, ſoit dans le général, ſoit dans le particulier. 237

Lettre XX. A Monſieur de Buffon.

Contraſte de deux caracteres ſinguliers,

l'un dans un François, l'autre dans un Pair d'Angleterre. 253

Lettre XXI. A Monſieur le Marquis du Terrail.

Sur les deux Chambres du Parlement. 260

Lettre XXII. A Monſieur de la Chauſſée.

Des différents uſages auxquels on emploie les Feuilles qui s'impriment tous les jours à Londres, & des articles ſinguliers qu'on y trouve. 274

Lettre XXIII. A M. l'Abbé du Bos.

Sur l'état de la Peinture & de la Sculpture en Angleterre. 281

Lettre XXIV. A Monſieur de Buffon.

Singularité louable dans un Pair d'Angleterre. 297

Lettre XXV. A Monſieur de la Chauſſée.

Sur l'encouragement que l'on donne aux Arts & aux Sciences en Angleterre & en France. Quelques Remarques ſur la maniere Angloiſe de publier les Livres par ſouſcription. 301

Lettre XXVI. A Monſieur de Buffon.

Sur la beauté de la Campagne en Angleterre, la richeſſe du Climat & l'induſtrie des Habitants. 316

Lettre XXVII. A Monſieur Helvetius.

Sur les Vapeurs. 322

Catholicum Aureum Baſilicum, *ou* Le Royal Spécifique d'or. 358

Lettre XXIX. A Monſieur de la Chauſſée.

Sur les Petits-Maîtres & la licence des mœurs ſubſtituée à la galanterie qui regnoit autrefois en France. 369

Lettre de M***, à Milord C***. 372

Lettre XXX. A Monſieur l'Abbé Sallier.

Sur le défaut de Police qui regne à Londres, & la dépravation des mœurs qui en eſt la ſuite. 385

Projet infaillible pour payer les dettes de l'Irlande en ſix mois. 395

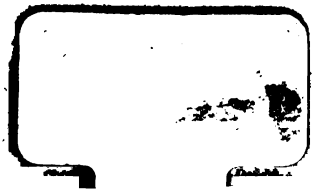
Lettre XXXI. A Monſieur le Préſident Bouhier.

Sur les Tragédies en Proſe, ſur celles du Théatre Anglois qui ſont en Vers non rimés que le Génie de la Langue Françoiſe ne comporte pas, avec une Critique de la Poéſie Dramatique Angloiſe. 416

Lettre XXXII. A Monſieur le Comte de C***.

Sur le Goût. 435

Fin de la Table.

a.b.

B'D JAN 22 1915